

COMMENT JE ME SUIS FAIT ATOMISER...

roman paramédical

Estelle Parame

THORY Karine

Tel : 06.33.48.69.54.

Mail : thorykarine@gmail.com

Adresse : 14 rue Charloun Rieu/30900 Nîmes

Nombre total de mots : 101 484

Signes espace compris (Caractères) : 596 041

Pour tous ceux qui savent que "ça n'arrive pas qu'aux autres", sauf à toi E.,
qui ne mérite pas de me lire...

*Toute ressemblance avec des faits réels n'est pas pure coïncidence, ceci est mon
autobiographie d'adulte, mêlée à quelques faits imaginés.
C'est la raison pour laquelle les noms des personnages ont été changés, les lieux géographiques
également.*

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

L'art est comme l'incendie. Il naît de ce qui brûle.
Jean-Luc Godard

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

PRÉAMBULE

1 Illumination : *mi-octobre 2019*

Cela m'a pris d'un coup, à trois heures du mat je crois, non quatre !
Il faut dire, cette nuit-là, c'est pleine lune, cortisone, mal de ventre, et mal de dos : ça commence à faire beaucoup de raisons pour faire le lit de l'insomnie...

Cela faisait déjà une heure que je n'en pouvais plus de tourner en boucle dans mon esprit, ressassant éternellement mon histoire traumatique.

Tout à coup, cela m'est apparu de façon évidente : et si j'écrivais, si je couchais mes pensées sur papier, cela m'éviterait-il de ressasser comme si j'avais peur quelque part d'oublier, ou besoin d'entretenir ma déprime ?

Reviviscence.

Impossible de ne pas y penser, à en devenir folle comme d'habitude, folle d'angoisses, de tristesse, de culpabilité, de regrets, de pensées de vengeances que je ne pourrai jamais exécuter...tout à la fois !

Comment m'en sortir, comment arrêter de penser ? Comment faire pour pouvoir vivre et arrêter de survivre ? Déjà plus de douze mois que je survis !

Puisque c'est ainsi, je vais m'improviser écrivaine, en espérant que cela puisse être thérapeutique bien sûr, et me libérer. Mais me libérer de quoi en fait ?

J'avais trouvé une autre solution pour arrêter de penser, en fait, non, pour arrêter de souffrir. Mais penser me faisait souffrir, et je n'arrivais pas à arrêter de penser. Et comme arrêter de souffrir, c'est arrêter de vivre, d'où le raccourci...me suicider...devant Elle...pour me venger.

Cette pensée m'a vraiment traversée quand j'étais au fond du trou, le tout premier mois.

Et il me semble que l'idée du suicide est revenue une deuxième fois, peut-être au début du deuxième mois de fond de précipice.

Cela m'a véritablement impressionnée de me dire que je pouvais penser à cela, moi, personne si positive avant tout cela, qui croyais en la vie.

Je n'ai rien fait pour mériter tout ça. La vie est complètement injuste.

Je le savais déjà.

Mais là, je crois que je la vis beaucoup trop, cette injustice !

Mon mari me trompe.

Non, non, ce n'est pas une suspicion. C'est un fait avéré, puisque avoué...il y a plus de douze mois. Et c'est une réalité depuis bien plus longtemps...

Non, non, ce n'est même pas parce qu'il est tombé amoureux.

Non, mon mari me trompe parce que, ce serait dommage de ne pas profiter de la vie et de ses opportunités.

Pleine crise de la quarantaine : se faire plaisir, vivre un maximum d'expériences, c'était le moment pour lui !

Mais le pire dans tout cela, c'est qu'il n'a même pas été voir ailleurs. L'ailleurs est venu à lui, et l'a happé, ensorcelé.

C'est d'autant plus horrible.

C'est ce qui fait aussi que je lui en veux terriblement, à Elle, qui s'est permise de faire imploser nos vies, sans me demander la permission, à moi...car visiblement elle a été bien reçue par lui.

Oui, rien n'obligeait mon mari à accepter.
Il n'a pas choisi, mais il a accepté.

Si Elle n'avait pas agi ainsi, où en serions-nous aujourd'hui ?
Nous ne pourrions jamais le savoir, et j'ai peine à l'imaginer avec toute l'eau qui a coulé sous les ponts.

Heureusement que mes enfants et les trois F étaient là. Je ne pouvais pas les abandonner, ils avaient, ont encore, tous besoin de moi.
En tout cas, c'est sûr, c'est grâce à eux cinq en premier que j'ai pu très vite refouler mes idées suicidaires.

Du coup, je me suis demandée pourquoi Elle ne m'avait pas tuée, ça aurait été plus simple.
Mais j'ai trouvé la réponse. Cela aurait peut-être été un peu plus culpabilisant pour Elle, et surtout moins excitant.
Pourquoi se priver de faire souffrir une ennemie imaginaire à petit feu ? Identifier une adversaire, savoir qui mettre dans le rôle de la méchante, quelle jouissance !

Elle ne m'a pas tuée.
Elle a juste tué mon couple, ma famille, et ma foi en la vie.

Briseuse de vies, la Pute, la Salope ! E.L.S., Erin La Salope !

2 L'invitation ! 22 septembre 2018

Mon fils, quinze ans et demi, a traversé la maison pour venir me voir et m'a dit :
"Papa t'invite au resto."

Et là mon cœur a fait une embardée terrible, je me suis mise à trembler, et je n'étais pas loin de pleurer. Parce que je savais que ce soir-là, c'était l'annonce de la fin de mon couple.

Un mois qu'il m'était évident qu'il me trompait. Et je pensais même que cela datait de juin, car j'avais recollé pas mal de morceaux. Les mensonges et les incohérences, c'était depuis juin.

Sauf que, déni ? Espoir quand même ? Mon éternel optimisme ?
En tout cas, ce fut le dernier jour de mon "éternel optimisme".
Combien de fois je me le suis fait reprocher par mon mari !
Mes enfants, eux, je crois que ça les énervait un peu aussi, mais ça les faisait sourire aussi.

Quand je pense que mon mari répétait toujours :
"De toute façon, on ne peut pas changer."
En fait, je suppose qu'il parlait bien de lui. Quoique justement, en même temps, je trouve qu'il a bien changé. Maintenant, il aime "les femmes putes", alors que jusqu'alors, cela n'avait jamais semblé l'attirer.

C'est pour ça, qu'à ma filleule, par texto, à la question :
"Tu crois que c'est définitif votre séparation ?"
J'ai répondu :
"Oui, je ne vois pas comment on pourrait revenir en arrière. Nous n'avons plus les mêmes valeurs avec ton oncle."
J'ai aussi pensé, mais je ne lui ai pas dit par respect, pour qu'elle puisse continuer à côtoyer son oncle, si jamais l'occasion s'en présentait : il a mis le paquet pour tuer notre couple, sans « rewind » possible.
Pour une fois qu'il met le paquet pour quelque chose !

D'optimisme je n'ai plus. D'ailleurs, mon fils me reproche mon éternel pessimisme maintenant.
Et mon mari, quand je le croise, semble penser la même chose. Il doit se retenir de me le faire remarquer, culpabilité oblige.
Cela doit quand même faire bizarre de côtoyer quelqu'un, qui, d'un jour à l'autre, passe de l'éternel optimisme, à l'éternel pessimisme ! En plus en sachant que c'est à cause de lui que j'ai retourné ma veste...

Le pire, c'est que mon fils semblait tout content que son père ait invité sa mère au resto. Cela me faisait encore plus mal, parce que, moi, je savais que la vie de famille n'existerait plus à partir de ce soir-là...et que plus jamais mes enfants ne se sentiraient en famille "complète".

D'ailleurs, quelle invitation ! Des mois qu'il refusait toute proposition de ma part... Et là, il m'invitait par l'intermédiaire de notre fils !
Il faut dire, il doit en falloir du courage pour avouer ce qu'il avait l'intention de m'avouer ce soir-là !

Moi, l'éternel optimisme faisant encore partie de moi, je me suis dit à ce moment-là qu'il y avait deux options.

Première option. Il est tombé amoureux d'une femme et la côtoie régulièrement, il sent que cela va tourner, et demande donc à ce que l'on se sépare.

Pas de problème, je me suis dit dans ma tête, de toute façon c'était évident que, vu qu'il refusait de faire quoique ce soit avec moi, notre couple n'avait plus d'intérêt, plus de sens.

Séparons-nous, et advienne ce que pourra.

En plus, ces dernières années, j'avais complètement craqué à deux ou trois reprises, lui disant que je n'en pouvais plus, et qu'il fallait que l'on se sépare. Je ne pouvais plus supporter sa paranoïa et ses humeurs, l'absence de sens de notre relation. Il ne voulait plus partager avec moi, que ce soit les idées ou les activités, et passait beaucoup de temps à fuir, ou à créer du conflit pour rien !

Et la dernière fois que cela avait clashé entre nous, j'avais même dit :

"De la résilience, je n'en ai plus, j'ai épuisé mon stock, ce n'est plus possible..."

Mais comme d'habitude, suite à ce genre d'épisode, classique, après l'orage, tiens, bizarre, il trouvait le moyen de se reprendre. Il me faisait alors oublier ma demande, en se comportant à nouveau au moins de façon correcte quelque temps...et la famille perdurait.

A un moment, une question m'avait quand même effleuré l'esprit : il n'aurait quand même pas viré sa cuti ?

Non, je crois qu'il aime vraiment les femmes.

Deuxième option, plus pessimiste quand même : il a déjà consommé depuis un moment, et dans ce cas c'est un con...de ne pas m'avoir proposé que l'on se sépare avant.

Puisque je lui en avais déjà fait la proposition auparavant, pourquoi en arriver là ?

En fait, si, il l'avait fait d'ailleurs, un jour, me proposer que l'on se sépare, récemment...mais plutôt bizarrement. C'était trois mois auparavant, début juillet.

Quand j'y repense, c'était l'apogée de l'hypocrisie et du mensonge alors ! J'y reviendrai.

Il me semblait, que lorsqu'on connaît quelqu'un depuis aussi longtemps, on avait un minimum de respect de l'autre.

Trente ans que l'on se connaissait.

Vingt-neuf ans qu'on était ensemble.

À peu près vingt-six ans de vie commune dans un même logement.

Vingt ans qu'on était marié.

Deux beaux enfants.

Dix ans que l'on travaillait ensemble dans le même service de rééducation.

Que dire de plus, un sacré pan de vie !

Non, décidément cette option me semblait en fait inacceptable : il ne m'aurait quand même pas fait ça, même si je savais que cela n'arrive pas qu'aux autres.

On avait tellement franchi d'obstacles, ensemble, tout au long de notre vie de couple ! On avait toujours réussi à se reprendre, à se retrouver, à surmonter, à rebondir...

Jamais je n'aurais pu m'imaginer finir ma vie sans lui. Dans ma tête, on allait vieillir ensemble.

D'ailleurs, depuis octobre dernier qu'il a repris le travail, il y a presque un an, il va mieux. Pour la première fois depuis très longtemps, je le trouve "plus normal", plus équilibré.

Bon, peu de temps après, il y avait eu quelques complications à cause de mauvaises nouvelles, en novembre surtout. Cela avait donc été plus compliqué... Mais c'est la vie !

Et dans ce cas de tromperie avérée, deux sous options : il veut continuer avec elle et quitter la maison, ou bien il va rompre car il vient de se rendre compte qu'il a fait une grosse connerie, et veut me demander pardon...

Mais cette deuxième idée, je n'y croyais pas vraiment, je ne saurais dire pourquoi.

Et à la fois, c'est peut-être ce ressenti vague de réactions pas tout à fait habituelles de sa part, que j'avais engrangé sans réfléchir plus que ça, qui m'est alors revenu à ce moment-là.

Janvier dernier : mon opération ! Cela avait été un mois très difficile pour moi, mais je trouvais mon mari étrangement à distance.

Depuis février, il était à nouveau pas trop mal, mais ne semblait pas en capacité encore de faire des choses avec moi.

Quelle patience j'ai eu ! Il en faut du temps pour remonter après une dépression, m'étais-je alors dit, lui cherchant comme toujours des excuses.

Trop, beaucoup trop, si jamais j'avais encore un doute à ce moment-là, maintenant, je le sais, et l'ai archi compris : je suis beaucoup trop patiente, et naïve aussi !

On ne le dirait pas comme ça, mais à la lecture de la suite cela se comprendra, la deuxième option, était elle aussi, très, très optimiste.

Et puis il y avait eu cette fameuse année deux-mille-dix-sept, avant tout cela, que j'avais crue pouvoir être la pire de ma vie ! Quel optimisme là encore, quand j'y repense...

Deux mille dix-sept, la cour des petits !

Deux mille dix-huit, c'était dans la cour des grands que cela allait se jouer !

PREMIÈRE PARTIE

La liste...*année 2017*

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

3 Qu'est-ce que cette liste ?

Il y a la liste de courses, imparable, hebdomadaire, pour faciliter le quotidien...

Il y a La liste de mes envies, livre que j'ai lu en deux mille douze à sa sortie. Offert par mon mari. Je débute alors un arrêt maladie de quinze jours. Ce dernier a finalement duré dix-huit mois : gros problèmes de dos.

Y a La liste de Schindler : que dire ? Histoire, au double sens du terme, horrible et, très belle à la fois. Très beau film...

La liste, chanson de Rose, que je connaissais par cœur lorsque je chantais dans ma voiture, avant tout ça...avant que ma vie ne s'effondre.

Je m'étais mis en tête de travailler ma mémoire. J'en étais à vingt-cinq chansons que je connaissais par cœur, ou pas loin.

La liste de Rose a été la première chanson que je me suis "forcée" à apprendre, avec bonheur.

Parce que j'aime chanter, même si je n'ai aucune facilité dans ce domaine.

Chanter me fait du bien, me détend, mais je n'ai plus pu chanter pendant très longtemps, pendant des mois et des mois. Et j'ai oublié mes vingt-cinq chansons, toutes celles que j'avais apprises jusqu'à fin septembre deux mille dix-huit.

Et je ne suis pas prête d'avoir suffisamment de disponibilité dans ma tête pour renouveler cette prouesse.

Je rechante un peu...dans ma voiture, depuis le printemps deux mille dix-neuf. Mais cela reste rare, et je chante un peu plus, depuis que j'ai repris une chorale, mi-septembre deux mille dix-neuf.

Liste de mes lectures...sur mon Kindle, ce qui permet d'éviter l'angoisse de la fin du livre. Y en a déjà un autre de téléchargé sur le même support, qui n'attend que de prendre la suite, parce qu'il a déjà été pré-choisi, en quelque sorte.

La To Do List de ma table de nuit, pour ne pas oublier ce que je dois faire le lendemain, ou dans la semaine, précieuse aide à mon cerveau embué, surbooké, débordé, envahi...

Et il y a la liste, celle que mes enfants m'ont fait promettre de jeter.

Je ne sais plus si je l'ai jetée, mais si ce n'est pas le cas, je ne sais plus où elle est.

Rien à faire, elle est toujours dans ma tête ! Celle correspondant aux onze mois de l'année deux mille dix-sept. Onze, car je ne me souviens de rien de particulier en ce qui concerne le mois de janvier. Celui-ci avait été épargné !

Voici comment enchaîner presque autant de mauvaises nouvelles qu'il y a de mois dans une année !

4 Histoires de famille : *fin février 2017*

J'avais appris par ma mère que ma sœur l'avait appelée, le dimanche soir, alors qu'elle venait de mettre dans le train son petit fils pour Paris. Mon neveu rentrait chez lui après quelques jours de vacances passés chez ses grands parents à Orléans.

Ma sœur lui avait alors expliqué qu'elle se séparait de son mari, et que l'annonce allait se faire ce dimanche soir-là au retour de vacances, veille de reprise scolaire, aux enfants. Ma nièce, à ce moment-là, était aussi en transit entre les montagnes, je crois, et Paris.

L'échange entre ma mère et ma sœur, ne s'est pas très bien passé je crois. Ma mère était très inquiète pour ma sœur. Elle la savait fragile psychologiquement parlant, ne l'imaginait pas vivre seule. De plus, étant très proche de mon neveu et de ma nièce, pour lesquels elle avait beaucoup participé à leur garde, à leur éducation en quelque sorte, elle s'inquiétait d'autant plus facilement pour eux également.

Je ne sais plus trop comment cela s'est vraiment passé. Peut-être mon esprit a-t-il sciemment rangé cela dans la case "oubliettes" ? Dans les mois qui ont suivi, il a été clair que ma sœur et ma mère étaient très fâchées. Ma sœur ne donnait plus vraiment de nouvelles. Que devenait-elle ? Comment allait-elle ? Comment cela se passait-il pour les enfants ? Rien, pas d'info. Inquiétudes pour nous autour...

Elles avaient fini par s'agresser lorsqu'elles s'étaient rappelées, s'étaient fait des reproches d'une intensité sans nom. Je n'ai pas vraiment compris. Elles s'en voulaient beaucoup, l'une comme l'autre...alors qu'il n'y avait pas vraiment lieu d'être, à mon avis. Je crois surtout que ma sœur ne supportait pas l'idée que ma mère s'inquiète pour elle. En conséquence, elles s'étaient toutes deux reprochées la façon dont elles s'occupaient des enfants.

Ce qui est surtout malheureux, c'est que le dialogue est rompu, devenu impossible. Je pense qu'il y a eu de mauvaises interprétations de toute part, surtout du côté de ma sœur d'ailleurs. Je ne pourrai jamais comprendre que l'on puisse reprocher à un parent de s'inquiéter pour un enfant, ainsi que pour ses petits enfants...

Bref, les mots ont dû dépasser les pensées. Mais le problème, c'est que cela aura été l'horreur entre elles pendant des mois et des mois...et si les relations sont redevenues possibles, c'est à dire un minimum correctes au bout de deux ans, cela reste très limité et toujours tendu. La bascule est possible à n'importe quel moment. Quelque chose semble définitivement brisé. J'ai l'impression que ma sœur n'arrive toujours pas à assumer sa décision de séparation devant mes parents. Et ce qui a vraisemblablement compliqué les choses, c'est que mes parents étaient assez attachés à mon beau-frère. De toute façon, depuis, ma sœur reste à distance, ne les appelle que rarement, et ne les voit quasiment pas, si ce n'est deux jours par an en fait ! C'est triste ! J'en ai sûrement souffert, et en souffre encore aujourd'hui.

5 Pour mon petit cousin, ce n'est pas virtuel : mars 2017

Le fils de mon cousin a fait une tentative de suicide.
Pas n'importe laquelle. Violente, comme dans les films ! Digne de Tarantino...
Et pourtant, là, c'était la réalité.

Il s'est tiré une balle dans la tête. Non, pas sur la tempe. Avec le fusil dans la bouche.
Et au cas où il se ratait, il y avait quatre bidons d'eau de javel autour de lui.
Dans la cave de son immeuble.

Après l'avoir cherché pendant des heures, ses parents l'ont retrouvé au milieu de la nuit dans leur cave, lieu qu'ils n'avaient pas eu l'idée de fouiller auparavant.
L'horreur dans toute sa splendeur : retrouver son enfant inconscient avec le fusil peut-être encore dans la bouche, et je passe sur le reste.

Quel âge ? Celui de ma fille, à quelques mois près. Il est de fin quatre-vingt-dix-neuf, alors qu'elle est de début deux mille.
Enfant surdoué ce petit cousin. Très bonne scolarité jusqu'à il y a peu. Et là il redoublait sa première S , afin d'atteindre de plus hauts sommets dans le scientifique !

Bref, les joies d'internet. Les jeux, les défis...le virtuel, la réalité...plus de différence !

Une vie brisée, la sienne, et je n'ose imaginer comment peut être celle de sa famille après tout ça.
Un mois de coma...réel au début...puis transformé en coma artificiel par la suite.
Devrait s'en sortir...Mais dans quel état ?

Bien sûr, ce petit cousin, je ne l'avais pas vu depuis longtemps. La dernière fois que je l'avais vu, c'était avec son père, mon cousin germain, qui fêtait alors ses quarante ans.
Je m'en souviens très bien, mon fils n'avait que quelques mois, et c'était d'ailleurs au moment où mon mari faisait sa première franche dépression.
Je dis franche, parce qu'il était arrivé à un stade où il n'arrivait plus à aller travailler.
Je me souviens encore avoir dû répondre au téléphone à sa patiente qui râlait, parce qu'elle était venue au cabinet pour rien, ayant trouvé porte close.

Oui, mon mari est kiné, et a travaillé à une époque à son compte en libéral.
Allez savoir pourquoi, la naissance de son fils l'a fait plonger, alors que celle de sa fille, trois ans auparavant, n'avait rien provoqué.
En même temps, la naissance du premier enfant qui arrive prématurément, car vraie prématurée officielle, cela ne permet pas de prendre le temps de déprimer, surtout vu comment se sont passés les cinq premiers mois de sa vie, qui, en tout cas à moi, ne m'ont pas laissé de répit.

Tout cela pour dire que toutes les semaines, c'était l'angoisse des nouvelles. Ce petit cousin allait-il se réveiller, puis, s'en sortir, réellement ? Ou bien dans quel état ? Quel avenir pour lui ?
Quelle épreuve pour toute sa famille, ses deux parents, mais aussi son frère et sa sœur !

Dégâts collatéraux déjà, même au niveau de sa famille au sens plus large !

L'inquiétude de ma mère, vu que c'est le petit fils de sa sœur Chantale, et cette dernière lui en parle régulièrement...

Inquiétude qui me gagne, par compassion, ne serait-ce aussi par rapport au fait que cela touche ma tante que j'ai toujours appréciée en étant enfant, mais aussi lors d'une expérience en tant que jeune adulte. J'en parlerai un peu plus loin.

Il a fini par se réveiller. "Revenir à la vie" dit-on ! Je n'en suis pas si sûre.

Il a retrouvé la marche, la parole...mais les gestes sont restés lents, et certaines mémoires sont atteintes. Ainsi, il ne sait plus lire. On a tenté de lui réapprendre, à lui ancien élève de 1ère S, mais il oublie au fur et à mesure qu'il apprend.

Service de rééducation pendant des mois et des mois.

Aujourd'hui, il est en Foyer de Vie, car il a maintenant dépassé les dix-huit ans...

6 Décompensation de mon mari, la troisième : avril 2017

Vacances de Pâques.

Depuis quelques années, nous nous permettions enfin, avec mon mari, de partir quelques jours en vacances sans les enfants, au moins une fois par an. "Vacances en amoureux" diront certains...

Nous étions partis au Lavandou, avec comme but entre autres d'aller marcher sur l'île de Porquerolles. Nous avons passé de bons moments et profité de beaux paysages.

Et comme d'habitude, mon mari avait trouvé un hôtel sympa. Il avait le chic pour cela.

Retour à la maison, tout allait bien. Aucun signe de ce qui allait se passer le lendemain, ou le surlendemain, je ne me souviens pas bien.

Par contre, je me souviens très bien de ce lundi matin de reprise à l'IME (Institut Médico-Educatif) pour nous deux.

A noter que l'appellation a changé au fil du temps, l'IME est devenu un EEAP (Établissement pour Enfants et Adolescents Polyhandicapés). J'ai tendance à utiliser un terme comme l'autre, sans différencier, il s'agit bien du même établissement, avec la même population.

Je reviens à ce fameux lundi matin : crise d'angoisse de la part de mon mari...mais dans les sommets, avec idées suicidaires.

C'était la panique, je ne pouvais m'imaginer le laisser seul vu son état.

J'avais essayé de le rassurer, puis j'avais appelé le médecin. Je n'avais pas eu de rendez-vous avant dix-huit heures, je crois.

J'avais prévenu une collègue par texto, Sandrine, pour qu'elle prévienne notre chef de service. Je ne savais que donner comme excuse pour que nous soyons tous les deux absents en ce jour de reprise, travaillant en plus ensemble dans le même service de rééducation.

J'avais fini par dire "problème familial", ce qui me paraissait on ne peut plus vrai...mais qui avait sûrement être interprété plus "classiquement".

J'étais restée toute la journée auprès de mon mari, faisant ce que je pouvais pour faire diversion ou le rassurer. Ce n'était pas sa première dépression, à chaque fois le premier signe était qu'il ne pouvait plus aller au travail. Par contre, cette fois-ci était la première fois que c'était au point que je ne puisse le laisser seul.

J'ai vraiment eu peur ce jour-là, peur de ne pas arriver à le rassurer suffisamment pour qu'il ne se mette pas en danger. C'est difficile à expliquer, mais on se sent tout petit en ces moments-là.

Mon angoisse était de cet ordre : mais combien de temps cela va-t-il durer, comment vais-je faire pour le laisser seul à la maison et aller travailler en étant sereine a minima ?

En second lieu, je me suis demandée comment j'allais m'expliquer au travail auprès des collègues, et justifier auprès de la hiérarchie ?

Ce n'est vraiment pas simple de travailler au même endroit que son mari.

C'est à croire que c'est en fait se retrouver dans des situations pas possibles régulièrement...bien plus qu'on ne pourrait l'imaginer. Oh, oui ! Bien plus !

7 Et ma tante qui perd le souffle : *printemps 2017*

A trois reprises je crois, ma tante a été emmenée par le SAMU pour détresse respiratoire. Une fois, cela avait été moins une, vu qu'elle vivait seule, devenue veuve, et avait été retrouvée inanimée au sol, par son voisin, qui avait donné l'alerte.

Cette tante, c'est la même dont le petit fils a "déconné" en mars : Chantale. Le problème, c'est qu'en même temps que ces épisodes respiratoires, elle avait montré des signes de perte de mémoire de plus en plus fréquents. Ma mère les avait perçus, et les avait partagés avec moi, sachant que je suis un peu de la partie en travaillant dans le paramédical. Sympa, mais quand ça touche ses proches, c'est autre chose. Démence de type Alzheimer ou pas Alzheimer ? Dégénérescence sénile ? Autre ?

Inquiétudes partagées. Cela me touchait beaucoup. Niveau de stress en hausse ! En fait, mais cela on aura mis du temps à le comprendre, les médecins aussi, ce sont des troubles de la mémoire liés à l'hypoxie du cerveau à répétition. Son état s'est stabilisé une fois prise en charge correctement sur le plan respiratoire. En fait, l'origine du mal, dans ce cas, ne change pas grand-chose. On ne peut revenir en arrière. L'autonomie n'était plus possible, il y avait mise en danger trop fréquente seule dans sa grande maison au fin fond du Cotentin. Nécessité de trouver en urgence un lieu d'accueil. EHPAD ! Même si Chantale semblait avoir un meilleur niveau.

Si j'étais particulièrement attachée à ma tante, c'est sûrement grâce à mon séjour chez elle en tant que jeune adulte. Mais même enfant, je me souviens très bien que je la trouvais très conviviale. J'ai plein d'images d'elle lors de fêtes de Noël avec un beau sapin dans le salon. Il me semble me souvenir également qu'on y mangeait toujours bien. Je me souviendrai toute ma vie de mes séjours dans cette maison de banlieue parisienne, que je trouvais sombre, mais qui était éclairée par mon oncle et ma tante par leur façon d'être. Mon oncle avait toujours quelque chose à nous montrer, à ma sœur et moi, que ce soit sa collection de vestiges préhistoriques avec un nombre de silex impressionnant, qu'il trouvait lui-même en effectuant des fouilles, ou bien il nous proposait un film dans sa salle "vidéo", pas toujours adapté à notre âge d'ailleurs, ce qui faisait râler ma mère. Et le summum fût la période du train électrique installé au sous-sol. Que de souvenirs ! Je crois pouvoir dire que j'ai toujours été attachée à eux deux.

Tous deux m'avaient alors hébergée pendant une semaine de grève et de neige à Paris, une fois devenue adulte, afin que je puisse retourner travailler tous les jours. Mon employeur m'avait autorisée à garder la voiture de service. A l'époque, je travaillais en région parisienne en Service de Soins à Domicile pour enfants IMC (Infirmités Motrices Cérébrales), et polyhandicapés, et vivais à Paris intra-muros, avec mon futur mari, lui encore étudiant. Chantale et Robert habitaient dans le même département que celui où je travaillais, dans le Val d'Oise. Tous les soirs, rituel de l'apéritif, à trois. Je me souviendrai toujours de cette parenthèse neigeuse parisienne. J'avais été très bien accueillie. Cela m'avait beaucoup rapprochée d'eux, encore plus d'elle. On passait de longues soirées à discuter de tout, de rien, à refaire le monde. Cela a sûrement été mes premières relations d'adulte à adulte avec Chantale et Robert...

8 Les urgences pour le fiston : pont de l'Ascension 2017

Jeudi, jour férié, fin de matinée.

Je m'étais aperçue que mon fils, de quatorze ans alors, avait tenté de me joindre au moins deux fois. Je n'étais pas complètement dépendante de mon téléphone portable, contrairement à d'autres... Cela a rappelé une troisième fois sous mes yeux.

Mon fils avait une drôle de voix. Il m'a dit qu'il était tombé de vélo, et que son petit doigt de la main droite lui faisait mal et était bien tordu. Il avait failli perdre connaissance, et était sur un parking dans le centre du village.

J'ai tout de suite saisi que la situation semblait sérieuse, enrageais déjà de me dire qu'il allait falloir se payer les urgences un jour férié !

J'ai pris la voiture et l'ai rejoint.

L'image de lui assis sur le goudron, sur un parking, entre deux voitures, m'a impressionnée. Il était entouré de deux copains de son âge, ceux avec qui il faisait du vélo ce matin-là.

Un couple de personnes, plutôt âgées, était aussi autour de lui. Trois vélos jonchaient le sol.

Quand je me suis approchée à pied après m'être garée, j'ai tout de suite vu que son doigt était anormalement tordu. Et à sa tête, à sa pâleur, confirmation que cela ne pouvait être que sérieux. C'est là que l'expression "blanc comme un linge" prend toute sa signification !

Main droite ! Évidemment, pour un droitier.

Le couple présent m'a dit avoir attendu d'être sûr que je réponde. Sinon, ces deux personnes bienveillantes auraient été prêtes à l'emmener aux urgences elles-mêmes...

Les copains de mon fils avaient fait tout ce qu'il fallait. L'un lui avait tenu compagnie, pendant que l'autre s'était rapidement rendu à la supérette pour acheter une bouteille d'eau, afin qu'il puisse reprendre ses esprits.

Ils ont aussi eu la bonne idée de me proposer de s'occuper de ramener son vélo chez nous par leurs propres moyens...

Finalement, tout s'est passé au mieux quand on y réfléchit bien. J'ai alors pensé que mon fiston avait de bons copains, sur lesquels il pouvait compter en cas de situation difficile...

Nous sommes rentrés à la maison, afin de montrer son doigt à son "kiné de père", afin que mon inquiétude soit confirmée, ou non.

Elle l'a été.

Nous sommes repartis, tous deux. Car l'hôpital, ça fait peur à mon mari : la bonne excuse !

Urgences à SOS Mains !

Chance, nous n'étions pas nombreux dans la salle d'attente...mais ce que j'y voyais était un peu perturbant.

Une personne avait sa main tout en sang, mais vraiment, comme dans les films. Un autre adulte avait un hameçon de grosse taille planté dans la main. Difficile de ne pas penser aux films d'horreur !

Deux autres personnes étaient là également, mais avec des problèmes moins apparents, l'une ayant sa main bien gonflée, et l'autre un gros pansement autour de la main. Disons que c'était bien moins impressionnant !

J'ai dit à mon fils d'attendre en allant s'asseoir, pendant que je faisais la queue debout pour les papiers administratifs, voulant lui éviter les "visions d'horreur". Il a refusé, prétextant préférer rester avec moi.

Mais il a fini par voir vraiment ce que je voulais qu'il évite de voir, s'est alors rendu compte qu'il risquait de tomber dans les pommes. Juste à la limite de l'évanouissement, il m'a informé, que finalement, il allait suivre mon conseil. Il est arrivé à regagner un siège, mais là encore sa pâleur en disait long.

Attente.

Radio.

Re attente.

Entrevue avec un médecin, celui de garde.

Le diagnostic est tombé. Fracture avec déplacement.

Il fallait l'opérer en urgence, mais c'était une urgence "relative", cela attendrait donc le lendemain vu la pénurie en médecins du jour.

Immobilisation du doigt.

Consignes préopératoires. Nous sommes rentrés.

Le lendemain, j'étais censée aller travailler, je ne faisais pas le pont.

Encore une journée de congé à prendre. J'ai dû poser un congé sans solde. J'avais déjà consommé mon crédit de congés avec la dépression de mon mari un mois auparavant !

Lendemain : après une journée de stress...encore une journée de stress !

Ambulatoire, c'est à dire hospitalisation de jour quand même, vu qu'une chambre a été attribuée.

Passage de l'anesthésiste, non sans émotion là-encore, vu ce qu'il nous a raconté.

Il a vu mon fils, et au cours de l'interrogatoire, je lui ai appris qu'il était allergique à l'Augmentin, plutôt à la pénicilline, antibiotique.

Et là, il s'est mis à nous raconter une très mauvaise expérience, vécue lorsqu'il était interne.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, était arrivé aux urgences pour une maladie virale, je dirais une méningite, mais je n'en suis plus sûre. Il était dit, lui aussi, allergique à l'Augmentin.

C'était écrit, comme pour mon fils, en rouge, sur la première page du carnet de santé.

En conséquence, ne lui avait été donné qu'un antibiotique de seconde intention, comme on dit, et il était mort en trois jours. L'Augmentin l'aurait sûrement sauvé, car avec un spectre plus large...

Depuis, l'anesthésiste, marqué par ce fait, le raconte à chaque fois qu'il voit cette même ligne rouge en première page d'un carnet de santé. Il ne voudrait pas qu'un autre jeune décède, alors qu'en fait rien n'est prouvé. Il ne s'agit en fait que de suspicion à chaque fois. Cet antibiotique aurait pu sauver une vie ! Et peut encore en sauver !

"Allez faire les tests au CHU, c'est important de savoir vraiment."

Le lien avec l'anesthésie ? Il m'a appris que dans chaque anesthésie, il y avait un petit pourcentage qui correspondait à de la pénicilline. Vu le faible pourcentage, il allait prendre le risque :

"Au moins, on est au bon endroit si une réaction allergique devait avoir lieu."

Mais en gros, il m'avait presque fait promettre de prendre rendez-vous au CHU.

En effet, je me suis dit que, vu qu'une autre anesthésie était à venir avec l'opération prévue des dents de sagesse, autant en avoir le cœur net auparavant.

Opération : bien sûr, on m'annonce une heure au bloc, mais mon fils n'est revenu qu'au bout de deux heures. Pas vraiment possible d'avoir des infos en cours de route :

"C'est le pont de l'Ascension, le personnel est réduit", m'a-t-on expliqué.

J'ai été patiente, et je me suis raisonnée : tout va bien, ce n'est qu'un contretemps.

Vu comme c'était long, je m'étais dit qu'à tous les coups il avait vraiment eu droit à la broche, comme ce que l'on craignait avec mon mari.

On me l'a ramené dans la chambre, ça avait l'air d'aller.

Lui-même ne savait expliquer ce qui s'était passé, un peu dans le brouillard quand-même.

La personne le ramenant m'avait dit :

"Il était trop agité, on a dû lui faire une anesthésie générale."

Et moi, naïve, espérant quelques explications :

"-Il a eu une broche ?

-Je n'en sais rien, il faut attendre le passage du chirurgien pour savoir."

Et bien sûr, cela a duré un peu...avant que quelqu'un nous rende visite.

Mon fils avait même eu le temps de faire un petit somme de trente minutes. Pour ma part, je continuais de passer ma journée à attendre, mais soulagée de l'avoir récupéré dans un état rassurant...

Bref, nous avons fini par apprendre par le chirurgien, que la fracture avait été réduite, sans broche : bonne nouvelle !

Avons fini également par rentrer à la maison, sans même une visite.

Je trouvais déplorable que mon mari n'allège pas un peu notre emploi du temps, en rompant le rythme hospitalier.

Elle a bon dos la peur du "médical", surtout en tant que professionnel de la santé, pour son propre enfant !

Journée de stress à assumer seule, c'était lourd.

Et ça a toujours été comme cela en ce qui concerne la santé de nos enfants, ou presque !

9 Coup de malchance, même pour la chienne : 1er août 2017

Ma chienne, c'est une des trois F.

Je crois que je m'en souviendrai toute ma vie, de cet évènement-là aussi.

C'était ma première semaine de vacances, sur trois.

Le marché se tenant au village uniquement le mardi matin, j'avais peu l'occasion d'en profiter, vu que je travaillais tous les mardis.

Vacances : je voulais y aller. Enfin, j'allais pouvoir me ravitailler en miel. Le miel, un de mes péchés mignons !

Il faisait beau, j'avais le temps. Je n'avais pas réussi à convaincre qui que ce soit à la maison de m'accompagner, à part ma chienne, qu'il n'y a évidemment pas matière à convaincre.

Nous sommes parties comme si de rien n'était, d'un bon pas, puisqu'elle avait plutôt pour habitude de tirer un peu trop sur sa laisse, toujours devant moi, comme si elle avait besoin d'arriver en premier. Il faut dire qu'elle était increvable.

Croisée Border Collie et Labrador, c'est un Borador, et elle a bien l'endurance du Border.

Arrivées au marché, il y avait du monde. Nous avons fait nos emplettes. Erreur, j'ai fait mes emplettes : ça c'est l'exemple même de parole montrant que la chienne fait partie de la famille.

Après avoir payé mes fruits et légumes au dernier stand, je me suis poussée un peu dans un recoin pour pouvoir ranger tranquillement mes sous dans mon porte monnaie, avant de repartir en direction de la maison. Tout ceci afin de ne pas gêner avec la chienne, qui occupe un certain volume, me paraissant parfois contraignant lorsqu'il y a foule.

Et là je me suis aperçue qu'elle boitait un peu. J'ai pris le temps d'observer sa patte arrière gauche, qui me semblait légèrement enflée. Je me suis dit : mince, elle a dû se faire piquer, en marchant sur un insecte. Mais je ne voyais pas de dard, ce que je cherchais a priori.

J'ai fait mine de repartir, et la chienne a démarré, comme si de rien n'était. Je me suis dit : ouf, tant mieux.

Alors que j'hésitais à faire le léger détour pour aller chercher le pain, je me suis décidée, mais ai constaté qu'elle allait moins vite et boitait...ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours devant.

Je l'ai laissée attachée à l'extérieur de la boulangerie, comme d'habitude, le temps de faire la queue et de payer mon pain. Je l'ai détachée, puis nous sommes reparties après une deuxième observation de sa patte qui me semblait toujours légèrement enflée, mais pas plus.

Sept cents mètres nous séparaient encore de la maison.

Mais à ce moment-là, le vent a commencé à tourner. Elle a démarré, mais moins vite. Elle boitait plus, ralentissait, prenant à peine les devants. Je me suis adaptée, j'ai ralenti, et petit à petit son rythme diminuait, au point que je prenne les devants pour la motiver.

Plus question de tirer sur la laisse ! Et moi je commençais à me demander si on allait pouvoir aller jusqu'au bout. Les mètres défilaient de plus en plus lentement.

D'un coup, la chienne s'est arrêtée, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Et surtout, sa position était très curieuse. Sa patte en question était tendue sous elle vers l'avant.

M'est alors passé par l'esprit qu'il s'agissait de tout autre chose qu'une piqûre d'insecte. Un peu inquiète, je me suis attelée à la rassurer, lui ai dit qu'on allait y arriver. A force de l'encourager, elle a fini par se relever et faire quelques mètres. A quel prix ?

Elle s'est effondrée à nouveau vingt mètres plus loin. Ironie du sort, c'était pile en face de la maison d'habitation de mon généraliste, pas là où il exerce, mais bien là où il habite.

Tout d'un coup, c'était les deux pattes arrière qui étaient anormalement tendues sous elle vers l'avant. Là j'ai réalisé, sans l'admettre vraiment, car je paniquais devant son état, que c'était fini. Elle n'irait pas plus loin.

En effet, elle ne s'est pas relevée. J'ai essayé de l'encourager, puis de la remettre physiquement sur quatre pattes, mais en vain. En fait, elle était "statue", n'avait pas l'air bien, ne se laissait pas faire.

Il devait rester un peu plus de cent mètres pour atteindre la maison. Comprenant mon impuissance face à la situation, j'ai appelé mon mari.

Merci le téléphone portable, qui a un vrai sens dans ces situations-là, celui d'appeler "au secours".

Et par chance, il m'a répondu de suite je crois...et nous a rejoint en moins de deux, en voiture. Je ne lui avais pas demandé de venir voir à pieds avant, comme quoi, inconsciemment, je savais que c'était grave.

Il est arrivé. Nous avons porté la chienne à deux, en statue, dans la voiture : impossible de la faire vraiment changer de position, car elle avait l'air douloureuse. Une fois déposée, au sens propre du terme, dans le jardin, il lui a pris l'envie de vouloir se déplacer à nouveau. Mais c'était peine perdue. Elle essayait : plus rien du train arrière ne suivait. La queue et les deux pattes arrière étaient inertes. Elle s'est aperçue de son échec, et là c'était clair qu'elle paniquait...et nous, un peu plus aussi.

Nous avons essayé de la rassurer, puis l'avons aidée physiquement à rejoindre l'intérieur de la maison, puisqu'elle semblait le vouloir. Et elle s'est fait pipi dessus.

Panique redoublante, de toute part. Les enfants nous avaient rejoint depuis le portail. Même inquiétude.

Appel au vétérinaire : j'ai expliqué l'urgence. Bien sûr, celui du village était fermé en août. Heureusement, le siège à Arles, restait ouvert en août. Ceci impliquait malgré tout une plus grande distance en voiture : une petite demi-douzaine de kilomètres, au lieu de six cents mètres !

Le rendez-vous était pour la soirée. Il n'y a eu que notre désarroi pendant plusieurs heures.

La chienne voulait absolument bouger, mais elle ne contrôlait plus rien. Si : ses pattes avant sur lesquelles elle avait la force de se hisser, mais traîner tout son poids semblait difficile, et nous avions peur qu'elle ne se blesse.

La nettoyer, suite au pipi échappé sous elle, et la hisser jusqu'à son "tapis", avaient été une véritable galère ! La soutenir en l'entourant à tour de rôle, afin de la convaincre de ne pas bouger, a dû nous occuper tout le reste de la journée, à quatre, en alternance...

Arrivée chez le véto en soirée. Avons eu droit à un brancard.

Auscultation. Radio. Échographie.

Hypothèses.

Insuffisance de moyens.

Nous a été pris, avec notre accord, un rendez-vous d'urgence dans la capitale régionale...à une petite centaine de kilomètres ! Nous pourrions alors voir un "neuro-vétérinaire", et avoir la possibilité de faire IRM et Scanner, pour en savoir plus. Il nous fallait savoir si la chienne pouvait être "sauvée", ou bien si c'était désespéré...

En repartant, la chienne est tombée du brancard, histoire de rajouter du stress à tout le monde. En plus, l'assistante vétérinaire nous a dit que c'était vraiment pas ce qu'il fallait à ce moment-là. Comme si on avait fait exprès !

Assez de culpabilité comme cela. Nous étions minés tous les quatre.

J'avais quand même dû insister pour que mon mari vienne, au cas où il y aurait eu à prendre une décision délicate. J'avais déjà connu cela par le passé avec "mon Amour de chat", et ne voulais revivre cela pour rien au monde, seule.

En fait, il a fallu prendre "seulement" la décision d'accepter de mettre beaucoup d'argent dans le veto, on nous a bien prévenu des sommes que nous risquions de devoir sortir du chapeau !

Sommes rentrés désespérés, avec des hypothèses allant du "ça pourrait ne pas être trop grave", à "faudra peut-être l'euthanasier".

La soirée a été terrible moralement, vu ce qui nous traversait la tête à tous quatre, cinq même peut-être, avec la chienne...

En plus, elle s'est à nouveau échappée sous elle, mais cette fois cela a été pipi, puis caca...

Et puis il a fallu la rassurer, car elle paniquait comme nous, et surtout souffrait.

Elle geignait, ce qui n'était pas son genre. Et cela a duré toute la nuit. Pourtant, il me semble qu'elle avait eu antalgique et anxiolytique chez le veto.

Je n'ai pas dormi, l'ai entendue toute la nuit.

Je crois que le reste de la famille non plus n'a pas dormi, au jugé de nos têtes le lendemain matin.

Pas de problème pour se réveiller du coup, mais gros problème de moral, surtout quand la chienne a à nouveau refait tous ses besoins en n'arrivant même plus à se traîner du tout.

Et en plus, mon mari en a rajouté, disant qu'il n'allait pas venir avec nous !

Double excuse sortie :

"...y a pas vraiment de place dans la voiture, vu que les deux enfants veulent venir. Je ne vois pas à quoi je vais servir..."

Comme d'hab, fuite des difficultés, du médical.

J'ai à peine insisté vu mon état, mais par contre, je lui ai demandé d'être joignable pour les décisions difficiles à prendre, financières aussi.

Je lui ai également conseillé de dire adieu à la chienne avant, lui permettant de faire ce que je regretterai toute ma vie de n'avoir pu faire avec mon, notre, précédent chat...bien sûr ceci en m'effondrant en pleurs, et entraînant le même effet Kiss Cool inversé chez mes enfants, qui ont entendu ma requête à leur père !

Pourtant, je lui avais dit que deux pour s'occuper de la chienne à l'arrière, et deux à l'avant, un qui conduit, et l'autre servant de GPS, n'aurait pas été de trop...mais pourquoi argumenter en fait ?

Sommes partis à trois, plus la chienne.

Avons galéré avec nos pleurs, notre boîte de mouchoirs, la chienne anxieuse qui geignait, et la route difficile à trouver dans cette ville trop grande, capitale régionale, devenue à taille inhumaine !

Très bien accueillis à la clinique vétérinaire : on sentait l'habitude des cas difficiles et désespérés, ce qui en même temps n'était pas forcément du plus rassurant quelque part.

Du courage, il nous en a fallu...et ce n'était pas fini.

Je me souviens du discours très clair de la neurovet, après mes pleurs pour raconter la situation de base.

Chaque étape était anticipée avec son coût. Il y avait un papier à signer pour s'engager à payer les frais à la hauteur de telle ou telle somme. Chaque étape était également expliquée quant aux résultats possibles. Scanner en premier je crois, IRM ensuite en fonction des résultats, si nous n'étions pas suffisamment avancés. On avançait par élimination progressive des hypothèses.

Il nous a fallu laisser la chienne, qui allait être anesthésiée, et plus longuement en cas de double examen. Elle risquait de devoir rester la nuit à la clinique vétérinaire, surtout si elle enchaînait les deux exams. Il fallait téléphoner à telle heure en soirée pour en savoir plus, et en fonction du nombre d'examens.

Nous venions de prendre une location à notre fille dans cette ville, pour commencer ses études à la rentrée suivante. Studio de dix-huit mètres carré. Nous avions donc un pied à terre sur place, où nous sommes restés tout l'après-midi...dans l'attente-angoisse des résultats.

Bien sûr, le premier examen n'a pas été suffisant.

Deuxième attente. Re appel.

Nous pouvions venir la rechercher, mais seulement le lendemain en fin de matinée, elle allait rester la nuit sous surveillance. On nous expliquerait tout le lendemain, mais elle devrait s'en sortir.

On nous conseillait également fortement d'en profiter pour dormir.

Nous sommes repartis à la maison.

Nuit sans la chienne, je ne m'en souviens guère, si ce n'est que je crois que j'ai un peu récupéré de la nuit précédente, malgré tout.

Je remercie mes enfants de leur courage pour m'avoir accompagnée en cette épreuve si difficile pour nous tous.

Le lendemain, mon mari s'est joint à nous pour aller rechercher la chienne.

Rendez-vous avec la neurovet qui allait tout nous expliquer.

Diagnostic plutôt clair : Embolie Fibro Cartilagineuse (EFC) !

Incertitude sur l'évolution.

"Quatre-vingts pour cent de chance qu'elle s'en sorte sans grosses séquelles, cela vaut le coup de tenter."

...nous a-t-elle dit. Même s'il y avait particulièrement de l'inquiétude pour notre chienne, car la zone atteinte était assez étendue, plus que la moyenne.

Nous avons choisi l'optimisme, après tout ce que nous venions d'éprouver, comment ne pas se raccrocher à cela ?

Qu'est-ce que l'EFC, pour mieux comprendre ?

Il s'agit d'une anomalie vasculaire de la moelle épinière qui entraîne des troubles neurologiques. Un élément fibro-cartilagineux vient obstruer les vaisseaux sanguins de la moelle épinière, ce qui diminue brutalement l'afflux sanguin et crée une nécrose. Cette maladie atteint essentiellement les chiens de plus de vingt kilos lorsqu'ils ont cinq ou six ans. Notre chienne correspondait parfaitement à ces critères. Le mécanisme de l'EFC reste mal connu.

Les troubles locomoteurs peuvent être minimes, comme cela peut aller jusqu'à la paralysie totale. Les symptômes sont d'apparition brutale, avec des symptômes neurologiques fonctions du site d'embolisation. C'est après les premières vingt-quatre heures qu'une amélioration progressive, ou bien une stabilisation des signes cliniques, commence, en fonction de la gravité des lésions. Il n'y a aucun traitement, à part la physiothérapie pouvant favoriser la récupération, et limiter les complications comme l'ankylose, les escarres ou l'atrophie musculaire. Il faut plusieurs mois pour atteindre une réelle récupération selon l'atteinte, le pronostic restant souvent réservé.

Nous sommes allés récupérer la chienne, et on allait nous montrer avant de repartir la technique pour vider sa vessie, car elle n'en avait plus le contrôle.

Deux assistants vétérinaires nous l'ont sortie, muselée avec un linge, car elle était devenue agressive la veille, au réveil de son anesthésie.

Qui l'eût cru, et en même temps, nous n'étions plus là pour la soutenir, la rassurer ! Complicé, elle était sur un brancard, et quand elle nous a vu, elle nous a tout de suite reconnus. Elle a voulu se précipiter vers nous. Mise au sol, et maintenue au niveau du train arrière par une personne assistante vétérinaire, l'autre tentait de gérer le reste, lui enlevant entre autre la muselière. On nous a en effet montré comment vider sa vessie, ce qui paraissait compliqué, même pour les professionnels, l'un cédant sa place à l'autre qui a alors eu plus de réussite. On a insisté pour nous dire que c'était très important de réussir cela au moins trois fois par jour, sinon la chienne risquait l'infection urinaire, et donc le retour aussi sec chez le véto. C'était vital, quelle pression !

A la sortie de la clinique, nous avons croisé un petit chien sur un chariot à roulettes se trouvant sous ses pattes arrière, lui aussi ne contrôlait plus son train arrière. Il semblait s'être habitué, être heureux malgré tout en avançant qu'à la force de ses pattes avant, en avant du chariot. Chien handicapé, cela serait-il le nouveau statut définitif de notre chienne ?

Sommes pourtant rentrés chez nous avec une pointe d'espoir. Tout s'est compliqué quand il a fallu faire uriner la chienne, bien sûr. Complexe d'arriver à bien sentir où il faut appuyer, et de convaincre la chienne de ne pas en profiter pour avancer en station quatre pattes pour aller se promener ! Enfin ! Mon mari a été plus doué que moi dans un premier temps, et il a fallu de la persévérance les deux premiers jours. Puis nous avons progressé, la chienne aussi sûrement, en comprenant mieux ce qu'on attendait d'elle. Contrainte pour tout le monde, mais il n'y avait pas que cela.

En effet, la chienne retrouvant son nid douillet, entourée, de très près dirais-je, après cette grosse frayeur, entendait bien profiter des bénéfices secondaires de la situation. En plus, pourquoi ne pas se déplacer ? C'est l'instinct même du chien ! Pourquoi rester "couché tapis", alors que tout autour d'elle n'avait pas changé ? "Ninnin" était là pour jouer à le secouer comme si c'était une proie à achever. Les deux chattes étaient là également, prêtes à être courées pour le fun. Il y avait toujours les odeurs de bouffe aussi attirantes, sans compter que l'appétit était revenu, ce qui avait disparu ponctuellement avec la panique de la situation, puis l'anesthésie. Bref, pourquoi stopper tout cela alors que le désir était toujours là ?

Nous avons organisé une ronde familiale afin que la chienne ne bouge pas de son tapis. Nous avons vite compris le problème si nous la laissions faire librement. Dès qu'elle se déplaçait, c'est à dire seulement à la force de ses pattes avant, au prix d'efforts conséquents, mais avec un élan de vie, donc une force décuplée, elle se blessait, et était très rapidement en sang. Visiblement, le chien n'a pas une grande conscience de son corps. Ressent-il la douleur comme nous ? En tout cas, ce n'était pas possible : c'était un vrai cercle vicieux. Elle se blessait, essentiellement la patte arrière gauche, mais aussi la droite en un second temps, voire le ventre. Tout ce qui frottait et traînait sur le sol, se retrouvait brûlé ou entamé. Un relais s'était donc instauré assez naturellement entre nous quatre...et jamais elle n'avait eu autant de compagnie. Les caresses abondaient d'autant plus. Comment ne pas avoir pitié d'elle, et ne pas la rassurer ? Faire diversion pour lui éviter d'être frustrée et de se blesser était devenu notre défi quotidien. Non ! Heure par heure !

Nous avons tenu bon dans l'ensemble. Malgré tout, elle nous avait échappé de temps en temps. Du coup s'étaient rajoutés les temps de soin, de désinfection et de pansage, ce qui n'était pas une mince affaire.

Elle n'est pas née l'ergothérapeute qui trouvera l'attelle adaptée au chien !

Jamais autant de friandises n'avaient transité autour de la chienne, pour la faire patienter lors de ses soins, mais aussi la récompenser de ses efforts lors des séances de rééducation pluriquotidienne.

Eh oui, ce fut peut-être sa chance d'avoir deux maîtres rééducateurs...surtout un maître kiné, qui, de plus, avait travaillé en libéral par le passé. Il était donc encore équipé d'un appareil d'électrothérapie.

Nous l'avons rasée sur les parties nécessaires à la pose des électrodes, et elle devait patienter le temps de sa séance sans bouger du tout, défi vraiment pas facile à relever les premiers temps. Mais elle a progressé. Tous les jours également, étirements musculaires, et à deux, travail postural pour la "quadriplégiser".

Quand, au bout d'une semaine, elle a réussi à tenir pour la première fois debout sur ses quatre pattes pendant une seconde, quelle victoire ! Puis deux secondes le lendemain, trois le surlendemain...

Et puis mon mari avait étudié sur internet les harnais du train arrière, car bien sûr, ce que préférerait notre chienne, c'était les moments où, en lui soutenant le train arrière, elle pouvait croire qu'elle se déplaçait à quatre pattes, alors qu'elle n'utilisait que les pattes avant pour se propulser.

Important pour son moral, épuisant pour nous adultes devant la soutenir à moitié pliés, sans compter le poids. Elle faisait quand même à peu près vingt-cinq kilos : pas léger ! Et vu mes problèmes de dos, aïe ! Le harnais, vite commandé et livré, nous avait donc un peu facilité la vie. Se sentant encore plus légère, la chienne allait encore plus vite. Pas évident de la suivre !

Puis il y a eu les premiers pas de la patte arrière droite, puis ceux de la gauche, en décalé. Progrès pas à pas, c'est le cas de le dire. Presque tous les jours à partir de la deuxième semaine, nous avons eu droit à de petits progrès encourageants.

Le plus dur, une fois un peu de mobilité retrouvée, fut de la limiter, toujours à cause du surhandicap dû aux blessures.

Et d'autre part, la propreté : l'incontinence urinaire a cédé du terrain. Petit à petit, il a fallu convaincre la chienne qu'elle pouvait arriver à uriner seule. Tellement habituée à être assistée, elle allait jusqu'à nous faire comprendre de prendre son train arrière pour que cela sorte plus facilement. La miction a fini par se réinstaller à peu près normalement, à condition d'éviter les grandes émotions et de proposer assez régulièrement.

A ce jour, cela est redevenu quasi normal. Par contre, les grandes émotions restent ingérables.

Au niveau fécal, c'est une autre paire de manches...et cela ne se résoudra jamais. Elle peut faire en marchant comme si elle ne s'en apercevait pas, toute excitation excessive faisant aussi que cela sort illico.

Et les nuits paraissent trop longues !

Elle qui n'avait jamais fait de crottes dans la maison, ou à un endroit inadapté ! Lors des promenades, elle se calait toujours en dehors des passages des humains, visiblement elle avait très bien été éduquée lors de sa "première vie" !

Le problème a donc perduré, et posé problème dans le sens où apparemment, elle se vexait quand cela lui échappait. Difficile à dire si c'était sa propre perception, ou sa perception du ressenti de l'humain autour d'elle, qui l'influçait.

La nuit, c'était encore plus compliqué, car elle paniquait, pleurait ou grattait ne supportant pas d'avoir des selles étalées dans toute la pièce où elle se trouvait.

N'ayant plus d'équilibre sur le train arrière, elle faisait en se déplaçant. Ce qui étalait sur une distance variable selon sa trajectoire.

Au bout de trois semaines de congés, au retour au boulot :

"-Vous avez passé de bonnes vacances, vous êtes partis ? (question au couple que nous étions, d'où le "vous")

-Si on veut, on a sauvé notre chienne, et passé notre temps à la rééduquer."

Pas classique, certes, comme réponse !

On a aussi écrit un blog...pour digérer, et partager cette expérience...et faciliter la vie des prochains maîtres complètement ignorants, comme nous, par rapport à cette pathologie ! Avec des photos, des films, mais hélas, nous n'avons commencé qu'au bout de quinze jours...une fois que l'espoir était revenu, qu'il paraissait évident que la chienne allait vraiment s'en sortir.

Domage, c'était sûrement la première quinzaine qui aurait été la plus intéressante, montrant vraiment d'où on partait, c'est à dire de rien, ou pas grand-chose !!! Nous avons tous participé au blog, avons tous quatre écrit.

La famille existait bien, capable de se soutenir et de mener à bien un projet naturellement, et jusqu'au bout...

Quelle aventure tout de même, éprouvante !

10 Disparition de ma grand-mère de cœur : septembre 2017

Lorsque nous avons quitté Chalon-Sur-Saône après treize ans là-bas, en deux mille neuf, ma grand-tante, plus jeune sœur de ma grand-mère paternelle, l'avait mal pris.

Je me souviendrai toujours de cette dernière invitation chez elle où nous avons annoncé notre départ pour le Sud : elle en avait pleuré de déception. Moi, sa seule famille en pays bourguignon.

Treize ans auparavant, je ne la connaissais pas...même si je l'avais déjà croisée quelques fois lors de grandes fêtes de famille, par exemple lors des noces d'or de mes grands-parents paternels...

Ayant eu vent qu'une petite fille de sa sœur allait s'installer à Chalon-Sur-Saône, elle m'avait tout de suite invitée, avec celui qui allait devenir mon mari deux ans plus tard. Cela faisait à peine quelques jours que nous avions emménagé, qu'elle nous invitait à ses soixante ans...où nous n'étions pas allés, car un peu trop occupés par notre emménagement...

Par contre, nous avons honoré l'invitation suivante, plus en intimité, qui nous avait permis de faire vraiment connaissance, deux ou trois mois plus tard.

Et puis des liens s'étaient vite tissés au fil du temps, le courant passant plus que bien, aussi avec son conjoint. Ils sont vite devenus mes grands-parents par procuration, de cœur. On se voyait régulièrement, au moins une fois par trimestre, chez les uns ou les autres.

Ils ont connu notre mariage, la naissance de nos enfants, en étant de loin les plus proches géographiquement parmi tous les membres de nos deux familles. Ils ont pu tout suivre de près, car nous nous étions bien attachés les uns aux autres.

Et cela a fonctionné de la même façon avec nos deux enfants par la suite, qu'ils semblaient beaucoup apprécier. Et je crois pouvoir dire que c'était réciproque.

Ils ont donc vu nos enfants grandir, de plus près que nos deux familles "directes".

Je crois que cela faisait plus de trente ans qu'ils habitaient la Bourgogne, quand, un an après nous, en deux mille dix, ils ont décidé de désertir également la Saône-et-Loire, pour se rapprocher de la plus grosse partie de leur famille, située dans l'Oise.

Durant les premières années après notre déménagement, la distance ne les avait pas arrêtés pour venir nous voir au moins une fois l'an dans le Sud.

Et puis plus...lorsque ma grand-tante a "perdu la tête", comme on dit... Alzheimer ou un truc apparenté.

La dernière fois qu'elle était venue, elle en parlait elle-même, sentant que les choses tournaient, inquiète.

Et puis cela a évolué tellement vite, que sa vie était devenue trop compliquée à gérer pour mon grand-oncle. Ils n'ont plus pu envisager revenir nous voir.

Coupure brutale, mais compréhensible. J'avais continué de prendre des nouvelles indirectement, par l'intermédiaire de mon père, qui lui, avait plus de courage que moi, et continuait à contacter régulièrement mon grand-oncle.

Ce dernier n'avait "plus de vie", j'en étais malade pour lui.

Et puis cela a fini par arriver, ma grand-tante ayant eu beaucoup de problèmes de santé durant toute sa vie, en lien ou non avec son surpoids. Ma mère a fini par m'annoncer qu'elle était en fin de vie, puis son décès quelques jours après, un matin, maladroitement, par texto...que j'ai lu juste avant de partir au boulot.

Je croyais avoir déjà fait mon deuil du fait que je ne la voyais plus depuis un moment, je me suis aperçue que cela n'avait été que partiel.

Plutôt l'impression de la perdre une seconde fois.

Cela m'a atteinte, d'autant plus peut-être par rapport à ce qu'elle représentait pour moi, et affectivement, et en lien avec une tranche de vie bourguignonne conséquente. Je ne saurais trop dire...mais j'ai pris une claque, sans compter cette frustration de ne pouvoir me rendre à son enterrement.

C'est possible d'avoir des jours au travail pour l'enterrement de ses grands-parents, d'ailleurs j'en avais bénéficié sept ans auparavant, mais pas pour ceux qui comptent au moins autant, voire plus, qui ne sont pas la famille directe !

A savoir que dans mon boulot, tous les congés étaient imposés à part trois jours à prendre à la suite au deuxième trimestre de l'année civile, ce qui limitait toute latitude. La solution aurait été de poser des jours sans solde, ce qui n'était pas forcément accepté par l'employeur, ni apprécié. En plus il m'aurait fallu trois jours vu la distance. On m'avait déjà accordé un congé sans solde pour la fracture de doigt de mon fils à réduire quatre mois auparavant !

En tout cas, cette perte m'avait donné l'occasion d'écrire à mon grand-oncle. J'avais envoyé, bien sûr, une carte de condoléances, précisant l'importance qu'avait eu à mes yeux ma grand-tante, mais aussi une lettre perso, lui expliquant mon manque de courage pour l'appeler ces derniers temps. Je lui avais alors écrit qu'il allait enfin pouvoir prendre du temps pour lui, et surtout qu'il n'hésite pas à passer nous voir dans le Sud.

11 Et de trois évènements inattendus en un mois...novembre 2017

Mon grand-oncle ayant été apparemment touché par mon courrier perso, m'avait appelée. Mais je n'étais pas là...en courses je crois. Mon fils avait failli lui répondre, mais n'avait pas osé finalement.

De retour à la maison, j'avais écouté son message sur répondeur, et avais été frappée par sa voix transformée, quelque peu méconnaissable, qui en disait long sur son état de santé psychologique, voire peut-être somatique également. Je l'avais rappelé aussi sec, mais il ne m'avait pas répondu. Mince, on s'était loupé.

J'avais attendu quelques jours, et encore rappelé. Sans réponse.

Puis encore quelques jours après...le téléphone continuait à sonner dans le vide.

J'aurais été tellement heureuse de lui donner des nouvelles des enfants, de lui parler de leur évolution ces dernières années.

Et c'est là que la vie a été injuste une fois de plus.

Il est mort, subitement, seulement six semaines après ma grand-tante, alors que lui était beaucoup plus jeune, soixante-quatorze ans seulement...sans que je puisse lui reparler, alors que nous avions tant de retard à rattraper.

Je l'avais invité par courrier à venir nous voir, ce en quoi il était partant d'après son message laissé sur répondeur. Frustration ! Non, sensation d'être passée juste à côté : injustice totale !

Qu'est ce que j'ai mal pris ce loupé téléphonique...mais pourquoi avais-je fait des courses à cette heure ce jour-là ?

Avec toutes ces multiples contrariétés depuis le début de l'année, je n'avais pas vu arriver la suivante non plus.

J'avais été chez le dermato de ma fille, en ayant marre que la mienne ne m'écoute pas.

J'avais un bouton à cheval sur ma lèvre supérieure et sur l'espace qu'on appelle "philtrum", l'espace compris entre le nez et la bouche, délimité par les deux "petites vagues".

Cela m'embêtait depuis un moment, et ne disparaissait jamais. Et surtout, cela me gênait, si ce n'est par l'esthétique, par le fait que je ne m'arrêtais pas de me blesser. Je l'écorchais, et il saignait régulièrement, que ce soit au passage de la serviette de bain, parce que je m'essuyais la figure le matin après m'être passé le visage sous l'eau pour me réveiller, ou soit parce que je m'essuyais la bouche après le repas, ou bien encore lorsque j'enfilais un vêtement comme un tee shirt, ou un pull, au col un peu étroit.

Bref, première année où je l'avais signalé à ma dermato :

"C'est rien ça, ça va passer."

Deuxième année, puisque j'ai droit à un rendez-vous annuel pour surveillance de mes nombreux grains de beauté. On m'en a d'ailleurs déjà retiré un certain nombre, progressivement.

Donc deuxième année :

"Ah oui, faudra peut-être que je prenne le temps de regarder la prochaine fois, mais là, je suis trop en retard."

Je m'étais retenue de faire une réflexion.

Car le retard de ce jour-là, je m'en souviens encore.

Comme d'habitude, la seule façon pour moi d'avoir un rendez-vous, vu mes horaires de travail et ceux du médecin, c'était de prendre un des deux premiers rendez-vous du lundi matin, très tôt, à huit heures ou huit heures quinze. Ceci me permettait quand même d'arriver à l'heure au

boulot, ce dernier n'étant qu'à cinq minutes du cabinet médical, puisque je commençais à neuf heures.

Cela avait bien fonctionné les années précédentes, mais ce ne fût pas le cas ce jour-là.

J'étais arrivée au cabinet pile à l'heure, et là, porte close ! Un monsieur était déjà là, son premier rendez-vous. Il m'avait précisé qu'il attendait depuis un quart d'heure. Cela correspondait, il y avait en effet quinze minutes par rendez-vous. Une bonne dizaine de minutes nous avait permis de voir arriver la spécialiste comme une fleur...ah ça non, c'est sûr, elle ne se pressait pas.

Elle nous avait raconté je ne sais quoi qui nous montrait en plus, que ce n'était pas parce qu'elle aurait eu du mal à trouver une place pour se garer. Spontanément, elle nous avait expliqué que c'était bien pratique d'avoir le parking alloué à la résidence. Aucune excuse pour plus de vingt-cinq minutes de retard !

Elle avait alors pris son premier patient, qu'elle avait gardé vingt minutes. Au moment où elle renvoyait celui-ci qui transitait par la salle d'attente, j'étais justement en train de me lever, me disant que ce n'était pas gérable vu le temps restant. Trop de retard, il fallait que je parte immédiatement pour espérer être à l'heure au travail. De plus était que le lundi matin, c'était réunion de rééducateurs pour démarrer.

Voyant la dermato, je lui avais alors précisé que je n'avais plus le temps de rester. Et là, j'avais bien compris que je n'étais que la cliente pour elle, celle qui rapporte des sous, et non pas la patiente, commençant d'ailleurs à perdre patience.

Et voilà-t-il pas qu'elle m'avait à moitié sermonnée, et finalement convaincue de venir dans son cabinet quand-même.

Ce n'était pas elle qui allait avoir devoir se justifier auprès de mon employeur !

C'était surtout que, vu mon "truc sur ma lèvre" qui était là depuis trop longtemps, j'avais cédé.

Vous connaissez la suite : "la prochaine fois". Mais surtout, ce que j'ai eu du mal à avaler, c'est son mensonge comme quoi elle était en retard à cause du patient précédent qui lui avait pris beaucoup plus de temps que prévu :

"Mais vous comprenez, c'était une urgence, il a fallu que j'accepte de le rajouter."

Comme si elle avait oublié que j'étais là, à côté de son patient précédent, à attendre à la porte que Madame arrive tranquillement en retard, sans aucune excuse.

Je l'avais mal pris : je ne supporte pas les mensonges !

Pour moi, elle s'était foutue de ma gueule, et du patient précédent. J'étais repartie écoeurée, et arrivée en retard au boulot.

Mais ce jour-là, chance ? La réunion avait commencé en retard, du coup mon retard ne s'était presque pas vu...

En fait merci quelque part. C'était cette anicroche qui m'avait fait prendre la décision de changer de dermato, couplée à mon ras le bol de ne pas être écoutée pour mon bouton au-dessus de la lèvre, qui me gênait vraiment de plus en plus.

Ça, c'était avant.

Je reviens donc vers mon nouveau dermato, un homme, un jeune, cela changeait...une semaine après la biopsie, car :

"On ne sait jamais."

...avait-il dit mine de rien. Il devait m'enlever le point de suture, et me donner les résultats de l'analyse. Il m'avait fait asseoir, et avait commencé :

"Je ne vais pas y aller par quatre chemins, ce que vous avez, c'est un cancer de la peau. Pas un méchant, c'est un carcinome. Cela ne fait que grossir, c'est la raison pour laquelle vous vous blessez

tout le temps. Il prend du volume progressivement, il faut donc l'enlever, rapidement, de façon à devoir vous enlever le moins possible autour. En même temps, on est obligé de retirer un morceau conséquent avec une marge de sécurité, afin d'être sûr, de façon à ce que cela ne recommence pas à grossir."

Sur le cul...j'étais ! Hein, qu'est-ce qu'il m'a dit, il a bien dit le mot "cancer" avec le nom scientifique en "ome" ?

Cela correspondait. J'étais comme abasourdie. Mais comment avais-je pu ne pas y penser plus tôt ? Je sais, cela ressemblait à un vulgaire bouton, type acné. Qui l'eut cru ?

Mais c'est quoi ce bordel, j'ai pas eu le temps d'y penser moi, il me prend par surprise ce cancer, ce n'était pas prévu du tout !

Même pas eu le temps de l'anticiper, hypocondriaque que je ne suis pas ! Pourquoi le "ça n'arrive qu'aux autres" me tombe dessus maintenant, j'en ai marre de cette année de merde, quand cela va-t-il s'arrêter ??? C'est pas possible !

Voilà tout ce que j'ai pensé à cet instant-là !

Mon mari m'attendait dans la voiture. Je crois que lui non plus ne l'avait pas senti venir.

"- Ça a été pour enlever le point ?

- Oui pas de problème...par contre c'est un cancer, un pas grave, celui qui grossit, mais ne se propage pas..."

Etc. Et là je crois qu'il avait blêmi.

Nous étions tous deux mal dans la voiture, mais nous avions contrôlé, mon mari la voiture, moi mes larmes affleurantes.

"Oui, faut que j'aille voir un chir, car il ne faut pas traîner pour l'opération, j'ai un nom, et un rendez-vous que le dermato m'a pris directement."

Ceci s'est passé un vingt-deux novembre. Je m'en souviens encore, car cela correspondait à l'anniversaire de mon ex-beau-frère, l'ex-mari de ma sœur ! Ils avaient fini par divorcer officiellement en septembre.

Je le lui avais souhaité quand même, avec un petit texto. C'est un scorpion, comme moi, et comme mon mari. Solidarité de scorpions !

Cinq jours après, ce fut l'accident.

Ça, on peut le dire, les événements s'enchaînaient, et ne se ressemblaient pas.

Mais d'un point de vue émotionnel, on pouvait dire que ça cartonnait...à tous les niveaux !

Je rentrais du boulot. Bientôt Noël, les voitures étaient speed, et les bouchons au rendez-vous.

Le feu était passé au vert, j'avais avancé, prudemment, car sur ma gauche après le bosquet, il y avait un quatre-quatre arrêté, qui lui avait passé son feu (décalé en arrière pour laisser la place à un large passage piéton au-devant), et il devait savoir que le feu derrière lui était repassé au rouge. Ou bien il avait eu l'intelligence de ne pas s'avancer, afin de ne pas boucher le carrefour ? Quel intérêt d'avancer à peine plus loin et d'empêcher les voitures venant de sa droite de s'engager au feu vert pour aller tout droit ou à droite ?

Comme c'était un grand boulevard que je traversais à ce feu, je savais que derrière le quatre-quatre, il y avait une deuxième file, avec sûrement aussi une voiture trop avancée, mais que je ne pouvais voir.

Je me suis avancée très lentement, en regardant sur ma gauche, et en pestant contre ces énormes quatre-quatre qui n'ont rien à faire en ville à mon sens. Pas adapté, trop encombrant sur les voies comme les places de parking. Quel sens cela a-t-il en pleine zone urbaine goudronnée à outrance ? Malgré ma prudence, impossible de voir quelque chose. Il fallait bien que j'avance. Il y avait beaucoup trop de voitures derrière moi, qui attendaient depuis des plombes que le passage au vert permette enfin d'avancer. Les klaxons étaient de mise. Si enfin on pouvait tomber sur des personnes

civilisées, et non des cons qui s'avancent au carrefour coûte que coûte, au détriment des voies adjacentes qui ne peuvent alors jamais avancer, même au vert.

Bref, j'ai pointé le bout du nez de ma voiture, et là : paf, ma voiture, et moi-même, avons été projetées sur la droite.

C'était l'accident !

Plus de peur que de mal. J'étais étonnée, une fois la personne m'ayant rentré dedans m'ayant proposé qu'on avance plus loin pour moins gêner la circulation, ma voiture avait redémarré et avancé.

Une fois sortie du véhicule, garée un peu plus loin relativement au calme, j'avais été plutôt surprise de voir moins de dégâts matériels que ceux que j'avais imaginé proportionnellement à l'intensité du choc.

Il faut dire que j'allais vraiment lentement, sûrement autour de quinze à l'heure. Mais par contre, elle me l'avait avoué, la femme qui m'était rentrée dedans, elle, elle avait vraiment démarré en trombe, se croyant au feu vert. Elle pensait que c'était moi qui avait grillé le feu rouge.

Inattention, excuses, compréhension rapide de la situation, reconnaissance de la réalité par cette inconnue. Cela m'a rassurée.

Nous étions toutes les deux tremblantes physiquement, et perturbées. Nous avons voulu commencer à remplir le constat sur le capot, mais avons convenu toutes deux que c'était des conditions un peu difficiles pour se concentrer. Avons préféré échanger nos numéros de téléphone, afin de prévoir de remplir le constat convenablement le lendemain, au chaud.

J'étais rentrée chez moi, ayant du mal à conduire tellement je tremblais. Je n'arrêtais pas de revivre la scène de la voiture projetée sur la droite.

Et là, chose inattendue en arrivant à la maison : j'ai été littéralement incendiée.

J'avais sûrement imaginé le soutien de mon mari, d'autant plus que je n'avais aucun doute sur l'issue de l'accident. Je savais que j'étais dans mes droits, et l'autre femme complètement en tort, ce qu'elle avait reconnu sans difficulté.

Mon mari m'a hurlé dessus parce que je n'avais pas rempli le constat sur place, et qu'il ne fallait pas faire confiance à cette femme. Le lendemain, elle ne reconnaîtrait plus ses torts, j'allais me faire avoir. Comme d'habitude, je faisais confiance à n'importe qui, etc.

Ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort ! Je faisais confiance à n'importe qui, surtout en ce qui le concernait !

Cette engueulade assez forte entre nous m'avait fait halluciner. Je m'étais dit que vraiment, il fallait qu'il voie le mal partout !

C'était triste de ne même pas pouvoir être soutenue par son mari, vu l'état émotionnel dans lequel j'étais rien que par le choc de l'accident.

Je me suis vraiment demandée ce jour-là, ce que cela aurait été, si, en plus, j'avais été en tort ? Je ne crois même pas qu'il aurait pu me descendre plus, et plus m'engueuler !

J'avais tous les torts pour lui, et surtout celui de vouloir faire confiance à une personne inconnue !

Le lendemain, nous nous étions rendus tous deux chez la «chauffarde», qui avait coché d'elle-même la case lui donnant tous les torts.

Cela s'était "très bien passé".

Tu vois, ai-je pensé, que l'on peut faire confiance à autrui. Je l'avais bien senti.

Bien senti pour cette inconnue, mais pour lui que je connaissais ???

Encore une engueulade complètement gratuite ! Je crois qu'il s'est à peine excusé pour la veille !

Autant être en tort la prochaine fois que j'aurai un accident !

12 Au tour de mon autre tante : décembre 2017

Jeudi midi au boulot :

"Mais ce n'est pas possible, pas possible, pas ça en plus ! Ma tante (l'autre sœur de ma mère), a fait un AVC. Elle est hospitalisée, et on ne sait pas ce qu'elle va pouvoir récupérer."

Mon mari et sa froideur, son absence d'empathie, ou bien blasé de tous mes malheurs ? Il n'a rien rétorqué, comme s'il était complètement en dehors de tout cela.

Ou bien était-il déjà en train de rêver à une femme qui lui sauterait dessus ? Parce qu'Elle était sûrement déjà en train de le draguer à mort...

Deux mille dix-sept, année merveilleuse pour certains je l'espère, mais oui, année indigeste pour ma part !

Trop d'évènements, trop d'émotions, trop d'inquiétudes, trop de stress...

Je ne sais pourquoi, j'ai moins souri cette année-là, pleine de tourments !!

Déprime, sûre, tu étais là...mais ce n'était que des prémices finalement.

...En attendant l'explosion, l'implosion, le feu d'artifice, je n'arrive pas à trouver l'expression ou l'image adéquate !

Si, c'est mon collègue préféré, Cyril, du SAAAIIS (Service d'Aide à l'Acquisition de l'Autonomie et à l'Intégration Scolaire), qui me l'a trouvé. Le SAAAIIS est l'un de mes deux lieux de travail depuis janvier deux mille dix-neuf.

Je me demande s'il ne serait pas la première personne à qui j'aurais réussi à raconter mon histoire de tromperie en face à face, médecin généraliste et psychologue mis à part.

Le terme approprié pour ce qui m'est arrivé, qu'il a trouvé, c'est : "atomisation" ! Cela lui était sorti naturellement, et c'est le terme que j'ai trouvé le plus juste.

DEUXIÈME PARTIE

L'année 2018, ou comment une vie peut basculer

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

13 L'opération, le 12 janvier 2018

Première dure expérience de cette année-là !

C'était les dix-huit ans d'un enfant à mon travail, mais je n'en avais que faire.

Fin de matinée.

Clinique.

Ambulatoire.

Trente minutes au bloc : emballé, c'est pesé.

Bien accueillie.

Tenue de patiente en bloc.

"- Bonjour Mr le chirurgien.

- Alors, ce petit carcinome si mal placé ?"

Champ opératoire.

Piqûre d'anesthésie locale : il ne fallait pas bouger, mais c'était insoutenable, et semblait interminable !

Voilà, le plus dur était fait pour ma part.

Le champ opératoire ayant été mal placé, je voyais tout...le gros morceau de chair sanguinolente. Mon visuel déformait-il du fait de l'anesthésie ou du tissu qui était à la limite de mon oeil ?

Puis le deuxième beaucoup plus petit...

Y avait pas le bon fil pour recoudre, j'avais tout entendu, et suivi ce qui se passait. Le chirurgien avait demandé à une assistante un fil telle référence :

"Ah non, on en a plus, je vais aller voir dans le bloc d'à côté...non, y en a vraiment plus."

Et le chir avait revu sa copie, et dit :

" On va faire avec du ..."

"Je vous ai mis un pansement, c'est normal, vous allez avoir du mal à parler."

Mais j'étais quand même arrivée, à ma grande surprise, à dire quelques mots. J'avais ainsi pu interroger sur les antalgiques que j'allais pouvoir prendre. Je n'étais plus dupe depuis les expériences douloureuses que j'avais traversées à cause de mon dos...

"L'opération s'est très bien passée à mon niveau, mais vu l'emplacement, j'ai été obligé de sectionner plein de petits nerfs. C'est une des zones les plus innervée du corps, et j'ai aussi dû enlever plein de petits muscles, nombreux à cet endroit"

...m'avait alors dit le chirurgien.

Voilà, c'était fini...mais je savais déjà que ce n'était que le début.

Mon mari était arrivé, et avait constaté que j'étais en état de conduire. J'avais repris ma voiture. Il m'avait escortée jusqu'à la maison. Il était ensuite reparti au travail pour l'après-midi.

J'avais senti la douleur monter de façon fulgurante dès mon arrivée à la maison. Je m'étais dépêchée d'appeler l'infirmière pour les soins à domicile, et j'avais bien fait. Quinze minutes plus

tard, la douleur empêchait tout autre mot d'être prononcé. J'avais déjà pris du tramadol, voulant prendre les devants, c'était hélas justifié. Les deux, ou trois heures suivantes, avaient été à peine soutenables. Puis la douleur avait progressivement baissé par la suite, fort heureusement...

Six points de suture à l'extérieur, du bas de la narine à la lèvre inclue, et je ne pouvais voir plus loin que deux points de suture dans la bouche à l'intérieur, ceux-là étant résorbables, mais il y en avait plus.

A priori, dix points en tout, ce qui était prévu.

Le soir, j'avais pu retrouver un minimum l'usage de la parole, pour l'essentiel uniquement. Prononcer des mots était une véritable souffrance, même en limitant la motricité, la prononciation. En plus, on ne me comprenait pas bien, du coup j'avais dû écrire.

Première nuit difficile à cause de la douleur, même si cette dernière était vivable. Obsession sur ces deux morceaux de chair que j'avais vu passer devant mes yeux. On m'avait vraiment enlevé tout ça ?

J'ai su par la suite qu'on m'avait enlevé deux centimètres cube. Oui, on m'avait vraiment enlevé tout ça...c'était énorme, surtout à cet endroit-là !

Et on m'avait bien enlevé aussi tout ce qu'il fallait. Pas besoin d'y retourner ! Ouf !

Ça tombait bien, je ne m'imaginais pas y retourner. Tant qu'on ne l'avait pas vécu, on pouvait en avoir le courage. Après, c'était autre chose.

Je savais que je n'aurai plus de philtrum, et en avais bien déduit que je serai défigurée. Pensées pour les gueules cassées. Tous les jours pendant presque six mois, j'ai pensé à eux, chaque matin, en passant devant le miroir.

Une semaine à manger froid et mixé.

J'ai pensé à tous ceux qui mangeaient en mixé à l'EEAP. Pauvres d'eux, ces enfants et ces adolescents polyhandicapés, qui, et ceci depuis des années, et pour toujours, pour beaucoup d'entre eux, mangeaient en mixé !

J'en avais profité pour faire mes expériences : difficile, niveau gustatif, d'avoir des variétés de goûts. J'ai plus compris...un petit bout de la vie d'un enfant polyhandicapé !

Puis tiède et petits morceaux.

Avec des mouvements de bouche ralentis et coûteux en efforts, et en douleurs...à vous déguster de manger. Régime obligatoire !

C'est comme pour parler d'ailleurs : à vous déguster de parler, surtout tant qu'il y a eu les fils. Mais après aussi !

L'infirmière m'avait prévenue. Elle m'avait déconseillé de regarder tant que je devais garder un pansement. Je lui avais fait confiance, et je crois que j'ai bien fait. Cela avait déjà été largement assez difficile comme cela lorsque j'avais découvert mon nouveau visage au bout de dix jours.

Défigurée je m'étais vue, je ne m'étais pas reconnue...sans compter comme ma cicatrice m'avait impressionnée par sa taille !

Belle cicatrice pourtant, le résultat avait épaté l'infirmière. Elle n'en revenait pas comme ma cicatrice pouvait être jolie.

Moi, je n'en revenais pas comme ma cicatrice n'était certes pas vilaine, car relativement discrète vu le peu de jours de cicatrisation. Mais je n'en revenais pas comme ce n'était plus moi ce visage, ces expressions !

Toute sollicitation de la zone était restée douloureuse très longtemps. Parler était resté coûteux longtemps. En conséquence, je m'étais économisée plusieurs mois, trois je crois, en paroles. C'est aussi trois mois qu'il m'avait fallu pour pouvoir recommencer à sourire. C'est ce qui est resté douloureux le plus longtemps.

Sensation de brûlure quasi permanente, s'aggravant lors des paroles, lors des repas avec les mouvements de bouche, et l'apothéose avec les sourires.

Petit à petit, les brûlures s'étaient faites moins présentes, s'étaient estompées au profit de sensations que "ça tire", ce qui restait franchement désagréable, mais vivable.

Pendant plus de quatre mois, j'avais effectué dix massages par jour de la lèvre supérieure pendant dix secondes. J'avais pu retrouver un peu de souplesse, et désensibiliser un peu.

Mais rien à faire, ça n'empêchait pas que cela continue à tirer toujours beaucoup, et à brûler régulièrement...aussi sans que j'en comprenne l'origine, ce qui était beaucoup plus perturbant.

Six mois il m'avait fallu pour enfin me reconnaître, mais me reconnaître différemment. En fait, six mois pour m'accepter avec mon nouveau visage, et ne plus être surprise le matin en arrivant devant la glace. Cela avait été très, très long.

De plus, j'avais bien compris, avec la chorale du travail, que j'avais perdu en articulation. Enchaîner rapidement des syllabes m'était devenu impossible, la bouche ne suivait pas.

Pareil : j'avais bien vu que je bavais régulièrement lorsque je buvais, car je ne contrôlais plus le "serrage" du verre avec la lèvre supérieure.

Je ne sentais plus le chaud non plus à cet endroit-là, mais ai appris à m'en méfier. C'était pareil au niveau de ma jambe droite, j'avais l'habitude.

Et puis par la suite, j'avais découvert également que je n'avais plus non plus la représentation spatiale du haut de ma bouche. Sans compensation visuelle, lorsque j'étais inattentive, ou lorsque je faisais des expériences "en aveugle", je me trompais et emmenais ma fourchette ou mon verre toujours trop en haut et à gauche.

Le chirurgien, lorsque je l'avais revu au bout d'un an, avait été étonné. Il pensait que je devais retrouver toutes mes capacités. En même temps, il m'avait dit que c'était long la repousse des nerfs, et qu'il me restait encore environ six mois avant de retrouver mes pleines capacités...

Mais aujourd'hui, rien n'a changé, je suis restée "telle quelle".

Ce n'est qu'un léger handicap, si je me réfère à tous les "cabossés de la vie" que je côtoie par mon travail. Cette expression me vient également de Cyril. Je trouve ses expressions très parlantes.

Ce n'était rien dans mon cas, mais quand c'est une atteinte à soi, à son intégrité corporelle, c'est toujours trop. Parole d'autant plus de psychomot, liaison "corps-esprit", vous m'avez comprise.

En plus, ça m'agaçait, tout le monde était en admiration devant cette cicatrice si discrète. Et tout le monde me disait aussi que l'absence de philtrum n'était pas gênante.

Et personne n'osait me le dire, ou ne voyait pas, le décalage au raccord entre le morceau de lèvre de droite et celui de gauche.

Une seule personne le voyait, à part le chirurgien et moi-même, mon mari. Ce dernier d'ailleurs, reconnaissait que c'était un peu gênant, et qu'il faudrait passer par une chirurgie esthétique.

C'est aussi ce que m'avait proposé le chirurgien lorsque je l'avais revu au bout d'un an. La chirurgie plastique était à prévoir pour mars deux mille dix-neuf, ou la Toussaint deux mille dix-neuf au plus tard, m'avait-t-il précisé.

En ce mois de janvier deux mille dix-neuf, je m'étais sentie tellement fragile psychologiquement parlant lorsqu'il m'avait proposé ces deux échéances, que je ne pouvais me projeter avec une intervention chirurgicale sur ma bouche à nouveau en mars, et quant à l'automne suivant, je n'en avais aucune idée.

En plus, j'allais commencer un nouveau travail, cela allait être compliqué de s'arrêter. J'avais donc opté pour l'option Toussaint, pour laquelle il me fallait donner confirmation en juin. J'espérais avoir le temps de retrouver le courage nécessaire d'ici-là.

En juin, je n'ai rien confirmé du tout, car je me suis toujours sentie trop fragile, pas assez armée pour affronter seule une telle épreuve.

C'est à cause d'Elle en fait, quelque part, que je n'ai pu avoir recours à la chirurgie esthétique, et devrai garder à vie la cicatrice de cette blessure réelle et psychologique.

J'exagère un peu, j'en suis consciente, quoi que...

14 La nuit de l'effondrement de ma vie : samedi 22 septembre 2018

L'opération n'avait été qu'une piètre introduction à mon année deux mille dix-huit. Il y avait plus grandiose à venir...
Je m'y revois encore.

Nous étions tous deux dans la voiture, suite à cette invitation au restaurant, relayée par notre fils. C'était mon mari qui conduisait.
Je tournais la tête vers la fenêtre côté passager, ne voulant pas montrer mes émotions : j'étais à deux doigts de pleurer...

Choix du resto : avions convenu rapidement d'aller sur une place où il y avait plusieurs restos qui nous plaisaient, presque tous déjà essayés.

Nous nous étions garés facilement. C'était tendu, il avait l'air stressé aussi. En arrivant sur la place, il m'avait dit :

"Choisis, fais-toi plaisir."

Et là j'avais senti à quel point je ne m'étais pas trompée sur le fait d'être à un tournant de ma vie...sentimentale ! C'était lourd.

En plus, je l'avais testé jusqu'au bout pour vérifier, et c'était bien ça : même le resto où il ne voulait plus aller depuis quelque temps, il était d'accord. C'était trop lourd de signification.

Deux ou trois fois dans la semaine, il n'était pas rentré après le boulot. Je lui avais demandé où il était, dans l'espoir qu'il me réponde autre chose qu'un mensonge. Tout à coup, il n'avait plus semblé avoir de mensonges à me servir. Les réponses avaient été du genre :

"C'est pas le problème...quelque part."

Et non plus :

"J'ai été... prendre le frais dans un magasin climatisé... au ciné... faire un tour à Truffaut."

Le resto fut sans saveur, mais j'avais besoin de me remplir.

Lui, par contre, n'arrivait même pas à manger.

Du coup, je n'y tenais plus vu la tension dans l'air. J'ai abordé le sujet :

" - Alors tu peux me dire où tu étais hier soir ?

- Non, mange, profite, je te répondrai plus tard."

Puis, n'y tenant plus :

"- Donc tu as quelqu'un ?

- Finis, on en parlera à la fin du repas."

Bref, il n'a pas pu lâcher le morceau, si ce n'est la viande dans son assiette qu'il a laissée. Ceci n'était absolument pas dans ses habitudes, bien au contraire.

Il m'avait demandé à ce qu'on aille dans un bar après, ce qui ne faisait absolument pas partie de nos habitudes non plus. Il savait très bien que les bars n'étaient pas trop mon truc...mais j'avais tout de suite accepté.

Installés au bar, une fois n'était pas coutume, il était aux petits soins pour moi. Il m'avait fait comprendre qu'il valait mieux que je prenne quelque chose de fort. Au cas où je n'aurais pas compris, il avait du lourd à m'annoncer.

Mais bon, je n'étais pas sotte. Je savais qu'il avait quelqu'un, qu'on allait se séparer, et je n'étais sûrement pas la première à vivre ce genre de situation !

OK, c'est bon, arrête-toi, et venons-en aux faits, j'ai pensé très fort.

Incroyable ! Il avait fallu que je lui pose à nouveau la question, enfin, si on veut, une fois nos deux verres devant nous ! Moi c'était une vodka orange, et lui sûrement une bière. J'avoue que je ne m'en souviens plus tellement, vu la tournure des événements.

"Donc tu as quelqu'un."

Phrase on ne pouvait plus affirmative de ma part, pour barrer la route à toute échappatoire.

"Oui."

PATATRAS.

Enfin ! Avec l'air tout penaud, en plus...

Et là je l'avais regardé en face, et j'ai su qu'il y avait anguille sous roche.

C'est là que tout s'est encore plus effondré.

BADA...BOUM !

Là je m'étais dit, non, cela serait trop gros, ce n'était pas possible.

"Ce n'est quand même pas quelqu'un du boulot ?"

LANTERNE ROUGE CLIGNOTANTE !!

"- Si... je te réponds la vérité, car je n'en peux plus de te mentir.

- Tu n'as quand même pas fait un truc pareil, c'est pas possible, me dis pas en plus que son prénom commence par un "E" ! Et n'a que quatre lettres ?"

ALERTE A LA ...BOMBE !

"Pourquoi ?"

...avait-il osé me dire.

PLUS DE SONS, PLUS RIEN AUTOUR, LA TERRE AURAIT PU S'EFFONDRE.

Et c'est là que j'ai compris qu'il existait pire que le pire !

"Parce que tu m'aurais demandé quel est le trio des trois personnes les pires de l'E.E.A.P. (Établissement pour Enfants et Adolescents Polyhandicapés), je te l'aurais citée, et même à la première place. Sur environ quatre-vingts collègues, quand même !"

15 Et pourquoi cette première place ?

Parce que cette fille m'avait agressée gratuitement verbalement fin juillet, parce que cette fille m'avait fait des coups vaches au boulot durant le mois de septembre. Tout ceci, en même temps, me faisait recoller les morceaux.

Parce que cette fille était nulle au niveau professionnel. Elle avançait des certitudes sur la prise en charge des jeunes mettant en évidence sa méconnaissance du milieu du handicap. Et le pire dans tout cela, c'est qu'Elle l'affirmait haut et fort. Elle était ridicule pour tout le monde. Son attitude choquait dans le médico-social. Elle n'était vraiment pas adaptée, ni intéressante.

Mais si Elle n'avait choqué que pour cela encore ! Non, Elle choquait tout le monde parce qu'Elle avait un corps de mannequin, et passait son temps à draguer tous les hommes au boulot. Elle était dans la séduction permanente, Elle minaudait même à outrance avec les médecins qui avaient l'âge de la retraite...

Elle avait été reprise par la psychologue du service, qui lui avait demandé d'avoir une attitude adaptée à un milieu de travail. Visiblement, cela n'avait pas été entendu, ni efficace.

Pour ma part, je l'avais essentiellement vu draguer un homme, intervenant extérieur. Elle m'avait fait honte ! C'était tellement gros. Elle croyait que je ne l'avais vu faire qu'une fois, la fois où nous avions fait "groupe" ensemble, avec cet homme et son service. Mais non.

A une autre reprise où j'étais passée dans son service pour, je ne sais plus, avoir une information, ou venir chercher un enfant à prendre en charge, Elle le draguait à mort. J'avais vite quitté le service pour ne pas assister à ce comportement affligeant.

La dernière fois que je l'avais vu faire, c'était toujours avec ce même homme, fin juin dernier...

Je me doutais qu'Elle avait aussi dragué mon homme, y aurait pas eu de raison...mais Elle semblait avoir eu l'idée de ne pas le faire sous mes yeux.

De toute façon, ce qu'il m'avait raconté d'un repas de Noël dans son service, ne m'avait pas laissé de doute. C'était évident qu'Elle le draguait déjà, qu'Elle en pinçait déjà peut-être pour lui, mais cela semblait être pour toute la gente masculine.

Je ne sais même plus si c'était le Noël précédent, à moins que ce ne soit celui d'encore auparavant. Elle avait fait toute une comédie dans son service, sous prétexte que lors du repas de Noël organisé, son cadeau n'était pas allé à mon mari.

En effet, il était de coutume que chaque salarié achète un cadeau, et on tirait au sort le collègue qui en bénéficiait lors du repas. Apparemment, le tirage au sort ne lui avait pas été favorable, et elle l'avait décrié, voulant absolument que son cadeau aille au kiné invité. Du coup, la personne désignée n'avait osé prendre le cadeau.

Ça avait fait toute une histoire. La capricieuse n'était pas discrète. Mon mari lui-même m'avait raconté cela avec un certain détachement à l'époque. Il la trouvait cruche et la prenait vraiment pour une pétasse à ce moment-là.

On peut dire qu'Elle s'est au moins acharnée un an ou deux à le draguer avant d'arriver à le faire céder alors.

Et moi j'étais bêtement sereine, vu que même mon mari la trouvait ridicule. En plus, Elle était grande en taille, Elle était de couleur... et il n'aimait ni les grandes, ni les noires. Je ne m'étais pas inquiétée. Et puis je lui faisais confiance. Il m'avait même dit un jour que c'était une pétasse, d'un air vraiment dégoûté.

Je n'avais pas vu du tout qu'avec le temps, son opinion sur Elle avait changé.

Mais ce n'était toujours pas le pire.

Le pire : le voilà. C'est que je ne savais plus quand, ni qui, et ça, ça m'agace particulièrement vu la situation.

Un jour que j'arrivais au boulot, deux collègues m'avaient rattrapée, et on causait. Je ne sais pourquoi, le sujet était arrivé sur Elle. Ces fameuses collègues s'étonnaient que je n'aie pas été au courant qu'Elle avait été mannequin et avait travaillé dans les bars à putes.

Connaissant la valeur des potins de mon boulot, je n'y avais pas fait plus attention que cela. Et c'est sûrement la raison pour laquelle je ne me souviens absolument pas de qui aurait pu me dire cela. Je me rappelle juste m'être dit, que, vu son physique, et son attitude de drague permanente avec les hommes, cela collait comme profil. Cela semblait relativement logique. Une professionnelle de la séduction !

Y avait aussi du plus original, dira-t-on, qui m'avait choquée...différemment. Cela m'avait marquée, car ce n'est pas tous les jours que l'on tombe sur ce genre de phénomène.

Alors qu'Elle n'était à mon travail que depuis un an à peu près, j'étais un jour passé dans son service où j'avais alors deux collègues avec lesquelles je m'entendais très bien.

Il m'arrivait de parler parfois un peu de mes enfants. L'une d'entre elles m'avait demandé des nouvelles de ma fille, je ne sais plus à quel propos, sûrement par rapport à quelque chose de scolaire. Cela m'avait amenée à préciser que son âge ne correspondait pas à sa classe, vu qu'elle avait sauté une classe.

Et là, Elle, dont les oreilles traînaient, avait dit :

"Moi aussi mon fils, il a sauté une classe."

Du coup, je ne sais plus qui, mais il n'est pas impossible que ce soit moi :

"Il a sauté quelle classe, il a quel âge ?"

Et là j'ai cru halluciner, mes collègues autour aussi je pense, vu nos têtes. Difficile de cacher sa surprise, quand la personne qui dit que son enfant a sauté une classe répond :

"Je sais pas quelle classe il a sauté, je sais jamais quel âge il a. C'est compliqué, il est de début d'année...mais je vais tout faire pour ré obtenir sa garde."

Quelle mère peut ne pas connaître l'âge de son enfant, ne pas savoir en quelle classe il est ?

Je...nous, nous étions dit : qu'avait-Elle pu faire de si grave pour avoir perdu la garde de son fils, visiblement il y a longtemps ? Au point de ne plus savoir grand chose sur son enfant.

Et pourtant, a priori, Elle avait accouché de cet enfant ! Comment ne pas connaître son âge ? Une seule explication m'était venue, Elle était droguée quand Elle l'avait eu...et du coup l'était Elle peut-être encore, pour n'avoir pas froid aux yeux et s'exposer de telle manière !

Et Elle travaillait avec des enfants handicapés ! Et affirmait savoir comment faire avec ceux-là, en disant des inepties du genre :

"Il faut faire la même chose avec ces enfants-là qu'avec des adolescents normaux."

Elle avait aussi agressé un certain nombre de stagiaires psychologues sur ce sujet, ne voulant en démordre malgré leurs arguments.

Je précise que, dans son service, aucun enfant, préadolescent ou adolescent plutôt, ils avaient tous plus de dix ans, n'avait de langage. Aucun n'accédait à la notion de "oui-non" (niveau deux ans), tous avaient un handicap moteur associé, beaucoup une épilepsie, tous des troubles du comportement de type autistique, et une déficience mentale sévère ou profonde.

**16 Vingt-neuf ans de pan de vie dans la gueule : dimanche 23 septembre 2018, suite de la nuit
Minuit passé, dans la nuit de samedi à dimanche**

Oui, c'était Elle.

Comment était-ce possible ? Il était tombé sur la tête !

Cela ne paraissait même pas crédible, ce n'était pas un homme à putes. Trop gros, trop "pas possible". Pas avec une pute quand même !

Au moins que ce soit avec quelqu'un qui en vaille un minimum le coup, quitte à faire une grosse connerie !!!!

Voilà tout ce que j'ai pensé sur le moment !

"- Et tu as déjà consommé ?

- ...Oui."

Quelle question en même temps ? Il n'est qu'un homme. Une pute le draguait. Pourquoi résister ? L'homme est un animal, je confirme.

"- J'espère au moins que tu t'es protégé ?

- Bah non, pourquoi ?"

LA CATA !

J'avais alors réalisé, qu'à chaque fois que je posais une question, la réponse correspondait toujours au pire que je pouvais imaginer.

C'était impensable, inimaginable, inacceptable, irréel, improbable, impossible !

Tu couches avec une pute et tu ne te protèges pas ! Et tu ne m'as même pas protégée !!!!!!!!!!!!!!!

MAIS COMMENT AS-TU PU ?

Après trente ans !?

J'avais réalisé en cet instant combien j'étais peu de chose sur cette terre. Et à quel point je n'étais rien pour lui... au point de me faire tout cela !

Mais là encore, ce n'était pas assez.

Je ne trouvais plus de question, tellement j'étais anéantie.

Lui ne s'arrêtait pas. Il m'avait alors spontanément précisé qu'Elle vivait avec quelqu'un, en même temps, Elle aussi.

Allons-y, multiplions les risques au maximum. Ex pute, vit avec un inconnu, depuis sept ans, qu'Elle trompe aussi... Tout...va...bien.

Mais on ne m'a pas demandé mon autorisation à moi de mettre ma vie en péril, à ce point-là ! Mon mari était prêt à me faire perdre la santé pour s'amuser, QUELLE HORREUR !

Si en fait, j'avais trouvé une autre question, et là encore, la réponse fut pire que ce que j'attendais...puisque j'attendais juin comme réponse.

"Depuis combien de temps ?"

Et là, y avait eu réponse foireuse : il avait fait comme s'il ne savait pas vraiment, et cherchait, pour finalement dire avril. Je ne l'ai pas cru une seule seconde, j'ai bien compris qu'il essayait d'atténuer. Comme s'il pouvait ne pas savoir du premier coup la réponse ! À d'autres !!!

Mais j'étais trop choquée pour lui renvoyer son mensonge à la figure. Lui qui m'avait dit :

" Tu peux me demander tout ce que tu veux ce soir, je vais te répondre, je ne veux, et ne peux plus, te mentir."

Sous entendu, je te devais au moins ça !

J'ai alors dit ce que je savais d'Elle, que c'était évident que c'était une abandonnique et une déséquilibrée.

Je crois qu'il a été quand même impressionné de tout ce que j'avais perçu et savais d'Elle. En ce qui concernait le travail dans les bars à puttes, il m'a dit qu'il ne savait pas qu'il y avait ce bruit qui courait dans les couloirs du boulot...

Voilà ce que j'ai appris en plus sur Elle, ce soir-là.

En effet, c'était une abandonnique, mais avec une explication réelle de par son passé. Elle avait été adoptée alors qu'Elle était bébé, à sept mois. Ça, je ne l'avais pas deviné. Je n'avais même pas pu penser qu'Elle pouvait être abandonnique pour une raison réelle.

Le fait qu'Elle avait abandonné son fils à trois ans pour aller vivre à l'autre bout du monde, ça non plus, je ne l'avais pas deviné. Normal qu'Elle en ait donc perdu la garde.

Et Elle vivait à nouveau avec son fils !

MAIS COMMENT PEUT ON, redonner la garde d'un enfant à un parent qui l'a déjà abandonné ? A trois ans en plus !

Et oui, femme de séduction, impossible d'être mère ! Le plaisir, l'égoïsme dans toute sa splendeur. Massacrer un petit bout de trois ans ! Comment faire pire ? Non, l'abandonner à la naissance aurait été lui laisser une chance.

L'abandonner à trois ans, à l'âge où les enfants entrent en maternelle et pleurent le soir parce qu'ils sont fatigués et réclament tous, et attendent, maman, c'était bien plus destructeur. En plus, à trois ans, il pouvait s'en rappeler. Y a pas, ce fut peut être le premier acte de la briseuse de vies !

Massacrer d'autres innocents, apparemment, était toujours de son ressort, je pouvais confirmer.

Et non, ce n'était toujours pas fini. J'ai finalement encore trouvé une question :

"Tu vas la quitter ?"

Et là pour une fois, il a eu vraiment l'air sûr de lui :

"Bah non."

Ce n'était plus simplement le ciel qui m'était tombé sur la tête, c'était déjà fait. Là, je crois que c'est l'univers entier qui avait implosé.

Je crois que là, j'avais été achevée, complètement anéantie. Je n'avais plus pu parler, sauf pour dire : "On rentre."

Je ne me souviens pas du trajet retour. J'avais au moins trois vodkas dans l'estomac, bues à assez grande vitesse. J'avais heureusement su dire stop avant d'atteindre l'envie de vomir.

Et pourtant, j'avais eu envie de vomir mon couple...ma vie quoi !

17 C'était Elle, mais que m'a-t-Elle fait ?

Lorsque j'ai compris que c'était Elle, j'ai eu l'effet "tunnel".
EMI (Expérience de Mort Imminente), mais pas sur ma vie entière, sur les faits des derniers mois en rapport avec Elle, ou les attitudes bizarres de mon mari. Tous ces moments où j'avais douté...en ce qui concerne uniquement mon mari ! Qu'il puisse me tromper avec cette fille-là ne m'avait jamais effleurée.
Toujours...toujours, j'avais toujours repoussé cette idée de tromperie, me disant, non, il ne pourrait pas me faire ça ! Lui si timide, peu sociable, incapable d'aller vers quelqu'un...
Et puis non, il ne pouvait pas avoir fait cela après tant d'années passées ensemble, après tant d'épreuves traversées, après tant de choses construites ensemble.
Quelle naïve j'étais !

Donc une femme peut aussi être une pute. Cela, je le savais déjà. Ce que je ne savais pas, c'est que l'une d'entre elles pourrait avoir la moindre importance dans ma vie. Ce type de femme m'ayant toujours rebutée, je m'étais toujours gardée de m'en approcher.
Et là, j'avais été obligée d'y penser... Tout le problème venait du fait que nos vies se soient croisées au boulot, et surtout à travers mon mari !

J'avais appris ce soir-là qu'Elle n'avait que dix ans de moins que moi, alors que je lui en donnais encore cinq de moins. Je ne pouvais penser à Elle autrement qu'en terme de "fille". Cela était probablement dû à cet aspect jeune sur le plan physique, sans compter l'attitude immature surtout...

Cette "fille de joie" pour le dire joliment !
Physique de mannequin, ah bah tiens justement, Elle a été mannequin. Houlà, c'est gros.
Rien dans la tête, ah bah oui, faut pas chercher, cela correspond pile poil au profil !
Ça s'excite dès que la gente masculine rentre dans la même pièce ! C'est bien une séductrice professionnelle, pour le dire joliment là-encore...
"A travaillé dans les bars à puttes", là encore, ça collait niveau profil. Décidément !

Voilà ce qui a traversé ma tête à vive allure !!!

Et ce qui a suivi.
Mais c'est pour ça qu'elle m'a fait des coups vaches au boulot en septembre, parce qu'Elle avait besoin de me provoquer en plus !
Me piquer mon mari ne lui suffisait pas...à cette salope !
É.L.S., Erin La Salope, ce fut son premier nom d'oiseau...et pas le dernier !
COMMENT PEUT-ON, être aussi fourbe ?

Que m'a-t-Elle fait ?
Plusieurs choses.

La première : depuis à peu près le début de l'année deux mille dix-huit...
Tout simplement, alors qu'Elle m'avait toujours dit bonjour avec le sourire lorsque je la croisais dans les couloirs depuis des années, d'un coup, Elle avait cessé, semblant se mettre à m'ignorer définitivement. Je m'étais simplement dit : une lunatique de plus au boulot !

Ce n'était pas dramatique qu'une pétasse ne me dise plus bonjour. Mais c'est vrai que cela m'avait surprise. Vu son comportement de séduction quasi permanent à l'égard de presque tout le monde, je m'étais fait la remarque que cela me paraissait vraiment bizarre. Je n'avais pas trouvé la logique... Alors, c'était...parce que quoi au fait ?

De la culpabilité ? Difficile à croire. Non, c'est parce que j'étais son ennemie jurée, sans le savoir, sans pouvoir jamais imaginer un quart de seconde que sa vie pourrait avoir quelque chose à voir avec la mienne. Non, d'ailleurs, ma vie n'a rien à voir avec la sienne. Ce qu'Elle a fait est tellement monstrueux, que je me refuse à avoir quoi que ce soit à voir avec Elle.

La deuxième : fin juillet .

Elle m'avait complètement agressée verbalement, gratuitement, au boulot. J'avais ha-llu-ci-né ! Heureusement qu'il y avait une de ses collègues avec Elle, ce jour-là, j'ai ainsi pu me faire confirmer que cela ne venait pas de moi. En effet, Elle avait bien été agressive avec moi.

Ce qui était triste quelque part, c'était que j'avais senti que cette collègue pensait un truc du genre : mais tu es loin d'être la première à te faire agresser par Elle. Ce que je savais également. On la laissait faire, mais moi la première. Parce que je ne suis pas du genre à faire des ennuis aux collègues...

Les suivantes : fin août, septembre.

Lors de la réunion de rentrée fin août, premier ou deuxième jour de reprise correspondant aux deux journées marathon où les rééducateurs voyaient défiler tous les groupes de vie avec tout le personnel, pour parler des projets de groupes, de l'organisation, et des prises en charge rééducatives dans chaque service pour l'année scolaire à venir, je l'avais sentie complètement à côté de la plaque, ne semblant rien comprendre...mais quand j'y pense, à la même table, il y avait mon mari ! Pas froid aux yeux, les deux...

Peu de temps après la rentrée, mon collègue psychomotricien qui prenait lui aussi en charge des enfants dans son groupe de vie à Elle, m'avait dit que le service n'était au courant de rien par rapport aux prises en charge psychomotrices. Personne ne savait que tel enfant ne continuait pas la rééducation, que tel autre par contre commençait.

"-Mais qui dit ça dans le service ?

- Erin

- Et bien justement, c'est Elle qui était là fin juillet lorsque j'ai donné toutes les informations sur les prises en charge qui se poursuivaient, cessaient, ou commençaient. Elle n'était pas seule heureusement, il y avait une autre collègue largement plus fiable avec Elle, il faut voir avec cette autre collègue."

Quand Elle m'avait agressée, Elle avait en effet remis en cause toute décision de prise en charge ou d'arrêt de prise en charge en psychomotricité. Elle, surdiplômée, AMP (Aide Médico Psychologique) de formation, savait très bien qui avait besoin de psychomot ou non. Elle s'était alors prise pour le médecin prescripteur, rien que ça ! Cela ne m'avait déjà pas plu du tout. Et encore moins son ton !

Qu'en plus, Elle ait nié toutes les informations que j'avais faite passer à ce moment-là, et ait tenté de me faire passer pour une glandeuse auprès de mon collègue, cela commençait à faire vraiment beaucoup.

Mon collègue ne s'était pas offusqué, il était cool, disant que cela n'était pas grave. Il me faisait confiance, se doutait que j'avais fait mon travail correctement.

Merci pour la solidarité réelle entre psychomots !

Comment ne pas se souvenir de ce que j'avais dit, vu que cela m'avait valu d'être agressée sans raison. Je m'en souvenais d'autant plus parfaitement.

Mi-septembre, je m'étais dit que j'avais bien fait de préciser lors de la réunion de rentrée que je donnerai le feu vert pour savoir à quel moment la prise en charge se mettrait effectivement en place pour le seul enfant que je suivais dans ce service...car ce jour-là, je devais me rendre à une réunion de travail avec ma collègue instit pour préparer nos groupes scolaires, et c'était le seul moment où nous étions disponibles toutes deux. Je m'apprêtais donc à quitter ma salle pour rejoindre la classe, lorsque je suis tombée nez à nez avec Elle, qui poussait le fauteuil roulant de l'enfant que je devais suivre dans son service.

Je me suis dit que ce n'était pas possible : toute l'année précédente, j'étais allée le chercher directement dans le service car le personnel ne pensait jamais à me l'amener, ce qui était d'ailleurs avant tout son rôle vu sa profession... Et là que j'avais bien précisé que ça ne commencerait que lorsque je le dirai, Elle me l'amenait pile à l'heure théorique, alors que je n'avais rien dit. Quelle aberration !

J'ai alors répété ma consigne, expliquant que j'étais attendue en réunion de travail programmée. C'était bien pour cela que je m'étais gardée de dire que j'allais commencer ce jour. Elle avait alors fait demi-tour sans broncher.

Mais que venait-Elle faire ? Me provoquer ? Ou bien avait-Elle quelque chose à me dire ce jour-là ? Je ne le saurai jamais.

Nous sommes peut-être passées à deux doigts de l'incident diplomatique. Je n'ose imaginer ce qui se serait passé si j'avais découvert au boulot que mon mari avait une maîtresse... et que c'était Elle en plus ?

Quel traumatisme !

Pire ? Difficile à dire.

Au moins, tout l'EEAP aurait été au courant, ça aurait été clair...mais dans de telles conditions, je ne pense pas que j'aurais pu reprendre le boulot là-bas.

Et il y a eu la perche qu'on m'a tendue, et que je n'ai pas saisie. C'est troublant quand j'y pense. Quel instinct, je me suis peut-être préservée.

La deuxième quinzaine de septembre, je dirais, alors que je travaillais comme de coutume avec la neuropédiatre une fois par quinzaine, ce que nous évoquions m'avait amenée à évoquer le problème de fonctionnement avec cette collègue qui m'empêchait de travailler dans des conditions correctes, et j'avais également évoqué l'agression de fin juillet.

La neuropédiatre m'avait alors proposé de résoudre le problème immédiatement, en appelant le chef de service pour lui demander de nous rejoindre avec Erin dans le bureau, afin que les choses soient reprises clairement. Elle pensait qu'Elle devait être remise à sa place. Je lui avais répondu instantanément :

"- Non, ce n'est pas la peine, merci. Je crois que je suis capable de prendre de la distance, à condition que cela cesse.

- Vous êtes sûre Estelle ?

- Oui."

MAIS COMMENT EST-CE POSSIBLE, que j'ai pu dire oui !?

Et, à quoi as-tu échappé ? Tu l'aurais largement méritée cette remontée de bretelles !

Quand je pense que je t'ai protégée, toi, la salope qui n'a pas hésité à faire effondrer trente ans de ma vie !!!

En plus, Elle s'était trompée de métier, métier qui faisait travailler avec quasiment que des femmes...alors qu'Elle semblait vivre essentiellement pour la séduction de la gente masculine ! Oui,

mannequin ou travail dans les bars à putes, cela semblait plus logique, décidément ! Qu'Elle retourne dans son milieu et arrête de faire chier dans le médico-social !
MAIS COMMENT mon mari a-t-il pu, tomber aussi bas ?
Mais quelle honte pour moi qu'il ait pu accepter cela ! Cela fait vraiment très, très, très mal.

18 Zéro chance !

Ce qui m'attriste aussi, c'est que je n'avais eu aucune chance de deviner : comment deviner que mon mari allait s'intéresser à une grande noire, lui qui disait toujours n'être pas du tout attiré par ce type de femmes, ou grande, ou noire... Alors les deux à la fois, n'en parlons pas ! Comment deviner que cette fille qu'il avait vu comme une pétasse dans les premiers temps, pourrait l'attirer par la suite ? Il avait toujours montré du dédain avec moi, pour ce type de femmes.

Et comment deviner que cette pute était célibataire et chassait l'homme ? Mais non, erreur, Elle n'étais pas célibataire. Elle chassait tout en vivant en couple depuis des années. Mais jamais il n'aurait pu me venir à l'idée que quelqu'un vivant en couple serait prêt à se jeter sur mon mari, d'autant plus en travaillant également avec sa femme, et lui, et en sachant qu'il avait des enfants et était marié depuis longtemps !

Jamais je n'aurais pu imaginer cette concordance de faits tous plus improbables les uns que les autres ! Non, vraiment, ils ne m'ont laissé aucune chance de les soupçonner.

Je trouve cela parfaitement injuste.

Et quel pourcentage de chances pouvait-il y avoir que l'on travaille tous les deux dans un endroit où se trouvait une personne capable de s'acharner pendant des années, au point de sauter littéralement sur quelqu'un comme mon mari, tout en correspondant à l'antithèse de ce qu'il appréciait chez une femme ?

Je suis obligée de mettre au passé, je suppose qu'il a changé d'avis.

En fait, la nuit de l'effondrement de ma vie, il m'avait expliqué qu'il avait accepté dans le sens de "profiter de la vie", et d'avoir enfin l'expérience de coucher avec une autre femme.

Mais il a fini par en tomber amoureux le con ! C'est ce qu'il m'a dit lui-même.

Il faut savoir qu'Elle lui a littéralement sauté dessus. Voici ce qu'il m'a expliqué sur comment cela s'était passé.

Elle avait saisi un prétexte professionnel pour lui réclamer son numéro de téléphone. Il avait fini par céder devant l'insistance. À partir de ce moment-là, Elle avait pu ferrer sa proie en l'invitant à boire un coup pour fêter une victoire professionnelle : ils avaient réussi à obtenir un appareillage pour un jeune de son service...et il avait accepté "bêtement", enfin bêtement, c'est moi qui le dis. Peut-être avait-il le goût de l'aventure et sentait-il que cela pouvait aboutir à quelque chose ? Une fois au bar, Elle s'était alors précipitée sur lui et l'avait embrassé d'un coup...

S'étaient vraisemblablement ensuivis des Snaps un peu chauds plus ou moins en même temps. Ceci, les Snaps, il ne me l'a que sous-entendu. On peut donc considérer cela comme de l'interprétation.

Et à partir de là, ils se sont retrouvés à l'hôtel d'un commun accord. Un homme et une femme ayant la capacité de cliver avec leur vie habituelle, et personnelle, et professionnelle !

On peut dire qu'Elle avait mis le paquet pour foutre ma vie, ou nos vies, en l'air.

Je suis persuadée qu'Elle va le blesser dès qu'Elle aura eu tout ce qu'Elle voulait. Quand Elle lui aura assez soutiré d'argent et se sera lassée, Elle le trompera comme les autres.

Non, Elle ne le larguera pas, plusieurs hommes en même temps la rassure. Son histoire le montre. Je ne vois aucune raison que cela change. A moins que le fait d'avoir une maison en commun la ralentisse un peu... Tout est une question de temps : cela pourrait tenir, un an, deux ans ? Je ne compte qu'à partir du moment où ils vont vraiment vivre ensemble.

Je ne vois aucun avenir à leur relation, et encore moins si l'on pense à leur peu de points communs et intérêts. Que c'est triste !

Là aussi, ils ne m'ont laissé aucune chance. Ils auraient pu, l'un comme l'autre, me révéler cette aventure dans les débuts ! Mais non, courage et honnêteté ne font pas partie de leurs attributs apparemment ! Ils se sont bien trouvés de ce côté-là, quel point commun !

Je leur souhaite de vivre la même chose, mais non, ils ne pourront jamais savoir ce que cela fait après vingt-neuf ans de relation... Et si c'est après un an, deux ans, ou même sept ans, sans avoir d'enfants en commun en plus, cela n'est pas comparable.

Pitié, loin de moi cette idée, heureusement qu'Elle commence à être vieille pour avoir un enfant en bonne santé, et que la grossesse ne lui a pas plu.

Et être mère non plus, vu qu'Elle a complètement défailli à ce rôle durant plusieurs années !

Cela n'aura rien à voir. Ils ne pourront jamais autant souffrir que moi !!!

Je n'avais aucune chance, c'est trop injuste !

Il y a ceux qui gagnent au loto, moi j'ai gagné le gros lot au loto inversé ! Comble de la malchance je dirais...

Et du côté de mon mari, il m'en est revenu des faits...cette nuit-là, mais aussi dans les jours qui ont suivi.

J'ai recollé tous les morceaux, mais quand même, il y avait des choses qui m'échappaient.

Pourquoi sommes nous partis en vacances ensemble en août ?

Et puis, il doit y avoir quelque chose avec ce mois d'août, si l'on pense également au mois d'août suivant...

19 Relecture des mois précédents avec mon mari, *septembre et quelques souvenirs intemporels*

Des mensonges, et encore des mensonges : jardinerie, le ciné, le psy un jour différent de l'habituel, le magasin de bricolage...à force, c'était devenu trop gros ! Du moins au mois de septembre !

Le premier week-end de septembre ! Mariage d'un de mes cousins germains. Cela se passait dans le val d'Oise...loin de Nîmes. Il avait fallu répondre avant fin mai ou fin juin, je ne me souviens plus. Et là, mon mari n'avait pas été surprenant une fois de plus. Se mobiliser pour ma famille :

"Mais pourquoi faire, allez-y si vous voulez..."

Il devait déjà se réjouir du week-end que cela pourrait lui libérer pour le passer avec sa maîtresse...

Nous avons quitté Nîmes en train avec les deux enfants, dès le vendredi soir.

Le samedi, dans nos échanges de textos avec mon mari, j'ai senti des temps de réactions inhabituels, comme s'il n'était absolument pas disponible...alors qu'il était censé être seul à la maison et ne rien faire de particulier.

Le doute m'a traversée. Bizarre ce trou de quatre ou cinq heures sans réponse...comme s'il était "trop occupé".

Je me suis raisonnée : non, trois semaines avant nous revenions d'une bonne semaine de vacances ensemble...donc non !

Et puis il y avait aussi eu cette question du dimanche après-midi :

"À quelle heure arrive votre train ?"

Et là rebelote. Il se foutait de moi ou quoi, c'était écrit sur le tableau dans le salon...les horaires de train, pour qu'il puisse venir nous chercher tous trois à la gare.

Soit c'était vraiment une grosse feignasse même pas capable de lever le cul de sa chaise de bureau et de traverser la maison jusqu'au salon pour lire le tableau...soit il n'était pas à la maison car il me trompait ? Et là encore, je m'étais dit d'arrêter de me faire des idées, de fuir la paranoïa...mais ça commençait à faire beaucoup de choses bizarres !

Il y avait aussi eu des faits que je n'arrive plus trop à situer précisément dans le temps.

Le psy, que j'avais failli appeler...

Eh oui, normalement les rendez-vous avaient lieu le mardi soir, et ce depuis plusieurs années...et là il m'avait sorti un rendez-vous un vendredi. Et une autre fois cela avait duré tard comme jamais un mardi soir, même s'il avait prétexté avoir un rendez-vous plus tardif.

J'avais été à deux doigts d'appeler pour vérifier. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Toujours au nom du : je vais avoir l'air ridicule, je me trompe, je dois devenir parano.

Et quand je pense à tous ces lundis où j'emmenais mon fils en ergothérapie. Cela me prenait toute la soirée, vu qu'il fallait aller à Nîmes, trouver à se garer, etc...et où j'en profitais pour aller lui chercher ses bières préférées, à mon mari, des bières bio. Mais c'est pas possible, quelle cruche j'étais !

Retour arrière sur l'été. Là je me sens obligée de remettre un peu de chronologie pour une meilleure compréhension.

20 Juin, juillet, août, trois mois plein de contradictions

Tous les ans, à l'EEAP, nous avions droit à trois congés trimestriels à prendre sur trois jours d'affilée. Les seuls non imposés sur une période de fermeture de la structure, lors du deuxième trimestre de l'année civile.

Depuis quelques temps que nos enfants étaient plus grands et pouvaient se garder quelques jours seuls, nous en profitions pour faire une petite virée. Nous posions ces jours en même temps bien évidemment.

Voyant les dates avancer, alors qu'il faut prévenir notre hiérarchie quinze jours en avance, j'avais vu avec mon mari ce qui tomberait le mieux afin de ne pas abandonner nos enfants des jours un peu difficiles...comme ceux du passage du brevet des collèges pour le fils, et comme ceux des examens de fin de première année de prépa pour la grande, même si elle était à distance, à Marseille.

J'avais alors senti sa réponse un peu évasive, comme s'il se sentait peu concerné. On avait quand même convenu de dates adaptées. J'avais rempli ma feuille de congés, et l'avais donné. Quelques jours après, je lui avais demandé s'il avait bien pensé à la faire :

"Non, mais ça va venir."

Ce n'est pas un adepte des règles à respecter... Puis comme d'habitude, je lui faisais confiance...

Sauf que le vendredi avant les trois jours pris la semaine suivante du lundi au mercredi, j'avais paniqué :

"- Au fait, tu as bien posé tes jours comme prévu ?

- Oui, mais finalement j'ai pris trois jours fin juin.

- Tu plaisantes ?"

Je me suis retenue pour ne pas exploser, nous étions au boulot. Cela a eu lieu le soir à la maison, en rentrant du travail. Ecœurée j'étais, de ce mensonge par omission.

C'est à ce moment-là que m'avait traversée pour la première fois l'idée qu'il avait peut-être quelqu'un.

Sa réaction à ma colère fut habituelle : la fuite, et sûrement des excuses bidons...sans compter la gueule, parce que je l'avais engueulé de m'avoir caché sciemment les choses, de n'avoir pas eu le courage de me le dire en face. Je lui avais même demandé s'il n'avait pas eu carrément l'intention de ne me le dire que le lundi matin lors de mon premier jour de congé.

J'ai été très mal, et impossible de dormir vu mon énervement et mes pensées. Du coup, je ne sais plus bien qui en a eu l'idée, mais je crois bien que c'est lui. Un peu de culpabilité peut-être ? Je me suis retrouvée à prendre un somnifère pour la première fois de ma vie. Le sien, vu que lui en avait déjà pris, et moi jamais. Cela m'a permis de dormir un peu, et j'ai continué jusqu'au mardi.

Y avait aussi quelque chose d'autre qui me dérangeait, c'était qu'il avait pris ses jours au moment des exams de notre fille, ce qui voulait dire qu'il ne pouvait même pas en profiter pour faire quelque chose avec elle...

Le mardi, ma fille a eu pitié de moi. Elle a accepté contre toute attente ma proposition d'aller marcher dans les calanques le mercredi, chose qu'elle n'avait jamais faite...aller dans les calanques ! Ses copines le lui avaient recommandé. Elle pouvait faire une pause d'un jour dans ses révisions. Moi, j'avais besoin de prendre l'air, de faire quelque chose qui fasse vacances quand même. D'ailleurs, les calanques avaient été notre programme lors d'une escapade précédente à mon mari et à moi, et j'avais trop aimé...ces paysages. J'en garde de superbes photos.

Nous étions parties tôt le matin, revenues le soir, avec trente minutes de trajet retour en plus, vu les bouchons sur autoroute. Sans circulation, il fallait compter deux heures de trajet. Plus de quatre heures de randonnée.

Et là je me souviens très bien d'une discussion avec ma fille lors du début de la randonnée. Elle avait, comme son frère, entendu des bribes de l'engueulade de ses parents du vendredi soir. Elle savait de quoi il en retournait, et que j'étais très en colère envers son père...et me voyait en conséquence seule en vacances. Nous avions abordé le sujet. Je ne lui avais surtout pas donné l'idée qui m'était passée par la tête...la tromperie, bien évidemment. Ma fille avait senti mon inquiétude et m'avait sorti :

"Tu ne crois pas que c'est à cause de sa maladie ? Qui explique qu'il fasse n'importe quoi, n'importe comment ?"

Et là, je m'étais dit que sa version me plaisait beaucoup plus que la mienne. Sage enfant ! J'avais vraiment eu envie de croire en sa version.

La balade avait été quelque peu perturbée malgré cet "assouplissement des sentiments"...par deux choses.

Mes problèmes de sciatique paralysante étaient revenus au galop, m'empêchant de prendre appui sur ma jambe droite, ce qui était compliqué vu le terrain assez accidenté et très en pente des Calanques. Ceci m'avait mise en difficulté motrice réelle, avec danger de chute bien amplifié, et nous avait ralenties. De là à dire que le stress m'atteignait trop !?

Deuxième chose, complètement inattendue : essoufflement anormal, amplifié au retour, m'obligeant à m'arrêter toutes les dix minutes pour reprendre mon souffle...comme si je n'avais plus de capacité respiratoire, sans compter mon cœur qui s'emballait de façon totalement anormale.

C'était la raison pour laquelle j'avais subitement cessé de prendre le somnifère, car je m'étais vraiment fait très peur au niveau cardio-respiratoire durant la promenade. Jamais cela ne m'avait fait cela auparavant. J'avais fait le lien éventuel avec ce médicament, par intuition. Quand en plus on pense au cumul de ma parésie avec, sans compter les émotions de ces jours-là, cela commençait à faire cocktail Molotov.

Bref, on était revenues entières, épuisées, avec de jolies images plein la tête. Je n'étais tout de même pas sereine quant à mon état de santé physique.

Mon généraliste, ultérieurement, m'avait confirmé le lien entre la prise du somnifère, mon état cardiaque et mon manque de souffle. Visiblement, ce médicament ne m'était pas adapté.

Comme on le sait, il ne faut pas prendre les médicaments des autres ! Je ne peux que confirmer...

En tout cas, merci à ma fille de m'avoir soutenue dans cette épreuve. Je lui en suis très reconnaissante. Je ne sais pas si elle s'en est rendue compte.

Fin juin, lors des épreuves de notre fille à Marseille, mon mari s'était donc retrouvé en congés. Il y a eu un jour où il a effectivement repeint le couloir de la maison, un autre où il a dit qu'il allait à la pêche, et je ne sais plus pour le troisième.

Ce que je sais, c'est qu'en ce qui concerne la pêche, il avait oublié la dernière lettre : R, pêcher !

En juillet, les enfants étaient partis en vacances chez leurs "deux fois deux" grands parents, à la suite. À plus de cinq cents, et sept cents, kilomètres, de chez nous. C'était le rituel annuel... Et mes seules vraies vacances annuelles sans enfant pendant presque trois semaines...

Ceci me faisait beaucoup de bien, me permettant de couper avec toute l'intendance niveau alimentaire, linge, ménage, trajets, etc. Je les considérais pourtant comme des enfants au-dessus de la moyenne, mais avais besoin d'une réelle soupape annuelle, à un moment où je me sentais toujours épuisée, en fin d'année scolaire.

Je suis très fière d'eux, de leur éducation, de leur culture, et de leur évolution au fil des ans... Combien de fois des adultes m'ont dit spontanément à quel point c'était des enfants attachants et intéressants. Alors je crois d'autant plus en ce que je dis.

Bref, trois semaines par an, j'avais l'occasion de redevenir un peu plus "femme" avec mon homme, pouvant mettre mon rôle de mère complètement de côté. Et même si nous bossions toujours tout le mois de juillet, j'entendais bien en profiter, d'autant plus après ce mois de juin troublant.

Premier week-end. Samedi, je ne m'en souviens plus...le temps de me poser.

Par contre, dimanche, là je ne suis pas prête d'oublier toute l'hypocrisie et les mensonges de mon mari. Quand j'y repense, j'hallucine toujours.

COMMENT A-T-IL FAIT pour être autant capable de me berner ? Pour me mentir autant ?

J'étais installée sur une chilienne, au bord de la piscine.

Ne voilà-t-il pas qu'il avait abordé un sujet plus qu'inattendu, la séparation de ma soeur et de mon beau-frère...qui avait abouti au divorce. Il m'avait étrangement demandé quelques détails, pour finalement en arriver à dire qu'il faudrait que l'on pense à une séparation !

Arrivé au milieu de sa vie, Monsieur pensait qu'il fallait profiter de la vie, justement, et que c'était le moment pour avoir de nouvelles expériences. Il m'avait demandé de réfléchir à cela...

J'en étais presque bouche bée, et en tout cas retournée, aussi par la façon de présenter les choses. Il s'était saisi de l'histoire de ma sœur comme pour homologuer sa réflexion !!

Il m'avait aussi dit à ce moment-là qu'il avait réservé une semaine de vacances en août, sans me préciser si cela me concernait d'ailleurs.

Vu ce qu'il venait de me dire, je ne comprenais rien. Logique, du moins plus logique que lui, je lui avais dit d'annuler. Il m'avait répondu qu'il avait le temps.

Et puis il s'était éloigné de la piscine, sûrement pour rejoindre son bureau. Ce n'était plus trente-cinq degrés comme l'indiquait pourtant le thermomètre à l'extérieur, mais "moins trente-cinq" degrés, dans mon cœur !

Ça commençait bien les vraies vacances sans enfants, conditions au poil pour être plus femme ! Glaciations !

Dans la semaine qui avait suivi, ma copine Caro m'avait proposé que l'on se voit parce qu'elle était en vacances à une heure de la maison...mais son mari refusait de faire le détour jusqu'ici.

J'étais embêtée, je travaillais. Et surtout je n'avais pas le moral pour me déplacer la voir. Et je m'étais d'autant plus mal vue arriver à convaincre mon mari vu l'ambiance...

Une pensée m'avait alors traversée, que j'avais vite oubliée vu ma situation : bizarre, son mari qui ne voulait pas faire d'efforts à ce point-là pour venir nous voir, alors qu'il était en vacances et avait le temps. On s'appréciait bien tous les quatre ! J'avais alors pensé qu'il y avait un problème dans leur couple aussi...

En tout cas dans le mien, c'était sûr.

L'interprétation de ma fille pour le mois de juin était devenue caduque, d'un coup. Je m'étais dit qu'il avait quelqu'un en vue...et en même temps non, puisqu'il parlait de séparation à réfléchir, et non de quelqu'un qu'il aurait et qui aurait fait qu'il veuille qu'on se sépare immédiatement.

En fait, il avait noyé le poisson bien comme il faut. Quelque part, il m'avait finalement persuadée ce jour-là qu'il n'avait personne : il voulait "simplement" que l'on réfléchisse à une séparation. Cela semblait ne pas presser.

Si moi je m'étais enfermée dans ma déprime, mon mari, lui, avait continué son bonhomme de chemin, sans réaborder le sujet en plus...ce qui tendait à montrer que cela ne pressait vraiment pas du tout.

Et moi, je n'avais pas réabordé le sujet non plus, pas très motivée.

Je venais enfin, en ces jours, de commencer à accepter mon nouveau visage le matin dans la glace, sans me dire que ce n'était pas moi, et sans penser systématiquement aux gueules cassées. Bref, je sortais enfin des conséquences psychologiques de mon opération, et là ce truc me tombait dessus : séparation !

Autant dire que je n'ai pas réussi ma métamorphose en femme, cet été-là !

Depuis février, mon mari avait pris l'habitude de faire régulièrement des choses seul, je pensais que c'était sa façon de sortir réellement de sa dépression. Du coup, suite à la discussion du dimanche, j'avais également pensé que c'était sa nouvelle façon de guérir de sa dépression : imaginer une séparation.

Je m'étais dit comme d'habitude, laissons le temps au temps.

Je crois que je ne pourrais plus jamais me dire cela dans des situations douteuses. Du moins je l'espère, que cela me serve au moins de leçon...

Et là, il y avait eu à nouveau deux épisodes bizarres.

Un soir, il avait fait plus que tarder à rentrer après la sortie du boulot. Il avait dû prétexter une jardinerie, ou une connerie dans le genre, pour profiter de la clim...

Nous n'avions en effet pas la clim à la maison, mais nous l'avions toute la journée au boulot ! Et l'on venait de largement dépasser les horaires de fermeture du magasin.

J'avais fini par m'inquiéter, et lui avais envoyé, un, puis un deuxième, et finalement trois textos, sans réponse pendant trois quarts d'heure. J'étais prête à appeler les hôpitaux, croyant qu'il pouvait avoir eu un accident.

Au moment où j'allais le faire, il m'avait enfin répondu qu'il arrivait. Quand il était arrivé à la maison, j'avais explosé en pleurs, tellement j'avais eu d'émotions et peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de grave. Jusqu'à ce qu'il soit rentré, j'avais eu peur qu'il rentre amoché pour une raison ou une autre : j'avais pensé accident, ou agression.

Il n'avait rien pu faire d'autre que me consoler et me rassurer. Et cela m'avait bêtement suffi !

Genre, une semaine après, ou dix jours, rebelote...un peu différent quand même ! Il m'avait dit qu'il rentrait par texto. Vu son prétexte du soir, je savais qu'il n'était qu'à un quart d'heure de route. Il n'arrivait pas. Texto, puis j'ai appelé : rien, pas de réponse. Le temps passait, je paniquais, et là encore j'ai hésité à appeler la police ou les hôpitaux. Mais à ce moment-là, j'avais pensé à la réponse que l'on pourrait me faire, à savoir :

"Mais ma pauvre dame, si nous n'avons pas sa trace, cherchez pas, c'est qu'il a une maîtresse."

J'avais eu trop peur d'une telle réponse, de me ridiculiser, alors j'avais résisté.

Et au moment où j'avais envoyé le dernier texto en disant que j'allais appeler la police si je n'avais pas de réponse, il avait réagi....par texto. Une heure trente de stress inimaginable pour un mari qui en fait se foutait de ma gueule !

Quand j'y repense, c'est horrible...tout ce que j'ai pu angoisser pour lui parce que je l'aimais...alors que lui, à ces moments-là en fait, il me l'avait avoué par la suite, était en train de s'engueuler avec sa maîtresse. Ces deux soirs-là...parce qu'Elle voulait qu'il me quitte, ou bien parce qu'Elle lui disait que s'il partait en vacances avec moi en août, ce serait fini entre eux !

Juillet a passé plein d'aigreurs, plein de pensées noires, sans programme un peu plus particulier comme les autres années.

Été gâché, été malmené, été désespéré, été désespérant !

Les enfants avaient fini par revenir. Ont-ils perçu ma tristesse ?

Je ne saurais le dire.

En tout cas, ils ont dû retrouver leur mère bien moins épanouie et reposée que les étés précédents.

Parallèlement, j'avais interrogé mon mari :

"- As tu annulé ?

- Non, j'ai le temps."

Ceci s'est finalement transformé en :

"C'est trop tard, j'irai peut-être seul."

Arrivèrent les congés, en août...puis la date veille de la réservation, car il m'avait précisé les dates dès le début ! Mais n'avait pas voulu me dire où. Juste :

"Un endroit qu'on aime bien, pas trop loin, dans un super hôtel, de standing, comme on ne se l'était jamais permis jusqu'alors !"

Provoc ? Je n'avais rien compris vu le contexte.

Et donc la veille, cela je m'en souviendrai aussi toute ma vie : les deux enfants étaient dans la piscine, moi aussi je crois, et il avait annoncé, presque à la cantonade, que le lendemain il s'en allait en vacances....seul !

Je ne sais même plus quelle a été ma réaction, parce que je n'ai en mémoire que celle de mes deux enfants, traumatisante.

Tous les deux étaient en pleurs dans la piscine, d'autant plus, qu'eux, n'avaient pas eu les étapes précédentes du mois de juillet. Ils tombaient de haut.

Le ciel, bien que bleu ce jour-là, avait sûrement viré au noir d'un coup, au-dessus d'eux. J'en étais malade pour eux.

Je ne sais plus ce que j'ai dit ou fait pour essayer de les maintenir la tête hors de l'eau, c'était doublement le cas de le dire, vu leur arrêt sur image dans la piscine !

Je m'étais retenue de dire à ma fille qu'hélas, en juin, son interprétation avait été foireuse, et que c'était la mienne qui prévalait à ce moment-là. Impossible de deviner si elle avait fait le lien avec juin d'ailleurs, et si même, elle avait pensé au même genre de chose que moi !

Je suppose que la soirée a dû être horrible, chacun se morfondant dans son coin.

Le lendemain, mon mari a pris son temps pour préparer ses affaires, à un petit rythme, et ne s'en allait pas.

Les enfants avaient leurs yeux tout rouges après la nuit, ils n'avaient pas dormi, m'ont-ils expliqué plus tard...

Le temps a passé, et rien ne s'est passé.

Tout d'un coup, mon mari était venu me voir, et m'avait dit :

"Tu as une heure pour préparer tes affaires."

Je n'avais pas compris ce qui se passait. Je m'étais dit, ah bon, alors, il n'a personne ? Alors que depuis la veille, j'étais persuadée qu'il disait qu'il partait seul pour partir avec une autre...

J'avais dû lui dire mon étonnement, et lui avais précisé qu'on pouvait essayer. Si cela n'allait pas, je prendrais le train pour rentrer seule ici.

J'avais alors expliqué la même chose aux enfants, qui n'avaient rien dû comprendre non plus.

S'ils se sont dits à ce moment-là, nos parents sont fous, je comprendrais aisément.

J'avais fait mes bagages en vitesse, n'oubliant pas tant de choses que cela malgré le stress.

Nous étions partis, et arrivés...dans un endroit de rêve. Hôtel avec piscine et vue sur la mer, à Gruissan. Mon mari m'avait prévenue, là où on va, vu que les routes étaient infréquentables en période estivale, on posait la voiture, et on ne la reprenait que pour repartir. Farniente seulement au programme entre temps.

Nous avons passé une excellente semaine, comme si tout juin et juillet pouvaient être effacés. Resto, farniente, piscine, détente, à peine quelques pas autour de l'hôtel, une vue splendide à ne jamais se lasser. Rythme de vacances !

Tout s'est bien passé, mais pourquoi ?

Parce que nous étions en harmonie, au moins lorsque la contrainte du boulot était éliminée. C'est bien ce que je reprochais à mon mari depuis ces dernières années, sauf la dernière année justement où il semblait plus stable, qui avait succédé aux six mois d'encore avant où il souffrait de dépression de manière évidente.

Je lui reprochais de ne pouvoir être agréable à vivre que lorsqu'il était en vacances, parce qu'alors présent et de bonne humeur, contrairement à tout le reste de l'année.

C'est pour cela que je lui avais proposé que l'on se sépare lors d'anciens clachs, je trouvais que cela ne faisait pas beaucoup de jours ensemble où l'on se sentait bien ensemble, et où j'avais droit à une présence réelle de sa part, et à de la bonne humeur.

Je pensais séparation dans le sens éloignement pour mieux se rendre compte du manque, du mieux possible éventuellement, mais plutôt avec l'optique que l'on se remette ensemble par la suite. Mon éternel optimisme !

Ne m'était même pas passée par l'esprit l'idée d'en profiter pour vivre d'autres aventures ! Jamais pour ma part, je n'avais pensé que le fait de n'avoir vraiment eu qu'une personne dans ma vie était un frein à l'épanouissement. Jamais je ne l'avais conçu comme cela, même peut-être au contraire !

Bref, une belle jambe !

Une fois rentrés, les choses avaient repris leur cours, comme si de rien n'était.

Il était reparti seul à la pêche, deux jours après...et s'était dépêché...de pêcher !

Vu qu'Elle lui avait dit :

"Si tu pars en vacances avec ta femme, c'est fini entre nous"

...j'en avais déduit, qu'apparemment, ils avaient le même genre de paroles, celles qui ne tiennent que le temps de le dire. C'était un point commun. À n'envier sous aucun prétexte je suppose !

C'était une acharnée, prête à ne lâcher sa proie pour rien au monde, une pieuvre, un vampire...

21 Et auparavant, à partir de février 2018

En février, mars, avril...et tous les mois suivants, il y avait eu des excuses bidons comme : magasin de bricolage, jardinerie, cinéma...mais à peine une fois par semaine, c'était donc un peu "noyé dans la masse" du quotidien.

En ce qui concerne le bricolage, on faisait effectivement des travaux dans la pièce principale de la maison, dans laquelle se trouvait une cuisine ouverte. On devait nous poser une nouvelle cuisine fin février. Nous avions été prêts à temps, mais une journée de neige avait empêché la livraison des meubles de cuisine dans les temps, ce qui avait repoussé la pose d'une semaine. Une semaine de plus à manger à trois en semaine, quatre le week-end, sans cuisinière, ni four, en se contentant d'une cuisson au four à micro-ondes. Dur quand cela durait déjà depuis un mois, et qu'on était en plein hiver ! Même dans le sud ! Mais surtout, ses excuses de magasin de bricolage en février et mars n'avaient rien de douteux.

J'avais trouvé mon mari anormalement zen par rapport à ces difficultés, contrariétés comme il y en a tout le temps quand on fait des travaux, mais normalement, il aurait dû s'énervé.

A un moment, on a vu le jour à travers le mur de la cuisine. A un autre, on ne trouvait pas la bonne couleur de peinture, retard sur les prévisions d'avancée de travaux, etc. Et quand on nous a annoncé une semaine de retard pour l'arrivée des meubles de cuisine alors qu'on voyait qu'enfin, on avait récupéré notre retard, j'avais trouvé qu'il prenait les choses avec une légèreté inhabituelle. Que m'étais-je dit ?

Je le sais très bien. Ah, c'est bien s'il se sort de sa dépression en devenant plus zen. Je trouvais ça chouette moi, l'éternelle optimiste. Enfin, il prenait la vie d'un meilleur côté. En fait, il prenait plutôt la vie d'un "autre" côté !

Par contre, là où j'avais eu beaucoup plus de mal à comprendre, c'était qu'il semblait aussi prendre les choses très à la légère en ce qui concernait mon état post-opératoire. Il ne semblait pas du tout concerné par ma souffrance physique : difficulté à parler, à manger, impossibilité de sourire, sensations de brûlures très envahissantes...et ceci sans compter ma souffrance psychologique. J'étais défigurée, ne me reconnaissais pas, déprimais de voir mon état évoluer beaucoup trop lentement à mon goût...et lui, rien, ou trop rien.

Certes, ma vitesse de cicatrisation épatait un peu tout le monde, mais ce n'était pas cela qui m'empêchait de souffrir. J'avais l'impression d'être très seule, complètement incomprise et peu prise en considération.

Mon mari, si touché habituellement par tout ce qui était médical, montrait une distance qui me perturbait, et pour laquelle je ne trouvais aucune explication. J'avais du mal à croire en ce changement, mais cela me satisfaisait quelque part. Enfin il paraissait plus détendu en général. Moins me prendre la tête parce qu'il prenait tout de façon pessimiste, reportant son stress sur la famille entière, m'arrangeait plutôt...

En fait, ce n'était pas qu'une idée. J'avais bien perçu son "anormalité". Mais pas une seule seconde j'avais pensé à l'horreur que pouvait être la réalité à ce moment-là. J'avais voulu y croire, à son changement d'humeur devenant enfin plus harmonieuse et détendue.

Comment imaginer son mari vous tromper justement au moment où vous avez le plus besoin de lui ?

Comment imaginer son mari vous tromper alors que vous venez de passer des mois à l'aider à se maintenir la tête hors de l'eau ?

Comment imaginer votre mari vous tromper alors qu'il est incapable d'initier une relation, même neutre, fuyant comme il est, des relations sociales ?

MAIS COMMENT AURAI-JE PU, imaginer l'improbable ?

Quant à ses séances cinéma, mais quel égoïste !

Pourquoi aller au cinéma sans moi ?

A croire qu'il faisait exprès de choisir des films qui ne m'intéressaient pas...

Et quand ça aurait pu m'intéresser, il ne me le disait dix minutes avant la séance, comme pour être sûr que je ne puisse pas le rattraper, l'accompagner.

Qu'est-ce que je lui en ai voulu d'avoir ces projets solitaires, alors que j'avais toujours aimé le cinéma. Pourquoi refuser de partager ?

Un jour, il avait été moins une que je le rejoigne, vu où je me trouvais. À dix minutes près, cela aurait été possible...J'étais dans les magasins, ce qu'il ignorait peut-être, et non à la maison.

Mais par contre, cette impression de "mais il ne l'a pas vu" m'avait dérangée.

Le fait qu'il ne parlait jamais des films qu'il voyait, et qu'il ne semble pas déjà connaître le film lorsque nous le regardions par la suite avec les enfants, parce qu'il l'avait téléchargé...me donnait un sentiment de quelque chose de "bizarre". Je trouvais ses réactions pas en adéquation. C'était juste une idée "traversante".

En même temps, rien ne me prouvait non plus vraiment qu'il ne l'avait pas vu. Il pouvait très bien avoir oublié, vu sa disponibilité en général dans la vie...mais l'intérêt, non l'attention, je ne sais trouver le bon mot, qu'il portait, me semblait anormale, inadaptée à une seconde vision d'un film. En fait, sûrement était-il mal à l'aise de ses mensonges, et se contrôlait pour ne pas gaffer. Je l'avais perçu au moins deux, voire trois fois, ce sentiment bizarre, sans pour autant penser à la tromperie. Et puis vraiment, je ne voyais pas pourquoi il aurait menti.

En avril, c'est feria de Pâques en Arles.

Mon mari avait manifesté son envie d'y aller, sans vraiment m'inviter, sans non plus vraiment préciser s'il allait rejoindre ses amis, plutôt fans de ce genre de manifestation.

Je m'étais pour ma part du coup un peu imposée, bien que ça ne me tentait que moyennement. Et au dernier moment, j'avais baissé les bras en raison d'une migraine en train de monter.

Mince, que cela aurait été rigolo de faire foirer leur plan à tous les deux ! Cela aurait-il été l'occasion qu'il puisse m'avouer quelque chose ?

En tout cas, il ne s'était pas gêné pour me mentir un max, en utilisant ses amis comme excuse :

"Je ne rentre pas, je vais dormir chez Alain."

C'est un exemple.

Cela aussi, je trouve ça horrible.

MAIS COMMENT PEUT-ON utiliser ses amis comme excuse pour des choses pareilles ? Surtout qu'à mon avis, ils n'étaient pas du tout au courant.

22 Au fond du fond, la journée du dimanche 23 septembre

Nous étions rentrés au milieu de la nuit, entre deux et trois heures du mat je crois.

Nous nous étions couchés...dans le même lit.

Peut-être m'avait-il demandé l'autorisation, je ne sais plus.

J'étais tellement anéantie, que je ne me souviens que de bribes.

Je crois que je ne pleurais pas trop encore, les larmes ne coulaient que par intermittence.

Ce que je venais d'entendre était tellement incroyable, improbable, que je n'arrivais pas complètement à y croire.

Je me disais, non, ce n'est pas possible, ça ne peut pas être ma réalité. Je n'ai rien fait, et elle n'est pas entendable.

J'étais malheureuse, le mot semble faible. Perdue. Je ne comprenais plus rien. Perdue dans le brouillard de mon esprit ! Et anéantie en même temps.

Pourquoi ne m'aurait-il pas quitté...avant de commettre l'irréparable ? Pas avec cette fille-là, la plus nulle au niveau relationnel et professionnel ! Et en plus une pétasse !

On n'est pas dans un film : le kiné qui tombe amoureux de la pauvre petite A.M.P. (Aide Médico - Psychologique), ce n'est pas crédible !

J'étais très mal. Pour le coup, mon mari, pour une fois, semblait prêter attention à mon état.

Triste qu'il faille en arriver là pour ça !!!

Par contre, après l'opération du cancer pour laquelle il m'avait fallu six mois pour m'en remettre psychologiquement, là, il avait bien été aux abonnés absents !! Certes, deux à trois mois seulement avaient suffi pour m'en remettre physiquement en retrouvant le plus gros de la motricité. C'est ironique bien sûr.

En même temps, il avait mieux à faire, tromper sa femme avec la pute de l'EEAP. C'était bien plus marrant et plus jouissif.

Bref, impossible de m'endormir... Et là, j'ai cru halluciner !

Monsieur a voulu avoir des relations sexuelles...sous prétexte qu'il essayait de me détendre !

Je m'en souviens très bien : j'ai explosé en pleurs ! Et heureusement, il a arrêté de suite son élan, en s'excusant je crois.

Et quand je pense que nous avons eu des relations sexuelles le jeudi juste avant, j'étais dégoûtée. MAIS COMMENT A-T-IL PU ??

J'ai dû finir par m'endormir au petit matin, pour une heure ou deux.

Mais le réveil fut terrible.

L'enfer était bien là. Je me suis mise à pleurer et à ne plus pouvoir m'arrêter. Mes pleurs, par salves, étaient même sonores. J'essayais de les étouffer pour ne pas réveiller ou attirer l'attention des enfants vu l'épaisseur des cloisons de la maison.

Il m'était alors impossible de sortir de la chambre vu mon état.

Aller aux toilettes était un défi. Choisir le moment où j'allais pouvoir ne croiser personne. En même temps, cela tombait bien, il y avait moins de deux mètres entre ma porte de chambre et les WC !

Cela avait duré toute la matinée.

Je ne me souviens plus trop de la suite. Ai-je réussi à aller manger le dimanche midi en famille ? Ça, j'en doute. Je me demande si je n'ai pas prétexté une migraine pour y échapper. Je me souviens avoir quand même réussi à sortir plusieurs fois de la chambre, à des moments où je pouvais faire un peu cesser mes pleurs, pendant quelques minutes, durant l'après-midi. Je me souviens aussi, avoir réussi à croiser mes enfants ponctuellement, et avoir pu dire au revoir à ma fille qui repartait sur Marseille, comme tous les dimanches soirs.

Mon mari avait plutôt été aidant ce jour-là, cherchant à me protéger du regard des enfants...

Je ne sais plus si c'est dès ce dimanche que j'ai commencé à tourner en boucle dans ma tête, ou si cela n'a commencé que le lendemain matin, le lundi ?

En tout cas, voici ce qui m'a envahi pour des jours, des semaines, des mois...

J'ai perdu ma dignité, j'ai perdu mon mari, j'ai perdu ma santé (mentale, c'est sûr, et physique, ça, je ne le sais pas encore), j'ai perdu mon travail. Toute ma vie vient de s'effondrer.

Que me restait-il ? Une petite lueur du fond du fond me disait parfois : restent mes enfants et les 3F.

On m'a tout volé, et on, c'est Elle.

Elle qui s'est permise de foutre en l'air ma vie à tous les niveaux !

J'ai survécu à la journée du dimanche, me demandant comment j'allais faire pour aller travailler le lendemain, lundi matin, sur le lieu où travaillait mon mari...et sa maîtresse !

Je ne sais plus comment s'est passée la nuit du dimanche au lundi. J'ai dû m'endormir tardivement.

23 Et le jour d'après : *lundi 24 septembre*

Par contre, ce qui est sûr, c'est que je me suis réveillée tôt.

...Et là, crise d'angoisse !!!!

Heureusement que le mental possède quelques mécanismes de protection. J'étais très mal. Au moins une évidence, il m'était impossible de partir travailler, impossible d'affronter cette réalité trop cruelle.

Peut-être mon mari a-t-il appelé le médecin pour moi, pour une fois ?

Trou noir.

J'ai dû avoir un rendez-vous de l'après-midi, ceux dits "d'urgence". Comment ai-je réussi à prendre la voiture pour aller au cabinet médical ? Aucune idée.

Par contre, me reviennent des bribes, une fois face au docteur :

"Je n'ai pas pu aller travailler aujourd'hui, car j'ai fait une crise d'angoisse au réveil. Mon mari me ..."

Et là, ma voix s'était mise à trembler. J'avais eu du mal à sortir la suite, si ce n'est entre sanglots...et sanglots.

"Prenez votre temps."

C'est ce que mon médecin m'a dit. Cela, je m'en souviens très bien. Je me disais, mais comment fait-il pour entendre des horreurs pareilles, en plus en étant capable d'être patient...avec son patient ? Je sais, ça vient de là. A ce moment-là, cela m'a paru évident.

"...trompe, mais ce n'est pas une suspicion, c'est la réalité. Il me l'a dit lui-même."

Sauf que ça a dû prendre au moins trois minutes pour que j'arrive à lui sortir la phrase en son entier.

"...et y a un problème de plus. Celle avec qui il me trompe, travaille avec nous deux, puisque nous travaillons ensemble..."

...encore deux ou trois minutes de plus !

Parce qu'il ne faut pas déconner, c'est classique le conjoint qui trompe avec un ou une de ses collègues, qui fait ça dans le dos, parce qu'il ne travaille pas au même endroit que son conjoint. Mais tromper alors que le couple travaille ensemble, ça, c'est du haut niveau !

Haut niveau dans la connerie !

Haut niveau dans la provocation !

Haut niveau dans le foutage de gueule !

Haut niveau...pour tout faire perdre à l'autre.

Comme si faire perdre au conjoint la dignité et la santé, cela ne suffisait pas. Fallait aussi lui faire perdre son travail !

Cela serait dommage, quand même, de laisser à son conjoint un domaine où s'épanouir pour compenser un peu, non ?

Tout ça, c'était dans ma tête bien sûr...

Conclusion : arrêt de travail, anxiolytique sûrement dès ce moment-là...

24 Au bout de dix jours, puis à trois semaines, et un peu plus tard

Puis j'ai vraiment perdu le sommeil... Impossible de faire mes nuits, le sommeil a été remplacé par mes pensées en boucle.

Mes journées : interrogation totale ! Qu'ai-je fait ? Je n'en ai aucune idée.

Trou noir pendant dix jours. Plus de sommeil, trois à quatre heures la nuit maxi, sans sommeil profond, et impossible de faire une sieste en journée.

J'ai beaucoup pleuré. Ça : c'est sûr.

C'est horrible, mais la seule chose dont je me souviens vraiment, c'est que mon mari, environ un jour sur deux, prolongeait sa journée de travail chez sa pute...

Mais il me prévenait, attention ! Par texto, ou même parfois de vive voix, lorsqu'il partait le matin au travail.

Il ne me mentait plus !

Au bout de dix jours, le réveil, si on veut...

Je ne saurais dire pourquoi, tout d'un coup, je suis sortie de l'anéantissement total, et me suis mise à pouvoir réfléchir, raisonner à nouveau, à minima. Du moins, entre deux pensées en boucle !

J'ai enfin pris mon mari entre quatre yeux, et lui ai dit :

"C'est un ultimatum, je te donne dix jours pour la quitter, et l'enlever de tes contacts, et faudra aller travailler ailleurs pour ne plus la côtoyer."

Le connaissant, j'ai rajouté :

"L'absence de réponse sera interprétée comme un : tu continues. Et si tu continues, on divorce, et on vend la maison. Je ne vois aucune raison de ne pas faire l'un comme l'autre dans ce cas. Je ne veux pas rester ici, et en plus, quoi qu'il arrive, le mariage ne peut plus avoir de sens pour moi."

Une dizaine de jours plus tard : fin de l'ultimatum.

Bien sûr, il ne s'était rien passé. J'avais compris.

Toujours incapable de remettre les pieds au boulot, je faisais une crise d'angoisse à chaque fois que j'entrevois une éventuelle fin d'arrêt de travail. Insomnies terribles, émotions incontrôlables, beaucoup de pleurs, idées noires, j'en passe.

J'ai revu le médecin et le lui ai expliqué...et bien sûr tout ceci en "pleurant des rivières"...

"Ce n'est pas une simple déprime, cela est en train de s'installer en dépression."

Parole de médecin.

Antidépresseur. Pour la première fois de ma vie, comme l'anxiolytique d'ailleurs. Et somnifère. Mais cette fois, un adapté pour moi.

Shootée ? Non, pas tant que ça...mais un peu quand même, vu que je ne me souviens pas de mes journées, que de mes nuits sans sommeil...

D'ailleurs, sur conseil de mon médecin, j'ai même pris une dose et demie de somnifère, et ça n'améliorait pas beaucoup, mais un peu quand même. Je suis ainsi passée de trois à quatre heures, à quatre à cinq heures...

Ce problème de sommeil aura été le plus difficile à résoudre.

Et là, on imagine bien tous les problèmes qui se cumulent en plus avec le manque de sommeil. Fatigue, perte de mémoire, problème d'attention et de concentration, irritabilité, émotions mal gérées...comme si, ne pas dormir, n'était pas déjà suffisamment énervant ! Faut rajouter les autres troubles !

Dépression psychotraumatique, je l'ai vu le diagnostic, sur mon arrêt de travail ! C'est impressionnant quand même, surtout que je me demandais à ce moment-là comment cela pourrait s'arrêter... En tout cas, qu'on se le dise, la sécu ne m'a jamais laissée aussi tranquille. Aucune convocation ! Mes problèmes de dos, quelques années auparavant, avaient fait figure de problème minime. Pourtant, j'avais bien failli me retrouver paraplégique à ce moment-là. C'est une autre histoire...

Quelque temps plus tard, j'ai du mal à situer dans le temps, mon mari m'a dit qu'il allait a priori quitter sa maîtresse. Une fois que lui avait décidé le délai, donc pas avant la fin de l'ultimatum. Plus tard. Je me souviens juste que c'était un dimanche après-midi qu'il lui aurait effectivement dit cela, qu'il la quittait. Le soir, nous avons dû nous disputer parce que je lui avais demandé de l'enlever de ses contacts. Et il avait refusé. Je lui avais dit que cela n'avait pas de sens, et ne servirait à rien. Au moins, je ne m'étais pas fait d'illusions.

Le lundi suivant le dimanche de rupture, sur question de ma part, il m'avait dit qu'il n'avait pas eu de texto d'Elle. Le jour suivant, mardi, j'avais reposé la même question. Il ne fallait quand même pas s'attendre à avoir des infos spontanées ! Et là, il m'avait avoué que si, et même, seulement parce que j'avais insisté en posant une question supplémentaire, il m'avait dit qu'il lui avait répondu. Je lui avais précisé que je savais qu'Elle ne lâcherait pas le morceau. À partir du moment où il la gardait potentiellement dans ses contacts, cela ne m'intéressait pas. Je n'y croyais pas.

Ah ! Il a quand même tenu cinq jours sans la voir ! Waouh ! Le vendredi soir, en sortant du boulot, il est allé la voir chez Elle pour la consoler. Pauvre petite, Elle n'avait pas pu faire la pute pendant cinq jours !

25 Et la prise de sang ?

Comment dire à votre médecin que vous avez quelque inquiétude par rapport à votre santé, parce que votre mari ne vous a même pas protégé, et a pris le risque.....e, de rendre vos enfants orphelins de parents ?

MAIS COMMENT est-ce possible ? Peut-on à ce point-là négliger ses enfants ?

Quelle honte pour moi, de devoir reconnaître que j'avais un mari qui ne me méritait pas !

Quel égoïsme de sa part ! Aucune valeur familiale !

Jamais je ne pourrai pardonner cela. Je ne comprends même pas comment il peut vivre en ayant fait cela.

C'est de l'ordre de l'inimaginable. Pour ma part, je crois que je me suiciderais si j'étais capable d'une chose pareille ! C'est d'ailleurs pour cela que je ne le ferais pas, car je ne suis pas suicidaire à la base...

On va dire que j'avais trouvé un bon côté à la durée de la tromperie sans que je le sache ! Puisque cela faisait déjà sept mois, et plus d'un mois que je l'avais appris, donc huit mois en tout, il fallait reconnaître que je n'avais aucun signe tangible d'une éventuelle maladie grave.

Il m'avait fallu le temps de remonter un peu la pente, et de me dire que finalement, je n'aimerais pas leur laisser le plaisir de me voir anéantir également côté santé physique.

J'avais finalement envie de survivre, de voir mes enfants continuer de grandir, et pourquoi pas continuer à entendre ronronner mes minettes sur mes genoux.

Et puis, pourquoi ne pas essayer de profiter de la vie différemment ? Profiter de mes amis, partir vraiment en vacances, voir ma famille plus régulièrement, avoir un réseau social plus large, profiter de loisirs librement, sans avoir l'impression de "voler du temps" à mon conjoint...

Bref, huit mois, et rien de trop déconnant niveau santé : voilà qui était presque rassurant.

"Docteur, croyez-vous qu'il faille vérifier que tout va bien, vu que mon mari ne s'est pas protégé alors que nous avons poursuivi des relations sexuelles, sans que je sois mise au courant évidemment ?"

Et là, j'avoue que j'espérais une réponse du type :

"Vous n'avez aucun signe, vu le temps, ça devrait aller. Mais si vous le voulez vraiment, on peut faire le bilan sanguin pour vous rassurer."

Alors qu'en fait, j'ai eu :

"Ah oui, en effet, il est plus prudent de vérifier...au moins pour vous rassurer."

Pour moi, la nuance fut de taille à ce moment-là, alors que lorsque je l'écris, je m'aperçois que la différence n'est pas si grande que cela.

Quand je suis allée au labo, et que l'infirmière m'a dit :

"Alors, on vient faire un petit bilan pour vérifier que tout va bien ?"

...Alors qu'intérieurement j'étais en train de bouillir en me disant, tout cela parce que mon mari me trompe depuis des mois et des mois et n'a même pas été capable de me protéger, après...presque trente ans ensemble ! Et ça tournait en boucle !

J'en ai eu les larmes aux yeux.

Comment aurais-je pu imaginer un jour aller dans un laboratoire d'analyse faire pareils tests ?

J'ai eu mal au coeur, j'ai peiné à retenir mes larmes...mais j'ai quand même réussi à reprendre ma respiration, et à ne pas tomber dans les pommes !

Et quand je suis allée chercher les résultats, l'angoisse m'avait rattrapée : et si je me trompais.

Enveloppe anonyme fermée remise entre mes mains, sans aucun commentaire... Comme un vulgaire courrier, alors que toute votre vie pourrait être infléchie par ces quelques lignes !

En arrivant pour m'asseoir dans la voiture, mes mains ont tremblé pour ouvrir l'enveloppe.

Résultats négatifs. Ouf ! Pour une fois que le négatif a un sens positif !

Droit de continuer à vivre, ou survivre.

Ah oui, mais comment ? Dans quel but ?

Vivre seule alors que j'étais persuadée depuis toujours que j'étais faite pour partager ! ?

Sans âme sœur ?

Difficile à imaginer...impossible à accepter sans l'avoir choisi.

Je me suis sentie devant un grand vide...ce vide qu'était l'inconnu.

Je n'avais jamais vraiment vécu seule, vu que nous avons été ensemble très jeunes ! Si, un peu quand même, lorsque les plus de cinq cents kilomètres nous avaient séparés durant une année scolaire, lors de notre première année ensemble ! Et aussi lorsqu'il était parti travailler pendant six mois à Montbard pour faire un remplacement, en attendant de trouver un poste sur Chalon.

Malgré tout, il me semblait irraisonnable de ne pas profiter de la vie que j'aurais pu perdre par simple égoïsme de mon mari !

26 Jusqu'à la crise de nerf, au bout de deux mois de vie de merde

C'était un vendredi, je m'en souviendrai toute ma vie...mi-novembre.

Il y avait eu jeudi bien sûr avant.

Jeudi, mon mari m'avait répondu qu'il ne signerait pas pour la vente de la maison. Je pouvais faire ce que je voulais, mais je n'aurais pas sa signature en cas de compromis.

Cela m'avait...affectée, déçue, ravagée !

Je crois que j'avais ravalé ma colère ce soir-là, et pleuré dans mon coin.

Peut-être après lui avoir quand même dit que c'était un monstre, ou quelque chose dans le genre.

Il me tenait.

Et vendredi, après sa journée de travail, puis sa visite à sa pute, il m'avait dit en rentrant :

"Je crois qu'en fait la situation a l'air de plutôt pas trop mal te convenir."

C'est vrai que mon arrêt de travail dont je ne voyais pas la fin, la prise de médicaments concomitante d'un anxiolytique, d'un antidépresseur et d'un somnifère, ne pouvaient qu'être signe de bonne santé, de mon bon moral ! Était-ce ce qu'on appelle tout simplement une projection ?

MAIS COMMENT PEUT-ON, dire un tel ramassis de conneries ? J'avais cru halluciner. Ce n'était pas possible, j'avais mal entendu. Je crois que j'avais alors dit :

"Quoi ?"

Et il avait répété.

J'avais bien entendu.

Presque tous les jours, je m'étais astreinte à lui rappeler que la situation était invivable pour moi, que c'était une torture psychologique ce qu'il me faisait, que cela ne pouvait pas durer.

Je le lui rappelais régulièrement, car j'avais l'impression qu'il n'en avait pas grand-chose à foutre que je sois au fond du trou, que cela lui passait complètement au-dessus. Cela ne semblait pas plus le toucher que cela. Lui avait son petit train-train de vie tranquille.

Et si je le lui rappelais, c'était que je n'en pouvais plus. Je voyais quand même le temps passer, et me disais : c'est pas possible, ça va durer encore combien de temps sa connerie de m'imposer sa présence à domicile, tout en gardant sa pute ?

Fallait qu'il choisisse, fallait surtout qu'il assume s'il voulait rester avec Elle, qu'il déguerpisse, et arrête de me dire :

"Mais je suis chez moi."

Sous-entendu, si tu n'es pas contente, barre-toi !

C'était trop injuste ! Insupportable !

Je ne saurais dire pourquoi, mais si...c'était la goutte qui avait fait déborder le vase de mes deux mois d'abîme profond.

A ces mots, "plutôt pas mal te convenir", la deuxième fois, lorsqu'il a répété à ma demande, je m'étais mise à crier. Non ! À hurler...progressivement, de plus en plus fort.

J'avais senti ce son monter au fond de ma gorge, sortir doucement comme la plainte d'un animal en souffrance aiguë, qui essaie de se retenir...et très rapidement, ce son s'était amplifié, ne devenant plus qu'un seul souffle en continu, sûrement plus proche du hurlement en ce second temps.

Je m'entendais faire, mais ne pouvais m'empêcher de le faire. J'avais l'impression de me détacher de moi-même, de me regarder, et de m'écouter faire. J'étais dans une impuissance totale à m'arrêter d'hurler. Et surtout, en même temps, je ne pouvais plus parler, ni articuler un seul mot.

Je crois que mon mari a réagi et parlé, peut-être pour essayer de me calmer, ou de me convaincre de m'arrêter. Mais si je l'entendais, je ne pouvais pour autant adapter mon comportement et lui répondre.

Je continuais d'hurler tout en mettant mes mains devant ma bouche comme pour essayer de me contenir, et de retenir l'horreur. Mes larmes coulaient aussi... Étais-je blême, ou au contraire écarlate ? Je ne sais.

J'étais dans la chambre à ce moment-là, et je me suis précipitée dans le bureau. Peut-être était-ce pour m'isoler du reste de la maison et épargner mon fils ? Cette pièce se trouvait dans ce qui avait été autrefois un garage, à l'extrémité de la maison. Je savais que mon fils m'avait forcément entendu hurler, vu qu'il était dans sa chambre, la pièce à côté de la chambre parentale.

Une fois dans le bureau, j'avais continué d'hurler...dans mes mains, pour étouffer le son. Mon mari m'avait suivie.

Et ça continuait, je ne pouvais toujours sortir aucun mot, je ne faisais qu'hurler.

Puis j'avais fini par me jeter tête en avant sur la baie vitrée. Rien à faire, c'était plus fort que moi. Spontané. Il fallait que j'éprouve une douleur physique pour espérer tout oublier, et revenir à moi en même temps. Pour oublier la réalité trop insupportable ? Ma réalité.

Ça ne pouvait pas être moi, je ne pouvais pas vivre cela.

Je m'étais vraiment vue me jeter sur la baie vitrée du bureau, comme si mon corps s'était détaché de mon esprit. Impossible d'intervenir sur mon élan !

Mon mari m'avait rattrapée au dernier moment, et malgré sûrement une force décuplée de ma part à ce moment-là. Ceci avait atténué le choc. Je n'avais même pas mal.

Ce n'était que comme si je m'étais cognée fort, comme quand les vitres sont trop propres et que l'on rentre dedans. Ce qui ne risque pas d'arriver chez moi vu mon appétence pour nettoyer les grandes baies vitrées ! Deux fois par an devait être une moyenne en ce qui me concerne.

J'avais voulu recommencer, trouvant la douleur physique insuffisante. Mais mon mari avait réussi à me maîtriser physiquement...et je crois que c'est à ce moment-là que j'avais aperçu mon fils à la porte, me demandant depuis combien de temps il était là celui-là ?

Je m'en souviens très bien, de ce flash de lucidité !

Je crois que j'avais continué à hurler malgré tout. Je pleurais toujours en même temps aussi. Impossible pour moi de prononcer un mot.

Et je me souviens très bien aussi que j'hyperventilais, incapable de reprendre mon souffle.

Mon mari avait eu du mal à me convaincre, mais il avait fini par obtenir que je puisse m'asseoir...puis que j'avale un anxiolytique.

Et petit à petit, j'avais réussi à me contrôler, à moins hurler et pleurer. Mon mari était resté à mon contact physique pour me maîtriser, pour empêcher toute velléité de fuite de ma part. Il essayait également de me calmer.

Je crois que ceci a perduré environ une heure, avant que je n'arrive à dire un mot ou deux, et que j'arrête de hurler et de pleurer. Ma respiration avait dû finir par se calmer aussi.

Ce fut long, éprouvant. J'étais vidée. J'avais ensuite pu regagner ma chambre et mon lit, et avais fini par m'endormir, à peine capable d'émettre quelques phrases courtes.

Avant que je ne m'endorme, mon mari m'avait dit :

"J'ai compris, tu peux me demander ce que tu veux, je le ferai."

Peut-être avait-il réalisé que je risquais la folie grâce à lui, l'internement en hôpital psychiatrique ?

Je lui ai donc demandé de quitter la maison, au moins la semaine, l'autorisant à revenir le week-end pour profiter de ses enfants.

Pour moi, cet épisode fut véritablement ce qu'on appelle une "crise de nerfs" !
Plus jamais je ne verrai de la même façon l'automutilation ou une tentative de suicide.
Par la suite, j'ai pensé à tous mes "petits patients" du temps de mon travail en pédopsy, ayant présenté de tels troubles. J'ai eu l'impression de mieux comprendre ce qu'ils pouvaient vivre "de l'intérieur".

Jamais, de ma vie, je ne pourrai oublier ce soir-là.
Ce qui est très étonnant, c'est que je n'en connaisse pas la date exacte, et qu'en plus je n'ai jamais fait la démarche de la rechercher.
Cela reste une sensation floue et intemporelle, une sorte de parenthèse.
Moi qui avais déjà eu l'occasion de ressentir des douleurs physiques très conséquentes lors de problèmes de dos importants quelques années auparavant, j'ai eu l'impression d'avoir vécu l'équivalent sur le plan psychique.
A la différence que dans le premier cas, on peut en parler facilement à qui que ce soit. Dans le deuxième cas, cela se tait. Cela se tait parce que la cause est environnementale...et parce que cela a trait à la folie !

Mon fils m'a dit, le lendemain je crois :
"Maman, tu ne refais plus jamais ça."
Que pouvais-je donc répondre d'autre que :
"Je ne peux rien te garantir, je n'en ai pas envie bien sûr. Mais je ne peux contrôler le fait que l'on me fasse vivre l'insoutenable."

Merci, Benoît, pour cette expérience hors du commun.
Non, je plaisante, je le vois bien, le petit smiley qui cligne de l'œil au moment où je dis ça !

27 Sa vie à...Elle

Adoptée à sept mois. Elle ne peut se souvenir de sa mère biologique, et a donc été dans les meilleures conditions imaginables pour grandir. Qu'avait-Elle vécu auparavant ? Difficile à savoir... Elle a eu sa chance, d'autant plus que sa famille adoptive semble d'un niveau social totalement correct d'après Benoît.

Deux frères adoptifs. Tous de couleur, mais leurs parents adoptifs sont blancs. Elle s'est donc retrouvée dans une situation lui permettant de comprendre relativement tôt, que cela n'était pas ses vrais parents. A quel âge l'a-t-Elle compris ?

Elle a eu un traumatisme à seize ans et demi !

Pas trop compliqué de deviner de quel ordre.

Il m'est obligé de reconnaître que cette salope fait partie du lot des allumeuses qui a bien eu ce qu'Elle méritait parce qu'Elle le cherchait. C'est à cause de ce type de fille que l'on entend que c'est la faute des femmes si elles se font violer.

Là c'est sûr, j'imagine bien l'ado marchant comme une allumeuse. C'est pas une moche ou une quelconque. si on l'imagine à seize ans avec le même type de comportement, c'est sûr, Elle l'a cherché. Peut-être inconsciemment, mais tout de même. Elle n'a pas l'air trop futée, certes, mais faut pas exagérer...

Par contre si la fille est quelconque, ou carrément grosse et boutonneuse, n'allume pas les hommes, et marche normalement, ne me dites pas qu'elle l'a cherché !!!!

Traumatisme ?

Elle s'en est bien remis visiblement, vu qu'Elle ne peut s'empêcher de draguer toute personne ayant quelque chose entre les deux jambes.

Il fallait voir comment Elle était capable d'arpenter le couloir de l'EEAP, en montant chaque fesse bien haut, chacune son tour, à chaque pas.

Ce n'est pas étonnant finalement, qu'Elle ait été capable de sauter Elle-même sur un homme. En fait, c'est une violeuse d'hommes en quelque sorte. En plus, dans notre monde d'aujourd'hui, Elle peut renforcer son comportement d'allumeuse avec des Snaps (ou textos) chauds. Doublement jouissif !

Dans ma vie, les seules personnes que j'avais vu marcher comme cela, étaient les putes de la rue saint Denis à Paris, rue que mon père empruntait quand j'étais enfant pour couper à travers la capitale...et aussi les putes arpentant les trottoirs dans les films !

Encore un argument pour l'hypothèse de travail dans les bars à putes ! Pourquoi, à plus de trente cinq ans, marcherait-Elle encore comme cela au boulot ? Faut que ce soit une sacrée habitude de vie ! C'est du professionnalisme à ce niveau !

Et puis, il avait bien fallu qu'Elle gagne sa vie jusqu'à trente-deux ans, âge auquel Elle a eu son diplôme après deux ans d'études !

Ou bien Elle a dealé avec le père de son enfant, mais ceci ne nous mène que jusqu'à vingt-sept ans, puisque à ce moment-là, Elle est partie vivre à l'autre bout du monde, abandonnant son enfant...à son père dealer, reconnu comme tel. Il a quand même fait de la prison pour cela, au moins six mois. Quel courage !!! Il y avait vraiment de quoi croire que l'enfant allait être dans des mains sûres !

Lui, l'enfant, n'a pas vraiment eu sa chance...

De vingt-sept à trente-deux ans : trou, qu'a-t-Elle fait ???

Alors, dealeuse, prostituée, ou travail dans les bars à putes...ou tout ensemble ??? Dix ans à côtoyer la drogue de toute façon grâce au père de son enfant...sans compter que mon mari m'a dit qu'au début où il couchait avec elle, elle se droguait encore, à trente-six ans donc, mais tentait de s'arrêter.

Conclusion, vu qu'il m'a dit qu'elle "tentait" alors qu'il me racontait cela sept mois après, cela allait dans le sens qu'elle avait échoué...sinon, il aurait plutôt dit qu'elle s'était arrêtée de se droguer au début où ils couchaient ensemble !

Bref, viol, drogue, pendant probablement dix ou plus de vingt ans, prostitution plus que probable... et je me demande pourquoi j'ai été autant stressée durant l'attente des résultats de ma prise de sang !? Comme situation à risque, c'était difficile d'imaginer pire.

Mais pourquoi se protéger ? La capote, c'est pour quoi alors ??? Ça sert à quoi ce bout de caoutchouc, hein ?

Faut quand même savoir qu'au printemps deux mille dix-huit, je m'étais retrouvée avec un problème gynéco. Certes pas grave vu que j'ai échappé au SIDA et aux MST, je ne sais par quel miracle !

Mais il avait quand même fallu que je me retrouve avec quelque chose d'anormal à ce niveau là, juste au moment où mon mari me trompait...et avait oublié que le préservatif existait !

En plus, vu mon état psychologique l'été qui avait suivi, puis pire encore lors de l'arrivée de l'automne deux mille dix-huit, je ne m'en étais pas occupée. Il m'aura fallu presque un an pour avoir le courage de m'en occuper et être capable de demander à en être soignée. Et quatre mois de traitement, pour finalement apprendre enfin ma guérison début deux mille vingt.

Lié, pas lié ? Pourquoi justement au moment où ? Si cela se trouve, c'est le hasard, et Elle n'y serait pour rien...mais c'est difficile à croire du coup !

Elle a fini par se dire, en avançant dans la vie, qu'il lui fallait un métier, un vrai métier, j'entends. Elle a entrepris des études pour être AMP, Aide Médico-Psychologique, de trente à trente-deux ans...et a eu un emploi dans la structure capable de lui offrir sur un plateau, le pigeon qu'est mon mari !

Travailler lui a aussi permis de récupérer son fils, peut-être ? Elle l'aurait récupéré pour son entrée au collège !

Pourrait-on m'expliquer comment il est possible de récupérer son propre enfant quand on l'a abandonné au bout de trois ans d'attachement, et de plus à un père dealer ?

Je n'ai qu'une explication : elle a couché avec le juge !!! Ou notre système de justice serait encore bien plus pourri que je ne le pense ?

Autre évènement marquant : obligée de se refaire faire les seins suite...à la grossesse. Car un sein bien plus gros que l'autre ! Ça c'est sûr, boire ou conduire, il faut choisir, mais c'est le cas aussi, pour pouvoir enfanter ou continuer à tapiner ?

Les mecs : le père de son enfant, pendant dix ans de façon discontinue. Discontinue seulement à cause du séjour en prison, ou aussi pour d'autres raisons ?

Puis un autre qui a eu l'intelligence de la larguer au bout de deux ans le jour de ses trente ans.

Puis un autre pendant sept ans, celui-là même avec qui Elle était pendant qu'Elle baisait avec mon mari régulièrement à l'hôtel !!!

Ma grande question, c'est quand même : a-t-il découvert plus vite que moi que sa conjointe était menteuse et le trompait ? Ou bien le lui a-t-Elle simplement dit pour pouvoir partir ? Elle a cessé d'habiter avec lui début juillet deux mille dix-huit, louant alors son propre appartement.

C'est pareil, j'avais une autre grande question, en reliant les différentes infos ! Sept ans pour le dernier ça ne pouvait pas coller, ça ne rentrait pas en faisant un calcul mathématique. Deux hypothèses, Elle ne savait pas compter, mais quand même. Même si Elle se montre vraiment cruche, ce serait affolant à ce point-là.

Ou bien deuxième hypothèse, cela est vrai si les dates se croisent. Vous m'avez comprise, si Elle commence avec le suivant alors qu'Elle est toujours avec le précédent, là ça colle. Et en plus, cela correspond à ce qu'Elle a fait en couchant avec mon mari tout en vivant avec un autre homme. Donc, Elle avait commencé avec celui avec lequel Elle était restée sept ans, alors qu'Elle n'avait pas fini avec celui avec lequel Elle était restée deux ans. Il aurait quand même pu me donner leurs prénoms Benoît, ça aurait été plus simple pour en parler ! Je plaisante, bien sûr.

MAIS COMMENT PEUT-ON, croire en une personne qui démontre qu'Elle prend plusieurs hommes à la fois ? Je n'ai qu'une explication, mon mari est devenu comme Elle. D'ailleurs c'est ce qu'il a essayé de faire avec moi ...en restant avec moi, et en continuant à coucher avec moi, tout en me trompant. Il a donc versé dans la polygamie...

Et la numérologie dans tout ça ? De la fumisterie !

Benoît m'avait raconté qu'Elle était à fond là-dedans. Les chiffres le disaient, c'était lui l'élus, c'était sûr. Elle y croyait tellement à fond, qu'Elle n'avait pas pris la peine de virer le précédent avant.

Et surtout, Elle avait continué à draguer un max l'intervenant de l'EEAP, même au mois de juin précédent...précédant ma découverte.

Je me souviens être tombée sur un épisode de grosse drague, alors que je ne faisais pas particulièrement attention à Elle, si ce n'est qu'Elle me faisait honte à se comporter de la sorte au boulot, aux yeux de tout le monde.

Je n'avais évidemment jamais imaginé qu'Elle puisse un jour avoir le moindre rapport avec ma propre vie.

Quand j'ai recollé les morceaux, j'ai réalisé que cet épisode avait eu lieu alors qu'Elle couchait déjà avec Benoît depuis quatre ou cinq mois. Cela montrait bien qu'Elle avait conscience que c'était l'amour de sa vie, qu'Elle allait enfin se poser parce que c'était lui le vrai : quelle crédibilité !

Maintenant qu'Elle n'ose plus draguer, du moins devant moi, ou bien se serait-Elle achetée une conduite au bout d'un certain temps, combien de temps va-t-Elle pouvoir se contrôler ?

J'ai peine à croire que son naturel ait complètement cessé. Si c'est le cas, je ne donne pas longtemps pour que le naturel revienne au galop !

Mais, mais, mais comment je sais tout ça ?

Mon mari s'est "confié" à moi...

Parce qu'il me prenait pour sa seule amie et avait besoin de partager avec quelqu'un ? Dans l'espoir que je prenne pitié d'Elle ? Que je devienne copine avec Elle ?

J'ai eu toutes ces infos, lorsque j'étais au fond du trou, les deux premiers mois. Benoît n'avait rien trouvé de mieux à me raconter, et je recevais toutes ces infos passivement, incapable de réagir à ce moment-là. Depuis, je n'en ai plus eu aucune, bien heureusement. Et d'ailleurs, cela ne m'intéresse absolument pas !

Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu entendre tout ça. Ce que je sais aujourd'hui, c'est que j'aurais préféré ne pas en savoir autant. Si je ne savais pas dans quel hôtel ils avaient fouté régulièrement, hôtel se trouvant sur une route que j'emprunte souvent, cela m'aurait évité de penser régulièrement à leur connerie...

En fait, c'est tout sauf intéressant...la vie d'une salope !

TROISIÈME PARTIE

Quelques flashes sur ma première vie d'adulte...sans enfant

de 1988 à 1999

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

28 Rencontre ou non rencontre ? *De 1988 à 1990*

De rencontre, il n'y en a pas vraiment eu.
Comment est-ce possible ?
Nous étions dans la même classe de terminale l'année scolaire mille neuf cent quatre-vingt-huit-quatre-vingt-neuf.
Je ne me souviens plus de la rentrée.
Il se trouvait que j'étais souvent placée au deuxième rang à gauche face au tableau, et lui était souvent assis le rang devant.

J'aimais sa façon d'être, son humour. Il était plutôt beau garçon, donc inaccessible pour moi pauvre fille extrêmement timide, à l'allure non classique avec ses cheveux frisés.
Nous avons progressivement sympathisé...au point de rire régulièrement ensemble, et de se mettre l'un à côté de l'autre au fond de la classe en philo.
Dès les vacances de la Toussaint je crois, nous nous sommes retrouvés à sortir ensemble en groupe de plusieurs élèves de la classe pour aller au cinéma, ou boire un coup...puis vers le printemps se sont rajoutées les sorties en boîte.

Grande amitié "fille-garçon", qui me convenait plutôt pas mal. J'étais même devenue sa confidente par rapport à ses histoires de cœur, ce qui me faisait à la fois extrêmement plaisir par la confiance qu'il me témoignait, et m'attristait un peu quand je me disais : mais pourquoi pas moi, c'est pas moi qui pourrais avoir cette chance-là !

Jusqu'au jour où...où ça faisait longtemps que je m'étais faite une raison et m'étais dit que son attention amoureuse ne serait jamais pour moi.
Inattendu pour moi, d'autant plus que le bac était passé, que j'allais partir faire mes études à Paris, et lui dans la Creuse à Aubusson.
Prépa aux concours paramédicaux pour moi vu que j'avais choisi le métier de psychomotricienne. Génie Civil pour lui, voie plutôt orientée par ses parents, si j'avais bien compris. Plus de quatre cents kilomètres séparaient les deux villes...

En rentrant d'une soirée ciné, mince je ne me souviens plus du film, il m'a ramenée chez moi, chez mes parents en fait.
Il avait le permis alors que je n'en étais encore qu'à la conduite accompagnée, vu que je n'étais pas encore majeure.
Et là il m'a embrassée, alors que je n'y croyais plus depuis longtemps, même si je l'espérais un peu secrètement.
Donc pas de coup de foudre ! Mais une véritable amitié transformée en relation amoureuse...
Le lendemain du premier baiser, nous partions chacun de notre côté, pour faire notre rentrée, l'un Creusoise, l'autre, Parisienne.

Curieusement, la distance géographique nous a rapprochés, au lieu de nous éloigner.
Nous étions très motivés pour rentrer tous les week-ends chez nos parents à Châteauroux...et nous voir, sortir, partager.
En plus, sympa, nos vacances n'étant pas les mêmes vu la carte scolaire. Nous échangeions : j'allais chez lui dans la Creuse pendant mes vacances, et lui venait chez moi en région Parisienne lors des siennes.

Heureusement aussi, il y avait le téléphone, mais cela a vite cessé vu la facture téléphonique. C'était l'ancienne époque : nous nous écrivions des lettres, manuscrites, envoyées par la poste, ce qui paraît tellement incroyable aujourd'hui !

Et notre couple a perduré malgré le parti pris de nos parents des deux côtés comme quoi cela ne pourrait pas durer : nous étions trop jeunes !

Surprise : lui ne travaillait pas vraiment, passait essentiellement son temps à s'alcooliser avec des copains. Il avait fini par échouer à ses exams...pour finalement me dire au printemps qu'il allait complètement changer son fusil d'épaule niveau études. Le Génie Civil ne lui plaisait pas. C'était kiné qu'il voulait faire.

Je ne l'avais pas du tout vu venir, et me demandais d'où il pouvait sortir une idée pareille.

Je l'ai soupçonné d'avoir fait ce choix essentiellement pour me rejoindre à Paris. Cela m'a même stressée de me dire qu'il avait choisi cela pour moi, et pas vraiment pour lui. Je craignais que cela ne tienne pas debout, et n'aboutisse à rien.

J'étais étonnamment déçue, car, dans ma tête, il allait être diplômé dans à peine plus d'un an, ce qui aurait permis son autonomie financière et de me rejoindre à Paris. Je supposais que dans son domaine, il aurait eu facilement du boulot en région Parisienne.

Dans un second temps, j'ai dû reconnaître que c'était sympa qu'il me rejoigne dès la rentrée suivante à Paris. Une année de perdue pour lui quand même, quel dommage ! De plus, cela nous menait à, au moins trois ans pour moi, quatre pour lui, avant d'atteindre une autonomie financière. Cela me paraissait trop, trop, trop long...

Histoire de compliquer, en même temps, mes parents avaient déménagé en région Parisienne. Je perdais mon indépendance en semaine. Fini le studio loué au meilleur ami de mon père !

Par contre, fini aussi la galère pour rentrer à Châteauroux les week-ends, vu le temps réel de transport qu'il y avait. Marche d'une vingtaine de minutes, train de banlieue, métro, train de grandes lignes, voiture, était le programme dans le sens retour au bercail ! Je ne sais même plus combien de temps cela prenait en tout.

Benoît allait faire la même prépa aux concours paramédicaux que moi, avec un an de décalage.

Pour ma part, j'avais réussi les concours, et heureusement avais eu mes écoles sur Paris. C'est vrai que cela aurait pu ne pas être le cas.

J'étais très fière, j'avais été reçue dans la plupart des écoles. Et j'avais même obtenu la deuxième place dans le classement pour deux écoles.

29 : 1990-1991 : deuxième année ensemble, enfin tous deux en région parisienne !

Des moments assez difficiles du fait de ma dépendance financière et géographique parentale, et de la proximité impossible de ma moitié...

Lui vivait dans une coloc à Montrouge dans un appartement au fond d'une "cour-jardin" d'un particulier. Une grande dépendance à l'étage au-dessus d'un atelier, un deux pièces. Benoît vivait dans le salon et dormait dans le canapé lit. Une Charentaise, faisant la même prépa que lui, donc la même que moi également l'année précédente, vivait dans la chambre. Elle visait d'ailleurs le concours de psychomot. Cuisine et salle de bains étaient à partager.

De mon côté, mes parents venaient d'acheter une maison neuve dans un lotissement à Rungis, de l'autre côté de l'autoroute par rapport à l'aéroport d'Orly. Neuvième déménagement de ma vie avec mes parents, à dix-huit ans, plutôt bientôt dix-neuf vu que je suis de début novembre. Je n'ai pas réussi à investir cette maison. Trop neuve, trop banlieusarde, trop : "plus pour moi". Mon cœur était ailleurs. Pourtant j'ai essayé quand même. Je ne suis pas sûre que mes parents l'aient perçu.

Et puis c'était beaucoup trop tentant pour moi d'aller vivre à Montrouge, banlieue plus proche et plus accessible pour se rendre à Paris intra-muros tous les jours : que du métro. Alors qu'à partir de Rungis, c'était le RER D, pas le plus joyeux ! Sans compter le trajet lui-même de la maison jusqu'au quai du RER. Il fallait passer sous les rails dans un tunnel tout tagué faisant mal famé. Stress pour ce trajet quotidien, sans compter que c'était mal desservi.

Je passais le maximum de temps à Montrouge en dehors des cours, et petit à petit notre vie de jeune couple se construisait. Mais il y avait souvent l'impératif de devoir rentrer chez mes parents le soir, qui trouvaient très justement qu'ils servaient trop d'hôtel.

Je me souviendrai toujours de ma mère, qui, un jour pas comme un autre, a eu l'intelligence de se rebeller, et de me dire un truc du genre :

"Je ne suis pas ta bonne, maintenant, c'est toi qui fais ton repassage."

Peut-être a-elle cru m'embêter, mais moi j'ai trouvé cela "normal". Normal d'apprendre à repasser à mon âge. Je n'avais jamais compris pourquoi elle ne m'en avait jamais demandé plus auparavant, et particulièrement, pourquoi elle ne m'avait jamais vraiment sollicitée autour de la cuisine, la confection des mets ! Par contre, cela faisait longtemps que je faisais le ménage dans ma chambre...côté activités ménagères.

Le repassage m'a toujours barbée, mais je trouvais ça normal.

J'ai d'ailleurs fini par trouver une solution pour ne plus repasser, plus tard, dans ma vie de famille. Je ne repasse plus depuis fin juillet deux mille onze, je raconterai plus tard pourquoi.

Le problème à ce moment-là, était le suivant. Comment ne pas vivre avec celui que j'aimais qui créchait seulement à une dizaine de kilomètres de chez mes parents ? Et même en ce qui concerne nos lieux d'études, ils étaient plutôt opposés dans Paris, lui seizième arrondissement, et moi treizième, ne permettant pas que l'on se voie en journée !

Je ne gagnais pas d'argent, mais pensais avoir la maturité suffisante, et avais l'envie totale, naturelle, de vivre en couple avec Benoît. Comment faire, comment le faire comprendre à mes parents ? C'était très compliqué.

Je me souviens de ces moments répétés de séparation à Montrouge en soirée...puisqu'il fallait souvent que j'aille dormir à Rungis. Enfin moi je le ressentais comme "souvent". Cela créait des tensions dans notre couple.

En effet, nous nous retrouvions souvent chez lui pour la fin de l'après-midi, lorsque nos cours étaient finis, et je repartais ensuite.

A partir du deuxième trimestre, naturellement, je me suis mise à habiter de plus en plus à Montrouge, pour y habiter quasi complètement au bout d'un an.

Culpabilisant puisque je ne payais pas de loyer, c'est moi qui faisais tout le ménage toutes les semaines de la coloc, du salon et des communs, cuisine, salle de bains, et couloir. Seule la chambre de la charentaise n'était pas faite par moi. D'ailleurs, je trouvais cette coloc très crade, vu l'état de la cuisine, et surtout de la salle de bains.

Cette année-là, il y a eu deux incidents de parcours, je m'en souviens très bien...

Je ne sais plus quand cela s'est passé, je dirais le deuxième trimestre de cette année-là. A force de tensions du fait d'être obligée de rentrer certains soirs chez mes parents, nous nous déchirions.

Un jour Benoît m'a frappée, du fait de cette impossibilité à être complètement libre de l'organisation de ma vie va-t-on dire.

Il m'avait quand même laissée sur le carreau en pleine rue de Montrouge. Je me demande si je n'avais pas perdu un peu connaissance sur le coup, car je me revois très bien relever la tête et voir Benoît disparaître au coin de la rue, pour ne pas y reparaître, sachant qu'il y avait eu un "blanc" auparavant. Pas de souvenir de ma chute elle-même !

Je lui en ai beaucoup voulu, et pas à la fois. Heureusement, j'ai pu me relever, et rentrer chez mes parents. Je me suis retrouvée avec un bel œil au beurre noir.

Je me demande si ce n'est pas la seule fois où j'ai menti dans ma vie. J'ai raconté que j'étais dans le métro, et que deux "copains" se battaient. L'un avait esquivé le coup de l'autre, qui, du coup, avait fini son élan dans mon œil.

Ça aurait parfaitement pu être vrai, quand on connaît l'ambiance des transports parisiens ! Quelqu'un m'a-t-il cru ?

Cet incident m'avait fait un peu douter de notre relation, mais cela s'était arrêté là.

Et voici le deuxième incident de parcours...qui m'avait également fait douter de ma relation avec Benoît.

C'était en effet cette même deuxième année que nous étions ensemble, mais je ne sais plus du tout quel trimestre de l'année scolaire cela avait pu avoir lieu.

Benoît avait réussi à m'obliger, par emprise psychologique que je n'arrive pas à me remémorer suffisamment, à me faire couper les ponts avec mes seuls vrais trois amis.

Il m'avait carrément fait les appeler au téléphone pour leur sortir un truc du genre :

"On n'a plus rien à voir ensemble, c'est pas la peine de me recontacter, nos rapports s'arrêtent aujourd'hui."

Je me souviens m'être opposée, avoir résisté un max, mais il avait fini par obtenir de moi ce qu'il voulait. Je me demande vraiment comment ? Là, je peux confirmer que l'amour rend aveugle.

Mais je me souviens très bien en avoir souffert, culpabilisant, et ne comprenant pas pourquoi il avait besoin de me faire faire cela.

Je lui en ai voulu, mais me suis sûrement contenue, et le temps a effacé...mais pas complètement, la preuve !

Dans ces trois amis, il y avait mon amie de lycée avec laquelle je m'étais plutôt éloignée, car n'avait pas apprécié ses dernières attitudes à mon égard.

En plus, elle était à Châteauroux, et moi je vivais à Paris. Je ne voyais pas vraiment la nécessité, vu que notre éloignement était géographique également.

Il y avait également une amie de collègue de la région du Mans, que je ne voyais plus depuis un moment. Je n'avais pas compris non plus.

Et il y avait un jeune homme, avec qui j'étais très bonne amie depuis la fin de la troisième, ou la fin de la seconde, je ne sais plus. Je ne le voyais que ponctuellement lorsque je venais à Paris. On s'écrivait régulièrement.

Là, j'avais compris, c'était de la jalousie puisque c'était quelqu'un de son sexe et de notre âge.

En même temps, j'avais spontanément pris mes distances avec cet ami depuis que j'étais en couple, ne l'avais pas revu. Nous devions encore être en correspondance de temps en temps, c'était vrai, mais il n'y avait pas plus. A mon avis, le problème venait du fait que maintenant j'étais sur Paris moi aussi.

Benoît n'avait pas idée de mon sentiment de fidélité, même en amitié.

Je l'avais fait la mort dans l'âme, l'appeler et l'éconduire de façon malpropre pour une simple amitié.

Je culpabilise encore. Il est vrai qu'il aurait peut-être été ma moitié, si Benoît ne m'avait pas déjà "prise" ? En tout cas, je n'ai jamais repris contact.

J'espère qu'il aura pu rebondir facilement, cet ami, et qu'il aura eu droit à une vie plus satisfaisante que la mienne à ce jour.

30 1991-1993 : jusqu'à mon DE (Diplôme d'État)

Je ne me souviens de rien de bien particulier...de belles années d'étudiants, faisant leurs courses à Ed, mangeant des boîtes de conserve, sortant régulièrement avec les amis, allant au cinéma très souvent, car nous étions tous deux fans de cinéma.

Cette passion nous avait déjà rassemblés alors que nous n'étions qu'amis en terminale.

Nous avons profité de toutes sortes de salles parisiennes, les grandes comme les petites, car nous faisons aussi bien dans l'art et essais, que dans le cinéma du tout venant dans les plus grandes salles.

Une seule chose est sûre, nous n'avons jamais vu un film autrement qu'en VOST. Le cinéma était notre plus grand budget loisirs, nous y allions en moyenne une fois par semaine.

Nous faisons aussi les sorties de festival pour croiser les stars, nous en avons donc aperçu un certain nombre de connues.

Le resto aussi, nous en profitons...c'était encore abordable au niveau prix à cette époque-là !

Et les concerts...certains inoubliables ! Nous avions en gros les mêmes goûts musicaux.

C'est ainsi que nous avons découvert certaines stars avant qu'elles ne soient connues. Je pense à Arthur H alors qu'il débutait, que nous avons vu au Passage du Nord Ouest, assis à une table à quatre mètres de son orchestre, un soir où Manu Di Bango n'a jamais pu rejoindre la salle. Il avait eu des problèmes avec la police, c'est ce que l'on nous a dit.

Pour rester dans la famille, je pense au concert de Jacques Higelin, le père. Son meilleur concert, puisque nous l'avons vu ensemble au moins quatre fois, était lors d'une de ses dernières au Grand Rex, juste après la naissance de sa fille Izïa, devenue connue depuis. Quel bonheur pour lui d'être à nouveau papa, avec encore plus une pêche d'enfer que d'habitude, le roi de la scène...qui a voulu partager avec son public sa joie, et a fait durer le concert plus de cinq heures : un record ! En plus dans un lieu superbe qu'est le Grand Rex, avec ses grands sièges en velours confortables, et de la place devant qui permettait d'avoir suffisamment d'espace pour se lever et danser. Comment ne pas danser avec le grand Jacques ?

Et il y a aussi eu le pire concert de ma vie : celui des Pink Floyd. Pas les vrais, ceux de David Gilmour, au château de Chantilly. Le château, nous ne l'avons jamais vu. Nous étions dans un champ sans fin, avec une scène en plein milieu de rien. Plein d'effets lumineux, un écran pour montrer la scène, mais surtout l'ambiance la plus pourrie jamais vue à un concert. Pourquoi ? Les gens s'agressaient à coup de bouteilles ou de canettes de bière. Obligés de passer son temps à esquiver, impossible d'être complètement dans le concert vu la sale ambiance !

Je me souviens des choristes : impressionnant, sacrées voix, ce fut le meilleur. De toute façon, je le savais en tant que fan des Pink Floyd : sans Roger Waters, point de Pink Floyd.

Nous avons aussi vu Rod Stewart à Bercy...dans le genre star internationale. Dommage, j'avais un gros rhume qui m'avait un peu gâché la soirée.

Et puis il y a eu aussi d'autres découvertes dans le domaine de la scène, mais côté humour, comme Eric et Ramzy...avant qu'ils ne soient connus eux aussi, au tout début de "Les Mots". La salle était pleine, le public ne s'y trompait pas, tout le monde était mort de rire du début à la fin. Deux fois, nous les avons vus.

Et puis l'enterrement de Serge Gainsbourg au cimetière du Montparnasse, avec toutes les stars défilant...

Bref, la vie parisienne, dont nous nous nourrissions à deux.

Patin à glace.

Parties de bowling.

Aquaboulevard.

Bars à bières...

Toutes ces dernières activités avec nos meilleurs amis.

Entre autre, il y avait un couple "kiné-psychomot", comme nous. En fait, eux deux, les garçons, étaient dans la même promo de kinés, en école privée. Nous deux, les filles, étions toutes deux "à la Salpê", comme on disait, mais j'avais une année d'avance sur tout le monde !

Nombreuses soirées ensemble, avec d'autres amis aussi.

Finalement une vie de couple et d'étudiants assez harmonieuse.

31 Petit point sur les études...

...parce que cela forge une personnalité.

Côté kiné...

Benoît n'était pas un fondu d'études, mais il faisait le minimum nécessaire. Il semblait plutôt agréablement découvrir le métier de kiné.

Je lui ai servi de cobaye quelques fois. Cela pouvait être agréable pour les massages, et encore, vu sa force parfois, c'était plutôt douloureux...je sentais un petit côté pervers, sans que cela soit pathologique pour autant, mais avec une certaine jouissance à faire souffrir un peu autrui physiquement quand même, soi-disant dans le sens "du mal qui fait du bien".

Je me souviens d'un travail plus poussé sur les muscles de la jambe...et de lui avoir fait révisé son anatomie, ce qui me permettait d'améliorer un peu mon niveau, désastreux dans ce domaine.

D'autre part, il avait sympathisé avec ses collègues de promo, aussi avec un patient, qui avait fait partie de notre principal cercle d'amis.

Je ne suis pas capable d'en dire plus. Son univers restait quand même assez à distance.

Côté psychomot...

Je jouais plutôt l'anonymat à la Salpêtrière.

Déjà en couple, je ne tendais pas vraiment à rechercher de réelles amitiés. J'ai eu des copines de promo, mais sans plus, avec lesquelles j'ai rarement fait quelque chose à l'extérieur. Je n'ai pas eu plus d'atomes crochus que cela.

Ma meilleure amie, Céline, était l'étudiante en psychomot l'année précédant la mienne, petite amie du meilleur ami de Benoît, Anthony. Tous deux s'étaient rapidement rapprochés au début de leur première année de kiné. C'était très pratique du coup, en nous voyant les deux couples, nous étions comblés.

Quatre jeunes, deux étudiants en kiné, deux étudiantes en psychomot, cela avait un côté marrant : nous nous étions vraiment très bien trouvés, et pouvions aussi parler "professionnel" entre nous. C'était sans fin lors de nos soirées à quatre !

Il m'aura fallu toute la première année d'études pour comprendre en quoi consistait le métier de psychomotricienne, ce qui correspond à une moyenne, c'était reconnu. Une fois que j'ai eu compris, j'ai su que je ne m'étais pas trompée, mais que je n'avais pas choisi la facilité sur trois plans.

Devoir côtoyer des personnes en grande souffrance avec, parfois, souvent, tout est relatif, des situations de vie pas possible : c'était le premier point difficile.

Deuxièmement : devoir combattre ma timidité maladive. Je devais avoir envie de sortir de cela, au moins inconsciemment. Ceci dit, à travers cette formation, et vu le type de profs que j'avais, c'était un peu violent. Psychomot, tu dois t'assumer à tous les niveaux, corporellement, mentalement, savoir maîtriser tes émotions, et ne pas avoir peur du ridicule. Salvateur certes, mais il y a eu des moments vraiment difficiles. Ceci dit, je remercie le prof que tout le monde craignait, et qui m'a permis de cheminer le plus à ce niveau.

Troisièmement, je ne devais pas être la reine dans les exercices de coordinations et dissociations, surtout lors des exercices de rythme très poussés que nous faisions. Je ramais un peu, mais

m'accrochais, et ai été obligée de progresser à force d'expérimenter. J'ai aussi dû accepter d'être en difficulté psychomotrice !

J'ai aussi été marquée par plusieurs de mes stages, expériences très enrichissantes et parfois bouleversantes. Cela vous met de plein fouet dans la vraie vie, difficile de se cantonner au monde des bisounours... Je ne citerai que les deux stages marquants de deuxième année de psychomot...et celui de troisième année.

Stage obligatoire en psychiatrie en deuxième année de formation.

Je me suis retrouvée à Sainte-Anne, dans un service adulte fermé n'accueillant que des maniaque-dépressifs dits "désespérés", ceux pour qui tous les traitements avaient échoué et pour lesquels le dernier recours était la sismothérapie. La quoi ? Les électrochocs, dit simplement.

Dès le premier jour, cela ne faisait pas une heure que j'étais arrivée dans le service, où il n'y avait pas de psychomot d'ailleurs, que je me suis retrouvée appelée pour aider absolument, car on manquait de personnel. Aider à quoi ? A maintenir la personne physiquement afin qu'elle ne bouge pas pendant la "sismo".

Je ne décrirai pas. C'était violent, à tous les niveaux.

Ce qui avait été rassurant, c'est que le lendemain, j'avais été rendre visite à cette fameuse patiente, qui m'avait dit à quel point cela lui faisait du bien. Dommage qu'elle doive y retourner tous les six mois, car cela perd de son efficacité au fil du temps, m'avait-elle précisé.

Deuxième événement marquant de ce stage, l'entrée en force d'un jeune patient de vingt ans, dit super intelligent car précoce, et faisant de hautes études. Je ne sais plus lesquelles mais genre prépa ingénieur. Il était déjà connu du service. Il était en crise, avait été hospitalisé "d'office". Il avait mon âge. Cela m'avait plus que fait réfléchir.

Autre stage, dans un IME (Institut Médico-Éducatif) en plein Paris, celui qui reçoit tous les autistes dont personne ne veut, sous-entendu, dont les autres institutions ne veulent pas !

Très formateur. Ma vision de l'autisme vient de là. Rien à voir avec les TSA (Troubles du Spectre Autistique) dont on parle aujourd'hui, je parle des vrais autistes, déficients profonds. Pas non plus les Asperger, non, le type "autisme de Kanner", avec comportement stéréotypé, absence ou quasi absence de communication et d'interactions sociales, auto et hétéro-agressivité...

Quelques "unités de vie", cinq ou six je crois, de sept enfants chacune, avec la volonté de mettre en place le TEACCH (méthode d'éducation structurée pour enfants et adultes autistes, TEACCH signifiant Treatment and Education of Autistic and related Communication Handicapped Children), dans des conditions à peine acceptables vu la taille des locaux.

Une psychomotricienne y travaillait à temps partiel : elle n'était pas là le jour de mon stage, le mercredi matin.

Il fallait marcher un moment pour accéder à cet IME, à partir de la station de métro, je ne saurais quantifier. Par contre, je me souviens très bien que dès la sortie du métro, aérien à ce niveau-là, mes poils se hérissaient sur moi du fait que j'entendais les cris des enfants dans la cour. De ces autistes !

Lorsque je rentrais dans les locaux, j'avais envie de faire comme certains d'entre eux, de me boucher les oreilles. Les cris étaient stridents, ou bien lancinants, certains enfants étaient perchés en haut des armoires lorsque l'on rentrait dans les locaux.

Aucun n'avait de langage, aucun ne regardait autrui en face. Tous avaient de l'auto-agressivité, quand ce n'était pas de l'hétéro-agressivité lorsque l'on tentait de rentrer en relation avec eux, que ce soit pour des raisons ludiques, rééducatives, ou "vitales", comme les faire manger par exemple.

Premier jour, je m'étais retrouvée dans cet univers parfaitement inconnu, seule. Personne n'avait le temps de m'expliquer ou de m'accueillir. Tout, ou presque, se faisait dans l'urgence :

"S'il te plaît, peux-tu m'aider à..."

...de la part des professionnels. C'est comme cela, que le midi, je me suis retrouvée à rester au "repas thérapeutique", par manque de personnel. Ce fut régime ce jour-là, entre les mains baveuses et baladeuses dans les assiettes de tout le monde, les cris et les crises, sans compter la difficulté à nourrir cette population : j'en avais eu l'appétit coupé.

Et j'étais partie reprendre mon métro avec les cris des enfants me poursuivant jusqu'à la station de métro. Tellement pas perturbée que j'avais repris le métro dans le mauvais sens !

Puissant comme stage, et c'est là qu'est née ma première passion, pour une population jusqu'alors inconnue pour moi...

Après le difficile, le beaucoup plus simple...lors de mon stage de troisième année. Récompense à mes bons résultats aux partiels de deuxième année, j'avais atterri dans un des meilleurs lieux de stage Parisien. Telle était la réputation de ce lieu, et je ne peux que confirmer : un endroit, où on apprend réellement à être psychomotricien ! Deux ou trois jours par semaine, stage sur toute l'année dans une institution n'accueillant que des enfants handicapés moteurs, essentiellement des IMC, Infirmités Moteuses Cérébrales, en externat, et à la semaine.

Un vrai service de rééducation avec plusieurs kinés (les plus nombreux), plusieurs ergos, plusieurs orthophonistes, et quatre psychomotriciens, un homme et trois femmes ! Nous étions quatre stagiaires "psychomot" troisième année, deux de la Salpêtrière, deux autres provenant de l'école privée (celle où j'avais fait ma prépa).

C'est là que j'ai trouvé ma première vocation : travailler avec les IMC, enfants d'intelligence quasi normale, avec un handicap moteur limitant franchement l'autonomie physique, ayant des conséquences dans les activités de la vie quotidienne, et pouvant parfois limiter la communication verbale.

C'est comme cela aussi, que je me suis retrouvée à aider des enfants à tirer à l'arc, alors que je n'en avais jamais pratiqué personnellement...et que j'ai appris à connaître mon "référént mémoire", qui n'était pas mon maître de stage.

Quelqu'un de très disponible, de passionné par son métier de psychomotricien, et dévoué aux stagiaires. Prêt à passer des heures à débattre avec nous autres, étudiants, dans tous les domaines de la psychomotricité. Mon mentor...

En plus, ce n'était pas n'importe qui. Il était connu, là-bas, dans son pays d'origine, en Martinique, en tant que chanteur. L'année où j'ai fait mon stage, il enregistrait son premier album dans un grand studio parisien, qu'il fréquentait la nuit quand il était libre, croisant Souchon ou Voulzy au petit matin.

Pour notre fin de stage à tous quatre, étudiants de troisième année, il nous avait offert son premier album, en cassette audio. Oui, je sais, la préhistoire... Mais qu'est-ce que j'étais contente ! Heureuse j'ai été aussi, de l'entendre chanter sur scène au Bataclan pour les vingt ans de la psychomotricité, un an plus tard.

Un grand bonhomme à tout point de vue. Il m'a beaucoup appris sur la psychomotricité, et du coup pas mal aussi sur la vie. J'ai gardé contact avec lui dans un premier temps, puis cela a cessé avec sa maladie et mon départ en province.

Je l'écoute toujours chanter, sa voix est restée, malgré la maladie qui l'a emporté. Et son esprit est toujours là dans mon quotidien de psychomotricienne.

32 *Été 1993. Ce qu'a changé mon DE de psychomot...*

Un appart, un deux pièces...

Enfin la possibilité de travailler et de gagner de l'argent ! Et par conséquence, de pouvoir adopter mon, notre, premier chat. J'avais toujours gardé à l'esprit cette motivation pour tenir jusqu'au DE.

Enfin la possibilité aussi d'avoir un logement ensemble, officiellement, il était temps.

Et il était temps car il y avait des problèmes de fuite dans la toiture de la coloc à Montrouge. Quand nous étions réveillés la nuit parce qu'il pleuvait sur nous alors que nous dormions sur le matelas du canapé lit posé par terre pour plus de confort, nous devions, en plein milieu de la nuit, déplacer le matelas pour arriver à trouver trois-quatre mètres carré au sec. Et les nuits où cela précédait des examens officiels pour l'un ou pour l'autre, cela nous énervait considérablement. Surtout que, visiblement, le problème s'aggravait de jour en jour, et une solution trouvée une nuit s'avérait à revoir dès la nuit suivante. Pas de chance, il devait pleuvoir plutôt la nuit à ce moment-là...

Passage de mon DE : même si je me suis faite laminer par une psychomotricienne de l'INJA (Institut National des Jeunes Aveugles) lors de la soutenance de mon mémoire, je l'ai eu mon fameux DE, du premier coup !

En même temps, mon référent mémoire n'avait pas eu de doutes, lui.

Avec Benoît, nous avons pu nous lancer dans la recherche d'un appart deux pièces à Paris intra-muros, ce qui nous semblait la meilleure solution en accessibilité pour pouvoir aller travailler partout en région parisienne, aussi bien pour moi en vue d'un travail réel, que pour ma moitié qui pouvait aussi se retrouver n'importe où en stage de troisième année. Ceci représentait malgré tout un mi-temps pour lui.

La course à la location Parisienne, et non à l'échalote ! C'était quelque chose.

Resituons, c'était le début des années quatre-vingt-dix, internet n'existait pas. Agences, réseaux de locations, tout sur papier. On appelait des cabines téléphoniques...puisque le téléphone portable n'existait pas non plus, et que nous n'avions pas de téléphone fixe vu les prix exorbitants des communications à l'époque.

Les rendez-vous en file d'attente dans les escaliers, le premier qui se décidait et qui avait un dossier qui plaisait à l'agence était le gagnant du jour. De bonnes garanties financières étaient indispensables, heureusement que nos parents avaient les moyens.

Nous avons visité de tout, parfois des logements dans un tel état, que l'on se demandait comment cela pouvait être possible que l'agence puisse croire qu'elle allait réussir à louer. Une insalubrité inimaginable ! Nous avons fini par avoir le coup de foudre pour un appart au deuxième étage sans ascenseur, donnant sur une cour à l'arrière d'un immeuble.

Chance, l'ordre de la visite nous avait été clément, car les deux couples derrière nous étaient également intéressés. Mais notre dossier avait plu, et l'ordre de prise de rendez-vous fut respecté.

Enfin chez nous. Pouvoir dormir la nuit, au sec, sans être réveillé par la pluie. Et en plus en plein Paris, au pied du métro et du RER, car nous étions dans le vingtième, vers la place de la Nation.

Un boulot...

Recherche de boulot à enchaîner pour ma part, j'étais confiante. Mais cela a été plus long et difficile que je ne l'avais anticipé.

Cent candidatures papiers sur Paris et la région parisienne, ça en faisait du papier à envoyer, CV et lettre de motivation à chaque fois.

Une petite dizaine de touches, quelques entretiens, dont un pour du travail à Goussainville. Cela m'enthousiasmait, car c'était avec des enfants IMC essentiellement. En service de soins à domicile, à trois quarts temps.

J'avais fini par être rappelée, mais cela avait pris du temps. Normal, ma candidature leur avait plu, puisque je sortais d'un stage d'une année à mi-temps avec la même population, mais on me trouvait trop jeune. Je n'avais pas vingt-deux ans ! Et en plus en intervention à domicile, avec beaucoup d'autonomie à avoir. On m'avait ensuite raconté lors de mon embauche qu'ils hésitaient entre ma candidature et celle d'une femme "mûre". Ils avaient opté pour cette dernière, qui avait fini par se désister. D'où leur appel tardif.

J'ai signé mi-septembre, et commencé dans la foulée.

Un chat...

Le jour où j'ai signé mon contrat de travail, nous avons adopté un chat...notre premier bébé en quelque sorte. J'y crois à cette interprétation. C'était mon rêve depuis toujours, être autonome financièrement pour pouvoir adopter un animal rien qu'à moi. C'était vraiment une de mes motivations pour tenir le coup durant les études.

Ce jour-là, j'avais donc appelé une association mettant à disposition des chats à l'adoption, dont un chaton de deux mois. C'est Benoît qui avait trouvé l'annonce.

Lorsque nous étions arrivés dans ce trois pièces parisien, d'une femme seule hébergeant une trentaine de chats pour l'association, j'avais cru tomber à la renverse....vu l'odeur dans l'appartement ! J'adore les chats, mais n'irais jamais jusque-là.

Benoît était avec moi, totalement en accord pour cette démarche. Autant cela n'avait pas été un vrai coup de foudre entre nous, autant ça l'a été entre ce chaton et moi, qui ne venait que vers moi.

Repartis avec le chaton, nous l'avons baptisé Woody en référence à un titre de film de Woody Allen, cinéaste que nous apprécions beaucoup tous les deux.

Ce que nous ne savions pas, c'est que nous ne remportions pas que le chat chez nous, mais aussi la Gale, la Teigne, et le Coryza.

Passons sur ces détails qui ont fait qu'un certain nombre des proches du chat se sont retrouvés avec la Teigne. Le chaton a eu droit à de nombreux bains avec un produit pour le soigner, ce qui a amené ce dernier...à ne pas détester l'eau, non, au contraire, à l'aimer...au point de m'accompagner tous les soirs sur le bord de la baignoire pendant que je me douchais, une fois qu'il n'a plus eu le droit à ses propres bains quotidiens. Voyeurisme, diront certains !

Nous étions tellement attachés l'un à l'autre avec ce chat, qu'il passait le plus clair de son temps sur mes genoux dans la journée quand j'étais là, ou dans mes bras pour dormir. Littéralement dans mes bras !

Il jouait aussi à attraper les pieds dans le lit, ce qui lui avait valu de se retrouver projeté sur le mur de la chambre, un jour où Benoît avait craqué.

Il était très doué pour ouvrir les portes. Il sautait sur les poignées, ce qui ne permettait pas toujours beaucoup d'intimité...

Un jour pas comme un autre, il est passé par la fenêtre du deuxième étage, vraisemblablement pour essayer d'attraper un pigeon au vol.

Tombé dans le jardin privatif d'un particulier deux étages plus bas, entouré de murs de trois, quatre mètres de haut. Bien sûr, le propriétaire n'était pas là.

Et Woody était blessé à une patte, cela se voyait franchement, même vu de deux étages plus haut. L'animal se planquait, par peur...de l'inconnu peut-être.

Les croquettes ont volé par la fenêtre pendant au moins quarante-huit heures. Il a fallu que je résiste à l'envie d'appeler les pompiers. Au bout de quelque temps, le mot glissé sous la porte du propriétaire a porté ses fruits.

Un vieux monsieur, tout embêté, vivant seul au rez-de-chaussée, et qui avait dû s'absenter quelques jours, était venu se présenter à notre porte afin que nous entreprenions le sauvetage du chat. Il était profondément désolé de n'être pas rentré plus tôt, lui-même amoureux des chats, et écrivain !

Quand je pense que je n'ai jamais cherché à savoir qui c'était, moi, véritable lectrice de romans...sauf depuis l'effondrement de ma vie. Eh oui, pas d'internet à l'époque pour obtenir une réponse immédiate à toute curiosité. J'avais son nom, mais l'ai oublié depuis. Je ne saurai jamais de qui il s'agissait.

Notre bébé Woody, qui avait grandi très vite malgré tout, nous suivait partout. Il a connu les week-ends chez mes parents à une dizaine de kilomètres, ou chez mes futurs beaux-parents, à plusieurs centaines de kilomètres de là... ou les vacances, carrément, dans le Var, lorsque nous profitons de la résidence secondaire de mes parents à Lacroix Valmer.

33 1993-1995 : double vie

...quand on travaille avec sa moitié encore étudiant.

Deux belles années harmonieuses, mais crevantes. Se faire des soirées étudiantes et prendre le lendemain matin, métro, puis RER, pour récupérer une voiture de service et sillonner le Val d'Oise toute la journée, faut vraiment être jeune pour résister !

Je ne me souviens même pas avoir souffert d'endormissement au volant en même temps.

Double vie harmonieuse au niveau de la vie de couple, mais quand même, un rythme hyper fatigant.

J'avais une heure quinze de trajet en moyenne, matin et soir, quand tout allait bien. C'est à dire à certaines périodes, rarement. Entre les problèmes de transport habituels (problèmes horaires), et ceux dus à la délinquance, aux grèves, aux intempéries, au suicide sur la voie...rares étaient les jours de seulement deux heures trente de trajets !

Il y a eu la fois où deux gars avaient commencé à se battre dans mon wagon, pour finir sur le quai, et sortir alors leurs couteaux. Certes, c'était de l'autre côté de la fenêtre, mais juste à mon niveau. L'un avait été projeté par l'autre contre ma fenêtre, j'avais eu plus que peur.

Le jour où je suis arrivée au service et que presque toutes les voitures étaient cramées sur le parking où nous garions les voitures de service, c'était plutôt moyen comme réveil aussi.

Et puis il y a aussi eu la fois où deux bandes rivales s'étaient affrontées la veille à coup de fusil...du coup les voitures sur le parking du service étaient toutes criblées de trous de balles. Moi je connaissais cela dans les films, pas dans la réalité.

Le plus marquant, finalement, a peut-être été le jour où je devais reprendre la voiture de service à la gare de Goussainville, et que je l'ai retrouvée en lévitation...sur quatre moellons ! C'était perturbant cela aussi. Il n'y a qu'une seule roue de secours par voiture, pas quatre !

Et il y avait aussi eu cette fameuse semaine de neige et de grève en même temps : cumul compliquant plus que sérieusement la vie !

Il fallait trouver une solution pour pouvoir aller travailler quand même.

L'employeur, en région parisienne, est plus cool qu'en province sur la ponctualité, mais y a quand même des limites.

Une semaine mémorable, parce que neige inhabituelle car abondante...et que j'avais ma tante Chantale habitant dans le val d'Oise, qui m'avait hébergée...avec bonheur je dirais. Vu que mon employeur était compréhensif, et voulait justement que ses employés viennent travailler tous les jours, il m'avait laissé la voiture de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre, puisque je restais dans le département. Je crois avoir déjà raconté un peu ce séjour.

Mis à part ces quelques complications, je découvrais mon métier enfin en tant que professionnelle.

Je dois dire que travailler en Service de Soins à Domicile est très formateur. Autonomie implicite, capacité à gérer les relations avec les familles, savoir lire un plan, s'adapter à n'importe quel espace selon le logement, tolérer la fratrie dans les pattes parfois, remonter le moral de la mère qui vient d'apprendre une mauvaise nouvelle supplémentaire concernant le handicap de son enfant, gérer les relations avec le milieu scolaire, y trouver des salles pour des séances, créer des projets de groupes, etc.

Un réel enrichissement, c'est ce que cela fut pour moi. Ce poste me plaisait beaucoup.

Ma population fétiche, les IMC, des collègues très sympas, et soutenant lors de difficultés avec la cheffe de service. Que demander de plus ?

Et même pas mal de congés, vu que c'était la convention soixante-six.

Et, encore mieux, régulièrement une petite augmentation de mon temps de travail. J'ai commencé à trois quarts temps, et j'ai fini deux ans et demi plus tard à quatre-vingt-dix pour cent.

Pendant ce temps-là, Benoît poursuivait, avec une petite rallonge, en redoublant sa troisième année.

Et puis échec au DE en juin, rattrapage de septembre en vue.

Côté double vie, Benoît en avait une également, si on veut, vis-à-vis de ses parents.

La rencontre avec son pote Anthony avait eu un inconvénient. Ce dernier fumait et avait eu une mauvaise influence sur Benoît qui s'était mis à fumer progressivement.

Je me souviens encore de mon avertissement lorsque Benoît avait atteint trois à cinq cigarettes par jour.

"- Tu es bien parti pour tomber dans le piège. Bientôt tu seras un réel fumeur, tu ne pourras plus t'arrêter, ni revenir en arrière. C'est un engrenage, tu devrais te méfier, je sens que cela devient déjà une habitude.

- N'importe quoi, je m'arrête quand je veux. D'ailleurs, je te le promets, je ne fumerai jamais vraiment."

Paroles de Benoît, toujours aussi fiable !

Trois mois après, il était devenu un vrai fumeur, avec quinze à vingt cigarettes par jour. Bien sûr, il n'a pas apprécié que je lui rappelle que je l'avais prévenu et qu'il m'avait fait une promesse.

Alors quel lien avec la double vie ? Tout simplement parce que justement, comme c'était un vrai fumeur, il lui était difficile de se retenir de fumer toute la journée. Et en plus, il ne s'assumait pas et ne voulait pas que ses parents le sachent, ni les miens d'ailleurs. Quand on se retrouvait à Châteauroux ou à Rungis, il se cachait comme il le pouvait. Ça allait loin, vu qu'il faisait tout pour ne pas sentir la cigarette quand il revenait à l'intérieur des maisons, et parfois m'interrogeait sur sa performance pour camoufler : son excuse pour aller dehors avait-elle fonctionné ? Est-ce que ça sentait ?

Je trouvais cela d'un ridicule sans nom ! Et le pire dans tout ça, c'est que lors de notre séparation, cela n'avait pas évolué d'un iota...en approchant de la cinquantaine !

34 *Été 95, petit effondrement, d'ordre militaire.*

C'est là que cela s'est un peu cassé la gueule. A force de repousser le service militaire pour pouvoir faire ses études en une traite, ça n'a plus marché pour Benoît. Celle qui allait devenir ma belle-mère avait même écrit directement au président Mitterrand, mais au bout d'un moment, il n'y avait plus eu d'issue.

Vacances d'été à Lacroix Valmer avec Woody.
Annonce du courrier reçu par ma belle-mère. Il faut rentrer en urgence. Et surprise sur la destination, le service militaire se fera à Chalon-sur-Saône.
Mais, où est-ce ? Plus au Sud que Paris, c'est connu pour la photo, mais c'est où ? Et ça ressemble à quoi ? Nous avons été obligés de prendre une carte pour situer précisément cette ville en France.

Je me souviendrai toujours de ce retour de vacances en trombes, avec un Benoît énervé. Non, c'est un euphémisme. De colère et par impulsivité, il avait quand même foutu un gros coup de poing dans le placard Kazed de la mezzanine dans l'appartement de mes parents. Bel impact ! Belle déformation de la porte de placard : un gros trou en plein milieu !
Et les virages entre le carrefour de Lafoux et Le Luc, on ne les avait jamais pris aussi vite...au point que je n'étais vraiment pas rassurée, et que Woody avait été malade pour la seule fois de sa vie en voiture. Projeté d'un bout à l'autre de la plage arrière, il avait fini par "dégobiller" tout ce qu'il avait dans l'estomac. Cela ne faisait que rajouter à l'ambiance.
Obligée de supplier Benoît pour qu'il se calme et s'arrête, histoire que je nettoie un peu, incapable en même temps de subir tout ce stress et de sentir l'odeur de vomi.

Ce jour-là, je m'en souviens très bien, c'est aussi le jour où la première fille d'un de mes cousins germains est née, et c'est aussi le jour du premier attentat Parisien de la fameuse série qui m'aura bien marquée.

L'armée : six semaines de classes pour commencer, aucun week-end de sortie durant cette période. Le problème surtout, c'était que les classes couvraient la période des journées de rattrapage pour le Diplôme d'État de Benoît.
Il avait bien pensé à désertier...pour aller passer ses examens, mais s'était raisonné. C'était quand même un peu trop risqué.
Voilà donc comment l'état pouvait empêcher sa jeunesse d'aboutir à un diplôme ! Car cela impliquait le report du passage de l'examen l'été d'après, en candidat libre, avec stage et rapport de stage à refaire auparavant... Serait-ce ce qui s'appelle mettre des bâtons dans les roues ?
Et ceci pas forcément dans son école a priori, heureusement quelque part.

35 Jusqu'à avril 96, survie parisienne.

Quand les attentats s'enchaînent et que l'on s'aperçoit que le "ça n'arrive qu'aux autres" ne tient plus la route, on vit une espèce de psychose dans le métro, avec le sentiment de risquer sa vie pour aller au boulot.

Et je ne parle pas du nombre de colis suspects, tout ceci rajoutant des transports encore plus perturbés...et sans compter quand la ligne s'arrêtait, parce qu'il y avait vraiment eu un attentat quelques minutes auparavant.

Et tout ça sans téléphone portable. Cela voulait dire qu'il fallait attendre le retour au domicile de la personne, pour qu'il y ait échange téléphonique, par l'intermédiaire d'un fixe.

Il y a donc eu la fois où cela s'est passé sur la ligne qu'empruntait ma sœur, à l'heure où ma sœur l'empruntait évidemment. Ouf, après quelques sueurs froides lors de l'attente, j'ai su qu'elle était dans le métro juste avant...le dernier qui a circulé sur la ligne.

Et puis, y en a qui ont eu moins de chance, la meilleure amie de ma sœur par exemple. Qui, quelque part, a eu de la chance puisqu'elle est toujours de ce monde. L'attentat de Saint-Michel. Elle était dans le wagon jouxtant celui qui a explosé, et justement dans l'extrémité du wagon à côté de celui qui a explosé. Elle a partiellement perdu l'audition d'une oreille, celle orientée vers l'explosion, s'est retrouvée au sol je crois, mais sans blessure physique importante. Par contre, elle a vu tous ces "blessés de guerre". Le traumatisme psychologique a été là un moment, ce qui se comprend aisément.

Tu partais de chez toi le matin pour aller bosser, en te demandant s'il y aurait un chemin retour. Un peu flippant, oppressant, insupportable à vivre au jour le jour, avec autant d'angoisse pour tes proches que tu sais dans les transports de la capitale, que pour toi-même.

Tout cela seule.

Au moins Benoît était-il à l'abri dans sa caserne en province !

Du coup, vu que la vie parisienne devenait absolument insupportable, invivable, et que je ne pouvais plus payer le loyer seule, a germé en moi l'idée de postuler avec des candidatures libres sur les différentes institutions de Chalon-sur-Saône.

Après tout, nous nous étions dit que la vie Parisienne, vu le type de salaires que nous allions toucher, serait trop difficile. Il paraissait plus raisonnable d'envisager aller vivre en province, sans idée prédéterminée d'où aller.

Alors pourquoi ne pas faire du deux en un ? Postuler à Chalon-sur-Saône pour me rapprocher de ma moitié pendant son service militaire, et après y faire son nid ? Cela permettait de fuir Paris avec ses attentats, sa vie trop chère, et sans intérêt en tant que célibataire imposée.

Et puis c'était aussi lui rendre la monnaie de sa pièce. Lui avait quitté la Creuse pour me rejoindre à Paris, moi j'allais quitter Paris pour le rejoindre à Chalon.

Sauf que cela a pris plus de temps que prévu...pour trouver du boulot en tant que psychomot. En plus, j'avais dit, tout sauf la psychiatrie, parce que je ne connaissais pas. Cela me faisait peur, et ne me tentait pas du tout.

Et devinez le poste que j'ai eu : pédopsy !

Là encore, ironie du sort, c'était quelqu'un d'autre qui avait été retenu pour le poste, car on m'avait trouvée trop jeune. Mais la personne sélectionnée, d'âge plus mûr, s'était désistée, me racontera-t-on à nouveau...de là à dire que l'histoire se répète ?

36 *A partir d'avril 96, découverte de la vie en province*

Ça y est, la province pour moi aussi. La Bourgogne.

Plein centre-ville, de Chalon, un appartement de soixante-quinze mètres carré en rez-de-chaussée avec petite cour patio de huit mètres carré, et petit bout de jardin de quinze-vingt mètres carré. Deux chambres : le luxe ! Un bureau chambre d'amis possible. Un grand salon avec plafond à la française, du cachet, carrelage blanc au sol pour trancher.

Dans la cour, une trappe...pour descendre dans une vraie cave, voûtée, immense, à en faire rêver les amateurs de vins.

Calme en plus, car dans un immeuble derrière un immeuble, au fond d'une cour à traverser.

Plein centre-ville, donc impossible de stationner...même pour descendre les courses, ce n'était pas faisable. Rue étroite, en sens unique, avec grands trottoirs de chaque côté certes, mais se garer à cheval dessus ne permettait plus le passage du bus, et à peine celui des poussettes. Du coup on a dû louer une place de voiture dans un parking de la ville, à cent cinquante mètres de chez nous.

Le plaisir : payer le même loyer pour tout cela que ce que l'on avait à Paris. Vive la province !

Déménagement en un week-end.

Puis Benoît a continué l'armée encore pour un mois. Il pouvait rentrer certains soirs, sinon au moins tous les week-ends.

Pour moi, c'était la découverte de la pédopsychiatrie, et du trajet "domicile-travail" en dix minutes chrono en voiture : incroyable !

Un peu de stress quand même, vu l'enchaînement "démission-déménagement-prise de nouveau poste". C'était le premier avril, non ce n'était pas une blague.

A deux cents mètres de chez moi, en partant travailler le premier jour, j'étais rentrée dans la voiture de devant. Celle-ci avait pilé juste devant moi, juste après un virage sans visibilité, pour laisser passer un piéton, certes traversant sur un passage piétons. Cela commençait bien.

Rien de grave, juste un bruit un peu dérangent. Rien ne se voyait à l'oeil nu, même pas de déformation de tôle...et j'étais quand même arrivée à l'heure pour mon premier jour de boulot !

Bien accueillie, bien vite adaptée.

Au bout d'un mois d'essai, je savais que la pédopsychiatrie m'avait conquise. Aussi grâce à un pédopsychiatre bien sympathique avec moi, prenant le temps de me recevoir régulièrement dans son bureau pour m'expliquer la psychiatrie de l'enfant.

Au début, je travaillais à temps plein en répartissant mon temps sur six services quand même, tous pour enfants de six à seize ans, mais déclinés en externat, internat, CMP (Centre Medico Psychologique), CATTP (Centre d'Accueil Temporaire à Temps Partiel), un service dédié à l'autisme, et un autre service CMP sur Sevrey sur une journée par semaine.

Cela fut très riche. J'ai beaucoup appris. Par les enfants eux-mêmes. Par les différents types de personnels. Je travaillais avec six médecins pédopsychiatres différents. Cela aussi a été très, très riche : j'en ai jamais connu deux pareils !

Quant aux enfants, je peux dire la même chose : chaque cas est unique, chacun vous apprend sur lui...et sur vous. Sur lui et sa pathologie. C'est à ce moment-là que l'on réalise que ce dont on entendait parler en amphi lors des études, se déroule pile devant vous.

La première fois qu'une jeune psychotique m'a fait la démonstration de son expérience de morcellement du corps, j'ai été impressionnée. Elle a été capable de me faire ressentir qu'elle sentait son bras se détacher de son corps.

La première fois qu'un enfant de douze ans s'est mis à s'énervier alors qu'il ne se passait rien de spécial, et qu'il a réussi à soulever le lourd bureau imposant en métal, typique du mobilier hospitalier, pour essayer de me le projeter dessus, là aussi, j'ai été impressionnée, voire très impressionnée. Psychopathe ? Où ça ?

La première fois que...je pourrais continuer longtemps.

Benoît, lui, avait fini son armée, avait refait ce qu'il fallait, stage et rapport de stage, pour avoir le droit de repasser son DE en septembre. Et oui ce n'était pas possible en juin en finissant son armée fin avril...malchance, le timing était trop serré avec l'histoire du stage. Neuf mois d'armée, mais quatorze mois de report de DE !

En juin, petit chantage pour que l'on adopte un deuxième chat, sous prétexte qu'il se sentait seul à l'appart. Mais c'était idiot, il n'y avait même pas lieu de me convaincre .

Parenthèse, un beau chat tigré gris clair et gris foncé, a rejoint notre foyer.

En effet, Benoît avait eu quelques moments de sentiment d'isolement pendant que je travaillais.

Je ne sais plus si c'est à ce moment-là, ou par la suite quand il avait commencé à chercher du boulot, qu'il a fait, ce qui correspond pour moi au troisième incident de parcours.

Mauvaise surprise. Un jour je m'étais aperçue que dix mille francs avaient disparu de mon compte en banque. J'en avais parlé à Benoît, complètement paniquée.

Cela représentait presque un mois et demi de salaire pour moi. Je cherchais à comprendre. J'avais fini par prendre le téléphone pour appeler la banque pour interroger sur l'origine du vol.

C'est seulement à ce moment-là qu'il avait raccroché pour moi, m'avouant que c'était lui. Cela ne m'était même pas passé par l'esprit une seule seconde. Je suis tombée de haut.

Mais pourquoi ? Parce qu'il s'ennuyait et trouvait le temps long, du coup jouait. Quand la facture France Telecom était arrivée avec presque sept mille francs à payer, il l'avait subtilisée...et comme il n'y avait que moi qui gagnais de l'argent, il s'était servi...et le mois suivant aussi, car il ne s'était que moyennement raisonné. La facture suivante avait été autour des trois mille.

Jeu addictif, maladie ? En tout cas, j'ai eu du mal. Entre le mensonge par omission, fois deux, et la capacité à faire en sorte de réussir à voler de l'argent sur mon compte, tout me paraissait affolant.

Ce fut la troisième fois que je me suis demandée si je ne m'étais pas trompée en restant en couple avec lui.

Je ne sais pas s'il l'a perçu, mais je lui en ai beaucoup voulu, sans compter ce que cela représentait en argent réel. Me crever à la tâche et tout assumer, alors que "Monsieur" s'amusait...pour éviter de déprimer...et n'était même pas capable de me confier tout cela de façon à ce que je puisse intervenir d'une façon ou d'une autre !

L'addiction aux jeux, du coup, s'est arrêtée net...donc peut-être avait-t-il senti qu'il avait poussé le bouchon un peu trop loin ?

Net si on veut, quand je pense à ce qu'il a fait par la suite en fréquentant un peu trop souvent les casinos ! J'expliquerai après.

Ce fait, la subtilisation des dix mille francs, comme les incidents précédents, m'avaient remuée. Mais il avait le don pour être génial, ou presque, les temps d'après, de façon à vite me faire oublier ces mauvaises choses.

Elles sont restées là quand même, en travers de ma gorge, puisque je les ressors aujourd'hui encore, ces histoires.

Je ne suis pas sûre de lui avoir rappelé les deux incidents précédents, mais lors de conflits entre nous, je lui ai ressorti plusieurs fois le vol des dix mille francs.

Et ce qui m'a fait halluciner, c'est lorsqu'il m'a avoué, une des dernières fois, qu'il ne se souvenait plus m'avoir volé de l'argent. Voyant ma tête, il s'est senti obligé d'ajouter que si je le disais, c'était que c'était sûrement vrai.

MAIS COMMENT PEUT-ON oublier cela ? Quelle capacité il avait à écarter ses démons, c'était impressionnant ! Que cela doit être bien de pouvoir oublier d'avoir fait d'aussi vilaines choses ! Mécanisme de défense imparable ! Mais pathologique peut-être !?

Finalement, quand on y réfléchit bien, il y avait des signes annonciateurs de sa capacité à faire le mal sans en assumer les conséquences !

Son addiction aux jeux, et sa propension à lapider de l'argent ne s'était pas complètement arrêtée là.

Régulièrement, il voulait aller jouer aux "machines à sous" dans les casinos. Il fréquentait déjà l'un se trouvant en région Parisienne quand nous y étions, celui d'Enghien, puis celui de Santenay par la suite quand nous nous sommes retrouvés en province. Et à chaque fois que nous faisions une escapade touristique, il ne manquait pas de s'informer sur ce genre de lieu dans les environs.

Ainsi, j'en suis venue à haïr les casinos. En effet, il ne se sentait plus dans ce type d'endroits, était impossible à raisonner. J'avais beau lui dire de partir avec une somme au départ à ne dépasser sous aucun prétexte, bien sûr, cela ne fonctionnait jamais. Cela avait été régulièrement sujet de disputes entre nous, et cela avait foutu un certain nombre de soirées en l'air lors de nos week-ends ou vacances.

Il avait bien sûr le don de me prévenir au dernier moment, histoire de préserver notre entente au maximum. Oh la belle excuse ! J'avais fini par me rendre malade lorsque je réalisais qu'un lieu où l'on se rendait correspondait à une ville possédant un casino.

Le pire coup qu'il m'avait fait était le suivant. En désaccord avec son attitude, je ne l'accompagnais plus, puisque son attitude m'était insupportable et que je le trouvais irraisonnable. Il se débrouillait toujours pour revenir tard, espérant que je sois endormie...mais je ne dormais pas vu mon énervement et le stress à chaque fois.

Un soir, il m'avait annoncé tout content de lui qu'il avait gagné deux mille quatre cent francs. En creusant, j'avais appris qu'en fait, au cours de la soirée, à un moment, il avait réussi à gagner cette somme...qu'il fallait d'ailleurs diviser par deux vu ce qu'il avait misé, mille-deux cents francs. Mais il avait tout reperdu par la suite.

Il était tout content d'avoir gagné cela, alors qu'il rentrait dépouillé de mille deux cents francs ! J'étais écoeurée, dégoûtée, quand je pensais à ce que cela représentait comme temps de travail pour moi par exemple. En plus, tout ceci à une époque où lui ne gagnait rien, ou pas grand-chose. Comme notre compte était commun, c'était en fait surtout l'argent que je gagnais qu'il utilisait. Cela n'avait pas l'air de le gêner du tout !

Là encore, il a su arrêter juste à temps ces comportements...irraisonnés et irrespectueux, dirais-je. Juste avant que je ne pète les plombs complètement ! S'il avait continué, notre histoire aurait pu prendre une autre tournure dès ces moments-là !

Diplômé en juin quatre-vingt-dix-sept, Benoît n'arrivait pas à trouver de boulot sur Chalon. A une reprise il avait eu un remplacement en libéral, mais au dernier moment s'était désisté. Par trouille je dirais. Nous n'avons jamais pu en reparler : sujet tabou le mettant dans tous ses états. Ce

qui veut dire qu'il se bloquait et faisait la gueule et s'isolait un certain temps. Je crois bien que ce comportement est né vraiment à partir de là.

Comprenant quand même la nécessité de travailler, il avait fini par trouver quelque chose, mais loin, dans la ville où habitait Anthony. C'était d'ailleurs sûrement ce dernier qui le lui avait dit. Cela a eu l'air de tenter Benoît, c'était à l'hôpital qui avait bonne réputation selon son ami, qui connaissait un peu, bien que travaillant lui en libéral.

C'est ainsi que Benoît était parti cinq-six mois à Montbard. Pas la porte à côté. Ainsi, il avait loué un studio pour pas cher, sur place. Il en profitait pour côtoyer régulièrement Anthony et Céline certains soirs en semaine, et revenait le week-end sur Chalon. Une fois par mois, c'était moi qui le rejoignais en week-end là-bas, ce qui se transformait en week-end à quatre. Ceci avait eu l'inconvénient d'avoir lieu en automne et hiver (quatre-vingts dix-sept-quatre vingt dix-huit), ce qui fait que parfois, la route n'avait pas été clémentine niveau météo. Mais nous étions jeunes, je dirais que cette période s'était plutôt bien passée dans l'ensemble. Travaillant tous deux à temps plein en semaine, cela passait vite, et nous nous retrouvions de toute façon pour le week-end.

37 1998 : l'année du mariage...

Je n'étais pas particulièrement attirée par les chiens, mais j'avais dit que, si je devais en avoir un, un jour, ce serait un "white", du "black & white". West Highland White Terrier pour être exacte. Cela s'était passé exactement comme cela d'ailleurs : nous déambulions dans un parc, celui-là même où nous allions faire nos photos de mariage avec le photographe professionnel quelques mois plus tard...

J'avais vu cette dame qui promenait son chien blanc flambant neuf, qui avait l'air tout docile. J'avais fait cette remarque :

"Si un jour je devais avoir un chien, ce serait un comme celui-ci."

Mais loin de moi était l'idée de passer à l'acte. Nous avions déjà deux chats !

Et c'était comme cela qu'il avait prétexté que je voulais un chien.

Je n'étais pas vraiment contre, et comment vouliez-vous résister une fois emmenée dans une animalerie face à des chiots de deux mois ?

Ce n'était pas moi qui avais fait la démarche de chercher une animalerie, en plus où se trouvait un Westie de deux mois.

Donc, c'était de ma faute, si on s'était retrouvé avec ce chiot.

J'avais dit oui une fois amenée face à la petite frimousse, parce que j'aime les bêtes...

En plus, vrai chien de race, mais nous n'allions pas jusqu'au pedigree quand même, on l'avait payé bonbon.

C'est ainsi qu'était arrivé Casper dans la famille, notre nouveau bébé.

Tout blanc, tout propre sur lui, au début du moins.

L'apprentissage de la propreté n'a pas dû être si galère que cela, vu que je ne m'en souviens pas. Et pourtant, nous habitions en appartement au centre-ville.

Bien investi, plutôt mignon, aucun problème avec les deux autres chats, nous l'emmenions partout : en balade, en vacances, dans la famille...et au toilettage !

Mais tout avait changé en peu de temps. Au moment de sa castration, nous avions eu l'effet inverse. Il était devenu de plus en plus distant, plus excité, à se "perdre" dans les reflets de lumière. En fait, il était devenu autiste : l'humain ne l'intéressait plus. Une seule obsession occupait ses journées entières : se jeter sur les reflets de lumière, d'autant plus en cas de lumière mouvante. Il les guettait, les attendait, leur sautait dessus, faisant fi de tout ce qui était sur son passage.

On avait pas tout de suite compris ce qui se passait, car le soleil était loin d'être de mise tous les jours à Chalon.

Cela s'était encore accentué par la suite, lorsque nous avons changé de domicile. Un salon traversant, avec des reflets au passage de chaque voiture dans la rue selon le moment de la journée.

On peut dire que ce chien était taré au sens premier du terme : il avait une tare. Et du coup, son détachement de nous nous avait progressivement détachés...de lui...mais nous n'y avons pas trop porté attention, du fait d'autres projets en cours.

Au dernier trimestre de mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept, nous avons décidé, ensemble, de nous marier. Ensemble bien évidemment, mais dans le sens où cette idée avait germé naturellement en nous deux. Je n'ai pas souvenir que l'un ait été plus demandeur que l'autre.

Du coup, cela nous avait bien occupé en mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit, d'autant plus que nous voulions faire cela chez nous, à Chalon, alors que nous n'avions aucune de nos deux familles sur place. Cela n'était pas un petit projet. Il fallait aussi penser aux propositions de logement. Et

puis toute l'organisation pour tout, c'était nous, sur place : le traiteur, le fleuriste, la location de salle, etc...les musiciens parce que nous tenions à en avoir de vrais, pas un DJ...et le magicien, ce qui était la surprise pour nos invités.

Et l'église, j'oubliais ! Même pas baptisée, j'avais accepté de me marier à l'église, pour faire plaisir à ma future belle famille. Que ne ferait-on pas par amour ? Je pense que deux choses avaient joué pour que le mariage catholique aboutisse vraiment. Un : je suppose que les valeurs de l'église résonnaient quand même un peu en moi quelque part. Deux, le prêtre était tout ce qui pouvait me convenir au mieux. Abordable. Un peu moderne dans son discours. Et surtout, disant qu'il ne voulait surtout pas que je me fasse baptiser avant le mariage, que je devais y réfléchir, et ne le faire qu'en étant demandeuse après le mariage.

Le mariage, en lui-même, s'est bien passé.

C'était le vingt-deux août mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit. Nous avions vraiment rassemblé plein de monde, quand j'y pense. Presque toutes les personnes invitées avaient fait l'effort de se déplacer, venant de tous les coins de la France.

Benoît avait été impressionné lorsqu'il m'avait découvert avec ma robe de mariée. Nous avions joué le jeu : il ne l'avait pas vue auparavant. J'avais été la choisir avec une copine.

Beaucoup d'émotions lorsque nous nous étions découverts tous les deux en tenues de mariés dans ce si bel hôtel où résidait ma nouvelle belle famille, un peu plus loin, dans la même rue où nous habitions.

Le temps avait été au rendez-vous également, même si en fin de matinée je m'étais gelée lors de la séance privée avec le photographe professionnel...le temps que les températures montent suffisamment.

La cérémonie à l'église nous avait tellement stressés que nous n'avions pas pu manger le midi.

Un peu de stress, il y avait eu aussi, avec le magicien injoignable qui n'arrivait pas...et nous l'avions géré seuls, vu que c'était une surprise pour tous les invités, nos parents compris. Mais il avait fini par arriver, avec plus d'une heure de retard, et avait fait son effet aussi bien avec son spectacle dédié à toute la salle, que lors de ses tours plus individualisés en allant vers les invités de tables en tables.

Une surprise un peu stressante aussi en arrivant dans la salle prévue pour le repas : les couleurs de déco demandées n'avaient pas été respectées, un détail dirons-nous.

Des vraies surprises, agréables cette fois, il y en avait eues...avec la chanson de Brassens, chantée par toute la famille du côté de mon père, paroles revisitées...et le clou du spectacle avait été le sketch animé par ma sœur et celui qui devait devenir mon beau-frère. Ils avaient fait cela en s'inspirant des Mots d'Éric et Ramzy, et avaient pondu un texte sur notre vie de l'enfance jusqu'à ce jour, à tous nous faire mourir de rire.

J'avais vécu un autre petit moment de stress au moment du découpage de la pièce montée. Benoît, alors demandé officiellement, comme se veut la tradition, avait disparu avec son témoin, Anthony.

Ils étaient sortis fumer en douce, hors de la cour attenante à la salle de réception. Et oui, toujours en cachette de ses parents et des miens ! Ils avaient fini par revenir au bout d'un bon moment, Benoît étant alors très attendu...et j'avais eu un peu honte, car il était complètement bourré. Cela se voyait un peu trop à mon goût.

Cela s'était fait quand même. Nous avons coupé la première part de pièce montée, avons trinqué avec les deux premières coupes de champagne, bras entrelacés.

Nous avons aussi rendu hommage à mes grands-parents paternels, mariés également un vingt-deux août...mais quelques années bien avant, la bagatelle de cinquante-six années auparavant. Puis il y avait eu les premières danses, la valse avec mon père, Benoît avec sa mère, etc.

Quand nous avons rejoint l'hôtel au milieu de la nuit, nous étions bien crevés, mais heureux de cette journée. Il m'avait semblé que cela avait été réussi à tous les niveaux.

Au petit matin, nous avons lu toutes les cartes de félicitations, et avons découvert la somme donnée par chacun en cadeau de mariage. Il était prévu de partir en Écosse ou au Canada.

Bizarre que nous ayons eu ce projet. Ou bien nous n'avions pas encore réalisé que Benoît était phobique de l'avion ?

Nous ne sommes jamais partis en voyage de noces par la suite, frustration réelle pour moi, heureusement estompée par l'enchaînement des événements de la vie. Je ne sais pas si cela avait affecté Benoît pour sa part, et me le demande encore.

Cet argent avait finalement servi à nous acheter une grande voiture lorsque la famille s'est agrandie avec les enfants : une Xsara break...qui nous avait servi à faire pas mal de kilomètres, donc à voyager quand même !

C'était aussi en mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit que le projet d'avoir un enfant, un vrai, pas un animal cette fois-ci, avait germé. Nous avons pensé le mettre en route juste après le mariage. Il y avait un ordre très chrétien je dirais, que nous voulions naturellement suivre tous les deux, lui, par éducation chrétienne, ou non, et moi peut-être un peu par culture chrétienne ? Allez savoir.

En tout cas, lorsque j'avais arrêté de prendre la pilule à l'automne, nous étions persuadés tous les deux de nous retrouver à trois en quatre-vingt dix-neuf.

Car déjà, l'arrivée de l'an deux mille faisait des ravages, d'un point de vue psychologique. Et pointait entre autre l'idée du bébé de l'an deux mille, ce qui nous répugnait... Du coup, cela faisait un peu pression. Est-ce cela qui avait fait que cela n'avait pas été aussi simple ? Comme la plupart des couples, je suppose, nous nous étions dit que cela ne pouvait que marcher rapidement.

Et puis apparemment, c'était l'année à projets quand on y pense.

C'est aussi à ce moment-là que Benoît s'était décidé à se lancer dans le libéral, par dépit, puisqu'il avait du mal à trouver des remplacements sur Chalon. Décidé à acheter son propre cabinet, grâce à l'aide financière de ses parents, il avait démarré à peu près cet été-là.

Et c'est aussi quand on s'était décidé à chercher une maison à acheter, afin d'arrêter de balancer l'argent par les fenêtres dans de la location. Et il avait fallu que je me "fasse les banques", afin d'obtenir un prêt.

Chance, nous avions tous deux des parents pouvant, et voulant, nous aider. Ses parents à lui pour le cabinet, et mes parents pour la maison...suite à un héritage.

Que d'occupations en cette année quatre-vingt-dix-huit !

38 1999 : première maison, première grossesse.

Nous avons emménagé sous quelques flocons de neiges furtifs, si je me souviens bien, en février, dans un quartier moins central. C'était bien placé, à mi-chemin du centre-ville et du grand centre commercial à la mode. Quartier relativement tranquille à deux événements près quand j'y pense : j'y reviendrai plus tard.

Nous avons eu tous deux le coup de foudre pour cette même maison. Nous étions sur la même longueur d'ondes.

C'est impressionnant quand j'y pense...tous ces choix d'une seule voix, à deux.

Maison sur trois niveaux : sous-sol au niveau du sol, garage immense de soixante-dix mètres carré et cave. Étage principal au premier avec entrée, salon, grande cuisine, salle d'eau, et bureau. Troisième niveau sous les toits avec trois grandes chambres et une salle de bains, fenêtres Vélux. Un jardin conséquent, quatre cents mètres carrés environ, avec une petite partie sur le devant de la maison, un passage large sur le côté permettant de garer plusieurs voitures, un jardin en longueur sur l'arrière de la maison. Au fond du jardin : un potager, et juste derrière la maison une terrasse protégée du reste du jardin par une haute haie de thuyas.

Le problème qui ne nous en a pas paru un sur le moment : devoir descendre un étage et traverser tout le sous sol pour accéder à la porte arrière du garage donnant sur la terrasse lorsque nous voulions profiter du jardin, ou de la terrasse...d'autant plus lourd lorsque nous voulions manger sur la terrasse, en profitant d'un barbecue...et avec un bébé dans les bras !

Alors que je m'attendais à être enceinte au plus tard pour Noël mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit, les choses avaient traîné. Et non, cela n'allait pas forcément de soi. Les mois avaient passé et rien n'était arrivé. On avait commencé à douter un peu niveau fertilité...et puis c'est arrivé quand même, au bout de neuf mois ! Une grossesse de retard finalement...qui du coup nous menait à un bébé de l'an deux mille ! Ouf, ce ne serait pas janvier, puisque la date prévue nous menait début mars.

Comme cela faisait un moment que nous attendions cette nouvelle, j'avais réussi à le sentir dans mon corps avant même d'en avoir confirmation par le test de grossesse.

Et non, ce n'était pas l'absence de règles qui pouvait me renseigner, vu que, dans mon cas, sans pilule, je ne les avais qu'une fois tous les trois mois...d'où peut-être justement un cycle un peu compliqué à comprendre.

Tension dans la poitrine et ressenti de ventre anormal, j'avais tout de suite compris. Le test fait à la maison avait confirmé, puis celui de la prise de sang : cela donnait un début de grossesse pour début juin. Mais j'en avais eu confirmation officielle début juillet, le jour où Parenthèse a disparu pour ne plus jamais revenir, qui correspondait aussi au jour de l'anniversaire de ma sœur.

Je n'avais pas été plus malade que cela le premier trimestre. Là où cela s'était compliqué, c'était lors du deuxième trimestre... Car depuis que nous étions dans la maison, nous refaisions toutes les pièces une à une niveau plafond et mur, quand ce n'était pas également le sol, ce qui fut le cas pour tout l'étage des chambres.

Et faire des travaux enceinte, ce n'est ni recommandé, ni raisonnable. Je peux en témoigner.

A part les histoires d'empoisonnement par les produits chimiques, ce qui faisait que je mettais un masque, et le fait de ne pas soulever des poids, je n'avais pas pensé qu'il pouvait y avoir d'autres problèmes.

J'ai donc appris qu'avoir les bras en l'air, quand on peint murs, et encore pire, des plafonds, est absolument contre indiqué lors d'une grossesse. Je m'étais retrouvée avec une inflammation ganglionnaire au niveau des aisselles, avec des gonflements aussi gênants par leur volume, que par la douleur. Et impossible à résorber, du moins dans un premier temps, ce qui avait fait que j'avais dû stopper les travaux. Heureusement, Benoît ne s'était pas laissé impressionner, et avait continué plutôt seul. Je l'avais soutenu psychologiquement.

Je crois qu'il a vraiment raté sa vocation. Quelque part, ses parents ne s'étaient pas trompés en le poussant à faire du génie civil. Il avait clairement de l'appétence, de l'intérêt, de la motivation, pour faire des travaux.

C'était super sympa, je n'aurais jamais pu me lancer seule dans ce genre de choses, même si je n'étais pas novice non plus, grâce à mes parents, m'ayant aussi inculqué cela durant ma jeunesse...et je les en remercie.

Je me souviens d'ailleurs que ma mère nous avait aidés pour le salon, grande pièce de trente mètres carré, et cela nous avait lancé pour la suite.

Là où Benoît était très courageux, c'est que cela ne lui faisait pas peur de s'attaquer à un nouveau type de travaux, sans expérience préalable. Ainsi, nous nous étions lancés dans le parquet flottant pour une partie de l'étage des chambres.

Papiers peints, lino, avaient été posés également, mais c'était plus classique.

Le deuxième trimestre de ma grossesse avait été moins sympa à vivre finalement, aussi parce que c'était à ce moment-là que s'étaient rajoutés d'autres problèmes.

Bébé bien trop bas, risque d'accouchement prématuré...mais surtout pas d'arrêt de travail, même en ayant un boulot à risques avec des enfants et adolescents pouvant être agressifs, qu'il fallait régulièrement contenir physiquement.

Nous étions d'ailleurs dans une période "chaude" dans mon service de pédopsy, nous demandions à corps et à cris à ce que notre service ouvert, devienne un service fermé. Vu la montée de la violence, nous demandions également des serrures aux fenêtres (pour empêcher les tentatives de suicide), et une salle d'isolement capitonnée. Cela donne une idée de la sérénité en ce service pédopsychiatrique à l'époque !

Il y avait aussi eu la tempête de quatre-vingt-dix-neuf...la fin du monde...qui ne nous avait coûté que quelques tuiles cassées et déplacées....et le tremblement de terre quelques jours avant, en décembre également.

Je me souviens très bien de ce tremblement de terre, car j'étais seule à la maison, enceinte de six mois. J'ai vu le tableau accroché au mur face à moi pencher, en même temps que je ressentais le sol trembler.

Si je me souviens bien, l'épicentre n'était qu'à une bonne centaine de kilomètres, mais la ville de Chalon était pile sur l'axe, et tout le monde, ou presque, l'avait ressenti...ce tremblement de terre.

Pas Benoît, qui était parti comme à son habitude, traîner...cela aussi, cela me travaillait : quel besoin que d'aller régulièrement traîner seul dans les bars de nuit, aussi pour faire des tours de voiture... Pour fuir le foyer ?

Et en plus, même quand j'étais enceinte ! L'excuse c'était, que, depuis qu'il travaillait, il ressentait trop de pression, et avait besoin de l'évacuer comme cela.

Combien de fois j'ai eu des doutes, et me suis dit qu'il me trompait. Et puis je prenais sur moi. Non, je lui faisais confiance. C'était sa façon d'évacuer un peu son mal-être, me raisonnais-je...

D'ailleurs, même si je doute encore aujourd'hui, il y a quelque chose qui va fortement dans le sens qu'il ne m'a pas trompée à cette époque.
Lors des explications de la nuit de l'effondrement de ma vie, il avait dit à un moment qu'il avait eu besoin de savoir ce que c'était que d'avoir des relations sexuelles avec quelqu'un d'autre que moi.
Mais bon, le mensonge dans le mensonge, ça existe...surtout qu'il m'a dit dans un mail en février deux mille vingt, qu'il s'excusait pour tous les mensonges, et ceux d'avant aussi.
Était-ce qu'il se souvenait du vol des dix mille francs finalement, ou bien évoquait-il quelque chose d'autre, que je ne connaissais pas ? Je n'ai pas voulu savoir, il y en avait déjà largement assez pour faire bouillir la marmite !

Troisième trimestre de grossesse : un peu de stress concomitant aux deux événements précédents !
Syndrome grippal malgré ma vaccination contre la grippe.
Trente-neuf degrés et demi pendant presque soixante-douze heures, pile pour le réveillon de Noël...quand on était sûr que joindre un docteur était on ne peut plus compliqué...et quand, enceinte, on est limité dans les médicaments que l'on peut prendre !
Mais je, nous avec le bébé dans le ventre, nous en sommes sortis...ou sorties !
Nous avons appris qu'il s'agissait d'une fille. J'étais ravie, car je voulais deux enfants, dans l'idéal, avec au moins une fille. C'était chose faite ! Ou presque !

Trente-et-un décembre, au moment du deuxième réveillon : une grosse contraction, puis une autre un certain temps après, peut-être trois quarts d'heure après, puis une autre...donc là j'avais commencé à sérieusement stresser, en me disant que c'était vraiment trop tôt. Cela s'était heureusement arrêté là, comme si de rien n'avait été.
Justement, je m'étais dit qu'à la quatrième, j'appelais la maternité. Gros, gros, stress, sur le coup !
On peut dire que les deux réveillons de cette année-là ont été particuliers, sans fête !
Cela tombait bien, nous n'avions envisagé aucun projet, sûrement du fait de ma grossesse.

QUATRIÈME PARTIE

Quelques flashes sur ma deuxième vie...avec des enfants

de 2000 à 2010

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

39 2000 : accouchement prématuré, puis cinq mois d'enfer.

Et puis il y a eu le trente-et-un janvier. Décidément, les trente-et-un !

Cour de préparation à l'accouchement en sophro...à huit heures ou huit heures trente, je ne sais plus, mais c'était tôt, et un lundi matin.

J'étais arrivée dans la salle où les tapis étaient alignés. Plusieurs femmes, toutes avec des gros ventres, étaient allongées ou assises au sol sur les tapis.

Je m'étais dirigée vers un des premiers tapis disponibles...et puis plus rien : malaise vagal.

La sage femme qui devait animer le cours, et sa stagiaire infirmière, s'étaient précipitées vers moi. Visiblement, j'avais réussi à amortir la chute sur le tapis.

J'avais senti à leur échange de regards qu'elles se posaient des questions sur mon état, comme si elles n'étaient pas rassurées. Elles ne m'avaient rien dit, à part de quoi s'assurer que je reprenais bien mes esprits. Et elles m'avaient conseillé de rentrer chez moi me reposer, dès la fin de la séance.

Sauf que leur échange de regards ne m'avait pas échappé, et m'avait obsédée. J'avais bien compris qu'il se tramait quelque chose ! J'avais compris que j'avais peut-être un risque d'accoucher rapidement.

Les dernières courses pour le bébé que j'avais prévu pour l'après-midi même, j'ai préféré les faire de suite. Je me souviens que dans la liste il y avait le tapis de change, un paquet ou deux de couches taille naissance, et un body taille naissance aussi...et sûrement d'autres bricoles.

J'étais ensuite rentrée chez moi, et tout allait bien. Je m'étais forcée à me reposer un peu...

Vers dix heures du soir, une sensation bizarre...comme si je me faisais pipi dessus, mais juste quelques gouttes. J'avais interprété : ah bah mince, en plus je commence à devenir incontinente, quelle joie la grossesse !

J'avais ensuite eu des sensations bizarres, puis quelques contractions étaient arrivées, mais moins violentes que celles qui avaient eu lieu un mois auparavant. L'écart entre elles ne diminuait pas. On avait fini par se coucher, avec Benoît, le doute nous habitant un peu.

Il m'avait précisé de ne pas le réveiller pour rien, à moins d'être sûre que j'allais accoucher. J'avais trouvé cela un peu dur.

C'est vrai que le sommeil était sacré pour lui, mais comment être sûre en ayant jamais eu cette expérience auparavant ?!

De toute façon, il était trop tôt pour accoucher. Nous ne voulions surtout pas un bébé de janvier deux mille : le grand boum ! En même temps, on était pas loin de passer minuit, et donc au premier février : ouf !

Je n'ai pas vraiment réussi à m'endormir, je n'étais pas tranquille. En plus, je n'avais même pas fait ma valise. C'était mon projet du lendemain.

Un peu avant trois heures du mat, je me suis levée et j'ai fait ma valise. Je continuais à me faire un peu pipi dessus, ne comprenant toujours pas.

Parce que lors des cours de préparation à l'accouchement, du moins à l'époque, on ne parlait que de percer la poche des eaux d'un coup...mais l'idée m'était venue que cela pouvait être cela quand même ! Ceci signifiait que mon temps était compté, vu qu'on nous inculquait les douze heures maximum entre la perte des eaux et l'accouchement !

J'avais réveillé Benoît, qui apparemment était loin dans ses rêves. Il m'avait alors quand même demandé :

"- Tu es sûre ?

- Vu comment je me sens, il faut de toute façon aller à la maternité. Oui, je suis quasiment sûre."

Quelle pression ! Comme si se sentir prête à accoucher n'était pas suffisamment stressant comme ça !

Il nous avait fallu moins de dix minutes de voiture, surtout en plein milieu de nuit.

Je me souviens très bien de ce seul feu, rouge, où l'on s'était arrêté, et où j'avais réalisé, un peu paniquée, que l'on avait même pas fini notre choix de prénom.

On avait redit la liste, et tous deux, d'une seule voix, avions dit :

"Oui, ce sera celui-là : Irène."

Benoît m'avait déposée devant l'entrée de la maternité, parce que j'avais eu une contraction assez violente durant le trajet voiture, après le feu rouge. Il était ensuite allé se garer pour me rejoindre juste après.

La maternité était plutôt tranquille, pas saturée. J'avais été accueillie comme il se doit. On m'avait confirmé qu'en effet j'allais accoucher, mais que c'était un peu tôt vu le terme prévu.

Merci, j'avais fait exprès, bien évidemment, de choisir cette date ! J'avais remarqué, ce n'était pas la peine d'en rajouter. Là aussi, pression maximale : personne ne m'épargnait. Vu les études que j'avais faites, je connaissais d'autant plus les risques !

Cela avait été long pour obtenir la venue de l'anesthésiste pour la péridurale. J'en bavais un max pour les contractions. Même si mon mari était à côté de moi parce qu'il m'avait vite rejoint, je ne pouvais plus parler tellement les contractions étaient rapprochées, violentes. À me couper le souffle !

On avait fini par m'expliquer que c'était plutôt rare, mais que l'on pouvait perdre les eaux au goutte-à-goutte, ce qui était bien mon cas.

La péridurale n'avait pas semblé se passer au mieux sur le moment. Cela avait été extrêmement douloureux, l'anesthésiste semblant avoir du mal à trouver le bon endroit en trifouillant à droite à gauche à l'intérieur de la colonne. Et d'ailleurs, l'effet n'avait été que partiel, que sur un hémicorps !

Je peux vous dire que la douleur sur un hémicorps ne diminue pas du tout le ressenti de douleur total. En plus, c'est très perturbant de se sentir un peu hémiparétique...difficile de ne pas se poser la question du type : est-ce que ça va revenir normalement après ?

Ceci avait fait que, deux heures plus tard, j'avais eu droit à une deuxième péridurale...qui, elle, avait fonctionné normalement : quel soulagement !

En ayant perdu les eaux au goutte-à-goutte, on avait pas su à partir de quand compter les fameuses douze heures pour accoucher. Mais j'avais bien vu qu'à dix heures du matin, personne n'était affolé. Moi, j'étais épuisée de courir ce marathon.

La sage femme qui nous faisait les cours de préparation à l'accouchement, nous avait dit que la fatigue induite par un accouchement, équivalait l'effort à faire pour effectuer un marathon sans avoir eu d'entraînement. Voilà pourquoi je dis cela.

D'ailleurs j'avais de la fièvre. J'étais montée à plus de trente-neuf. Heureusement que c'était redevenu plus raisonnable avec trente-huit cinq, pas trop longtemps après, car j'avais senti que l'équipe soignante commençait à s'inquiéter.

Pourquoi cette fièvre ? Je n'avais aucun autre signe...que celui d'accoucher. Pour moi, il me semblait évident que c'était une fièvre d'épuisement, mais pas pour les soignants, qui craignaient une infection que je pouvais refiler au bébé.

Vers midi, on m'avait mis la pression à nouveau. Il fallait que le bébé sorte, sinon ce serait forceps. Cette menace a été très efficace, le bébé est sorti juste avant l'arrivée du médecin dédié à cela.

Irène est née à treize heures trente-cinq, quarante-sept centimètres, trois kilos, Apgar dix...avec plus d'un mois d'avance, donc officiellement prématurée.

On me l'avait mise sur moi quelques secondes, puis on me l'avait enlevée pour la laver et la mettre en couveuse, par peur aussi d'une infection que je lui aurais transmise durant l'accouchement.

Il faut savoir qu'avec la fin de l'accouchement, ma fièvre avait disparu comme elle était venue.

On m'avait fait des analyses pour en rechercher la cause, ainsi qu'à mon bébé. Ils n'avaient rien trouvé ni pour l'une, ni pour l'autre. Mais cela avait été le prétexte pour que je ne puisse pas récupérer mon bébé durant les premières vingt-quatre heures. On ne savait pas, il fallait nous protéger.

Benoît, lui, avait eu le droit d'aller la voir plus tard dans l'après-midi. Quelle chance ! Moi j'étais frustrée et inquiète.

La bonne surprise, c'était que le lendemain matin, on m'avait enfin autorisée à aller la voir dans sa couveuse...et qu'en début d'après midi j'avais eu la surprise de la récupérer enfin dans ma chambre !

Mais ces premières vingt-quatre heures, séparée de mon bébé, m'avaient paru être insurmontables, d'autant plus que l'on me disait qu'on avait aucune idée de combien de temps cela allait durer.

Je pensais sans arrêt à cette mère, au boulot, qui m'avait raconté son traumatisme de n'avoir récupéré son enfant qu'au bout des sept jours de vie. C'était la mère de la jeune qui m'avait fait ressentir son bras se séparant de son corps.

Même si Irène avait une taille et un poids de bébé à terme, il y avait quand même des signes montrant qu'elle n'était pas à terme. Une de ses deux oreilles n'était pas encore décollée de sa tête, et elle n'avait pas d'ongles à ses doigts. Ceci avait évolué naturellement en une dizaine de jours.

La mise en route de l'allaitement avait été compliquée, la jaunisse du bébé un peu trop importante et difficile à faire baisser...ce qui fait que nous n'étions sorties de la maternité qu'au bout d'une semaine, le lundi de la semaine suivante.

Une fois rentrées à la maison, nous avons vécu ce que tout jeune couple doit vivre, avec un doute plus ou moins grand sur le : mais oui, on va y arriver.

Au bout de trois semaines, j'avais dû abandonner l'allaitement car Irène ne prenait quasiment rien, refusait plus ou moins en se jetant en arrière...et en plus on me disait qu'elle ne supportait peut-être pas mon lait. Le passage au biberon n'avait pourtant pas amélioré les choses.

Irène ne dormait pas beaucoup la nuit, seulement trois plages de sommeil de deux heures en moyenne. Impossible qu'elle se rendorme après le bib.

Et de toute façon, il était quasi impossible de la nourrir. Elle ne buvait en moyenne que la moitié des bibs, et cela prenait presque une heure, en temps réel. Ce n'était pas une expression dans ce cas.

Elle hurlait, se jetait en arrière encore et toujours. Le jour, ce n'était pas mieux : elle régurgitait énormément, et ne dormait que deux à trois fois trente minutes par jour.

J'étais épuisée.

Visite des "un mois" chez la pédiatre : j'avais fait mes doléances. Voilà ce qu'il m'avait été rétorqué :

"C'est votre premier ? ...Alors c'est normal qu'un bébé pleure beaucoup et ne dorme pas beaucoup, vous apprenez le métier de parent."

J'avais refusé d'imiter les autres parents et de rhabiller mon bébé dans le couloir après la consultation, comme je m'étais refusée de déshabiller Irène dans la salle d'attente, ce que faisaient docilement les autres parents présents ce jour-là.

Et j'avais ravalé ma haine, avec un sentiment d'être complètement incomprise.

J'avais décidé alors de poursuivre le suivi de ma fille avec mon médecin de famille.

J'avais voulu faire les choses bien. Mais il était évident que cette pédiatre ne valait rien, n'avait rien compris.

J'avais continué de galérer avec Irène qui pleurait beaucoup, était impossible à nourrir, et dormait très peu.

A deux mois, inquiétude médicale, et parentale, car Irène ne prenait pas du tout assez de poids et ne grandissait pas assez.

A trois mois, le décalage n'avait fait que s'accroître. Tous les essais de changement de lait, de différents épaississants, de différents médicaments anti-régurgitation, avaient échoué : rien n'y faisait.

Parallèlement, recherche de nounou, tentative de halte garderie.

Et c'est le personnel de la halte garderie qui m'a "sauvée" d'ailleurs. Ils m'ont rassurée, si on peut dire, sur mon sentiment que mon enfant n'allait vraiment pas bien. M'ont rassurée dans le sens où je n'étais pas folle. Ne m'ont pas rassurée dans le sens où un combat était réellement à mener.

"Votre fille, ce n'est pas possible, elle passe son temps à vomir. Du coup, elle n'est même pas disponible pour jouer, et pleure beaucoup trop. Ce n'est pas normal, il faut aller voir un médecin." Enfin, quelqu'un de l'extérieur me confirmait mes impressions.

Fort de ce témoignage, j'avais transmis ce message d'un professionnel de la petite enfance à mon médecin de famille, qui, inquiète aussi du fait de la courbe poids-taille, avait pris les choses au sérieux. Elle avait alors lancé de réelles investigations.

En même temps, j'avais repris le boulot...comme un zombie, n'ayant pas pu récupérer du tout vu le peu de sommeil possible.

Benoît m'aidait un peu, mais pas beaucoup, découragé par la hauteur de la tâche.

Irène avait maintenant trois mois et demi. Le temps d'avoir un rendez-vous à l'hôpital pour un TOGD (Trans Oesophagienne Gastro Duodénale), le bébé avait encore quinze jours de plus.

C'est ainsi qu'il y avait enfin eu un diagnostic officiel : RGO, Reflux Gastro Oesophagien. Très important, à la limite de l'opération. Mais quand c'est limite, m'avait-on expliqué, et particulièrement chez le bébé, on n'opère pas. Et donc ?

Pas de solution. Prendre son mal en patience. Cela ira mieux quand votre bébé tiendra assis et mangera solide, vous dit-on.

Et on fait comment en tant que parent pour survivre tout en devant trouver la force d'aller travailler ??? Je n'avais pas osé poser la question, mais pourtant je l'avais pensée bien fort !

La nounou que j'avais trouvée m'avait dit, en gros, que rien ne lui faisait peur. Vu qu'elle-même avait eu des jumeaux, il lui semblait que tout ne pouvait être que plus simple.

Sauf qu'elle avait vite déchanté, se plaignant de devoir se changer au moins trois fois par jour à cause des vomis de notre fille. Un jour, elle m'avait même dit :

"Mais comment vous feriez si vous aviez un deuxième enfant dont vous devriez vous occuper en même temps ? Ce n'est pas possible !"

Cela m'avait fait réfléchir, mais que faire ?

Je passe sur le fait de toute cette charge mentale que cela représentait, alors que Benoît ne semblait pas très concerné, me laissant tout gérer sous deux prétextes. Il fallait qu'il fasse tourner son cabinet, et de toute façon il n'y avait que moi qui était capable d'arriver à nourrir un peu notre fille.

Les repas étaient en effet un véritable calvaire. Même ma mère, lorsqu'elle était venue, pleine de bonne volonté au départ, m'avait rendu ma fille dans les bras en me disant :

"Non, ce n'est pas possible, je n'y arrive pas, y a que toi qui peux."

Connaissant le courage et la patience de ma mère, institutrice de maternelle de formation, ces paroles m'avaient beaucoup interrogée. Comment se pouvait-il que ce soit aussi compliqué au point que je sois la seule à pouvoir assumer ? Enfin, assumer à peu près ! Le résultat n'était que moyennement probant.

Combien de temps allais-je pouvoir encore tenir ? J'avais tout essayé pour Irène, tous les traitements proposés en allopathie ! J'avais essayé également l'homéopathie. Rien n'y faisait, aucune différence : je n'avais plus d'idées. Plus les semaines avançaient, plus la courbe poids-taille de ma fille "cassait" ! Et moi, j'étais épuisée.

Heureusement, la nounou, très inquiète pour moi et pour notre fille m'avait dit un jour :

"Savez-vous que les ostéopathes peuvent faire quelque chose chez les bébés dans le cadre du RGO ? Avec entre autres de l'ostéopathie crânienne. C'est la maman de l'autre enfant que je garde qui vient de me le dire. Elle vient d'aller voir son ostéo pour son fils dans le cadre de son eczéma géant. Voyant comme je galère avec votre fille, sachant qu'elle vomit tout le temps vu que je suis sans arrêt en train de changer de tenue votre fille ou moi-même, elle m'a dit qu'elle en avait parlé avec son ostéo... qui lui avait dit qu'elle traitait ce genre de problème. Voulez-vous les références de l'ostéopathe ?"

...Mais bien sûr. Je m'étais dit à ce moment-là que c'était ma, notre dernière chance. Cette idée était tellement inattendue. J'avais pris rendez-vous de suite.

Benoît m'avait accompagnée avec Irène chez l'ostéopathe. La séance n'avait pas démarré de façon évidente, le bébé râlant pas mal.

Mais assez rapidement, l'énervement avait cessé, et les manipulations de l'ostéopathe et les mouvements d'Irène avaient fini par offrir un spectacle harmonieux assez impressionnant, comme si l'une et l'autre se comprenaient. J'avais trouvé cela même carrément hallucinant. Mais j'avais bien vu dans le regard de Benoît le doute.

Cela n'avait pas loupé, une fois sortis tous trois du cabinet, il avait lâché :

"C'est une secte, je n'y crois pas du tout."

J'étais pour ma part anéantie, c'était mon seul espoir...à moi !

Heureusement pour moi et notre enfant, tout n'est pas écrit à l'avance. Tout n'est pas rationnel, ni évident. Bref, parfois la chance peut se manifester.

Car l'effet a été miraculeux, dans les vingt-quatre heures...mais je n'en avais pas été convaincue de suite. Dès le lendemain, ma mère récupérait notre fille pour l'emmener chez elle en région parisienne pour une semaine, semaine prévue depuis longtemps car la nounou avait une semaine de congés.

Benoît et moi-même n'avions pas de solution pour ne pas travailler non plus. Je me souviens très bien que je demandais à ma mère au téléphone :

"Tout se passe bien ?"

Et elle me répondait que oui, Irène buvait bien ses biberons, et dormait de façon normale.

Pourtant, j'appréhendais l'histoire des repas vu l'essai non concluant un ou deux mois auparavant chez moi avec ma mère.

Et puis on avait récupéré notre fille au bout d'une semaine.

Elle s'était mise à faire ses nuits, à faire des vraies siestes, à boire ses biberons en entier en dix minutes sans rechigner, au lieu d'un demi biberon en une heure à l'issue d'un combat sans merci entre nous deux.

Tout d'un coup, elle était devenue un bébé "normal". Elle s'était éveillée encore plus, et avait arrêté de se jeter en arrière en hurlant. Il était temps, elle avait quand même presque cinq mois.

Et une de ses dernières grosses régurgitations avait entraîné un spasme du sanglot. C'était assez impressionnant de voir son bébé devenir violet d'un coup. Je m'étais précipitée sur elle, et l'avait un peu secouée pour qu'elle retrouve des couleurs plus habituelles.

J'ai eu l'occasion de dire à l'ostéopathe par la suite qu'elle m'avait sauvé la vie en soignant mon enfant.

J'ai même écrit un témoignage d'une page sur la guérison miracle de notre fille grâce à elle. Elle l'a mis dans les annexes de sa thèse sur l'ostéopathie crânienne chez le bébé. Elle m'avait demandé si je voulais bien m'astreindre à cet exercice, ce fut un plaisir.

Bien sûr, l'état d'Irène avait recommencé à se dégrader au bout d'un mois et demi, le sommeil diminuant, l'appétence pour les biberons également. Mais je n'avais pas attendu que cela se re dégrade trop. L'ostéopathe nous avait prévenus de cette éventualité, disant qu'il y aurait peut-être besoin d'une deuxième séance.

Deuxième séance il y avait eu, un peu plus de deux mois après la première. Re miracle, et cette fois-là, l'effet a pu être définitif.

A noter une nouvelle inattendue en ce mois d'août deux mille, la grand-mère maternelle de Benoît était décédée subitement, d'un infarctus. Nous étions allés à l'enterrement à Châteauroux.

Et là une image me revient, au cimetière. Irène était avec nous, elle avait six mois et demi. Du fait de son retard staturo-pondéral, elle avait plutôt l'apparence d'un bébé de trois ou quatre mois.

Elle était du genre précoce sur le plan psychomoteur. Normal disait notre entourage, avec un papa kiné et une maman psychomot !!!

Rien à voir, et je me suis vengée avec le deuxième : alors, l'enfant de kiné et psychomot qui prend son temps pour évoluer, hein ??? Preuve que cela ne vient pas des parents dans notre cas !

Bref, au cimetière donc, nous marchions en donnant une seule main à ce minuscule bébé qui marchait très bien en ne donnant qu'une main. Vision sûrement improbable ! Je me souviens particulièrement des regards des gens que nous avons croisés qui ne faisaient pas partie du cortège. Nous, la famille, étions sûrement beaucoup trop occupés en esprit par les circonstances, le décès inattendu, pour vraiment réaliser que c'était si étonnant.

En tout cas, cela avait donné de la gaieté dans le cortège de voir ce petit bout marcher avec nous, à six mois et demi !

Le dernier trimestre de l'année deux mille a été occupé par les nombreuses maladies classiques d'Irène, qui avait une maladie ORL une semaine sur deux. Visiblement, son entrée en crèche, qui n'avait posé aucun problème niveau adaptation relationnelle, en posait un au niveau de l'immunité, visiblement insuffisante, et à renforcer.

La première fois qu'elle avait eu de la fièvre, bien sûr, c'était très mal tombé.

Il était prévu un week-end parisien. L'emploi du temps était chargé, car nous avions un concert de prévu à l'Olympia, depuis le temps que je voulais découvrir cette salle. C'était pour le vendredi soir, et c'était pour aller voir mon chanteur préféré, que Benoît m'avait fait découvrir, Mano Solo.

Du coup, route de Chalon à Rungis le vendredi en deuxième partie d'après-midi, Irène ayant commencé à faire de la fièvre depuis la veille.

Nous avons déjà vu le médecin et obtenu des médicaments pour une rhinopharyngite, ce qui m'avait valu de devoir annuler ma réunion à l'association de psychomots.

Le problème, c'est que nous l'avions sûrement trop laissée couverte dans la voiture. En arrivant à Rungis, nous avons découvert qu'elle était brûlante. Il y avait eu comme un vent de panique en lisant le thermomètre : quarante virgule trois !

J'avoue que la barre des quarante, pour moi, est assez effrayante. Et pas que pour moi.

Ma mère, adorable, nous avait rassurés en nous disant qu'il n'y avait pas de problème, qu'elle allait lui donner un bain pour faire baisser un peu sa température, et s'en occuper. Nous pouvions tout de même partir à notre concert.

J'étais partie un peu la mort dans l'âme, je ne sais pas pour Benoît. À mon avis, cela n'avait pas dû être simple non plus.

Nous avons pris les transports en commun, vu que c'était en plein Paris. Et en approchant de l'Olympia, pas âme qui vive...si, deux vigiles devant la salle, visiblement fermée. Nous les avons questionnés, ils semblaient étonnés :

"Mais vous n'avez pas écouté la radio, le concert est annulé. Mano Solo est malade : il a été hospitalisé."

Tout ça...pour ça !

Nous étions rentrés à Rungis, bredouilles, déçus.

Seul avantage : cela nous permettait d'être rassurés plus rapidement sur l'état de notre fille. Irène dormait, et sa température avait baissé pour redevenir raisonnable.

Et puis cela avait été une semaine sur deux les infections ORL.

Je me souviens encore des remarques de mes collègues et amies :

"Mais comment tu fais ? Cela doit être infernal qu'elle soit tout le temps malade."

Mais je me souviens aussi très bien de ma réponse lors de ce dernier trimestre de l'année deux mille :

"Cela n'a jamais aussi bien été. Certes, elle est tout le temps malade, mais au moins, ça se soigne, les médicaments agissent, elle guérit à chaque fois. Et surtout, cela ne l'empêche pas de s'éveiller, ni de grandir et de grossir."

Et là j'avais bien vu que cette réponse surprenait un peu tout le monde.

Cette situation de maladies récurrentes devait quand même nous conduire à deux opérations assez rapidement...mais là encore, ce n'était que des opérations classiques, permettant de soigner. Ce n'était rien.

40 2001 : et de deux...opérations !

Il y en avait eu une mi-janvier, double paracentèse et les végétations. Cela s'était bien passé. Avec un stress normal.

Un peu beaucoup de saignement par rapport à la moyenne, d'après ce que l'on m'avait dit, lorsque j'avais récupéré le bébé dans les bras. Mais les infirmières m'avaient rassurée, et finalement cela n'avait pas duré trop longtemps.

Comme pour tout ce qui est médical, Benoît ne m'avait pas accompagnée au nom de l'hypocondrie, et peut-être du boulot aussi. Pour tout cela, je pouvais compter au mieux sur un accompagnement "taxi-Benoît" à l'aller et au retour.

Nous étions rentrés chez nous avec la Pépette, tout allait bien. C'était un vendredi.

Cela s'était compliqué le lendemain matin.

Au réveil, Irène s'était mise à vomir...en jets...comme dans la méningite ! C'était impressionnant. Cela partait à deux mètres environ quand même.

Ni une, ni deux, nous étions partis tous trois aux urgences ! Une fois n'est pas coutume, Benoît était venu. Pas d'excuse de travail ce jour-là pour lui, vu qu'il ne travaillait pas le samedi à ce moment-là. Et sûrement une inquiétude parentale à son paroxysme...pour nous deux d'ailleurs !

Arrivés aux urgences de la clinique, nous avons eu de la chance, car n'avions que peu attendu...mais suffisamment pour que je me sente mal et aille vomir dans les toilettes de la clinique. C'était pendant ce temps bien sûr, qu'on était venu chercher notre fille. Du coup, j'avais rejoint la consult au milieu, en disant que je démarrais une gastro-entérite. En conséquence, j'en déduisais que c'était cela pour Irène aussi.

Mais le médecin n'avait pas validé mon idée : pour lui, c'était un effet secondaire des produits anesthésiants qui n'étaient pas supportés.

Nous étions rentrés avec des préconisations pour notre enfant, mais cela n'avait pas l'air de se calmer.

Le problème, c'est qu'en rentrant, c'était Benoît qui s'était précipité pour vomir dans les toilettes. Gastro pour lui aussi.

Devant notre état à tous trois, je m'étais sentie complètement dépassée, impuissante. Comment gérer Irène en étant tous deux dans un état pareil ?

J'avais appelé ma mère à la rescousse. "Urgence-mamie"... pour qu'il y ait au moins une personne en état pouvant s'occuper de la petite.

Ma mère était venue au plus vite, et cela n'avait pas été du luxe. Irène avait finalement été la première à arrêter de vomir.

Ma mère n'avait même pas réussi à attraper notre gastro.

Cette opération avait changé deux choses en Irène, une fois remise des effets secondaires. Le mot "maman" était sorti d'un coup, et la marche autonome, qui n'était pas loin depuis longtemps, s'était enfin décoincée.

Comme si toutes les maladies ORL précédentes avaient empêché ces évolutions auparavant.

Il y avait eu un peu de répit niveau maladies par la suite, puis s'étaient enchaînées un peu trop d'otites...menant à l'opération des yoyos pour juin.

La clinique avait bien pris en compte les précédents de janvier. Cette fois-là, tout s'était passé normalement. Pas d'effets secondaires de l'anesthésie !

Et pas de gastro pour les parents non plus !

L'année deux mille un avait permis à chacun de suivre son chemin.
Moi, j'avais pu retrouver de plus en plus de sommeil, et plus de sérénité. Les opérations ne m'avaient pas plus stressée que cela.
Une vie de famille à trois sûrement des plus classiques...

41 2002 : deuxième grossesse, pas simple !

Deuxième projet d'enfant, en s'attendant à ce que cela prenne du temps, forts de notre première expérience.

Il nous avait quand même fallu plus de deux ans pour nous remettre de la première expérience d'enfant, et arriver à trouver le courage et l'envie tous les deux d'y revenir.

Là, cela avait marché du premier coup.

Début de grossesse classique. Un peu malade au premier trimestre, mais cela restait raisonnable.

Travaux à faire dans la dernière chambre pour accueillir le bébé.

Nous avons tenu compte de mes déboires lors des travaux que j'avais effectués durant ma première grossesse. En conséquence, Benoît s'y était collé tout seul...non, pas vraiment, Irène avait voulu l'aider.

L'été, nous étions partis en vacances, tout allait bien.

Mais tout avait basculé...au retour.

Nous étions rentrés de La Rochelle un dimanche.

M'attendaient à la maison deux informations un peu cata. Première chose, message sur répondeur de la gynéco : rappelez-moi immédiatement, il faut absolument prendre rendez-vous tout de suite pour l'amniocentèse. Il fallait compter quelques jours de délais pour avoir une place, et tout ceci afin d'être dans les délais pour l'avortement thérapeutique. Voilà le genre de message parfaitement rassurant !

Et dans le courrier, résultats couplés de l'épaisseur nucale et de la prise de sang qui n'étaient pas bons, d'où la nécessité de faire une amniocentèse ! Super, super.

Nous étions dimanche après-midi, nous ne pouvions rien faire avant le lendemain matin, à part ruminer, et ravalier nos angoisses.

De plus, nous étions partis une quinzaine de jours, le courrier datait, le message sur répondeur aussi. Il y en avait eu plusieurs d'ailleurs, des messages sur répondeur, avec l'injonction de rappeler immédiatement.

Heureusement, voyant le temps passer, la gynéco avait pris rendez-vous pour moi pour l'amniocentèse.

J'ai pu la passer dans les temps...toute seule comme d'hab, sans le soutien de Benoît qui n'avait fait que me déposer à l'hôpital.

C'est assez angoissant à tous les niveaux une amniocentèse. Je n'avais pas réalisé que j'allais carrément me retrouver en salle d'op avec tout un champ opératoire.

Sur le moment, lorsque le liquide amniotique est aspiré, sensation très bizarre et désagréable, mais bien plus difficile à gérer psychologiquement que par la douleur raisonnable que cela entraîne.

Cela s'était bien passé. Après, y avait quand même le stress des quarante-huit heures des risques de fausse couche. Mais aucun signe n'était venu me troubler.

Le plus long finalement, c'était l'attente me paraissant sans fin de tous les résultats.

Allez-vous perdre votre enfant rapidement, artificiellement ? Ou bien accoucher normalement dans quelques mois ? Pas stressant du tout comme type de pensée !

En fait, je relativisais pour deux raisons : en premier, j'avais la chance d'avoir déjà un premier enfant, en bonne santé finalement...et en deuxième, je consacrais déjà ma carrière professionnelle à

m'occuper d'enfants handicapés, je ne me voyais pas faire le même travail au quotidien à la maison : c'était l'un ou l'autre dans ma tête, en tout cas pas les deux de front.

Les résultats avaient fini par arriver. Tout allait bien, deux cents maladies génétiques et neurologiques éliminées. Mon enfant à venir allait très bien.

Tout ce stress...pour rien !

Et la surprise, c'était un peu dommage peut-être de l'apprendre comme cela, c'était qu'en arrivant aux dernières lignes, j'étais tombée sur le sexe de l'enfant, alors que je ne m'y attendais pas : un garçon.

Non, ce n'était pas écrit comme cela, mais y avait X et Y. Je savais ce que cela voulait dire d'un point de vue génétique !

Le choix du roi, m'avait dit tout le monde.

Oui, le choix du roi, mais j'avoue que je m'en fichais un peu pour deux raisons. J'avais déjà une fille donc dans tous les cas, j'aurais été contente quel que soit le sexe du deuxième. Et d'autre part, la seule chose qui m'importait à ce moment-là, c'était d'avoir un bébé en bonne santé.

Et ce n'était pas gagné...car là encore le bébé était beaucoup trop bas dans le ventre On m'annonçait encore un accouchement prématuré...mais cette fois bien plus prématuré que le premier !

Et comme pour le premier, malgré mes conditions de travail en pédopsychiatrie, il avait été nullement question d'un arrêt de travail. La seule différence, c'était que l'on m'annonçait que c'était sûr que j'allais avoir les quinze jours pathologiques.

Pour Irène, j'avais fini par les avoir au dernier moment seulement. Heureusement que je les avais eus, sinon je crois que j'aurais pu accoucher au boulot.

Une fois les résultats rassurants, la suite de la grossesse s'était étonnamment passée sans heurt. J'avais été étonnée de dépasser le terme correspondant à celui d'Irène sans problème.

Je ne sais plus ce qu'on avait fait cette année-là pour le réveillon de Noël, mais par contre je me souviens très bien du réveillon du nouvel an avec un couple d'amis et leurs deux enfants...et moi dans une robe de réveillon très élastique avec un énorme ventre.

Tout s'était bien passé.

42 : Quelques années difficiles côté belle famille !

Ma belle-mère enchaînait tentative de suicide sur tentative de suicide. Je ne dirais pas que l'on s'était habitués, mais cela faisait hélas partie des nouvelles assez fréquentes, plusieurs fois par an lors de périodes paroxystiques.

Diagnostiquée bipolaire à la fin des années quatre-vingt-dix, visiblement, trouver le bon traitement et l'équilibrer était plus que compliqué. Je me souviens encore de son état impressionnant à la veille de notre mariage. Le truc pas du tout stressant ! Heureusement pour tout le monde, le lendemain, jour de notre mariage, elle avait retrouvé un état correct.

C'était la période où elle enchaînait particulièrement. Les tentatives de suicide correspondaient la plupart du temps à des ingestions de boîtes entières de médicaments. Mon beau-père nous appelait à chaque fois pour dire qu'elle était à l'hôpital et, que "cela devrait aller". Parfois, elle adjoignait la prise d'alcool excessive. Mais elle faisait aussi des trucs plus stressants du genre se taillader les veines des poignets, vouloir se défenestrer du deuxième étage (leur maison étant sur trois niveaux), ouvrir la portière de la voiture quand elle était sur la route en tant que passagère de mon beau-père, plutôt aux endroits où il roulait vite, etc. Et tout ceci sans compter des dépenses soudaines d'argent complètement inadaptées et monstrueuses, ce qui était peut-être une autre forme de suicide...

Chez eux, tous les médicaments étaient sous clef. Pendant longtemps, elle n'a plus eu accès à la carte bleue. L'alcool aussi, devait être enfermé. Elle trouvait quand même le moyen de se faire prêter de l'argent par de la famille éloignée ou des amies dès que mon beau-père baissait la garde, et allait s'approvisionner directement en magasins, ou pharmacies, et recommençait inlassablement. Période pas simple qui a bien duré une dizaine d'années quand même...avant qu'elle soit enfin stabilisée, ce qui est le cas depuis une bonne dizaine d'années. Tout ceci pour dire dans quel stress nous vivions régulièrement, certes à distance ! Sentiment d'impuissance totale...

Et puis un jour pas comme un autre, mon beau-père nous avait appelés pour dire que ma belle-mère était à l'hôpital, dans le coma...et que les médecins étaient réservés sur le fait qu'elle puisse s'en sortir. Évidemment, l'impact a été différent cette fois-là. Je crois qu'Irène était déjà née, je ne suis pas sûre pour le second enfant ! Nous avons vécu quatre journées difficiles jusqu'à son réveil, et avons ensuite été soulagés sur le fait qu'elle ne semblait pas avoir de séquelles. Ouf, cela n'était pas passé loin !

Vivre avec cette épée de Damoclès toujours au-dessus de la tête pendant plusieurs années n'avait vraiment pas été simple ! J'avais réalisé alors que mes enfants n'étaient pas sûrs de pouvoir profiter de leur grand-mère paternelle... Il me semble que j'ai fait tout ce que je pouvais pour soutenir Benoît dans ces moments-là, comme j'ai pu. J'étais moi-même beaucoup touchée, car attachée à mes beaux-parents. Au moins les changements d'humeur de Benoît avaient alors vraiment du sens parfois !

43 2003 : deuxième enfant, et première dépression de Benoît...

Dix jours avant le terme de l'accouchement, une de mes tantes m'avait appelée :
"Alors, toujours aucun signe?"

- Non, que dalle !"

C'était le matin, un mercredi, il était onze heures. Il faisait super beau.

Incroyable, il existait un neuvième mois quand on était enceinte. Découverte ! Il était même bien avancé le neuvième mois, vu que j'étais à dix jours du terme.

En plus, à moins de trois semaines du terme, cool, plus aucune inquiétude à avoir : le bébé était fini.

Quinze heures ce même jour : première contraction bien marquée.

J'avais envoyé un message à Benoît.

Ça y est, le portable était complètement rentré dans nos vies.

Trente minutes plus tard : une deuxième contraction du même ordre. Puis rebelote.

Là j'avais confirmé à Benoît que c'était sûr. C'était parti.

Il m'avait demandé de tenir jusqu'à dix sept heures, de façon à s'occuper des prochains patients, et à avoir le temps de prévenir les suivants en annulant. Cela m'avait semblé jouable sur le moment.

Sauf que les contractions avaient continué avec des écarts entre chaque, diminuant plus vite que je ne l'avais prévu...avec la douleur augmentant, évidemment.

Benoît était rentré à dix-sept heures quinze, et il était plus que temps, car je n'avais plus que cinq minutes de répit entre deux contractions.

J'étais super prête, ma valise était faite depuis longtemps. J'avais joué la prudence cette fois-ci, et avais fait ma valise un mois et demi avant le terme.

Étions partis au pas de course, avec la Pépette qu'il fallait confier. Trajet un peu plus long que la première fois, car de jour et avec la circulation de la fin de la journée de travail. Et surtout, il fallait faire un détour pour confier Irène à des patients de Benoît, qui s'étaient proposés spontanément pour cette occasion.

On avait la chance d'avoir une gamine très sociable. Benoît l'avait présenté une fois à ce couple de personnes âgées en partageant l'apéritif quelque temps auparavant. Là, on l'avait quasiment éjectée chez eux, c'était parti pour qu'elle y passe la nuit : aucun problème pour elle.

Au même feu sur le chemin de la maternité, j'ai pensé que cette fois c'était bon, on était prêts pour le prénom, et l'avais fait remarquer : ce serait Thomas.

Là encore, je m'étais faite débarquer devant l'entrée de la maternité. Benoît avait été plus long à me rejoindre, ayant dû s'éloigner beaucoup plus pour trouver à se garer.

Il était déjà dix-huit heures. Une heure d'attente pour avoir la péridurale, l'anesthésiste était très sollicité. J'avais déjà eu de la chance, puisque j'avais eu la dernière salle d'accouchement dispo. Eh oui, c'était pleine lune, la saturation était normale. La prochaine qui arrivait pour accoucher allait se retrouver sur un brancard dans le couloir.

Chance : la péridurale avait marché du premier coup cette fois, quel soulagement ! Cela faisait deux heures que j'avais le souffle coupé : une minute de contraction, à peine une minute de récupération entre deux. Comment faisaient les femmes avant la péridurale ??? Au moins, avec ça, y avait la possibilité de se calmer et de reprendre un peu de force avant la délivrance.

J'avais recommencé l'histoire de la fièvre, en montant un peu moins haut. Ouf, j'avais réussi à ne pas dépasser la barre fatidique des trente-neuf pour le personnel m'entourant. En plus, je les avais prévenus que ce n'était pas la peine de me faire le même coup que lors de l'accouchement précédent. On peut dire que j'avais pris de l'assurance. Visiblement, l'effort que l'accouchement me demandait à chaque fois, me donnait de la fièvre. Rien, aucune infection n'avait été trouvée lors de l'accouchement précédent, avais-je bien précisé. Je crois que j'avais été un peu virulente en racontant cela, ce qui m'avait donné l'impression que ce que j'avais dit avait été plus pris en compte. Il y avait eu beaucoup moins de polarisation sur ma fièvre.

Histoire de mettre quand même un petit peu de stress dans cet accouchement paraissant harmonieux, y a eu l'histoire du cordon enroulé autour du cou, avec surveillance étroite pour être sûr que le bébé ne se retrouve pas en situation critique, étranglé. Tout s'est finalement bien passé. J'avais trouvé que sept heures pour accoucher, cela passait très vite. C'est sûr, à côté des quinze heures pour Irène, cela faisait pâle figure. A peine le temps de profiter de la péridurale, puis de stresser avec le cordon.

Je m'étais retrouvée avec le bébé sur le ventre, mais cette fois j'avais pu le garder vraiment, en profiter.

Beau bébé de trois kilos six cents, cinquante centimètres.

Le poids, ça ne veut rien dire. Pas eu besoin de la menace des forceps pour que le bébé sorte cette fois. Cela s'était fait bien plus facilement, avec un temps de délivrance classique d'une demi-heure.

Je ne me souviens même pas quel jour on est sorti de la maternité, tellement cela avait été rapide. Je découvrais ce que c'était que d'avoir un bébé en bonne santé.

J'ai pu l'allaiter six semaines. Lorsque je le recouchais, après la tétée, il se rendormait tout seul, dormait des plages dépassant largement les deux heures, pleurait peu. Il ne se jetait pas non plus en arrière en hurlant, finissait ses biberons quand on est passé aux biberons : c'était agréable et rassurant.

Il s'était quand même mis à régurgiter, mais beaucoup moins que sa sœur.

Et puis je n'avais pas attendu. Pour ses un mois, ce n'était pas la visite chez la pédiatre que j'avais programmée, c'était le rendez-vous avec l'ostéopathe. Hors de question de perdre du temps.

Et pour le suivi médical, j'avais opté sans hésitation pour mon médecin de famille, dès le premier mois.

Thomas a grossi et grandi normalement dès les premiers temps. Il était très calme et observateur, pas le champion du développement psychomoteur, sauf pour le quatre pattes où il a semblé précoce, et véloce.

Tout s'est bien passé jusqu'à ses cinq mois, où il avait fallu qu'il nous fasse un petit coup de Trafalgar.

Mais entre temps, c'était Benoît qui avait décompensé. Allez savoir pourquoi.

Dépression post-partum du père, appellerons-nous cela.

Tout d'un coup, il avait été mal, au point de ne plus pouvoir aller travailler, de ne plus pouvoir faire grand-chose d'ailleurs.

Je lui avais demandé son autorisation pour appeler un psychiatre, après avoir insisté sur la nécessité d'y avoir recours : il me l'avait donnée.

Cela m'avait pris du temps, et m'avait stressée. Pas facile d'appeler un psychiatre, même si j'avais l'habitude de travailler avec des pédopsychiatres !

Là ce n'était pas pareil. C'était en lien avec ma vie personnelle...en quelque sorte une reconnaissance d'échec, dans le sens où je n'avais pas su tenir mon rôle de femme suffisamment aidante, pour éviter à mon mari de tomber en dépression.

En même temps, je ne culpabilisais pas tant que cela, car pour moi le lien était évident avec la naissance de son fils. Un garçon, comme lui, avec ce que cela représente comme place dans la fratrie, être le deuxième derrière une sœur super bavarde...miroir de sa propre histoire.

Benoît a une sœur de dix-huit mois son aînée, qui a toujours, et encore maintenant, beaucoup parlé. Je l'apprécie beaucoup d'ailleurs dans son côté cash. Un peu trop speed parfois, mais nature, je l'aime beaucoup.

Bref, j'avais appelé, et encore appelé. J'avais été plus ou moins bien reçue. Je cherchais un rendez-vous en urgence...alors que je savais qu'il n'y avait pas d'urgence en psychiatrie. On nous le serinait assez comme cela au boulot.

Mais pour moi, il y avait urgence, car l'exercice en libéral ne permettait pas d'attendre. Pas de congé de maladie vraiment possible. Pendant ce temps de non prise en charge des patients en rééducation, pas de paye, c'est clair.

Et de toute façon, pour moi il y avait urgence. L'ayant toujours perçu comme fragile, il m'était évident qu'il avait besoin de soutien. Et là son corps parlait, l'obligeant à le reconnaître : il fallait en profiter.

Entre les psychiatres ne prenant pas de nouveaux clients, et ceux me proposant des rendez-vous dans des délais inacceptables pour moi, dans quinze jours au mieux, mais plutôt dans trois semaines, un mois, voire plus, je m'étais retrouvée devant un choix limité. Voire pas de choix !

Au bout d'une douzaine d'appels, je crois me souvenir que j'y avais passé largement plus d'une heure et demie, un homme psychiatre m'avait proposé un créneau possible dans moins d'une semaine. J'avais pris...sauf que lorsqu'il avait compris que ce n'était pas pour moi, il m'avait dit :

"Non, cela ne marche jamais quand ce n'est pas la personne elle-même qui prend rendez-vous."

Il avait fallu que j'argumente, que je négocie. Et j'avais réussi à le faire plier, non sans me prendre quelque menace du style :

"Vous verrez, il y a peu de chance que cela fonctionne."

Et il m'en avait fait baver une deuxième fois le coco...je parle bien du psychiatre, lors de la première séance. Je vais expliquer.

Tout d'abord, il avait fallu que je traîne Benoît au premier rendez-vous, incapable de s'y rendre seul.

Problème, j'avais dans les pattes un bébé d'à peine trois mois, et une fille de trois ans, avec personne à qui les confier au pied levé. Nous étions partis tous les quatre chez le psychiatre...je les avais traînés, tous les trois !

Une salle d'attente bondée. Histoire d'arranger les choses, un vrai gros retard. Du coup, même si Thomas était un bébé calme, l'heure du biberon approchait. C'était enfin notre tour.

Le psychiatre était étonné de voir la famille au grand complet. Qu'à cela ne tienne :

"Venez tous dans mon bureau."

Et là je n'y avais pas cru : je me suis pris plusieurs reproches.

Le premier fut le fait de n'avoir pas su trouver un moyen de confier les enfants.

Je précise : le rendez-vous était prévu vers les sept heures du soir, je ne sais plus exactement. Nous en étions à au moins trois quarts d'heure de retard vu l'attente !

Le deuxième reproche fut de ne pas avoir été capable de calmer mon fils assez vite, qui avait faim et se manifestait. Mais comment n'avais-je pas pu penser à amener un biberon ?

Je l'avais trouvé très raide avec moi, ce psychiatre...d'autant plus que je devais être dans une période quand même un peu fragile, venant d'accoucher il n'y avait pas si longtemps, et ayant un mari dans un super état psychologique !
J'avais pris sur moi, comme toujours.

Le psychiatre avait eu du coup l'occasion de voir la structure familiale dans son entier, ce qui n'était pas inintéressant. Il l'avait concédé.

Ils avaient convenu avec Benoît de se revoir régulièrement, deux fois par semaine...et ouf, mon mari avait été capable de s'y rendre seul dès le deuxième rendez-vous. J'avais gagné, mais à quel prix !

En fait, ce psychiatre psychanalyste, a vu mon mari pendant six ans deux fois par semaine. L'arrêt de la thérapie ne s'est fait que parce que nous déménagions à plus de quatre cents kilomètres de là. Pour une thérapie qui commençait mal sous prétexte que c'était moi qui avait pris rendez-vous pour mon mari, on repassera !

En tout cas, sans médicament, cela avait permis à Benoît de retrouver un peu de pêche et d'assurance, de façon à pouvoir retourner travailler en quinze jours.

Résultat plutôt satisfaisant je dirais.

Décidément, cette année deux mille trois n'était pas de tout repos.

Le coup de Trafalgar de Thomas, juste avant ses cinq mois, avait été le suivant.

Sa sœur avait eu la bonne idée de choper la varicelle. Malgré mon attention pour protéger le fiston, celui-ci, quinze jours après, avait eu la mauvaise idée d'imiter sa sœur.

Le problème, c'était qu'il était très jeune...et avait fait beaucoup de fièvre de façon trop durable.

Plus de quarante de fièvre pendant cinq jours d'affilée. Du moins, il dépassait tous les jours les quarante, oscillant entre trente-neuf et quarante la plupart du temps grâce à l'effet des médicaments.

Notre médecin de famille passait tous les jours à la maison, car elle habitait à cinquante mètres, et était inquiète. Tout comme moi.

De sa carrière, et il lui restait moins de cinq ans avant sa retraite, elle n'avait jamais vu de varicelle chez un bébé si jeune. Elle-même pensait qu'à cet âge-là, le bébé était encore immunisé, protégé par les anticorps de la mère.

Et ceci sans compter l'intensité de la poussée niveau boutons de varicelle. Thomas en était couvert des pieds à la tête...et cela avait fini par se transformer en eczéma géant ! Impressionnant. Mon médecin en avait rarement vu d'aussi fortes, des varicelles. Le fiston cumulait les records.

Mais surtout, avec sa fièvre qui ne baissait pas, en plus l'année de la canicule de deux mille trois, c'était quarante partout. Il faisait aussi quarante dehors, quarante dans sa chambre sous les toits, qui était visiblement mal isolée.

Je l'avais descendu d'un étage pour qu'il puisse avoir un peu moins chaud.

Et tous les jours, ma généraliste guettait les signes de déshydratation.

Je me souviens du sixième jour, quand elle était passée à la maison le matin.

J'avais mis de la musique, me sentant enfin optimiste. La fièvre avait enfin baissé.

En fait, ma généraliste venait avec l'idée de faire hospitaliser Thomas, car son état de la veille commençait à trop l'inquiéter.

Mais ce fut la bonne surprise pour elle aussi, de constater la baisse de la fièvre. Nous étions donc passés de justesse à côté de cette hospitalisation, que mon médecin voulait absolument éviter, car, disait-elle :

"Cela peut faire des dégâts à cet âge-là."

Sauvés de cette épée de Damoclès, nous étai quand même resté le problème de ses boutons en sale état, avec l'eczéma se greffant dessus. Je me souviens de ce bébé tout rouge-rose d'éosine pendant des jours et des jours...

On en avait bavé, mais on s'en était sorti.

A part ces deux évènements inattendus, le reste de l'année s'était écoulé sans heurt, selon ma mémoire.

44 2004 : accident de travail

De cette année-là, je ne me souviens que de cela, mon accident de travail...à part aussi une gastro de Thomas, assez violente.

On était encore passé à deux doigts de l'hospitalisation, en raison de trop de fièvre et de risque de déshydratation...décidément cet enfant !

Sinon, cela s'était passé fin août : le vendredi de la première semaine de reprise, au boulot. Seize heures : l'heure du départ des enfants du service de pédopsychiatrie où je travaillais. En effet, la plupart d'entre eux repartaient chez eux en taxi, durant la trentaine de minutes précédant notre départ à nous, professionnels.

J'étais au secrétariat en train de parler d'un compte rendu que j'avais remis à ma collègue secrétaire, qui devait le taper : eh oui, à l'époque, c'était la secrétaire médicale qui tapait mes comptes rendus ! Je n'avais pas encore d'ordinateur !

Quand tout d'un coup avait déboulé dans la pièce un jeune de quatorze ans, qui venait de courir en trombe dans tout le couloir jusqu'à moi. Il avait trompé la surveillance de mes collègues infirmiers et éducateurs, qui lui couraient après malgré tout, sachant de quoi il était capable.

Cela n'avait pas loupé, c'était bien pour m'agresser. Je n'ai eu que le temps de me retourner pour essayer de parer à l'attaque.

Il faut savoir qu'il faisait la même taille que moi, mais était bien plus costaud. Et surtout sa force était bien plus grande, sans compter ce que cela donne dans ces moments de folie pure, où celle-ci était décuplée.

C'était un jeune que nous connaissions bien. Nous l'avions dans le service depuis ses six ans, âge minimal pour entrer dans le service.

Il avait transité par le service des "petits" auparavant, où il n'avait passé qu'un an environ, car arrivé tout droit de Roumanie autour de ses cinq ans. S'il était parvenu en France, c'était dans le cadre d'une adoption : ses deux parents adoptifs français avaient été l'adopter en allant le chercher dans son pays. C'était un des derniers à avoir connu les pouponnières de Roumanie, du temps où l'on attachait encore les enfants aux radiateurs !

Je peux confirmer, cela fait des dégâts...graves, sur la personnalité. Psychose infantile évidente, et bien que ce soit interdit de donner ce diagnostic, pour la pédopsychiatrie comme pour tous mes collègues et moi, il avait le profil type du schizophrène, la schizophrénie n'étant censée exister que chez l'adulte.

Il avait des lubies cet ado, certains mots le déclenchaient : on avait fini par en repérer certains. Quand il se mettait à rire sans raison, on savait que c'était trop tard.

Il agressait régulièrement les adultes, par période, faisant tourner ses victimes...et là c'était mon tour depuis quelque temps.

C'était le jeune pour lequel nous avions consigne de ne jamais lui tourner le dos. C'était pour lui aussi que nous avions vidé les tiroirs de cuisine de tous les couteaux pointus.

C'était aussi à son sujet que l'on pouvait recevoir des coups de fil "cata" de sa mère adoptive, par exemple enfermée dans ses toilettes, et ne pouvant plus en sortir parce que son fils menaçait de la tuer. Ou bien affolée parce que son fils venait de pousser violemment son mari dans les escaliers, et j'en passe...

C'était aussi ce jeune, qui, deux ans plus tard, pour ces seize ans, âge de référence adulte pour la psychiatrie, allait se retrouver en UMD, Unité pour Malades Difficiles : il n'y en avait que cinq ou six en France, à l'époque.

Ce n'était pas n'importe qui, cet ado !

Bref, en me sautant dessus de tout son poids, il m'avait fait basculer en arrière contre la vitre qui était habillée intérieurement de stores vénitiens, en position "semi-ouvert-semi-fermé" à ce moment-là. Ma main droite avait été projetée en arrière par-dessus mon épaule, et les doigts avaient claqué dans le store et la vitre.

Heureusement, mes collègues le poursuivant étaient arrivés à cet instant, et avaient pu le récupérer avant qu'il ne réitère son agression.

Je m'étais retrouvée avec un doigt tout violet, et très gonflé : le majeur.

Je me souviens très bien de ma surveillante qui m'avait alors dit :

"Si j'étais toi, j'irais montrer ça à un médecin en sortant, on ne sait jamais. Ton doigt n'est pas beau, ce n'est pas rassurant. En plus c'est le week-end, on va faire une déclaration d'accident de travail avant que tu ne partes."

Et elle avait eu le nez fin. Moi-même, complètement perturbée par l'agression et la douleur, je n'y avais même pas pensé.

J'étais allée voir ma généraliste en sortant, qui m'avait renvoyée sur SOS Mains...

Ce service m'avait fait écho et radio je crois, puis m'avait immobilisé le doigt, en immobilisant toute la main. On m'avait dit environ ceci :

"Vos ligaments sont atteints à deux niveaux, entre la paume et la première phalange, là cela devrait aller, mais entre la première et la deuxième phalange, cela ne tient plus que par un fil. On va tenter d'éviter l'opération, on vous immobilise une semaine, puis on refait le point."

Et moi j'avais toute la main droite en forme de poing justement, avec un bandage en boule pour bien interdire tout mouvement des doigts, et de tous, vu que le mouvement d'un doigt peut entraîner celui d'un autre. Même pas d'opposition du pouce faisable, ou à peine !

Cela tombait bien si on peut dire, n'ayant pas eu de mode de garde pour Thomas cette semaine-là, ma mère était venue nous secourir pendant les vacances de la nounou...en le gardant chez nous à la maison.

Alors qu'elle devait repartir le dimanche, nous avions convenu ensemble de changer notre fusil d'épaule. Il était plus prudent qu'elle reste pour m'aider. Même Benoît, plutôt frileux quant à la présence de qui que ce soit à la maison, en avait convenu naturellement.

Et ce dont je me souviens très bien également, c'est de la réaction de Thomas à ma "boule de main droite". Il avait alors un peu plus de dix-huit mois. Très impressionné visuellement par mon bandage, il refusait alors que je lui donne le biberon. Vexant !

Comme si je n'étais pas déjà assez frustrée d'être incapable de le changer, de l'habiller, et de lui donner le bain !

Au bout d'une semaine, chance : le ligament avait tenu !

Je m'étais retrouvée avec une grosse attelle dans un premier temps, puis une plus petite par la suite, pour finir mon arrêt de travail, et reprendre au bout de sept semaines.

Cela m'avait fait drôle de me retrouver aussi longtemps chez moi pour autre chose qu'une grossesse. J'avais beaucoup réfléchi : je m'étais alors demandée si le jeu en valait la chandelle. Être si peu payée et risquer d'être agressée à chaque minute de ma journée de travail ! Ne pas être sûre de

pouvoir rentrer chez moi le soir en "intégrité corporelle" ! Alors que j'avais deux jeunes enfants chez moi qui avaient besoin de leur maman !

Où étaient les priorités ? Financièrement, nous n'avions pas trop le choix. Benoît ne gagnait pas grand-chose en libéral, incapable d'élargir sa clientèle.

Il faut dire, s'installer en libéral sans jamais céder au fait de prendre contact avec les médecins généralistes prescripteurs, c'était un contresens pour moi. Il se cantonnait à sa petite clientèle, rassuré par sa femme qui, elle, avait un salaire fixe...

J'avais repris le travail la peur au ventre par rapport au jeune ayant réussi à m'agresser, me demandant si j'allais pouvoir tenir longtemps en pédopsychiatrie.

Le côté positif de la chose, c'était que mon agression avait permis que l'on obtienne ce que l'on réclamait depuis des mois et des mois, avec mes collègues, pour le service.

Quand j'étais revenue, nous avions enfin eu la certitude d'obtenir rapidement une salle d'isolement, et le service était devenu service fermé.

Domage de devoir en arriver à l'accident de travail pour être entendus, mais c'était toujours cela de gagné !

J'avais repris. J'avais fini par me détendre au bout d'une quinzaine de jours.

Il faut le dire : j'avais des collègues extraordinaires qui avaient été d'une vigilance impeccable avec ce jeune durant des semaines et des semaines. Je me souviens encore que, dès qu'il échappait à leur vigilance, ils se précipitaient en salle de psychomotricité pour s'assurer que le jeune en question n'y était pas, et que j'allais bien.

Ils avaient quand même eu quelques frayeurs, avaient piqué pas mal de sprints, et je leur en suis toujours reconnaissante quand j'y repense.

Tout s'était bien passé, et au bout de quelque temps, l'adolescent avait changé de victime potentielle. Ce fut le tour d'une autre collègue, je pouvais donc être tranquille... mais pas ma collègue sur laquelle il avait jeté son dévolu ! C'était cyclique, rien à faire !

Et les mesures prises pour moi avaient été transférées à l'attention de ma collègue, pour qui cela avait duré plus longtemps d'ailleurs.

Que dire de la pédopsychiatrie ?

Un milieu qui fait beaucoup apprendre sur l'autre, sur soi-même, horrible par les histoires d'horreur que vivent certains enfants, et qu'on est amené à connaître. Histoires qui restent dans ma tête, inoubliables, au même rang que ce que l'on peut lire dans certains policiers-thrillers ! Une expérience qui marque à vie !

Jamais je n'oublierai le cas des deux jeunes qui sont passés par les UMD (Unité pour Malades Difficiles) une fois adultes, ni les deux enfants victimes de syndrome de Münchhausen par procuration... ni même l'enfant de sept-huit ans qui était prêté à son oncle pour tourner dans des films pornos contre rémunération à ses parents, ni tous ces autistes sans langage et avec hétéro agressivité. Et j'en passe...

Le syndrome de Münchhausen par procuration reste, je crois, le pire dans tout cela. J'explique un peu ce que c'est, car ce n'est pas si courant que cela, heureusement. Il s'agit d'une forme de maltraitance à l'enfant. Un parent, plus souvent la mère, amplifie, ou provoque, de manière délibérée, des problèmes de santé graves et répétitifs de l'enfant, de façon à devoir l'emmener le plus souvent aux urgences, ou auprès d'un médecin. Le but serait d'attirer l'attention et la compassion à travers la maladie de l'enfant. Cela peut aller jusqu'au risque vital, la mort de l'enfant. C'est insidieux et renvoie le soignant à une impuissance totale. Du moins, je l'ai vécu comme cela. Comment, de votre place de soignant, prouver que le parent "empoisonne" en quelque sorte son enfant ? Vous ne savez pas comment cela se passe à la maison, et vous n'êtes pas enquêteur policier.

Fondamentalement, votre métier est de protéger l'enfance, ce qui veut dire *garantir la prise en compte des besoins fondamentaux de l'enfant, en soutenant son développement physique, affectif, intellectuel et social, et vous devez préserver sa sécurité, sa moralité et son éducation dans le respect de ses droits*.^{*} Oui, mais comment ? ...en faisant des signalements, certes, mais avant que cela puisse avoir un impact, l'enfant a le temps d'y passer. Bref, une des horreurs humaines dans toute sa splendeur : l'être humain peut être vraiment tordu, je ne vous apprends rien.

COMMENT PEUT ON humainement résister à tout cela ? Avec une paye de misère en plus ! Ceci a sûrement contribué à renforcer le projet d'héliotropisme. Se dire que je pouvais avoir un poste dans un milieu plus calme, plus serein, avec du soleil en bonus, devenait de plus en plus tentant.

^{*} vie-publique.fr

Autre évènement marquant ces années-là, la mort de mon Amour de chat...

Septembre, un jeudi après le boulot...j'étais rentrée à la maison et avais retrouvé Woody en piteux état, malade de façon évidente.

Il vomissait beaucoup, mais ce qui était plus impressionnant, c'était son apathie, qui ne lui donnait plus la force de m'accueillir, comme il le faisait tous les jours.

Couché derrière la porte du garage, il ne bougeait quasiment plus. Déjà la veille, il m'avait un peu inquiétée, parce qu'il m'avait semblé qu'il s'était fait violence physiquement pour m'accueillir comme d'habitude.

Mais là, son absence de force pour se déplacer m'avait plus que fortement alertée. J'avais appelé le vétérinaire. Impossible de l'avoir. J'avais finalement pu laisser un message sur le répondeur disant qu'au pire, je l'emmenais le lendemain matin en partant au travail.

Pas de rappel. Il était plus de dix-neuf heures, je savais que c'était mort. Toute la famille était inquiète pour le chat.

Désespérés que nous étions, nous avons choisi de fuir l'angoisse en partant tous quatre au restaurant. Avions-nous réussi à en profiter, je ne m'en souviens plus ?

Par contre, ce dont je me souviens bien, c'est du message sur répondeur du véto en rentrant.

A cette époque-là, on en était pas encore à une utilisation optimale et automatique des téléphones portables, la preuve.

En gros, le véto avait dit que l'on pouvait quand même lui emmener le chat le soir même, vu que ce que je décrivais était inquiétant, mais ceci avant vingt heures.

Il était vingt-et-une heures, bien sûr !

Sinon, que je l'emmène en effet le lendemain matin, si on avait pas le message à temps.

Et là, quelle culpabilité d'avoir fui le problème plus tôt dans la soirée !

Je pense que je n'ai pas dû beaucoup dormir. Le lendemain matin, Woody était toujours dans le même état, aussi peu rassurant.

J'avais déposé le chat au véto, très inquiète, hésitant à lui dire adieu, mais voulant conjurer le sort en ne le faisant pas.

Et j'avais enchaîné avec le boulot. Pas le choix.

Réunion le vendredi matin !

Un peu après onze heures, la secrétaire avait fait intrusion dans la salle de réunion pour dire que j'étais demandée en urgence au téléphone.

C'était le vétérinaire :

"Votre chat souffre beaucoup trop, il n'est pas récupérable. Je pense que quelqu'un l'a empoisonné. Pouvez-vous m'autoriser à l'euthanasier immédiatement ?"

J'avais réussi à donner mon accord avant d'exploser en pleurs, juste au moment d'ailleurs où la pédopsychiatre faisait irruption dans le secrétariat. Elle m'avait gentiment rassurée, en me disant qu'elle comprenait parfaitement ma réaction, même pour un chat, elle qui aimait aussi beaucoup les chats. Elle en avait adopté un il n'y avait pas si longtemps que cela, malgré son allergie aux chats. Du coup, elle se faisait désensibiliser.

J'avais eu du mal à retourner en réunion. Mais pourquoi n'avais-je pas dit au revoir à mon chat le matin même ? Comment allait-il vivre son adieu à la vie sans moi, sans mon réconfort ? Culpabilité, quand tu nous tiens.

Et je ne parle pas de quand il avait fallu aller récupérer la caisse de transport du chat chez le vétérinaire, et payer son incinération : quelle horreur ! C'était une torture d'avoir à remettre les pieds là-bas.

Repartir avec une caisse vide ! Je ne souhaite à personne ce genre d'expérience.

Quinze ans après, j'en ai encore les larmes aux yeux quand j'y pense...et là je pleure en l'écrivant. Mon Woody !

Je n'avais pas voulu reprendre de chat tout de suite, aucun chat au monde ne pouvait remplacer mon Woody ! Celui en qui j'avais pu avoir totale confiance avec mes deux enfants, même lorsqu'ils étaient bébés, celui sur qui Irène s'asseyait et qui ne bronchait pas, celui qui me sautait au cou lorsque je l'amenaient chez le vétérinaire, pour se rassurer, et j'en passe. Très attachant, très pacifique, très sympa avec tout le monde. Je l'adorais au sens propre du terme. Douze ans, une vie de chat trop courte, une mort injuste !

Mon mari avait eu pitié de moi quand même, en quelque sorte. Il avait laissé passer du temps, deux mois. Puis il s'était lancé dans la recherche de l'adoption d'un chat adulte à la SPA (Société Protectrice des Animaux). Adulte, car nos deux enfants étant jeunes, il avait pensé que cela serait plus simple.

Il m'avait quasiment mise sous le fait accompli : il avait repéré une chatte. C'était pratique car il avait des renseignements par une bénévole de la SPA habitant dans l'immeuble à côté de chez nous.

C'est comme cela que nous avons adopté Zora, chatte qui avait été récupérée dans la rue dans Chalon, errante avec sa portée de chatons. Évidemment, la SPA n'avait pas eu de mal à faire adopter les chatons quand ils avaient eu deux mois. Tout le monde craque, c'est normal. Mais elle, cela faisait maintenant un an et demi qu'elle était là, et personne ne voulait d'elle.

Si...nous !

Et cela s'est très bien passé...avec les enfants aussi, qui avaient été très doux avec elle dès le départ.

46 Quelques souvenirs intemporels, dans ces eaux-là, de 2004 à 2006 je dirais...

J'avais parlé de deux événements marquants concernant le quartier de la maison... Impossible de les resituer précisément dans le temps.

Le premier, je pensais en retrouver la trace sur internet pour retrouver l'année exacte, j'ai échoué...comme quoi on ne trouve pas toutes les infos sur internet, ou bien je n'ai pas assez creusé.

Mais quelle importance finalement de les situer précisément. Juste, ils ont été marquants pour moi, font partie de ma vie, et sont inoubliables.

Ai-je eu une vie plus mouvementée que la moyenne ? Je suppose que non, mais je n'en sais rien. Comment avoir des critères permettant de relativiser et de comparer ?

Voici ces deux événements extra-familiaux qui auront marqué mon séjour à Chalon...

Le premier événement est marquant par son horreur.

L'explosion au quatrième étage de la SONACOTRA, résidence donnant sur une rue parallèle à la nôtre...mais nous avions vue sur l'arrière de cet immeuble, donnant sur la cour du centre social et de la bibliothèque, cette cour se trouvant en face de chez nous.

Pratique, juste à traverser la rue pour aller à la bibliothèque...du temps où je ne lisais que des vrais livres, sur papier je veux dire.

Et plus tard, notre fille avait suivi des cours de danse pendant un an au centre social. Et c'était aussi la cour du centre de loisirs, etc.

Je ne peux situer précisément dans le temps ce fait pourtant marquant, je me souviens juste que les deux enfants étaient nés. Notre fils était encore bébé je crois.

Une déflagration ! Feu au dernier étage du foyer de la SONACOTRA avec des flammes gigantesques, d'au moins cinq mètres de haut.

Je m'étais rapprochée de la porte-fenêtre pour comprendre l'origine de ce bruit. J'avais alors vu quelqu'un se jeter par la fenêtre, puis une autre personne...du quatrième étage...pour échapper aux flammes !

Non, je ne rêvais pas hélas. Ce n'était pas une illusion.

Je l'avais aussi lu dans le journal le lendemain. Sûrement avais-je eu besoin d'avoir confirmation. C'est un peu curieux d'assister à cela. Non, pas curieux : perturbant !

Du coup, vous vous sentez chanceux, de vivre dans le luxe, en vivant dans une maison avec jardin...qui n'explose pas à cause du gaz, car telle était l'explication dans le journal : explosion de la bouteille de gaz !

Et l'on se demande pourquoi je ne veux pas d'une bouteille de gaz dans ma maison...

Benoît me l'a encore proposé quand j'ai déménagé dans ma nouvelle maison à Arles. Si ça se trouve, il ne se souvient même plus de cet incident. En même temps, moi j'ai vu. Lui, je ne sais plus s'il est arrivé à la fenêtre en même temps que moi, un peu après je crois. Y avait-il encore des personnes sautant par la fenêtre ?

Le deuxième événement près, je ne peux pas plus le dater. Notre fils n'était plus complètement bébé, c'était donc plus tard a priori. En effet, il avait plus de dix-huit mois, puisque nous n'avions plus Casper avec nous, que mes beaux-parents avaient adopté définitivement.

Pour alléger notre emploi du temps, ils le gardaient tous les étés : deux mois de vacances. Et puis au bout d'un certain nombre de fois, ils avaient proposé de ne pas nous le rendre, car trop attachés à lui. Cela tombait bien, nous, il n'y avait plus vraiment d'attaches depuis longtemps. Nous avions assez à faire avec nos enfants...du moins je parle pour moi.

La proposition de mes beaux-parents avait de ce fait été bien accueillie. Tout le monde y trouvait son compte, sachant que nous savions que nous pourrions continuer à le voir régulièrement, à chaque fois que nous irions chez mes beaux-parents ou qu'ils viendraient chez nous. Si le chien avait été là à ce moment-là, il aurait été fou, si tenté qu'il ait pu être plus fou qu'il n'était. C'était donc un peu plus tard dans le temps.

J'avais eu très peur, très très peur ce jour-là. Surtout pour mes enfants : l'instinct maternel de protection dira-t-on.

C'était un week-end. Je dirais plutôt un dimanche matin, car la rue était très calme. Il était relativement tôt, mais avec de jeunes enfants, j'étais évidemment debout.

Je ne sais plus si Benoît était dans le salon avec nous trois. Possible que non, et que je l'ai appelé, paniquée par ce que je venais de voir, là encore par la porte-fenêtre donnant côté rue.

La porte-fenêtre donnait sur un balcon, puisque la pièce de vie se trouvait au premier étage. Le balcon surplombait l'entrée dans le garage, et donnait sur un petit bout de jardin en contre-bas sur le devant de la maison, entouré de murs relativement bas (le portail aussi).

J'avais cru rêver, être dans un film, mais non ! C'était la réalité vraie.

Je crois que c'est un bruit extérieur anormal qui m'avait alertée, mais je ne me souviens plus de quel ordre...des voix peut-être, ou un sifflement. J'avais alors vu des CRS casqués avec leurs boucliers, et armés jusqu'aux dents de fusils type FAMAS, en nombre, enjamber la clôture de mon jardin en se faisant des signes pour bien se coordonner. Je ne sais plus combien ils étaient exactement, je dirais au moins cinq ou six.

Je m'étais précipitée sur les enfants pour les éloigner de la porte-fenêtre avec une double peur, celle qu'ils se prennent une balle perdue, et celle de cette vision de guerre pour moi, déjà si traumatisante alors que j'étais adulte.

Comme nous habitions une maison jumelée que d'un côté, mais jumelée avec six autres en enfilade de l'autre côté, j'avais vu les CRS se succéder pour passer sur le côté de la maison, en la contournant dans mon jardin, pour après passer dans la partie du jardin se trouvant derrière la maison. Mais j'avais à peine eu le temps de voir tout cela qu'en même temps, le téléphone avait sonné, de façon tout à fait inhabituelle, puisque justement il était très tôt.

J'avais dû appeler Benoît à la rescousse entre temps pour m'aider à confiner les enfants, et j'avais répondu au téléphone.

Une voix en pleurs ! Ma voisine de la maison jumelée à la nôtre, s'excusait du dérangement...et en même temps était paniquée, parce que son propre fils, la trentaine, était en train de forcer leur porte de derrière en menaçant de venir les tuer.

Ce dernier s'était enfui de l'hôpital psychiatrique où il était normalement interné. En phase d'agressivité après avoir arrêté de prendre ses médicaments, il avait d'ailleurs agressé récemment un contrôleur SNCF dans un train, etc. Elle ne m'avait sûrement pas tout dit au téléphone, le complément d'informations ayant dû me parvenir un peu après.

Tout s'était bien passé, heureusement. Les CRS avaient traversé notre terrain en contournant toute la maison et en passant sur la terrasse le long des thuyas. Ils avaient ensuite réussi à passer la clôture pour arriver derrière la maison de nos voisins. Ils avaient alors pu, à quatre sur lui, immobiliser le fils de nos voisins avant qu'il ne défonce complètement la porte arrière de chez eux. Comme dans les films ! Sauf que ce n'était pas un film ! Et moi je préfère les films à la télé.

Dans la vraie vie, ça fait trop peur.

Là, j'avais vraiment ressenti que les enfants étaient la chair de ma chair.

Quartier calme j'avais dit...

C'est bizarre comme ces souvenirs me reviennent en écrivant, il y avait un moment que cela avait été enfoui dans une petite case secrète de ma mémoire, ces deux faits. Je pense que ce genre d'évènements marquant influence notre personnalité, joue dans notre façon d'appréhender la vie ultérieurement.

47 De 2006 à 2009 : nouveau projet, héliotropisme...et quelques faits marquants.

Comme quoi tout changement dans sa vie, peut ne tenir à pas grand-chose !

L'été deux mille six, nous avons été invités au mariage d'un de mes cousins germains, dans les Bouches du Rhône...ce qui avait permis à Benoît de réaliser que ce département n'était pas si éloigné de Chalon que cela, à quatre bonnes heures de route...et qu'en ce lieu au moins, le soleil et la température paraissaient garantis l'été.

Cela commençait à faire. Des années que nous n'allions qu'à Saint-Georges-de-Didonne pour les vacances d'été, pour une à deux semaines, sous prétexte que c'était le seul endroit où il voulait aller.

Cela faisait un moment qu'on en avait fait le tour de la ville, et de ses environs. En plus, à chaque fois, nous étions rentrés avec le regret de n'avoir pas pu aller souvent à la plage, faute à la météo carrément mauvaise, ou bien à des températures de toute façon insuffisantes ! Qu'est-ce que je me caillais lors des vacances là-bas ! Thermomètre souvent autour des vingt-et-un, vingt-deux, pas plus. C'était largement insuffisant pour moi qui suis frileuse et aime la chaleur.

En plus, ce qui aurait pu être motivant, cela aurait été de découvrir de nouvelles choses...mais non ! L'Île de Ré qui se trouvait dans le coin, reste une totale inconnue pour moi. Pas faute de l'avoir proposé, non ! Faute d'avoir un mari phobique des ponts ! Une fois, on s'était rapproché, je ne sais plus pourquoi ? Et là, crise d'angoisse de Benoît, après avoir traversé un premier pont. Obligés de faire demi-tour. Juste avant le pont qui nous aurait vraiment mené sur l'île de Ré. Quelle frustration !

Et je me souviens très bien de ce retour de vacances là-bas en deux mille cinq, où j'avais osé en dire plus. Marre de ne pas pouvoir se baigner car trop froid dans l'air comme dans l'eau. Marre de déjà tout connaître de la région, sauf les îles ! Marre de ne même pas pouvoir avoir chaud : "Pourquoi n'irions nous pas en Méditerranée ? "

Comme je m'étais faite allumer d'avoir osé remettre en question la destination de nos vacances d'été !

Une de ses agressions verbales qui m'a marquée, car j'avais vraiment réalisé à quel point c'était décalé et injuste à ce moment-là. Je ne voyais pas pourquoi je devais subir cela ? Je ruminais...

Et tout cela pour que, un an après, lors du mariage de mon cousin, il dise un truc du genre : "Mais en fait, nous pourrions partir en vacances l'été dans les Bouches du Rhône..."

Je m'étais surtout gardée de faire remarquer que j'avais justement ouvert ce sujet un an auparavant. J'avais montré mon enthousiasme en le freinant un peu, pour ne pas lui faire peur. Et surtout ne pas risquer d'attirer trop son attention, dans l'idée que cela pourrait le faire changer d'avis par esprit de contradiction.

Comme toujours, il fallait que les choses viennent de lui pour que cela puisse être valide. Je n'avais pas le droit d'être reconnue en celle qui pouvait avoir une bonne nouvelle idée.

J'avoue que cela me pesait déjà à ce moment-là...et à partir de là, je m'étais encore plus appliquée à essayer d'amener de nouvelles idées en rusant.

C'est à dire que j'abordais des sujets...pour qu'il y pense ! Et je croisais les doigts pour qu'il y repense et propose en gros la même chose, mais en son nom.

Ce fonctionnement me fatiguait ! Mais j'avoue avoir eu quelques réussites, qui me faisaient un peu jubiler parfois. Benoît n'avait absolument pas eu l'air de s'apercevoir de mes subterfuges...

En tout cas, le fameux mariage de mon cousin en deux mille six, avait fait qu'en deux mille sept et deux mille huit, nous étions partis en vacances l'été dans les Bouches du Rhône...où nous étions bien, profitions réellement de ciel bleu, de baignades, de chaleur, et de tourisme inédit puisque nous ne connaissions pas la région.

Au point que cela nous avait même trop plu, et que nous avons fini par nous dire, et pourquoi pas vivre là-bas de façon à avoir le ciel bleu toute l'année, et pas seulement une semaine ou deux par été, mais aussi pour profiter de la chaleur et des baignades dans une vie différente ?

J'avoue qu'à ce sujet, c'est lui qui m'avait doublée. Et j'avais été la première surprise quand il m'avait fait cette proposition, n'ayant même pas osé penser à cela. Je connaissais sa propension à accepter le changement.

Par contre, il n'avait pas eu besoin de me le dire deux fois. J'avais tout de suite renchéri en trouvant l'idée...super bonne...et surtout lui avais reconnu cette vraie bonne idée comme étant vraiment sienne.

A Noël deux mille huit, il y avait eu un évènement pas complètement attendu : le décès de la grand-mère paternelle de Benoît. Je crois que c'était arrivé plus vite que nous l'avions anticipé.

Sa grand-mère était en maison de retraite médicalisée depuis peu, quelques mois, et elle avait un peu de mal à s'habituer. Cela faisait des mois que les troubles cognitifs s'étaient accentués. Démence de type Alzheimer je crois. Plus d'autonomie possible chez elle, cela devenait trop risqué. Et elle commençait aussi à chuter au sol.

J'étais partie en vacances de Noël, une fois n'est pas coutume, à la neige. Ma soeur nous avait invités dans le Jura en station de ski. En plus, il y avait vraiment de la neige. Benoît avait bien sûr décliné, n'aimant pas la neige à la montagne, et ayant peur des virages des routes de montagne. J'y étais alors partie seule avec les deux enfants.

Il me semble que cela avait été prévu pour quatre ou cinq jours. Cela a été la seule occasion des enfants de découvrir la neige à la montagne avec mise sur skis.

Thomas n'avait pas tenu plus de dix minutes, mais il me semble qu'Irène avait tenu une heure, pas convaincue du tout pour autant à la fin.

Avec leurs cousins, ils avaient joué avec bonheur dans la neige, avec construction d'un igloo si je me souviens bien.

Et puis il y avait eu un coup de fil affolé de Benoît, annonçant le décès de sa grand-mère paternelle. J'avais un peu culpabilisé de l'avoir laissé seul. Je lui avais alors proposé de venir nous chercher une journée plus tôt, même si ce n'était pas nécessaire pour assister à l'enterrement.

Je pense que j'avais dû faire l'aller avec les enfants, dans la voiture de mes parents.

Benoît était venu nous chercher, mais pas jusqu'au bout. Je suppose que c'était en lien avec sa phobie des virages. Mes parents m'avaient redescendue dans la vallée avec les enfants. Nous avions convenu d'un point de rencontre sur un parking.

Je me souviens encore de l'état de Benoît lors de nos retrouvailles. Il transpirait le mal-être et avait réussi à être très désagréable dès notre arrivée. Du coup, mes parents s'étaient vite éclipsés. Ils ne découvriraient pas cet état de leur gendre, qui ne pouvait qu'inspirer la fuite.

J'étais mal du fait du décès en lui-même. Je connaissais sa grand-mère depuis longtemps et l'avais côtoyé régulièrement, l'appréciant globalement. Je culpabilisais d'autant plus de voir l'état de Benoît

alors que je l'avais laissé seul ces derniers jours, et en même temps j'étais aussi déçue d'avoir dû raccourcir un séjour de vacances à la neige, chose exceptionnelle pour les enfants et moi !

Nous avons donc repris la route vers Châteauroux, avec quand même quelques virages, dans une ambiance déprimante, et un énervement de Benoît au plus haut point.

De plus, nous nous étions engueulés parce qu'il conduisait comme un dingue, pas prudent du tout. Je pense que j'avais dû réclamer le volant vu comme sa conduite était dangereuse, et il avait dû m'envoyer sur les roses, encore plus énervé.

Je ne sais pas comment ce jour-là nous avons pu arriver à bon port sans accident !

Le trajet a été horrible. J'avais eu peur mille fois d'un accident pendant toute la route. J'étais au bord des larmes, et faisais également tout pour rassurer comme je pouvais les enfants, qui avaient très bien perçu l'ambiance.

Je me souviens d'Irène ayant essayé d'intervenir courageusement pour calmer la conduite de son père. Cela n'avait eu aucun effet. Même sa fille, la plus à même d'avoir de l'influence sur lui, avait échoué.

Nous étions terrorisés tous trois, avec les deux enfants.

Lui, Benoît, était tellement énervé, qu'il paraissait complètement insensible à notre état de peur. Rien ne pouvait le raisonner quand il était comme cela. Pour moi, sa conduite ce jour-là était totalement suicidaire !

Je me souviens aussi de notre arrivée chez mes beaux-parents : j'avais craqué et était en larmes du fait de tout le stress du trajet, les enfants m'ayant suivi, également dans les pleurs.

Devant l'énervement de leur fils, mes beaux-parents avaient tout de suite compris la cause, et avaient à peine sermonné leur fils, disant que le principal était que nous soyons arrivés tous quatre entiers. Ils avaient quand même eu la décence de reconnaître la véracité de notre mal être à tous trois.

Eux aussi n'étaient pas bien du fait de la perte d'un être cher...

Revenons un peu en arrière, un peu plus d'un an auparavant.

Il me semble que c'était au réveillon de fin d'année deux mille sept, que nous avons annoncé ce nouveau projet de déménagement dans le Sud à nos amis...pour le confirmer un an plus tard, au réveillon également, celui de deux mille huit, en disant que nous nous étions donnés jusqu'à la fin de l'année scolaire deux mille huit-deux mille neuf pour le réaliser.

Nous avons mis notre maison à vendre à l'automne deux mille huit, rien ne bougeait à ce moment-là. C'était la condition pour embrayer sur la suite du projet : arriver à vendre notre maison...à un prix raisonnable.

Auparavant, Benoît avait déjà cessé son activité en libéral, et nous avions passé notre temps à refaire tout le cabinet, pour le revendre en tant qu'habitation. Cela nous avait bien occupés durant le printemps deux mille huit, avec la vente également par la suite...

Là encore, Benoît m'avait épatée avec ses compétences en travaux, courageux au point de créer une cuisine, et de refaire entièrement la salle de bain.

Il s'était même lancé dans la plomberie. Je me souviens encore un peu de la prise de tête. Pour ma part, cela me faisait un peu peur. Même si j'essayais de suivre ce à quoi il réfléchissait, qu'il partageait, étonnamment. Je me sentais incapable de me mobiliser suffisamment pour réfléchir toute la plomberie dans son ensemble.

C'était aussi à ce moment-là que nous avons posé notre premier carrelage, dans la cuisine.

Juste avant que nous nous lancions dans ces travaux, Benoît avait obtenu une augmentation de son temps de travail salarié. Lorsqu'il était en libéral, il avait fini par chercher et trouver un quart temps pour assurer un tout petit peu de salaire fixe quand même. Et avec sa cessation du libéral, il avait pu obtenir un trois quarts temps, ce qui m'avait profondément rassurée. Il était évident qu'exercer son métier en institution lui convenait mieux. Il semblait un peu plus s'épanouir, voire se détendre un peu. Ce n'était pas le même type de responsabilités. Que l'on quitte la région ou pas, il était évident pour moi que le libéral n'était pas fait pour lui. C'était toujours ça de gagné quoi qu'il en soit. Et il avait enfin dû le comprendre seul auparavant, puisqu'il avait tout liquidé... J'avais sûrement osé mettre un peu mon grain de sel en ce sens, discrètement.

Et puis tout a basculé début janvier deux mille neuf. Un acheteur. Au prix. Et c'est là qu'il avait fallu mettre toute la machine en route. Cela faisait un an que nous étions en train d'étudier sérieusement le projet. Grâce à internet ! Sans cet outil, cela n'aurait pas été possible. Nous avions tout suivi de l'évolution dans les Bouches du Rhône, depuis un an, tant au niveau professionnel, qu'au niveau logement...plutôt sur Arles et ses proches environs. Nous savions donc qu'il y avait constamment des postes de kiné vacants dans les institutions. Quant aux postes de psychomot, c'était bien plus rare, mais cela bougeait un peu également.

Nous étions tellement à fond dans le projet, que nous avions même pris le temps de faire du repérage sur place en nous rendant dans les Bouches du Rhône lors de nos petites vacances. Cela avait été le cas lors des jours que nous avions eus à la Toussaint. Je me souviens encore d'avoir croisé des groupes de jeunes déguisés pour Halloween, arpentant le village que nous allions habiter. Mais cela, nous étions loin d'en avoir la certitude à ce moment-là. Et puis Benoît allait loin dans ses recherches. Il allait jusqu'à rechercher l'emplacement exact des maisons, en se fiant aux indices visuels sur les photos dans les annonces. Il repérait une forme de piscine, ou les proches abords d'une maison, s'aidant de Google Earth pour localiser précisément la maison. Ainsi, une fois localisée, nous pouvions étudier les distances jusqu'aux services du centre ville, voir si c'était dans une rue passante, ou plutôt trop bruyante, etc...faire un pré-choix très précis, une véritable présélection. Et cela tombait bien, parce que nous savions que nous risquions de ne pas avoir trop de temps pour étudier les choses par la suite, si jamais cela se décantait.

Ce qui fait qu'au moment où il avait fallu signer le compromis de vente de notre maison Chalonnaise, nous avions déjà en tête ce qu'il en était dans les Bouches du Rhône pour un prix équivalent, addition de la vente du cabinet et de la maison. Nous avions nos villages préférés, et nos maisons un peu plus "coups de cœur" à partir des textes et des photos des annonces, que ce soit uniquement par particulier, ou par agence aussi. Notre but était d'aller vite...puisque le temps pressait. Avec un objectif de payer cash, sans emprunt, pour que cela aille d'autant plus vite. Il nous fallait également, parallèlement, arriver à trouver du travail tous les deux ! Nous visions environ un équivalent temps plein et demi pour nous deux, pour que cela soit jouable.

Trouver un logement était urgent, puisque nous savions que nous n'avions que trois mois pour nous reloger au soleil. Pour ma part, j'avais secrètement espéré que ce projet puisse se réaliser en concordance avec la fin de l'année scolaire, de façon à surtout ne pas perturber notre fille, qui était quand même en CM1. J'avais osé me dire que c'était moins important pour le fiston encore en maternelle.

Quand j'avais su que l'acheteur, un couple, était composé d'une femme institutrice, j'y avais d'autant plus cru, me disant que la personne en face était d'autant mieux placée pour savoir ce qu'était la difficulté pour un enfant de devoir s'adapter en milieu d'année scolaire.

Eh bien cela a été tout le contraire. Il faut dire qu'elle était jeune et n'avait peut-être pas réalisé cela. Elle n'avait elle-même qu'un bébé de moins de un an.

Eh bien non, justement, égoïsme pur. Le couple n'achetait que si cela se faisait dans les délais minimum. Habitant à ce moment-là en appartement, Madame avait envie de pouvoir profiter du printemps avec un jardin.

C'était donc à prendre ou à laisser pour la transaction !

Trop contents d'avoir trouvé des personnes intéressées nous permettant de réaliser notre projet, bien sûr, nous n'avions pas fait les difficiles. Nous avions cédé.

Déménagement en vue pour les vacances de printemps !

Problème également, et ceci donne une idée de la pression que nous avions, il nous fallait trouver en trois mois un logement et deux boulots, tout ceci en travaillant. Seule une semaine de congés arrivait pour nous deux avec les vacances de février...mais cela faisait trop raide pour les délais d'achat d'une maison pour la mi-avril. Il nous fallait donc embrayer immédiatement quant à ce problème de logement.

Nous avons aussi étudié des solutions de location intermédiaire, mais vu la taille du déménagement, cela nous paraissait lourd de devoir faire en deux étapes. Nous étions donc très motivés pour acheter directement.

Nous étions descendus dans le Sud un week-end, un peu avant les vacances de février, dans l'idée de trouver la maison de nos rêves !

J'avais tout organisé. Benoît avait passé beaucoup de temps dans la pré-étude du marché immobilier. À moi l'étape suivante où il fallait appeler. De toute façon, il n'aimait pas cela, appeler au téléphone. Nous avons la possibilité de partir dès le vendredi midi tous deux. Dès le vendredi soir, rendez-vous dans deux agences des Bouches du Rhône...

Une dizaine de visites étaient prévues entre le vendredi soir et le samedi, avec un particulier également.

Et là, coup de chance, et coup de cœur ...pour la même maison...celle-là même pour laquelle nous avions eu le coup de cœur virtuellement, à partir des photos. Comme quoi cela a du sens, les photos !

La visite s'était effectuée le samedi après-midi, nous en avions déjà vu au moins huit. Cette maison-là nous avait paru évidente. Elle répondait à tous nos critères, même celui d'avoir la clim ou la piscine. Elle était également dans notre village élu de cœur a priori. Et en plus dispo de suite, puisque déjà vide !

Et là aussi, cela avait tenu à pas grand-chose, multiplié par deux même.

Un, cette maison que nous avions repérée sur internet, avait été en vente il y a presque un an, puis avait fini par disparaître des écrans. Nous nous étions alors dits à ce moment-là :

"Quel dommage, cela ne pourra pas être celle-là."

Décus.

Et en fait, peu de temps avant notre signature de compromis de vente de notre maison de Chalon, elle était réapparue, mais que par agence.

Pour ma part, comme nous nous étions lancés dans une préparation du projet sérieuse, j'avais, presque un an avant, noté le numéro du propriétaire qui vendait alors aussi en tant que particulier. Nous avions en tête de privilégier la transaction par particulier, afin d'éviter les frais d'agence.

Qu'elle n'avait pas été la surprise de la propriétaire lorsque je l'avais appelée pour demander à visiter !

"Mais comment avez-vous eu mon numéro personnel alors que la maison n'est en vente que par agence ?"

J'avais expliqué.

Par acquit de conscience, nous avons terminé nos visites du samedi, mais notre décision était prise.

Nous avons donc rappelé pour une contre visite le dimanche matin, dans l'idée de faire une proposition.

Au début de la deuxième visite, la propriétaire avait reçu un coup de fil qui nous avait fait douter...nous avons eu l'impression qu'il s'agissait d'une agence, et que le dialogue allait dans le sens de quelqu'un se décidant à acheter...mais bizarre, un dimanche !

Stress. Nous avons terminé la visite et avons annoncé notre offre.

Et c'est là qu'intervient le "cela ne tient qu'à un fil pour la deuxième fois" : surprise !

La propriétaire nous avait alors expliqué le coup de fil qu'elle venait d'avoir : quelqu'un venait de faire une offre, au même prix que celui que nous venions de proposer. Pourquoi nous choisir ?

Nous avons renchéri en augmentant le prix, et pas que de mille euros, comme le fera ensuite remarquer la propriétaire, ce qui avait renforcé son sentiment d'écoute dirais-je...et peut-être sa confiance ?

Coups de fil : les autres acheteurs potentiels étaient à leur maximum, ils ne pouvaient renchérir.

Pas de frais d'agence à perdre sur la vente de la maison, nous étions juste au-dessus, nous l'avons emporté...aussi parce que nous disions que nous achetions sans demande de prêt.

Mais il fallait que Madame nous fasse confiance, et que notre vente de maison, elle suspendue à l'obtention d'un prêt pour notre acheteur, aboutisse.

Et ce qui nous arrangeait d'autant plus, c'était que la maison était vide...

En fait, elle en était à sa deuxième vente si je puis dire. Si la maison avait disparu des radars pendant un moment, c'est parce qu'elle avait été vendue a priori. Mais les premiers acheteurs n'avaient justement pas obtenu leur prêt...

Incroyable : la maison que nous voulions ! Dans des délais qui nous arrangeaient et nous permettaient de vendre définitivement un jour à Chalon, l'après-midi, et d'acheter le lendemain après-midi...avec juste le temps du déménagement pour l'acheminement des meubles durant la nuit.

Ceci-dit, nous étions sans domicile fixe pour une nuit, nous, famille de quatre personnes et un chat. C'était un peu stressant quand même, de se dire jusqu'au dernier moment :

"Pourvu que tout se passe bien comme prévu !"

Incroyable aussi, nous allions changer de région. Du soleil !

Et changement de standing ! Maison avec piscine quand même !

Sans clim par contre...

Ce n'était pas le tout. Une maison certes, mais le boulot ?

Nous n'avions rien de concret niveau boulot dans tout cela. Ouf, il y avait plusieurs annonces pour kiné, et une pour psychomot. Nos CV étaient prêts depuis longtemps.

Feu vert avec la signature de compromis de vente, nous les avons envoyés.

Et il fallait obtenir d'avoir des entretiens seulement la semaine où nous étions en vacances en février, vu que nous n'avions pas la possibilité, ni l'un, ni l'autre, de prendre un jour autrement. Pas mal comme défi !

Mais nous l'avons fait. Nous avons obtenu nos entretiens, trois pour Benoît, un pour moi. En fait, les employeurs potentiels avaient été plutôt cool, vu qu'ils avaient vu sur nos CV que nous n'étions pas de la région.

Un seul problème, récurrent du coup : j'avais dit OK pour tout milieu professionnel, sauf pour le polyhandicap, domaine que je connaissais peu, et qui m'effrayait un peu. J'en avais eu un aperçu avec mon premier boulot, m'étant alors dit que c'était lourd, et que ça n'avait passé à l'époque que parce que c'était avec des enfants de deux à cinq ans.

Imaginer travailler avec des plus grands, de deux à dix-huit ans selon l'annonce que j'avais vue, me faisait un peu peur. Serais-je capable ? Puisque pour avoir droit au soleil, il fallait faire des concessions, je m'étais dit que je tenterais s'il le fallait.

J'avais bien dit tout sauf la psychiatrie pour Chalon, et avais tenu treize ans, avec bonheur dans l'ensemble. Alors pourquoi pas le polyhandicap maintenant ? Car mon seul entretien, c'était pour un IME (Institut Médico-Educatif) accueillant des polyhandicapés. Et Benoît avait aussi répondu à un mi-temps pour cette même institution.

Nous étions donc partis en vacances de février à Arles, sans les enfants, pour passer quatre entretiens à nous deux.

Finalement, une fois sur place, une nouvelle annonce était parue pour un poste de psychomot à mi-temps. J'avais appelé, obtenu un deuxième entretien, malgré leur proposition spontanée que cela soit la semaine suivante. Expliquant que j'étais sur place, et venant d'une autre région, et uniquement en vacances à ce moment-là, la personne que j'avais eu au téléphone avait été très compréhensive, et conciliante...et avait trouvé une solution. Il y avait juste un petit détail, il me fallait aller sur un autre lieu qu'Arles pour passer l'entretien, la hiérarchie concernée par cet entretien n'étant pas disponible sur Arles quand moi j'y étais. C'était pour une institution pour enfants sourds, il fallait s'aventurer dans la campagne.

Au bout du compte, ce qui m'a marquée, c'est ce double entretien pour l'IME pour polyhandicapés : c'était la première fois que je passais un entretien en compagnie de mon mari !

La directrice adjointe nous avait demandé notre accord pour cela. Cela s'était bien passé, puisque nous étions repartis tous les deux avec notre promesse d'embauche, temps plein pour moi, mi-temps pour Benoît. Cela comblait notre temps de travail minimal pour réussir notre projet.

Sans compter que mon mari était également en attente d'une autre promesse d'embauche, pour un autre mi-temps... Les deux lieux de travail devaient se joindre pour s'accorder sur la concordance des deux mi-temps en jours de présence. Ils avaient réussi, et peu de temps après, nous avions su que c'était deux ETP (Équivalent Temps Plein) qui nous attendaient pour début mai à Arles.

Défi relevé, haut la main !

Incroyable comme nous avons pu avoir autant confiance en nous à ce moment-là !

Tout le monde, autour de nous, disait que nous étions fous de faire dans cet ordre : vendre, puis acheter, puis chercher du travail tous les deux. On avait dû en stresser du monde. Surtout nos parents je crois...mais on avait essayé de les préserver en leur annonçant les choses au dernier moment, quand tout était presque fait. Je crois que notre courage avait vraiment bluffé un peu tout le monde !

Il ne faut pas croire que cette période avait été facile pour nous. Je pense que nous avions sûrement dû être un minimum stressés aussi.

Il y avait eu l'acceptation du prêt de nos acheteurs, qui avait tardé à arriver, histoire d'en rajouter un peu. Heureusement, connaissant le salaire de Monsieur l'acheteur, nous étions quand même confiants.

Et il y avait eu surtout beaucoup plus compliqué, là où on ne l'attendait pas : ma démission...qui n'a pas pu être une démission justement !!!

Benoît avait démissionné dans son IME, cela s'était passé normalement. On lui avait même souhaité plein de bonnes choses pour sa nouvelle vie au soleil.

J'avais voulu faire la même chose au CHS (Centre Hospitalier Spécialisé), sauf que je m'étais heurtée à un gros os...des gens de pouvoir, alors que je n'étais qu'un pion dans le monde hospitalier. Comme si je ne l'avais pas déjà assez compris depuis longtemps !

Ma démission avait été refusée, par principe, parce que ma surveillante cheffe avait décidé qu'à partir de ce moment-là, si l'on démissionnait, cela devait se faire par année scolaire...vu que l'on travaillait avec des enfants. Et elle avait décidé de faire un exemple avec moi.

Cela m'avait été clairement rapporté par ma surveillante que j'étais sa tête de Turc. Ma surveillante, par contre, avait plutôt eu l'air de me soutenir, par humanité dirais-je.

De toute façon, fin avril, je n'avais plus de logement. Et mes deux enfants seraient scolarisés à plusieurs centaines de kilomètres. Je ne voyais pas comment on pouvait me mettre des bâtons dans les roues !

Le pire, c'est que j'avais carrément eu droit à des menaces de la part de ma surveillante cheffe :

"Si vous partez maintenant, je ferai en sorte que vous perdiez vos droits à la retraite."

Je m'étais dit que c'était des paroles en l'air...sauf que vu mon relevé de la part des organismes de retraite, y a de quoi plus que douter.

Pourquoi, à quarante ans, lorsque j'ai reçu mon premier résumé de droits à la retraite, manquait-il plus de huit ans de service en hospitalier, sur les treize que j'y avais fait ? Mystère toujours non élucidé à ce jour. Passons.

Bref, pas de démission possible, car pouvoir imparable de la hiérarchie hospitalière, prétexter le refus pour "besoin de service". Il allait falloir contourner.

C'était vrai que nous n'avions rien à faire avec Benoît : seulement un déménagement à préparer et du boulot à trouver pour deux !

Il avait fallu que l'on recherche tout moyen de façon à partir quand même à quatre !

Je m'étais tournée vers les syndicats, qui m'avaient bien aidée.

Mais je crois que finalement, c'est Benoît qui avait trouvé la solution en premier, que les syndicats avaient pu confirmer ensuite : demander un rapprochement de conjoint. Ceci était imparable, si on respectait les délais.

Mais pour cela, il fallait un justificatif comme quoi le conjoint avait du travail. Du coup, un petit peu de pression en plus : il était impératif que Benoît obtienne une promesse d'embauche lors des vacances de février.

Et puis non, n'allez pas croire, même si vous savez déjà qu'il avait réussi à en avoir une, que cela s'était fait simplement pour autant.

Non, il y avait encore eu complication...à croire que l'on s'acharnait sur moi, que l'on m'avait pris pour un bouc émissaire.

J'avais fait le courrier nécessaire, dans les temps. J'avais respecté tous les procédés idiots du milieu hospitalier, c'est à dire, les "sous couvert de ", où toute la hiérarchie y passe dans l'ordre.

Faudrait surtout pas que cela arrive directement à la première personne concernée ! Et dans la hiérarchie, incontournable, il y avait forcément ma surveillante cheffe...qui risquait de mal le prendre, le fait que j'ai pu trouver une solution.

Le temps a passé...pas de réponse ! Bizarre...

J'avais fini par appeler la direction pour demander à parler directement à la grande chef, la directrice du CHS. Plusieurs appels, j'avais fini par avoir une réponse franche par un intermédiaire :

"Elle refuse de vous prendre en ligne."

J'avais alors demandé un rendez-vous, et obtenu la même réponse. Refus de me donner un rendez-vous.

Du jamais vu m'avaient dit les syndicats, en quarante ans ! Voilà qui avait de quoi me rassurer...

Ils s'étaient alors mis dans la boucle, et m'avaient obtenu le rendez-vous. Problème : pour que cela se fasse dans les délais, les représentants syndicaux ne pouvaient pas m'accompagner au moment justement où j'avais rendez-vous, car en congés.

Tant pis, je n'avais pas le choix. J'avais pris, et avais l'intention de m'y rendre seule, quand même avec la peur au ventre de ce que je pouvais encore découvrir...

Tout s'était bien passé, si je puis dire.

Disons que j'avais réussi à obtenir ce que je voulais, après un moment de gros doute.

En fait, la directrice m'avait reçue pour me dire qu'elle refusait ma demande qui n'avait pas été faite dans les temps. Or elle avait découvert en direct avec moi, que j'avais bien fait cette demande dans les délais.

Heureusement pour moi que j'avais daté ma lettre, car dans ce milieu, point de cachet de la poste pour attester. Bref, elle avait commencé par me dire que ma date était trop récente. Je lui avais alors demandé de me la montrer sur ma lettre. J'avais dit que je ne comprenais pas en quoi. Elle avait regardé à nouveau, et réalisé que cela datait du mois d'avant, et pas de celui en cours.

Ceci nous avait fait réaliser en même temps, vu qu'elle m'avait dit qu'elle venait seulement de recevoir le courrier, que quelqu'un avait volontairement retenu mon courrier afin de faire perdre un mois.

Et ce quelqu'un, pas besoin de dire qui je soupçonnais !

La directrice, lorsqu'elle avait réalisé que l'erreur venait de l'un de ses sous-fifres, avait tout de suite adopté le profil bas, croisant sûrement les doigts pour que je ne remue pas la merde, que ce soit avec les syndicats, ou avec toute autre instance...voire les prudhommes ou les médias peut-être !

"Oui je vous signe cela tout de suite, vous avez mon accord. Vous avez parfaitement respecté les délais. Désolée pour ce contre-temps, au revoir et bonne route à vous."

C'est à peu près ce qu'elle a dû me dire.

J'espère juste que la surveillante cheffe s'est au moins pris la rousse qu'elle méritait.

Et si jamais c'est vraiment à cause d'elle que je ne peux pas avoir d'évaluation de ma retraite sous prétexte qu'elle aurait fait supprimer plus de huit ans de ma vie professionnelle là-bas, alors il y a injustice totale !

Je suis dans l'impossibilité d'avoir la moindre projection sous prétexte qu'on ne peut rien modifier avant d'avoir cinquante-cinq ans. Heureusement, j'ai vérifié, j'ai bien toutes les feuilles de salaire correspondant aux fameuses années "oubliées" pour pouvoir prouver mon activité professionnelle.

Sud, nous voilà. Défi relevé, soleil aux amarres !

L'emménagement s'était bien passé.

Nous avons accordé aux enfants une semaine de vacances, celle de leur déménagement du lundi au mardi, ce qui faisait qu'il ne restait pas grand chose. Du fait des différentes zones académiques, nous avons quitté Chalon le premier lundi des vacances, mais dans le Sud, l'école venait justement de reprendre après les vacances de printemps. Cela tombait mal.

Les enfants avaient donc intégré leurs nouvelles écoles, une semaine après que leurs nouveaux camarades aient repris.

Ils avaient tous deux été super bien accueillis, que ce soit par les instits ou le reste du personnel, ou par leurs camarades, et moi-même par les autres parents d'élèves.

Il faut lever cette réputation du Sud à être superficiel et peu accueillant !

Par contre, cela faisait beaucoup de nouveautés à intégrer pour moi, Benoît ne s'occupant pas du scolaire, de la même façon qu'il me laissait gérer presque tout le médical avec les enfants.

L'excuse pour le scolaire, c'était sa propre scolarité, non investie, mal vécue, et apparemment toujours pas digérée !

Il avait donc fallu que je fasse connaissance avec tout le fonctionnement de la maternelle, alors que cela ne serait utile que pour à peine plus de deux mois ! Ce fut quand même fait.

Sans compter qu'il avait aussi fallu que je me coltine toutes les gardes autres. Vu que nous étions à temps plein tous les deux, cela nécessitait également la mise en place de la garderie matin ou soir, et cela comprenait aussi le centre de loisirs pour les mercredis.

Le nombre incalculable de personnes qu'il avait fallu que j'enregistre, moi qui ne suis pas physionomiste ! Ceci-dit, cela s'était très bien passé.

La solidarité avait même tout de suite fonctionné entre mamans. L'une d'entre elles m'avait proposé de garder les deux enfants le vendredi du pont de l'Ascension, tous les accueils étant fermés. Benoît et moi-même devions travailler, vu que nous venions d'arriver et n'avions pas d'heures de récup, ni de congés !

Pour nous, nouveaux professionnels à l'IME, il avait fallu intégrer une centaine de personnels, soixante enfants handicapés.

Et pour Benoît, c'était encore plus dur, car ceci ne concernait qu'un mi-temps. Il lui avait fallu intégrer une autre équipe et quelques autres enfants handicapés, mais dans des proportions bien plus raisonnables, comme c'est le cas habituellement en Service de Soins à Domicile.

Cette partie-là se faisait avec la même population avec laquelle j'avais travaillé au début de ma carrière, des IMC (Infirmités Motrices Cérébrales).

Je précise que le mot "handicapé", pour moi, est sans connotation négative. Ils font partie de ma vie comme tout le monde. Je crois que je l'utilise comme la différence entre les hommes et les femmes par exemple, car pour moi il y a les personnes avec handicap, et celles sans. Les premières ont besoin de façon implicite de bienveillance et qu'on les aide, la catégorie des dits "normaux" ont l'image de personnes pouvant être autonomes, et pouvant se débrouiller seules, ce qui ne s'avère pas toujours le cas d'ailleurs...

J'en fais deux catégories, mais dans mes pensées comme mes paroles, les personnes handicapées ont toute mon estime naturelle. Pour moi, leur différence peut aussi bien être une richesse. On pourrait dire qu'il s'agit de déformation professionnelle. En fait, je crois que c'est l'esprit "soignant" qui nous permet de les regarder comme des êtres à part entière, sans pitié, pour ce qu'ils sont, avec leur caractère comme chacun, et ce petit quelque chose qui fait qu'ils sont si touchants, peut-être du fait

de ce qu'ils ont vécu de particulier en lien avec leur handicap, et du combat qu'ils sont obligés de livrer tous les jours. Ils ont finalement, un, "petit quelque chose" en plus, et non quelque chose en moins sous prétexte qu'ils n'ont pas la vue, la parole, une motricité normale, et j'en passe. En quelque sorte, je crois qu'il m'arrive régulièrement de vraiment les admirer. Pour moi, ils sont à part, mais dans le bon sens du terme.

Illustration de ce rapport particulier au handicap.

Toute ma vie, lorsque j'ai eu l'occasion de croiser des personnes handicapées, dans ma vie privée je précise, il s'est toujours passé quelque chose qui sortait de l'ordinaire, et de positif en plus.

Premier exemple. Lorsque j'avais emmené ma fille en intégration à la crèche, j'étais restée deux heures avec elle le premier jour dans son unité. Deux jeunes enfants, sur le groupe, étaient venus nous voir, et étaient restés avec nous. C'était : le "petit trisomique", et l'enfant présentant des troubles faisant très autistiques. Le personnel de la crèche n'en revenait pas de cet effet "magnétique" envers nous. Et j'avais passé un vrai bon moment avec ces deux enfants-là et ma fille. Par la suite, le personnel aura d'ailleurs bien profité d'échanges avec moi, pour se rassurer sur la façon d'agir avec l'enfant autistique, et aussi pour savoir comment procéder pour l'orienter vers des structures médico-sociales adaptées, sans compter pour savoir comment en parler aux parents.

Deuxième exemple. Lors de ses dix ans, notre fille avait eu une petite période de déprime. J'avais préféré l'emmener consulter, chez un pédopsychiatre. Dans la salle d'attente, il y avait un enfant "psychotique" pour moi (ancienne appellation que je garde sciemment). C'était mon diagnostic en quelques minutes, tellement cela me paraissait évident. Il était très agité, ne supportant pas de devoir attendre. Il commençait une crise comportementale, mais s'était approché de moi. C'est naturellement que je lui avais adressé la parole. Nous étions alors rentrés dans un échange qui avait fait diversion et permis de faire retomber la pression. La crise avait pu être évitée. Je me souviens très bien de ma fille, une fois rentrées à la maison.

"Mais comment tu fais, maman, pour ne pas avoir peur de ces enfants et pour leur parler ? Moi, il me terrorisait."

C'est naturel, avait dû être ma réponse. Et puis cela me gonflait de me dire qu'il allait falloir subir sa crise, autant l'éviter pour tout le monde. Cela me paraissait mieux pour tous, et en premier pour l'enfant, et pour que ma fille ne stresse pas plus. Pourquoi le laisser se sentir mal si j'avais la possibilité de lui faire vivre quelque chose de plus positif ? En plus, cela m'avait été plutôt agréable de faire un peu connaissance avec lui.

Chaque personne handicapée étant unique, c'est toujours pour moi un plaisir de faire connaissance avec une nouvelle personne, mais comme avec toute nouvelle personne non handicapée. Sauf qu'avec celle présentant un handicap, les choses sont peut-être moins simples à comprendre, ce qui rend à mon avis cela d'autant plus intéressant.

Non, ce n'est pas pour autant que j'ai l'impression que je pourrais sauver le monde. Rassurez-vous !

Revenons à notre période d'acclimatation au Sud !

Nous avions géré, nous nous étions intégrés : tout s'était bien passé...à part peut-être finalement ce à quoi je ne m'étais absolument pas attendue !

Thomas avait été repéré comme élève en difficulté, très en retard au niveau graphisme pour sa nouvelle école. Alors qu'il avait quitté Chalon en commençant à peine à écrire son prénom en attaché, les élèves de Fourques, eux, recopiaient déjà des phrases entières en cursive.

Il avait dû suivre des cours de soutien en écriture les midis.

Je me souviens surtout qu'il souffrait de cette différence avec ses camarades, au point de s'entraîner spontanément à écrire pour essayer de rattraper le niveau. Il allait même jusqu'à prendre l'eau de la piscine pour écrire au doigt sur la terrasse, mais tous ses efforts n'avaient pas suffi. Ce problème allait encore le poursuivre toute l'année de CP, et plus...

Autre fait marquant en deux mille neuf : Thomas nous avait déculpabilisés en découvrant dès le mois de juillet la flottaison, grâce à sa fréquentation quotidienne du centre de loisirs avec piscine...c'était le Sud.

Du coup, nous avons pu souffler rapidement.

Car avoir une vraie piscine en dur, relativement profonde, même avec une alarme, cela n'avait rien de rassurant avec un enfant "non nageur".

Benoît avait eu l'idée de faire l'expérience avec les bouteilles d'eau immergées pour voir si cela fonctionnait bien, et ceci devant les enfants. Donc le temps que l'onde arrive jusqu'à l'alarme, l'enfant avait largement le temps de se noyer, cela nous a paru évident à nous quatre.

Du pipo ce système : rien ne peut remplacer la surveillance adulte constante !

Les enfants s'étaient faits très rapidement plein de copains-copines. Leur vie antérieure Chalonnaise avait été très vite balayée.

Certes, ils avaient été sollicités et s'étaient montrés partant pour le projet de leurs parents d'aller vivre dans le Sud. Certes, ils avaient bien compris qu'ils allaient y gagner en soleil et en standing, mais ils avaient eu le temps de se faire de très bons amis à Chalon auparavant. J'avais eu peur que cela soit difficile, une fois l'éloignement réalisé.

En fait, cela ne leur avait posé aucun problème. Combien de fois m'ont-ils dit que Chalon, c'était leur vie d'avant, qu'ils ne s'en souvenaient plus, que leur vraie vie était celle dans le Sud.

Les enfants sont surprenants parfois. L'adaptation avait semblé être facilement à leur portée.

Côté adulte, pas de problèmes non plus.

Une tête bien remplie avec toutes les nouvelles informations à engranger, qu'elles soient professionnelles surtout, mais autres aussi. Surcharge cognitive dans un premier temps !

Nos temps de travail ne nous avaient pas laissé beaucoup de temps pour retrouver des amis. Pour ma part, j'avais quand même pu facilement "copiner" avec les mères des amis de mes enfants.

Pas Benoît qui ne fréquentait pas ce milieu.

Nous avons avancé pas à pas, en nous adaptant à notre nouvelle vie.

Au bout d'un mois avec les polyhandicapés, j'avais compris comme au bout d'un mois de pédopsy, que les polyhandicapés seraient mon nouvel univers professionnel pour un moment. J'investissais vraiment ce nouveau travail, qui me faisait découvrir plein de nouvelles choses, et apprendre encore et encore. J'adore apprendre.

Benoît avait semblé également trouver son compte dans ses deux boulots...

Tout avait donc changé, mais pas de souci. Nous y en avons tous quatre tirés profit je crois.

Changement de vie réussi...et y avait pas eu de problème pour faire venir nos anciens amis dans le Sud !

Cela avait été plus dur avec nos parents des deux côtés, qui avaient mal pris le fait que l'on s'éloigne encore plus d'eux, géographiquement parlant. Mais ils avaient fini par s'y faire aussi, et étaient venus.

Je me souviendrai toujours des paroles de ma sœur lorsqu'elle avait découvert notre nouvelle maison : "Et dire que ce n'est pas ta maison de vacances, mais celle dans laquelle tu peux vivre toute l'année, cela fait drôle !"

Notre nouvelle maison avait donc des airs de vacances avec sa piscine, ses palmiers et ses lauriers ! Sans compter le ciel bleu, et cette chaleur !

CINQUIÈME PARTIE

Quelques flashes sur ma troisième vie...quand la santé déraile

de 2011 à 2017

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

49 2011 : problèmes de dos

Tout allait bien, le boulot se passait bien, même en étant à mi-temps, ensemble, sur le même lieu de travail. Je peux même dire que cela avait des cotés sympas. Cela permettait de profiter de sa moitié dans un cadre plus large, en discutant avec des collègues communs, devenus plus ou moins amis d'ailleurs pour certains d'entre eux.

Nous étions vraiment considérés comme "le Couple" avec un grand C, de l'IME...arrivé ensemble...venant du Nord...le couple "sauveur" pour les deux postes pour lesquels la direction ne trouvait personne !

En étant à temps plein pour ma part, je bénéficiais également de la liberté d'être considérée comme "sans mon mari" la moitié du temps.

Benoît, lui, était content aussi de bénéficier d'une autre équipe de collègues par son autre mi-temps, collègues qui semblaient beaucoup l'estimer et qu'il m'avait fait connaître par le biais de soirées entre eux. Une belle équipe de rééducateurs là aussi, rééducateurs prenant un sens un peu plus large dans le cas de son Service de Soins (car comprenant les éducateurs par exemple), avec des gens bien sympathiques.

Il me semblait que Benoît s'épanouissait beaucoup plus dans cet autre travail. La reconnaissance pour son travail semblait être de mise là-bas, la population d'enfants faisait que c'était sûrement plus gratifiant niveau progrès possibles, et ceci sans compter la reconnaissance des familles dans le cadre du travail à domicile...

Du coup, notre réseau social commun commençait à s'élargir.

Le dernier mardi de juillet, lors de notre dernière semaine de travail, avant trois semaines de vacances en août, en soirée, j'avais fait du repassage à la maison, comme cela m'arrivait bien évidemment régulièrement.

Mais cela ne s'était pas du tout passé comme d'habitude. J'avais anticipé de faire deux heures de repassage pour venir à bout de mon tas de linge, mais avais été obligée d'arrêter au bout d'une heure, tellement la douleur était montée vite au bout d'une demi-heure.

Douleur dans le bas du dos : lombalgie. Cela m'avait fait drôle, je n'avais pas compris. Je n'avais pas vraiment eu de signe d'alerte auparavant...à part une névralgie cervico-brachiale qui m'avait valu quinze jours d'arrêt au printemps. Cela ne se passait pas au même niveau du dos du tout. Pas de lien flagrant alors !

Obligée d'arrêter le repassage, de me "poser" réellement, croisant les doigts pour pouvoir aller au boulot le lendemain...d'autant plus que j'avais une stagiaire pour la semaine. J'avais sûrement dû prendre des antalgiques.

Mercredi : dur. Je m'enraidissais de plus en plus, le travail était à peine possible.

Le jeudi, j'étais retournée au boulot, de plus en plus coincée, comme s'il s'agissait d'un lumbago. La douleur ne faisait qu'augmenter.

Jeudi soir : grosse crise de douleur telle que je ne connaissais pas, en fait douleur névralgique qui montait crescendo. Je ne sais pas comment j'ai pu tenir. Ce qui est sûr, c'est que le lendemain matin, je n'avais pas pu me lever, la douleur étant trop intense. Impossible de me rendre au travail pour le dernier jour avant les vacances ! J'avais posé des heures, vu le médecin, et n'avais pas pensé une seule seconde à me faire arrêter. Je m'étais dit qu'avec trois semaines de repos, j'allais pouvoir m'en sortir.

Nous ne devions partir que trois jours en vacances hors de chez nous, la deuxième partie de la première semaine de nos congés...et nous n'allions pas trop loin, jusqu'à Cannes au maximum.

Promesse avait été faite d'emmener les enfants au zoo de Fréjus, et nous avions réservé deux nuits d'hôtel sur place afin de leur faire découvrir la région également.

J'avais eu le temps de me retaper un peu avec des anti-inflammatoires et un peu de tramadol. Nous étions partis alors que j'étais limite, la position assise prolongée étant plus qu'un peu difficile, et la marche devant être réduite également afin que cela reste vivable...mais j'avais tenu, et réussi à profiter à peu près.

Le problème, c'est que j'avais également passé la suite de mes vacances à "vivoter"...et que lorsque j'avais repris fin août après mes trois semaines, j'avais eu plus que des doutes sur le fait de pouvoir tenir, d'autant plus dans mon boulot demandant beaucoup de manutention.

J'avais tenu, me disant quand même que m'arrêter aurait été plus raisonnable. Je m'étais tournée vers des séances de kiné, deux fois par semaine...ce qui m'avait "prolongée" finalement, jusqu'à la crise névralgique désastreuse de fin février deux mille douze.

Voilà en tout cas comment j'ai été dégoûtée à vie du repassage. Plus jamais je n'ai repassé après cet épisode de fin juillet deux mille onze...parce que dans un premier temps, mon état ne le permettait plus, tout simplement. Mais ceci m'avait aussi permis de découvrir que c'était jouable, la vie, sans perdre son temps à repasser. Question d'habitude !

Et pour ceux qui n'étaient pas contents, le fer à repasser et la table de repassage étaient à disposition. Il est vrai que selon les matières, parfois, cela craint un peu. J'ai eu le droit à quelques remarques désobligeantes à quelques reprises, des différents membres de la famille. Pour une fois, jamais je n'ai plié.

Il faut dire que le fait de toujours avoir détesté repasser m'a aidée à tenir.

En plus, en ce qui me concerne, depuis cet épisode, je porte régulièrement une ceinture lombaire, au moins durant les trajets voiture. Apparemment, la voiture est ce qui me déclenche d'autant plus facilement le mal de dos. Cela a renforcé le fait que repasser ne sert à rien : tu pars le matin au boulot en voiture avec ta ceinture lombaire. Le temps d'arriver, ton haut est tout froissé au niveau de la ceinture abdominale...comme si tu ne l'avais pas repassé !

50 2012 : cela devient un peu trop sérieux, et la première F !

Jusqu'à ce que je ne puisse plus, j'étais bêtement allée au boulot.

Conclusion : grosse crise de douleur fin février, difficile à gérer, même avec du tramadol et de la cortisone. J'étais partie pour quinze jours d'arrêt, comme au printemps précédent lors d'une névralgie cervico-brachiale, cette fois en ce qui concerne le niveau lombaire.

Impossible de supporter la position assise. Et quant à la position allongée, il me fallait la varier régulièrement, sachant que c'était sur le côté gauche que je pouvais la supporter le plus longtemps. Allongée droite sur le dos ne tenait jamais très longtemps, la douleur remontant assez vite. Et sur le côté droit, c'était quasi impossible, sûrement en lien avec mon côté droit le plus atteint a priori.

Tous les jours, je devais sortir marcher également. L'immobilité dans les douleurs dos, on le sait maintenant, cela ne fait qu'aggraver !

...Sauf que les quinze jours ont duré dix-huit mois. Si on me l'avait prédit, je n'y aurais jamais cru...mais personne ne l'avait prédit en même temps, et surtout pas les médecins !

Douleurs, effets collatéraux et secondaires, limitation motrice...ingérable à ce moment-là !

J'étais cliniquement plus atteinte de la jambe droite, contrairement à ce que la lecture de l'IRM prouvait. J'avais fini par avoir du mal à marcher du fait de la parésie du côté droit, et de perte de la force musculaire dans la jambe droite.

J'avais bien sûr logiquement compensé...et j'avais abouti à un autre problème, une épine calcanéenne sous mon talon gauche.

Et c'est là qu'on réalise que tout problème physique en amène un autre, par déséquilibre global, et que c'est un cercle vicieux.

En avril, j'avais eu l'idée d'adopter un deuxième chat. Je voulais un chaton maintenant que les enfants étaient plus grands, et je pensais que cela pourrait aussi tenir compagnie à notre chatte Zora.

Me retrouvant coincée à la maison, je m'étais dit que cela me ferait du bien, et que j'avais d'autant plus le temps de m'en occuper. Benoît, je ne suis pas sûre, mais j'aurais tendance à dire que ce projet le motivait autant que moi, vu qu'il s'était lancé dans la recherche sur Leboncoin.

Nous étions allés chercher à quatre ce chaton sur le chemin de la mer. J'avais été très motivée pour ma part, pour supporter la voiture malgré l'état de mon dos.

Craquante, celle que les enfants ont nommé Féline, la première F, était cool. Même pas besoin de l'enfermer dans la caisse du véto pour la ramener. Elle avait fait le chemin retour tranquille sur mes genoux, moi qui étais à la place du passager.

Elle nous avait quand même ramené le coryza à la maison. Il y avait un signe : l'œil qui coulait. C'était un moindre mal, si l'on se souvient de l'adoption de Woody.

Et ce petit bout de chat m'avait bien aidée sans le savoir...car à vouloir absolument découvrir le jardin, en s'échappant puisqu'il est difficile de ne pas avoir tout le temps les fenêtres ouvertes à partir du printemps dans le Sud, je la suivais pour essayer de la rattraper. Elle m'obligeait à me baisser pour l'attraper sous les haies, avant qu'elle ne passe par-dessus le mur pour aller chez les voisins.

Elle fut vraiment thérapeutique pour moi, m'obligeant à "me bouger" beaucoup plus que je ne l'aurais fait sans elle. Mais hélas, ce n'était quand même pas suffisant pour me guérir.

Cela avait permis de donner du sens à mes journées, et à mes déplacements à l'intérieur de la maison. Avant cela, j'arpentais la maison dans tous les sens, vu que la position statique m'était impossible. Mais cela avait peu de sens, c'était nerveux et sans but, juste pour fuir la douleur.

Consultation chez le neurochirurgien prévue suite à la lecture de l'IRM par mon généraliste. Délais d'attente. Le courant n'était pas très bien passé...mais j'étais dans un tel état de stress pour ma santé physique, que cela avait dû jouer.

En tant que psychomot ayant travaillé avec des enfants handicapés moteurs, je voyais très bien quelles pouvaient être les perspectives réelles, cela ne me faisait pas rêver.

Indication d'infiltration épidurale double.

Et là, la cata.

C'est la seule fois de ma vie où j'aurais vraiment eu besoin du SAMU, mais j'avais bêtement refusé.

J'explique. Benoît m'avait emmenée à la clinique. Eh oui, personne d'autre pouvait m'y emmener. Il avait été obligé de contrôler son hypocondrie, comme lorsque j'avais accouché d'ailleurs.

On m'avait fait la double infiltration. Ce fut horrible. Douleur indescriptible.

Lorsque nous étions repartis, une fois l'horreur du moment passé, j'étais arrivée à me reprendre et à retrouver mon souffle, surtout avec l'envie de fuir la clinique synonyme pour moi d'extrêmes douleurs.

Mais nous étions garés loin, car les abords de la clinique étaient ingarables...à plus de cinq minutes à pied. J'avais cru que je n'allais jamais pouvoir arriver jusqu'à la voiture, tellement la douleur montait en flèche. Benoît m'avait soutenue, physiquement, et même sûrement psychologiquement, pour que j'y arrive.

Une fois dans la voiture, soulagement d'avoir réussi, mais douleur insupportable avec les vibrations dues à la route. Je pouvais encore moins supporter d'être assise. Je ne sais plus quelle gymnastique j'ai fait sur mon siège de passager, et comment mon mari a pu se concentrer pour rouler les vingt minutes nécessaires.

Arrivée à la maison, j'avais réussi à rejoindre ma chambre en étant aidée physiquement. Et là, j'avais fait la pire crise névralgique de ma vie.

Je ne supportais pas la moindre vibration du lit. J'avais dû chercher la position allongée la plus antalgique possible, mais il suffisait qu'un de mes enfants pose un doigt sur le dessus de lit pour que j'hurle en raison de l'effet de la vibration. Vu l'état dans lequel j'étais, Benoît avait réussi à repousser les enfants dans leurs chambres, pour essayer de les protéger.

Et là, l'impossible, l'ingérable...mais je ne voulais pas que mon mari appelle le SAMU. L'idée que mes enfants me voient partir en brancard à partir de ma chambre me semblait trop traumatisante. Tout mouvement m'était impossible, comme si j'étais complètement paralysée, ce que je n'étais qu'au niveau des jambes, partiellement en fait. Mais le moindre micro mouvement d'une partie de mon corps se répercutait en une douleur générale ingérable, me faisant hurler.

Au niveau des jambes, je n'avais plus de force musculaire, et plus d'appuis possibles, mais difficile à dire si c'était réel, ou dû à l'extrême douleur. Je crois que Benoît avait rappelé la clinique. Tramadol fut la réponse. Mais tramadol quand y a aucune efficacité, qu'est-ce qu'on fait ?

Et le pire, c'est quand j'avais eu envie d'aller faire pipi : l'horreur ! Benoît m'y avait traînée, j'avais hurlé tout le long du déplacement, ce fut une torture...ainsi que toute la soirée...et la nuit blanche qui a suivi. Heureusement, la douleur avait fini par prendre le chemin inverse, même si cela restait l'horreur et que j'avalais tramadol sur tramadol en atteignant péniblement les délais entre deux prises...

J'avais survécu. Le lendemain avait encore été difficile, mais je pouvais au moins me rendre à quatre pattes aux WC, à deux mètres de ma place dans le lit.

A y réfléchir, dès le lendemain, je m'étais dit que si cela devait se reproduire, j'appellerais le SAMU sans hésitation. Et tant pis pour le traumatisme des enfants, car de toute façon, vu ce qu'ils avaient vu et entendu à ce moment-là, cela ne devait pas être mieux !

Le comble dans tout cela, c'est la réaction du neurochirurgien...avec lequel j'avais repris immédiatement rendez-vous. Allez, encore un mois à perdre, vu les délais. C'était d'ailleurs le mois qu'il m'avait fallu pour retrouver mon piètre état moteur d'avant la double infiltration. Un bon mois pour me remettre de ce geste...médical...chirurgical...je ne sais comment on dit !

Un état lamentable pendant un mois ! Il était clair pour moi, que cet état était corrélé à l'infiltration...et pourtant !

Heureusement que j'avais douté du neurochirurgien, et pris en même temps un rendez-vous chez un autre confrère, pour avoir un second avis.

Tout d'abord, revisite chez le premier neurochir.

Déni total ! Ma réaction n'avait rien à voir avec l'infiltration, ni mon état qui s'était ensuivi durant un mois. Le fait que cela ait démarré juste après, que nenni ! C'était sûr pour lui, mon état n'avait vraiment rien à voir avec cela. D'ailleurs, j'aurais mieux fait d'appeler le SAMU, il y aurait eu une preuve ! Il m'avait pris pour une véritable hystérique. Vu mon IRM, c'était rien ce que j'avais. Voilà ce que fut peu près son discours, à cela près qu'il fallait que je me fasse suivre par un psy.

Fin de non recevoir, passons !

Deuxième neurochirurgien quelques jours plus tard, début juillet...que j'ai dû payer sans être remboursée. Merci l'injustice du système ! On n'a pas le droit d'avoir un second avis en France !

Le jour et la nuit, dira-t-on. Quand il a vu mon IRM, le médecin m'a dit que je devais beaucoup souffrir. L'examen clinique lui avait confirmé mon état. Quand il avait su que j'avais vu quelqu'un d'autre avant, il m'avait dit cela :

"Mais c'est justement parfaitement contre indiqué ce type d'infiltration dans votre cas. Évidemment que vous avez vécu l'horreur, le fait que l'on vous infiltre à cet endroit-là a augmenté la pression, là où justement vous en aviez déjà trop. La douleur ne pouvait qu'augmenter proportionnellement à la quantité de liquide qu'on vous avait infiltré."

Et là, il m'avait prescrit trois infiltrations d'un autre type, foraminales doubles, à faire à un mois d'intervalle, en espérant que cela puisse me permettre de retrouver la position assise.

Je ne supportais plus cette position depuis mars. Que je puisse moins souffrir en pouvant m'asseoir et en retrouvant aussi une meilleure motricité au niveau des membres inférieurs était son but.

Le temps d'avoir les rendez-vous pour les infiltrations, qui nécessitaient quinze jours de repos quasi total après chaque, cela nous menait plus de trois mois plus tard, au début de l'automne. Chaque infiltration m'avait en effet permis de regagner un peu plus au niveau de la motricité. J'avais fini par pouvoir m'asseoir à nouveau, un petit peu, puis un petit peu plus.

On ne peut pas s'imaginer comme cela peut être contraignant de ne devoir vivre ses journées qu'en position allongée, ou debout en marchant. Quel bonheur de retrouver la position assise !

Mais cela n'avait pas été suffisant, et tout le monde commençait à manquer d'idées pour m'aider.

J'avais bien sûr entre temps essayé l'ostéopathie, une fois en période moins inflammatoire...tenté également la microkiné, tout ceci en plus des deux séances de rééducation hebdomadaires en kiné.

Mon généraliste avait fini par viser un peu plus haut, m'envoyant vers un médecin de rééducation. J'avais arrêté la kiné à Fourques au bout d'une année scolaire, et avais atterri sur Arles pour une rééducation un peu différente, et aussi permettre des soins impossibles en cabinet de kiné. Cela me permettait de faire en plus des exercices en balnéothérapie, et d'avoir droit au traitement par ondes de choc pour essayer de me délivrer de mon épine calcanéenne, qui, couplée à mes problèmes de dos, commençait à limiter sérieusement mon périmètre de marche. Tout ceci s'était mis en place au début de l'automne deux mille douze. Rééducatrice en rééducation, pour elle-même : le comble !

Mais tout ceci ne semblait pas trop marcher non plus. J'avais fini par me décider pour la dernière idée qu'il me restait sous le manteau : l'acupuncture. J'avais retardé au plus tard, car détestant les piqûres. Je ne me voyais pas me faire cribler d'aiguilles. Il avait fallu que je prenne sur moi, mais j'avais pu obtenir un premier rendez-vous pour décembre. Se détendre alors que l'on venait de vous enfoncer une dizaine d'aiguilles dans le corps, en plus dans des zones où vous craignez tellement vous êtes douloureux, relevait de la prouesse. Chaque aiguille enfoncée paraissait plus douloureuse que la précédente... Je me tire mon chapeau, même avec du recul ! Du courage, il m'en avait fallu, de la patience aussi vu le temps passé en salle d'attente pour ces séances-là. C'était bien parce que c'était la dernière idée que j'avais, que du coup je m'accrochais. Trois séances sans effet particulier. Je m'en étais donné quatre à l'essai dans ma tête...

51 2013 : comment j'ai échappé à l'opération...et la deuxième F !

Janvier : deuxième et troisième séances d'acupuncture.

Février : consultation pour faire le point chez le neurochir, le deuxième bien sûr.

J'avais abandonné le premier, qui avait la meilleure réputation sur la ville. Pour ma part, je lui avais fait mauvaise pub...et j'avais d'ailleurs croisé une patiente en rééducation qui allait dans le même sens que moi en ce qui le concerne !

État cata à ce moment-là, à nouveau. Pour ma part, je supposais que c'était parce que l'on s'éloignait des trois infiltrations qui avaient eu leur effet, et m'attendais à avoir une prescription pour une deuxième série. Mais là, aïe, cela ne s'était pas du tout passé comme ça.

Examen clinique pas terrible, perte de la sensibilité à certains niveaux de ma jambe droite. Je ne sentais plus forcément une aiguille qu'on m'enfonçait. Perte de la force musculaire trop importante, ma parésie s'aggravait. Le spécialiste m'avait dit que j'avais tous les signes d'une hernie discale, qu'il allait sûrement devoir falloir m'opérer afin d'éviter de me retrouver paralysée du jour au lendemain.

Il m'avait envoyée faire une IRM de contrôle, quasi sûr de se faire confirmer que j'avais une hernie discale. Il m'avait également demandé d'aller voir un neurologue.

Le temps de faire mon IRM de contrôle, je dépérissais, voyant que je me paralysais de plus en plus à droite au niveau de la jambe. J'avais bien remarqué que je ne sentais plus la pédale d'accélération lorsque je conduisais. J'avais trouvé quelques compensations, plus ou moins satisfaisantes, mais me demandais si c'était bien prudent, et légal, de conduire dans cet état. Ma cheville droite s'enraidissait, ma démarche était faucheuse pour compenser la limitation d'amplitude au niveau de ma hanche. Quant au genou, je ne sais plus, lui me gênait moins a priori.

Angoisse ! L'IRM m'avait appris que mon état s'était encore bien dégradé.

Je me souviendrai toujours de la tête du radiologue lorsqu'il était rentré dans la cabine pour m'expliquer le résultat. En fait, il s'attendait à se retrouver face à face avec une personne âgée. Surprise : je n'avais que quarante-et-un ans.

Diagnostic malgré tout : discopathie dégénérative avec atteinte bilatérale. Confirmation du risque : possibilité de se retrouver en fauteuil roulant pour paraplégie. Mais pas de hernie. Certes, le disque débordait partout autour, mais pas à un seul endroit, à plein d'endroits. Du fait de l'usure, le disque faisait le tiers de son épaisseur normale, et comprimait tout un tas de racines nerveuses desservant les deux membres inférieurs. Pas de hernie opérable, il fallait carrément enlever le disque, et souder la colonne vertébrale : cela s'appelle une arthrodèse.

Problème : j'étais trop jeune. On attend en général au moins les cinquante ans pour se lancer dans une opération de ce genre...vu les risques, et vu qu'il faut ensuite se faire réopérer tous les dix ans.

Était arrivée à point nommé ma quatrième séance d'acupuncture, la veille de mon rendez-vous chez le neurochirurgien à qui je devais montrer ma nouvelle IRM.

Je me souviens encore de mes pensées en arrivant : cela devient trop dangereux de conduire, c'est trop compliqué de manœuvrer pour me garer, je ne sens vraiment plus grand-chose sous mon pied droit. Ceci se traduisait aussi par des bruits d'accélérateur de plus en plus fréquents, car mon appui n'était plus dosé.

Quant à la marche, je n'en parle même pas.

Et encore, heureusement que j'avais fini par atterrir chez le podologue, qui m'avait sauvée de mon épine calcanéenne. La souffrance des ondes de choc avait été vaine, cela n'avait que légèrement amélioré, et à quel prix ! Seules les semelles orthopédiques avaient pu me soulager au bout du compte...

A chaque fois que j'avais entendu le son de la machine pour faire les ondes de choc à un autre patient que moi, quand j'étais dans un box en rééducation, j'en avais eu le poil qui se hérissait partout sur le corps, tellement je craignais ce bruit de par ce qu'il représentait pour moi. Torture serait plus juste pour parler des ondes de choc, le terme évoquant très justement la violence de la chose !

Le podologue m'avait prescrit des semelles orthopédiques pour deux raisons : réduire l'écart d'un virgule deux centimètres entre mes deux jambes, entraînant une bascule de bassin. Cela pouvait expliquer des compressions anormales au niveau des nerfs en regard.

J'avais aussi eu droit à des mousses particulières sous le talon gauche pour permettre un réappui du côté de l'épine calcanéenne, tout en soulageant. Et cela avait marché, dans le sens où j'avais fini par arrêter de souffrir...et peut-être aussi parce que j'avais fini par aller vers du mieux globalement avec mon dos.

Donc quatrième séance, d'acupuncture, la dernière : après les dés seraient jetés.

Un miracle !!!

Je n'ai rien compris, mais ce qui est sûr, c'est que lorsque j'étais repartie du cabinet, je sentais à nouveau le sol sous mon pied droit en marchant. Ma cheville semblait être également quasiment redevenue normale, je pouvais dérouler le pas avec une amplitude correcte : cela ne coïnçait plus... Et surprise, je ressentais à nouveau la pédale de l'accélérateur sous mon pied lorsque j'avais repris la voiture.

C'était hallucinant, je ne peux m'en souvenir autrement !

Je n'étais pas prête d'arrêter les séances d'acupuncture. Tout d'un coup, j'y avais pris goût ! Tant pis pour la peur des aiguilles et les douleurs induites !

J'avais rendez-vous avec le neurochirurgien le lendemain. Il était embêté de constater que l'opération à prévoir était plus embêtante que celle qu'il avait prévu, arthrodèse, et non pas, pour une "simple hernie". Il m'avait alors dit avant de m'ausculter :

"Si votre état clinique s'est empiré depuis la dernière fois, je vous opère au plus vite, avant qu'il ne soit trop tard."

Examen clinique : à n'y rien comprendre, cela allait beaucoup mieux !

Je lui avais donné mon explication, le dernier-rendez vous en acupuncture, la veille. Il avait écouté, ne m'avait pas contredit.

Sursis prononcé. Consigne de revenir le voir dès que mon état se dégraderait trop, en ne prenant surtout pas le risque d'attendre trop.

Durant cette année deux mille treize, jusqu'à ma reprise en septembre, je me souviens de l'optimisme revenu petit à petit, car j'étais enfin sur une phase ascendante et durable en ce qui concernait mon dos.

J'avais ma petite vie à la maison, tranquille, et était devenue amie avec ma voisine, qui, elle aussi, était coincée chez elle pour gros problèmes de dos.

Elle avait eu moins de chance que moi. Bien qu'ayant douze ans de plus que moi, elle avait déjà été opérée du dos il y a plusieurs années, avait justement une arthrodèse...qui avait "foiré". Elle était quasi paralysée d'une jambe, et surtout, dans un état de douleur permanente difficilement gérable. Elle prenait des antalgiques forts à haute dose en permanence. Nous nous comprenions bien vu ce qu'étaient devenues nos vies à toutes les deux, depuis quelque temps.

J'en avais aussi eu marre de marcher seule. J'avais alors proposé à Benoît qu'on adopte un chien, vu que je n'étais pas prête de ne plus avoir besoin de marcher pour mon dos.

Je savais qu'il préférerait les chiens aux chats, pensais donc aussi que cela allait lui faire plaisir. Il n'y avait pas eu besoin d'argumenter beaucoup, mais je suis pleinement consciente que c'est moi qui avais initié cette idée cette fois-ci.

Nous avions été au refuge, et avions flashé sur Fearless, qui semblait attentive à ses maîtres de fortune lorsque nous l'avions promenée pour la "tester". Elle était aussi "OK chats", condition sine qua non pour avoir le droit d'adopter un chien, quand on a soi-même déjà un ou plusieurs chats : cela consistait à emmener le chien dans la chatterie voir sa réaction. Quel stress ! Mais visiblement, Fearless aimait les chats. Ouf !

Nous avons pu la ramener définitivement à la maison et lui proposer une troisième vie. C'est la deuxième F.

Première vie supposée de chien de berger dans les Cévennes, ayant mal fait son travail : c'était l'hypothèse du refuge, car elle avait été récupérée attachée au pied des Cévennes !

Transit par la fourrière. Elle avait échappé à l'euthanasie le dernier jour, récupérée par le refuge qui l'avait gardé plus de quatre mois jusqu'à ce que l'on vienne l'adopter.

Fearless, son nom de refuge, lui est resté, car elle le comprenait parfaitement bien. J'avais voulu le transformer en "Fitness" qui me plaisait beaucoup plus, mais je n'avais pas eu l'accord du reste de la famille.

C'était fin avril que nous l'avions adoptée. Nous avons commencé par six jours de pluie d'affilée, je m'en souviens encore. Malgré ces mauvaises conditions, elle nous avait montré être parfaitement propre.

Avec les chattes, pas de problème en effet. Féline passait son temps à la suivre dans toutes les pièces, en se perchait, pour pouvoir l'observer à sa guise. Elle était "Ok chiens" dira-t-on alors...mais pas Zora, qui avait d'ailleurs déjà failli se barrer lorsque nous avons adopté ce chaton de Féline, si emmerdant à la coller tout le temps et à vouloir jouer avec elle.

Zora n'avait pas fait dans le détail, elle avait résisté trois jours enfermée dans la chambre d'Irène, ne voulant pas entendre parler de ce nouveau membre de la famille. Elle devait espérer que ce n'était qu'une mauvaise farce durant trois jours. Puis elle était partie, vivre dans la rue...plutôt dans la maison d'en face, où elle avait essayé d'être convaincante pour se faire adopter, mais avait échoué.

Même dans les premiers temps, elle ne se laissait plus caresser dans la rue, nous fuyait, grande rancunière apparemment. Nous lui avons fait le coup d'un deuxième chat, c'était déjà énorme. Mais là, carrément le chien, c'était abuser au plus haut point ! Voilà comment Zora nous avait abandonnés. Il était hors de question pour elle de se souvenir de ses anciens maîtres, vu notre outrage.

Elle avait fini par disparaître...de la rue. J'avais pensé qu'elle avait peut-être fini par se faire écraser. Triste.

Tout au long de mon arrêt de travail, vu mon état, j'étais de fait devenue casanière.

Vu que je devais repartir au travail, et qu'à chaque fois cela était repoussé vu mon état physique insuffisant, mes "amies-collègues" avaient tardé à me rendre visite...mais cela tombait bien, quelque part, pour Benoît.

Interprétation totale de ma part : je pense qu'il était relativement satisfait de retrouver une femme reposée et dévouée à la maison. Ce que moi je considérais un peu comme une prison dorée quelque

part, lui faisait sûrement plus l'effet d'un cocon gardé. Il pouvait tout contrôler, à part mes relations avec ma voisine, qui d'ailleurs ne le gênaient pas vu que cette amitié ne se "réalisait" qu'en journée, pendant qu'il était occupé à ses deux boulots.

Mais lorsque l'extérieur avait essayé de faire irruption chez nous, à savoir mes collègues de travail, cela s'était compliqué. Comme leur nom l'indique, mes collègues, "de travail", voulait dire qu'elles ne pouvaient venir me voir qu'en dehors des horaires de travail, c'est à dire lorsque que mon mari était à la maison.

J'avais alors noté des réactions complètement inadaptées, qui m'avaient fait froid dans le dos.

Benoît ne supportait pas la perspective que quelqu'un puisse avoir envie de me voir, comme si j'étais sa propriété totale, d'autant plus en dehors des horaires du boulot peut-être !

Ainsi, il faisait la gueule, avant l'arrivée des personnes, pouvait fuir juste avant leur arrivée, et me faisait encore la gueule pendant trois jours après leur passage, sous prétexte que j'avais côtoyé du monde. Autre que lui !

J'avais vraiment réalisé alors qu'il me considérait comme sa prisonnière. Je n'avais pas complètement cédé. Disons que j'avais limité en invitant personne pour éviter de me retrouver en galère à la maison, ce qui ne m'amusait pas du tout. Mais j'avais accepté malgré tout à chaque fois que quelqu'un se proposait de venir me voir.

J'en avais été très mal à l'aise et contrariée : je le trouvais inquiétant avec ses comportements "à la con", et me posais des questions sur son état de santé mentale, et sur mon couple.

D'autres complications allaient venir, avec la Sécu me tombant dessus. On m'annonçait que je n'aurais pas droit au mi-temps thérapeutique pour ma reprise de boulot qui approchait.

Septembre, j'avais pu reprendre...à mi-temps thérapeutique !

Encore heureux que c'était l'avis du médecin traitant qui comptait, et non les projections gratuites des gens de la Sécu qui ne savent même pas dans quel état tu es réellement. Ces personnes ne réfléchissent que par rapport à leurs cases de leurs tableaux, qui disent d'ailleurs que pour une lombalgie, c'est quinze jours d'arrêt...donc j'avais profondément exagéré et ne méritait aucune aide pour la reprise. C'est clairement ce que l'on m'avait dit lors de ma troisième convocation à la Sécu, au mois d'août.

J'appelle ça de la maltraitance psychologique.

On m'avait fait un procès en me recevant à trois. On peut dire qu'on les met les moyens pour faire pression et maltraiter psychologiquement les personnes malades !

"Vous n'aurez jamais votre temps thérapeutique, même pour un mois !"

Voilà ce que l'on m'avait asséné, sans argumentation autre que je sortais des clous par rapport à leur tableau prédictif. J'avais même ressenti leur discours comme une menace...

Il est beau le système français de la Santé !

52 Quelques années difficiles de septembre 2013 jusqu'à 2017, et la troisième F...

J'avais finalement eu mon premier mois, puis le renouvellement pour arriver aux trois mois. Puis le renouvellement pour arriver aux six mois de mi-temps thérapeutique. Merci à mon médecin qui avait su être professionnel et argumenter comme il le fallait. Arrivée à six mois de reprise, je ne me sentais pas encore bien vaillante. J'avais demandé à passer du temps plein initial à un soixante-dix pour cent pour finir l'année scolaire, puis à un quatre-vingt pour cent pour l'année scolaire suivante. Hic : je m'étais fâchée avec le directeur...qui avait été odieux avec moi, avant de céder pour le soixante-dix pour cent. Il s'était vengé à la rentrée suivante en me disant que le quatre-vingts pour cent serait donc définitif. Il en profitait pour offrir vingt pour cent supplémentaires à mon collègue de l'hôpital de jour, qui n'avait que soixante-quinze pour cent... Je n'aurais pas la possibilité de retrouver un temps plein, à moins qu'il ne se désiste. Pas le choix, je n'avais pu que céder à mon tour.

Retour en arrière : reprise en septembre deux mille treize. Ironie du sort : mon ancienne stagiaire, présente lors du début de mon problème lombaire, avait été embauchée pour compléter mon mi-temps thérapeutique, car diplômée depuis. Cela se passait très bien entre nous deux.

C'est aussi à ce moment-là que j'avais perdu mon oncle, mari de la plus jeune soeur de ma mère, ma tante Chantale. Juste pour dire qu'il s'était passé quelque chose de bizarre. Là, je parle plutôt de trouble au niveau de la santé mentale. Benoît avait un comportement assez paranoïaque au moment de ma reprise. Un jour, il m'avait interrogé sur un échange par texto entre ma mère et moi. J'avais nié, car je ne pensais pas en avoir eu. A bien y réfléchir, j'étais alors perturbée par le décès de mon oncle, et contrariée de ne pouvoir me rendre à son enterrement, du fait de mes problèmes de dos ne me laissant aucune liberté de déplacement à distance. Cela devait avoir lieu en région parisienne. Benoît m'avait réaffirmé que j'avais échangé des textos avec ma mère. Je trouvais son insistance très bizarre. Mais comment pouvait-il être si sûr ? Et puis quelques jours après, j'avais fini par me souvenir, et avais réalisé qu'il avait alors eu raison...et le lui avais dit, en demandant comment il avait pu savoir, ce à quoi il n'avait pas répondu bien évidemment.

Quelques jours après, à notre boulot commun, il avait déboulé dans la salle de psychomotricité la rage aux lèvres, me demandant avec qui j'échangeais sans arrêt des textos, au moins deux à l'instant. J'avais trouvé sa requête bizarre, inquiétante, et son état émotionnel m'affolait. J'avais fait le lien avec l'évènement précédent. Il était tellement énervé, que j'avais préféré lui montrer avec qui je venais d'échanger des textos, on ne peut plus quelconques. C'était avec ma collègue faisant le complément de mon temps de travail, au sujet de son inscription ou non au repas du midi, à clôturer au plus tard à dix heures trente. Et là, Benoît a paru soulagé de voir que ce n'était que cela.

Mais j'avais alors compris, qu'il traçait mon téléphone. J'avais réussi à le lui faire avouer peu de temps après, en ayant besoin de m'acharner un peu pour qu'il avoue. Non, ce n'était pas une idée que je me faisais, il était dans une phase paranoïaque intense. En soi, je m'en foutais. Je n'avais rien à cacher, mais son attitude faisait plus que m'inquiéter.

C'était aussi à cette époque-là, que, le matin, lorsque je partais avec cinq minutes d'avance sur mon horaire habituel moyen, je me faisais allumer sous prétexte que je partais trop tôt. Alors que lui pouvait partir régulièrement avec un quart d'heure d'avance !

Il m'avait même un jour rattrapé au vol et dénudé violemment une épaule pour me reprocher de mettre des jolis sous vêtements pour aller au boulot, etc, et j'en passe... C'était tellement inadapté et non fondé, qu'à chaque fois, j'étais complètement déstabilisée, et ahurie.

J'avais eu l'impression qu'il ne supportait pas que je puisse à nouveau côtoyer le monde extérieur.

Je m'étais rebellée, n'acceptant pas un tel comportement aussi irrespectueux à mon égard. Je lui avais également demandé de se faire soigner, ce qu'il avait bien sûr refusé d'entendre à ce moment-là.

Nous nous étions fâchés plus d'une fois, mais j'avais tenu mon cap. Je n'avais pas douté de mes réactions saines face à ses comportements complètement inadaptés.

Ironie du sort : par la suite, je m'étais même fiée à lui pour savoir si j'avais envoyé des textos et combien, ma mémoire étant un peu défaillante à ce moment-là sur des choses que je jugeais négligeables. C'était une technique pour essayer de lui faire comprendre que son attitude était risible.

Mais au fond de moi-même, j'avais quand même un problème avec le principe, et ne comprenais pas cette non confiance...si ce n'est en l'interprétant comme quelque chose de très pathologique, ce qui m'inquiétait encore et encore.

Je me disais que c'était le prix à payer pour dix-huit mois passés à la maison. Il lui fallait du temps pour se réadapter, encore plus qu'à moi.

Et j'avais été plus que patiente, comme toujours. Je le regrette un peu parfois.

Car cela aura été difficile pendant presque quatre ans.

Nous nous sommes sûrement un peu éloignés durant ces années-là.

En deux mille quatorze, l'été, nous avons adopté la troisième F...sûrement pour compenser le manque de projets...comme tous les étés.

Car vivre dans une maison faisant maison de vacances, c'était très bien. Mais cela ne permettait pas de couper avec le reste de l'année, ni de la routine avec toutes ses contraintes, courses, rangement et ménage, par exemple, pour faire court.

Bref, adoption d'un deuxième chaton. Encore une minette ! Expérience un peu particulière...

Nous étions passés par le même site que pour la première F, mais nous nous étions cette fois retrouvés sur la route des Cévennes.

Le propriétaire d'une chatte avec ses quatre chatons vivait seul dans une maison. D'ailleurs, il avait déjà une deuxième chatte adulte aussi chez lui, la grand-mère maternelle des chatons !

Contrairement à nos expériences précédentes en chatons, impossible de les voir vraiment. Les deux chattes et les chatons étaient dans le jardin, pas très grand et complètement clôturé, mais en panique totale suite à l'adoption du premier chaton juste avant nous. Tous les chats fuyaient pour se planquer partout dans le jardin, de plus très végétal, donc idéal pour les cachettes. Son propriétaire avait réussi à attraper la minette que nous avions choisie sur internet, mais elle se débattait dans ses mains comme si elle ne le connaissait pas, puis lui avait échappé.

J'avais heureusement joué la prudence et mis la caisse que j'utilisais pour aller chez le vétérinaire dans le coffre. J'avais donc proposé de l'utiliser au vu des difficultés.

La deuxième capture par son propriétaire fut la bonne, mais à deux, lui et moi, nous avons eu du mal à enfermer l'animal dans sa cage. Jamais de ma vie, et j'avais eu l'occasion de côtoyer

régulièrement plein de chatons durant ma vie d'enfant, je n'avais vu un tel comportement chez un chaton.

Le monsieur s'était alors senti obligé de donner quelques explications. En fait, les chatons n'avaient jamais vu d'humains à part lui et sa propre mère qui venait chez lui régulièrement. De même, il les avait beaucoup protégés, pensait-il, en leur épargnant toute expérience pouvant être traumatisante. Ainsi, il les mettait toujours dehors pour passer l'aspirateur, pour éviter la peur du bruit. Etc. Je me disais que ce type n'avait aucune expérience pour élever des chatons et les socialiser.

Qu'à cela ne tienne, je me sentais en confiance vu mon expérience.

Nous avons donc repris la route avec le chaton dans la voiture, à l'arrière entre les deux enfants, mais dans sa "cage".

Il y avait eu un peu débat sur le nom à choisir, mais c'était une évidence pour les deux enfants, son nom commencerait par un F puisque nos deux autres animaux avaient un nom commençant par un F. C'est ainsi, que ce jour-là, est née l'expression, "les trois F" ! Et ce fut Fluche qui fut choisi comme nom, à l'unanimité.

Mais tout d'un coup, alors que le chaton semblait visiblement paniqué par sa condition, se manifestant tant bien que mal sur le plan sonore avec des miaulements plus soutenus, une odeur nauséabonde avait envahi l'habitacle. Les enfants avaient alors compris que le chaton s'était échappé dans la cage. Vu sa taille, Fluche était bringuebalée d'un bout à l'autre, risquant d'être complètement souillée par ses selles. Avait été alors décidé de s'arrêter dès que possible sur le bord de la route, afin d'essayer d'éviter le pire, et de rassurer le chaton, visiblement malade en voiture.

Nous avons eu de la chance et trouvé à nous arrêter rapidement. Et là, surprise ! Fluche était tellement paniquée qu'elle était ingérable. Ce petit bout de quelques grammes était tellement paniqué, que c'était toutes griffes dehors et morsures avec force décuplée et instinct de fuite. C'était inimaginable. Nous avons dû nous y reprendre à plusieurs fois pour finalement convenir d'une organisation sans faille. Le but était de faire au plus vite le nettoyage de la cage pendant que j'essayais de maintenir le chaton dans mes mains afin de ne pas risquer de le perdre dans la nature. Nous étions en pleine garrigue !

J'avoue qu'il était moins une lorsque j'avais remis le chaton dans la cage. Je n'arrivais plus à gérer la rage de Fluche. Pour la première fois de ma vie, je me retrouvais en échec avec un chat, un chaton qui plus est. Je m'étais fait griffer comme jamais, mais j'avais tellement eu peur de la perdre.

Une fois le chaton renfermé, les enfants et Benoît avaient tout de suite constaté que j'avais bras et mains dans un drôle d'état : je dégoulinais de sang, un peu plus d'un côté. Je m'étais essuyée comme j'avais pu avec les moyens du bord, mais il était vrai que j'étais bien blessée, les griffures étant assez profondes. Je crois que c'était d'autant plus impressionnant de se dire que ce résultat était le fait d'une toute petite bête, plutôt vue a priori comme étant inoffensive.

Durant la suite du trajet, entre le comportement du chaton lors de cet arrêt, et ce que nous avait raconté le gars sur sa façon d'élever les chatons, il avait fallu que je bataille, car mon mari et les enfants voulaient abandonner le chaton tout de suite.

Certes, ils étaient affolés par mes blessures, mais se disaient aussi que l'on faisait une erreur de ramener ce "tigre" chez nous.

J'avais dû insister pour leur faire comprendre qu'il fallait donner sa chance à Fluche, qu'elle n'y était pour rien. Son comportement était la conséquence de la façon dont elle avait été élevée. Elle n'avait que deux mois et on pouvait y arriver. Rien n'était fixé. Son éducation était à faire. Cela me semblait rattrapable.

Je m'étais bien sentie seule ce jour-là pour défendre cette petite boule de poils innocente. Je comprenais qu'ils soient tout trois impressionnés par mes blessures, et qu'ils veuillent me protéger

quelque part, mais en même temps, je n'arrivais pas à comprendre que l'on puisse baisser les bras aussi vite face à un être sans défense et innocent pour moi. J'avais tenu bon, nous avions ramené le tigre jusqu'à la maison.

J'avais la pression, il fallait que l'adaptation chez nous se fasse bien. J'avais pris les devants sur la façon de faire. Les trois n'y croyant pas, ils m'avaient suivi sans problème.

On avait enfermé Fluche dans la plus petite pièce de la maison, où on lui avait mis tout ce qu'il lui fallait : un panier pour se coucher, à boire et à manger, et une litière. Et pendant plusieurs jours, nous nous étions relayés pour aller la voir régulièrement, tenter de la rassurer en essayant de l'approcher tout doucement, pour éventuellement la caresser. Nous avions tenu bon dans cette méthode d'apprivoisement, puis agrandi son espace de découverte petit à petit, au gré de ses progrès en socialisation.

Nous y avons été très progressivement également avec les deux autres F. Fluche avait été attirée par Féline, qui elle, n'avait pas été très sympa avec elle. Visiblement, Féline n'avait pas la fibre maternelle. Par contre, la chienne l'impressionnait beaucoup par sa taille, et il lui aura fallu des mois pour arrêter de lui cracher dessus dès qu'elle rentrait dans son périmètre de sécurité.

Tout ça pour qu'au bout de quelques mois, elle passe pas mal de temps à virevolter dans les pattes de la chienne pour essayer de se caresser à elle.

Par contre, les deux chattes sont toujours un peu restées à distance, chacune ayant son territoire. Ainsi, elles peuvent parfois dormir sur le même lit, mais chacune à une extrémité. Mais cela ne les empêche pas de faire les folles ensemble de temps en temps, quand c'est l'heure de jouer, seulement lorsque c'est Féline qui prend l'initiative...

Côté humain si je puis dire, quelques mois après l'adoption de Fluche, Benoît avait eu un moment de faiblesse et avait fait sa deuxième dépression. Ceci avait au moins eu le mérite de permettre qu'il recommence enfin un suivi par un psychiatre, cette fois en psychothérapie et avec des médicaments, médicaments qui avaient eu des effets divers.

Pas de surprise si je vous dis que c'est moi qui avait appelé pour le premier rendez-vous. Par contre, j'avais moins galéré pour trouver quelqu'un. Cette fois-ci, Benoît avait pu se rendre à son premier rendez-vous seul. Progrès.

Je me souviens d'un long moment où les anti-dépresseurs entraînaient que les phases de mieux étaient franchement mieux, mais les phases de pire, étaient franchement pires également.

Pour moi, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, il était soigné pour une dépression, alors que les signes qu'il me montrait me faisaient fortement penser à une bipolarité...et ses réactions aux médicaments pour dépression aussi !

Lorsque j'en parlais avec lui, j'étais rejetée sous prétexte qu'il ne pouvait accepter d'être identifié à sa mère, dont le diagnostic était officiel depuis longtemps dans ce sens, la bipolarité.

J'avais alors bataillé comme j'avais pu avec un mari complètement inégal dans ses humeurs, lourd au quotidien, ayant régulièrement des attitudes complètement inadaptées aussi bien avec moi qu'avec les enfants, mais aussi au travail.

A plusieurs périodes, je dirais à trois reprises je crois, j'ai craqué. Ce qu'il me faisait vivre avec ses épisodes de paranoïa et ses autres comportements inadaptés, était devenu de plus en plus insupportable, invivable. Je ne me sentais plus capable d'assumer autant de choses difficiles.

Je lui avais alors proposé qu'on se sépare, n'ayant pas envie de poursuivre dans de telles conditions, et n'ayant plus la force non plus de subir tout cela...quitte à ce que cela soit pour que l'on s'aperçoive que finalement, on avait envie de se remettre ensemble ensuite, avec un redémarrage à zéro.

Cela n'a jamais été entendu. Il refusait catégoriquement, et avant tout égoïstement. Sa seule argumentation était qu'il ne se voyait pas vivre seul.

Il avait quand même dû avoir un peu peur, surtout la dernière fois, lorsque j'avais fini par dire :

"De la résilience, je n'en ai plus, j'ai épuisé mon stock, ce n'est plus possible..."

Les jours suivants, il s'était empressé de redevenir agréable pour vite me faire oublier cette discussion !

Je crois qu'il partait du principe que je pouvais tout supporter, je ne sais pourquoi.

Je me souviens encore de l'un de ses reproches récurrent :

"Toi, tu es toujours parfaite..."

Bah mince alors, j'aurais dû faire exprès d'être méchante alors !

Et puis qu'est-ce que la perfection ? C'était un contresens que de me le reprocher : je ne devais pas l'être, puisque cela le dérangeait !?

C'est comme cela que nous étions arrivés à l'année deux mille dix-sept, où les événements qui m'avaient accablée avaient finalement permis une accalmie entre nous.

De là à dire qu'il aimait mieux me voir aller mal, il n'y aurait eu qu'un pas !

Mais lui aussi allait mal.

Il y avait aussi chez lui quelque chose d'autre de très bizarre.

Il était fuyant en général, peu disponible pour tout échange. Il s'enfermait très souvent dans son bureau, pouvait être désagréable complètement gratuitement avec toute la famille, d'autant plus avec son fils qu'il enfonçait beaucoup trop à mon goût, etc...

Mais c'était un autre dès qu'il était en vacances. Posé, agréable, disponible, à l'écoute, dans l'échange, ayant des envies...bref, l'opposé.

Et il n'y avait pas besoin de partir en vacances pour cela, il suffisait qu'il ne travaille pas.

Je le lui avais d'ailleurs fait remarqué lors d'une de nos grosses disputes où je proposais que l'on se sépare. Je lui avais précisé que rester ensemble pour ne pouvoir avoir du bon temps ensemble que six semaines par an, quand il était capable de se rendre disponible, cela me semblait insuffisant, voire mesquin, pour justifier une vie ensemble.

En effet, toutes les vacances se passaient toujours très bien, ce n'était pas le même.

Ainsi, nous avons été à Édimbourg, à Madrid, visiter la ville de Bordeaux, dans les Alpes Maritimes, etc. Que de bons souvenirs étonnamment !

SIXIÈME PARTIE

Comment j'ai essayé de m'en sortir...

de novembre 2018 à février 2020

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

Lorsque j'avais craqué chez mon médecin généraliste en octobre deux mille dix-huit, je ne sais plus à quelle visite exactement, la deuxième ou la troisième, j'avais alors eu l'idée de lui demander de m'indiquer quelqu'un pour me soutenir. Ma situation me paraissait beaucoup trop lourde pour que je puisse m'en sortir toute seule.

Étonnamment, il avait plutôt été un peu frileux, me disant qu'il pensait que je n'en avais pas besoin. Je lui avais réclamé psychiatre, ou psychologue, étant tombée un peu dans le doute. Je voyais aussi que des médicaments avaient de fortes chances de devenir nécessaires à plus long terme.

Mon docteur m'avait rassurée, excluant d'office un psychiatre dans mon cas. Il avait fini par me proposer deux ou trois noms de psychologues, vu que je n'avais pas vraiment de référence en ce domaine. Doutant vraiment que je puisse en avoir besoin, il avait rajouté :

" Allez-y, et la personne vous dira ce qu'elle pense de la nécessité ou pas."

J'avais choisi un nom, je ne me souviens plus sur quel critère ? Au hasard ?

Peut-être plus par rapport au lieu géographique... J'avoue que je n'ai pas vraiment de souvenirs de cette période nébuleuse.

Je ne me souviens plus vraiment non plus des débuts, ce qui témoigne aussi à mon avis de l'état dans lequel je me trouvais.

Je dirais que j'avais pleuré lors de la première séance...et ce dont je me souviens par contre, c'est que la thérapeute avait reconnu mon besoin d'aide et de soutien dès la première séance.

Le courant était très bien passé d'emblée. Bizarre de se dire que je m'étais sentie en confiance immédiatement, avec quelqu'un qui m'était parfaitement inconnu.

Cette facilité à me confier m'avait moi-même étonnée, voire troublée. Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir de barrières, tout allait de soi. J'avais toujours quelque chose à dire, ce qui n'empêchait pas la thérapeute d'intervenir, soit pour analyser, soit pour synthétiser, mais aussi pour poser des questions pour m'aider à réfléchir.

La fréquence de nos rendez-vous fut toutes les semaines à chaque fois que cela avait pu être possible...et pour ma part, j'avais un emploi du temps...vide ! Je ne travaillais plus déjà depuis un mois et demi.

Cette régularité avait perduré jusqu'au printemps, même lorsque mon emploi du temps était redevenu plus chargé, avec la reprise du travail.

Par la suite, cela a été espacé à deux semaines.

En tout cas, ceci correspond à un nombre conséquent de rendez-vous au bout de presque un an et demi !

Parfois, il y avait eu des trois semaines d'intervalle, en raison de l'incompatibilité de nos emplois du temps. Je travaillais quand même un peu beaucoup...d'ailleurs à quatre-vingts, cent-dix, ou cent-trente pour cent, selon les périodes.

Si l'on multiplie le nombre de séances par le tarif, bien que pas exagéré du tout, cela représente un sacré budget.

Et je me retiens, encore aujourd'hui, d'envoyer la facture aux deux énergumènes qui ont fait que je ne pouvais pas survivre sans cela. C'est trop injuste : à partir du moment où ils avaient tous deux créé cette situation, j'aurais trouvé totalement logique qu'ils assument en me payant mes soins.

Mais la justice ne fait pas partie de leur vie apparemment ! Et encore moins de la mienne !

N'ayant jamais eu l'occasion auparavant de bénéficier de soutien psychologique, je me suis demandée à plusieurs reprises comment ces professionnels faisaient pour recevoir toute cette "merde" toute la journée ?

Toute cette douleur, toute cette souffrance, toutes ces plaintes !

Il faut vraiment que ce soit une vocation, c'est sûr. Sinon, impossible de tenir le coup à mon avis.

Je sais que cela peut paraître bizarre ce que je dis, vu mon métier. J'ai eu régulièrement vent de connaissances, ou de proches, faisant la même réflexion me concernant :

"Mais comment fait-elle pour travailler avec des enfants handicapés ?"

Ou bien :

"...pour supporter toute cette souffrance ?"

Du coup, la réponse doit être :

"Oui, c'est une vocation."

Cela me semble naturel à moi.

C'est que je ne devais pas être faite pour être psychologue, et peut-être bien être faite pour être psychomotricienne !

En tout cas, ce soutien psychologique m'a paru essentiel.

Vu toutes les décisions que j'ai dû prendre pour essayer d'infléchir ma vie, j'avais grandement eu besoin d'être confortée dans mes choix.

Ce qui a été d'autant plus agréable, c'est, qu'a priori, mes idées ne semblaient pas déconnantes.

Pour ma part, il me fallait trancher, et aller vite vers autre chose, du mieux. Que les choses aient un sens et ne soient pas flouteuses, et avancent. Cela me semblait vital pour ma survie psychique.

J'ai été complètement soutenue. Le fait de sentir que l'on puisse croire en vous, vous donne encore plus de force pour y arriver.

Je ne dis pas que cela a été facile, ni qu'il n'y a jamais eu de doutes !

D'autre part, ce qui m'a impressionnée, c'est qu'entre chaque rendez-vous, il se passait toujours plein de choses, d'événements compliqués, désastreux, déprimants, décourageants, injustes, déstabilisants, contradictoires.

Bref, une vie bien trop remplie à mon goût, mais le plus souvent dans le n'importe quoi. Une vie trépidante, d'aventures diraient peut-être certains. En tout cas pas d'aventures amoureuses, ça c'est sûr ! Et je n'avais pas trouvé cela jouissif du tout, mais plutôt épuisant.

Je n'en voyais pas le bout, surtout. Je ne savais pas combien de temps j'allais pouvoir tenir dans des conditions pareilles ?

Si moi, je ne la provoquais pas, l'autre, à mon travail, on ne peut pas dire la même chose d'Elle.

J'ai vraiment eu besoin de la psy pour résister à tout cela !

Je dirais que cela m'a évité de dériver. Je pouvais en parler à quelqu'un en toute confiance, plutôt que de décompenser par exemple en l'agressant !

J'avais au moins ma fierté pour moi, je n'avais dit à personne au boulot que Benoît avait une relation, voulant à tout prix permettre une certaine neutralité à tout le monde, pour favoriser le travail dans les meilleures conditions possibles, et surtout ne pas compliquer les relations entre collègues, déjà suffisamment complexes en soi.

Et il n'y avait pas de raison que cela retombe non plus sur la qualité du soin pour les jeunes accueillis. Mon but n'était pas de semer la zizanie, mais au contraire de préserver tout au maximum.

Moi compris. De toute façon, je ne pouvais m'imaginer travailler en ce lieu en voyant tout le monde me regarder avec pitié, ou colère, ou honte, ou dégoût pour moi !

Personne ! Je ne l'avais dit à personne !

Si, je l'avais dit à mes trois collègues préférées, Catherine, Sandrine et Anna...que j'étais séparée, mais pas plus ! Et cela est venu tard dans le temps !

C'est bizarre quand même, qu'elles aient deviné pourquoi, et pour qui. Serait-ce que les deux tourtereaux n'avaient pas été discrets ?

Trois collègues amies savaient en février deux mille vingt, uniquement parce que nous étions amies justement.

Catherine avait été la première à l'apprendre, tout simplement parce que je l'avais invitée à manger chez moi l'été deux mille dix-neuf...

Étant instit, elle avait deux mois de vacances, contrairement à mes trois pauvres semaines d'août ! Je trouvais cela trop long sans la voir.

J'avais réussi à lui dire moi-même, au mois de mai précédent, qu'on avait déménagé. Mais le problème, c'est que j'avais bien vu que le "on" qui représentait pour moi, mon fils et moi, n'appelait pas le doute...et pourtant, elle me dira par la suite que cela lui était passé par l'esprit, justement, que cela pouvait être dû à une séparation du couple. Mais ni elle, ni moi, n'avions été capables de mettre en péril le "on ". C'était bien plus simple, finalement !

Lorsqu'elle était arrivée à la maison en juillet, elle m'avait posé la question suivante :

"Mais qu'as-tu fait de toute ta petite bande ?"

J'avais commencé par expliquer que les enfants étaient en vacances chez leurs deux fois deux grands-parents. En ce qui concerne le mari, difficile d'inventer un truc : je m'étais absolument refusée à le faire, de toute façon. En plus, je ne sais pas mentir.

Cela avait été douloureux comme aveu, le simple fait d'avouer la séparation. Heureusement que je n'avais rien eu à expliquer d'autre, si on veut...Parce qu'elle avait deviné seule la raison de cette séparation.

Elle était tombée sur la pute en train de draguer ouvertement mon mari en salle de kiné, et leur attitude depuis, ne l'avait pas laissée indifférente. Elle savait sans savoir. Elle n'y avait pas cru non plus, mais là tout prenait sens.

Pour mes deux autres amies, le hasard de la vie avait fait que nous nous étions retrouvées dans une situation privée impliquant ce constat, au mois de décembre deux mille dix-neuf. C'est à dire seulement après onze mois de reprise de travail suite à...mon arrêt de trois mois provoqué par l'effondrement de ma vie.

Sandrine et Anna, Benoît, et moi, avions été invités aux soixante ans de notre collègue kiné retraité depuis un an. Nous étions apparemment ses quatre collègues préférés.

La veille de l'invitation pour les soixante ans de ce fameux ami, je m'étais dit que j'allais enfin leur dire que j'étais séparée. Je me voyais mal arriver seule à la fête et entendre ce genre de question :

"Benoît n'est pas avec toi ?"

Je n'aurais pas vu d'autre réponse à ce moment-là que :

"Bah non, on est séparés."

Pour plomber une soirée, y a pas mieux !

Sans compter qu'il me semblait déjà assez difficile d'avoir à dire cela aussi à mon hôte, pour expliquer l'absence de, de, de...son collègue kiné !

J'avais réussi à le leur dire vraiment, la veille, d'ailleurs empêtrée dans une histoire de participation au cadeau commun. Je leur avais dit que Benoît n'allait pas forcément participer, vu qu'il ne venait pas.

"Et il ne vient pas parce que nous sommes séparés"

...et nous nous étions retrouvées toutes trois à pleurer au boulot.

Moi de l'émotion du fait énoncé : la séparation.

Et elles, de l'émotion aussi, de réaliser tout ce que j'avais enduré seule au boulot depuis ma reprise...et avant aussi.

Sandrine m'avait tout de suite précisé qu'elle savait avec qui il était, car elle avait eu des doutes fut un moment. Elle en avait d'ailleurs parlé à Anna. Toutes deux savaient sans que je ne précise rien.

Sandrine était d'autant plus effondrée qu'elle ne m'en avait pas parlé, et culpabilisait. Elle avait douté bien trop tard de toute façon, cela n'aurait rien changé puisque cela datait du temps de mon arrêt. J'avais déjà eu l'honneur de faire la sombre découverte.

Heureusement, il y avait eu ensuite le discours salvateur d'Anna, disant que c'était bien que j'ai pu me soulager. Si ce n'était que maintenant, c'était parce que j'étais prête maintenant, et qu'en effet cela devait avoir été trop dur pour moi auparavant.

Nous avons eu beaucoup de mal à sécher nos larmes, toutes trois. Elles étaient là maintenant, prêtes à me soutenir...et cela nous avait à nouveau rapprochées. Enfin !

De fait, depuis un an, je m'étais un peu éloignée d'elles, justement car me sentant incapable de le leur dire, du fait de l'incidence que cela pouvait avoir au travail aussi.

Mal à l'aise, parce qu'ayant l'impression de leur cacher quelque chose, j'avais pris une certaine distance, afin de ne pas me retrouver en situation d'avoir à leur dire. Je n'avais pas laissé de place à autre chose que du professionnel, afin d'éviter toute intrusion dans ma vie privée, qui m'aurait amenée à me retrouver coincée.

D'ailleurs, pour ces deux collègues proches, lors de mon déménagement fin avril, j'avais eu l'intention de le leur dire. Mais j'avais été doublée sur la ligne de départ.

Benoît avait montré des photos de ma maison à Sandrine, qui était alors venue me parler de mon carrelage dans le salon. Je m'étais retrouvée bouche bée, incapable de dire quoi que ce soit, tellement j'hallucinai. Il n'avait quand même pas fait ça !

Je doute encore qu'elle n'ait pas trouvé ma réaction bizarre.

Et mon courage pour avouer finalement, avait fondu comme neige au soleil. Il aurait fallu que je lui dise :

"Mais non, Benoît n'habite pas avec moi, nous sommes séparés."

...alors qu'elle me parlait à moi en tant que couple, se réjouissant de cette nouvelle étape dans notre vie !

Et pour Anna, cela s'était passé un peu de la même façon.

Elle était venue me voir en me disant :

"Benoît m'a dit que vous avez déménagé, mais c'est super !"

Que dire ? Là aussi, je m'étais délitée. Comment a-t-elle pu ne rien voir de mon trouble ?

Quel manipulateur finalement quand j'y pense, ce Benoît ! Était-ce sciemment, ou pas, cette attitude à ce moment-là ?

Par contre, je ne peux pas en dire autant de l'autre, sur la discrétion au boulot. Elle n'avait pas pu s'empêcher de le dire à quatre remplaçantes, alors que moi-même j'étais loin de me douter de quoi que ce soit. Cela remontait carrément au premier semestre deux mille dix-huit.

Et à la collègue kiné ! Marie-Claire... à qui Elle l'avait dit le premier jour de la reprise en août deux mille dix-neuf. Elle lui avait dit que Benoît, c'était le sien, un truc dans le genre. La kiné avait alors demandé si j'étais au courant, d'autant plus que nous étions relativement proches, toutes deux.

Tout ceci, c'est Benoît qui me l'a raconté, dix jours après. Seulement dix jours après...la lâcheté continuant à faire partie de sa vie visiblement.

Cela faisait dix jours que je me demandais pourquoi Marie-claire était aussi distante. Elle ne venait plus me voir dans ma salle pour discuter, semblait me fuir quand j'arrivais en salle de kiné pour une raison ou pour une autre. Bref, je me posais des questions et étais attristée, ne voyant pas d'explication. Je trouvais cela vraiment bizarre.

Benoît avait convenu comme moi, qu'Elle s'était peut-être sentie obligée de faire cette révélation par peur de se faire voler son amant par cette fameuse collègue kiné, qui passait de fait ses journées avec lui dans la même salle de kiné.

Hé, je t'explique, toutes les femmes ne sont pas des putes !

Toutes les femmes ne sont pas capables de tromper leur conjoint.

Toutes les femmes ne sont pas capables de sauter littéralement sur un homme, avec lequel en plus elles travaillent, et sans compter qu'elles travaillent aussi avec sa femme...et en sachant qu'il est marié depuis longtemps, et qu'il a des enfants !

Trop marrant l'idée qu'une autre collègue pouvait lui piquer sa proie ! La kiné qui pique l'amant de l'AMP, qui a piqué elle-même le mari de sa collègue psychomot : c'est du lourd, lourd, lourd ! On voit bien comme son esprit est tordu.

Peur qu'il existe quelqu'un à son niveau ? Non, comment lui arriver à la cheville ?

C'est pas tous les jours que l'on peut croiser un tel spécimen ! Moi, je n'avais même jamais imaginé que ce type de personnage pouvait exister.

Qui peut me faire concurrence d'ailleurs ?

Qui peut se targuer d'avoir déjà continué à travailler dans le même service que son mari pendant aussi longtemps, tout en croisant toutes les semaines sa pute travaillant dans la même institution, pute au double sens, pour ce qu'Elle est, et tout ce qu'Elle m'a fait, aussi au travail...

Se prendre dans la tronche plusieurs fois par semaine, que trente ans de votre vie étaient insignifiants, balayés par la connerie, c'est loin d'être simple !

J'arrête. J'ai trouvé cela inhumain, fou quelque part. Je ne suis pas prête d'oublier qu'eux, n'ont pas été capables d'assumer !

Même pas capables d'avoir au moins la décence d'essayer de changer de lieu de travail, sachant que tous deux, a priori, ont des métiers où les postes sont plus courants que pour moi ! Pour lui en tout cas, c'est sûr !

En fait, non, lui avait quand même postulé une fois, si on peut appeler cela postuler.

C'est le travail qui était venu à lui.

Autant une pute, il avait dit oui d'emblée, au risque de foutre en l'air sa vie familiale, voire la vie tout court de sa femme.

Autant pour le boulot, alors que la directrice de l'institution pour laquelle il travaillait auparavant en Service de Soins à Domicile, essayait régulièrement de le débaucher de là où il était avec moi, là, il n'était pas chaud !

J'ai en effet oublié de préciser que Benoît avait fini par avoir une proposition de temps plein sur l'EEAP, et avait à mon grand étonnement laissé tomber le SESSAD. Je dis à mon grand étonnement, car le voyant plus s'épanouir à tous les niveaux dans son autre travail, je n'avais pas compris.

Et je n'avais pas compris non plus pourquoi, auparavant, il avait refusé l'offre d'un temps plein sur le SESSAD. Son argumentation avait été les nombreux déplacements en voiture, et le travail de lien avec les kinés en libéral, qui le "gavaient".

Sachant que là-bas il était vraiment apprécié par ses collègues, qu'il avait des résultats dans son travail, et que son chef de service avait une vraie reconnaissance de son travail, je n'avais vraiment, vraiment, vraiment, pas compris.

Par contre, sur l'EEAP, il était loin d'être reconnu, que ce soit pour son travail ou par le chef de service. Il côtoyait également de fait une collègue kiné qu'il haïssait, à juste titre pour ce qu'elle lui

avait fait. Heureusement, il s'entendait bien avec quelques collègues, mais avait des soucis régulièrement avec d'autres.

Pour la énième fois, il avait été sollicité par cette fameuse directrice de son travail précédent, pour travailler dans la partie IME, et non plus faire du domicile.

Il avait fini par accepter un entretien en juillet deux mille dix-neuf. Au dernier moment, il m'avait dit qu'il n'allait même pas y aller. Cela voulait tout dire.

Il y avait été quand même, était pris d'office s'il le voulait...mais perdre trois mille trois cent euros par an l'avait arrêté, seule argumentation de son refus qu'il avait pu me sortir.

Moi aussi j'avais perdu de l'argent en changeant de boulot, je crois que j'avais calculé une perte de mille trois cent euros net annuel, mais il est vrai que cela ne concernait qu'un mi-temps.

J'avais été dévastée. Pour cette somme perdue, il n'allait quand même pas accepter d'aller travailler ailleurs qu'avec sa femme et sa pute. À quoi bon ? L'adultère, pourquoi s'en offusquer ? Sept mois, un an, dix-huit mois...toujours pas de problème pour lui !

Vu le nombre d'inepties accumulées, à un moment où je ne reconnaissais plus Benoît, j'avais fini par trouver l'ombre d'une explication. Plus exactement, j'avais fini, un jour pas comme un autre, par trouver une explication plausible.

Possible aussi parce que coup sur coup, il se montrait incapable de gérer des demandes administratives sur internet. Moi je réussissais du premier coup, alors que je n'avais jamais rien fait sur internet auparavant, et étais tout sauf douée pour les nouvelles technologies.

Lors de questionnaire sur ses parents, il n'avait pas été capable de donner le nom de jeune fille de sa mère par exemple...ceci pour des demandes à faire dans le cadre du divorce, acte de naissance, acte de mariage, etc.

A force de le voir autant à côté de la plaque dans ses réponses aux textos également, début décembre deux mille dix-neuf je crois, j'avais eu une idée qui m'avait traversée, et qui pouvait expliquer tout cela : il devait se shooter régulièrement. Voilà qui pouvait expliquer que tout lui passait au-dessus, et qu'il puisse tout prendre à la légère...et parfois ne rien comprendre à des choses simples.

Mais l'autre question qui s'était rajoutée, c'était : le faisait-il sciemment, ou bien était-il drogué à son insu ? Cette idée et cette question m'avaient un peu obnubilée.

Rapidement, j'en avais parlé à ma psy, comme j'avais parlé de toutes les contrariétés précédentes. Elle m'avait dit que cette hypothèse n'était pas à rejeter. En même temps, il y avait autant de chances qu'il soit comme cela de par son état..."psychiatrique amoureux" : je viens de l'inventer. Elle, ma psy, m'avait simplement dit que j'avais été son pilier et l'avais maintenu dans une certaine réalité lorsque je vivais avec lui. Maintenant qu'il était livré à lui-même, avec quelqu'un ne le structurant pas, c'était la voie libre pour le déni, la fuite, le "n'importe quoi".

Ce n'était plus le même. Ah ça oui, je m'en étais largement aperçue. L'autre l'avait transformé en monstre comme Elle, capable de faire du mal en toute impunité.

Que c'est triste à constater tout de même. Que c'est dur...à tous les niveaux.

MAIS COMMENT AI-JE PU, vivre avec quelqu'un capable d'autant de mal à mon égard ?

Et ma psy avait presque réussi à rester impassible durant tous nos entretiens. Presque !

Je l'avais vu avoir les larmes aux yeux au moins à deux reprises...parce que j'avais réussi à avoir le courage de la regarder à ces deux reprises-là, au travers de mon rideau de larmes.

Elle m'avait d'ailleurs dit avoir été impressionnée par le peu de fois où j'avais pleuré. Pour elle, j'étais une de ses patientes les moins larmoyantes...

Elle m'avait aussi dit qu'elle ne me trouvait même pas névrosée, pas du tout dans le déni, mais bien dans la réalité. Même dans la dure réalité.

Elle me l'avait confirmé à une deuxième reprise. Cela m'avait plutôt fait plaisir à entendre.

Cela voulait donc dire qu'elle reconnaissait ce que je pensais être juste en moi : l'impression d'aller mal que du fait de ce que je subissais, l'invivable !

Quelle victoire quelque part ! J'avais réussi à ne pas devenir folle même avec tout ce que j'avais subi. Je m'en tire plutôt haut la main, si on y réfléchit bien.

Merci à ma bonne étoile. J'ai été capable de faire en sorte que la roue tourne, même lorsqu'on me mettait un maximum de bâtons dans les roues !

J'ai été capable de continuer à être moi, de survivre pour moi, envers et contre tous, non pas contre tous, mais envers la connerie !

J'aimerais tant pouvoir vivre, accéder à une certaine sérénité, profiter d'une seconde vie. Je trouve que j'ai assez subi et souffert. Maintenant, je voudrais passer à l'étape suivante, mais je ne vois toujours pas comment cela peut être possible tant que je dois continuer à travailler avec les deux..."amants" !

Cela fait longtemps que j'aspire à cela. Je voudrais que cela devienne ma réalité, que :

"J'ose vivre, j'ose me vivre"...

Comme le dit si bien Zaz dans sa chanson La valse.

54 : Et ma meilleure amie retrouvée, à partir de l'automne 2018

Nous nous étions connues en deux mille trois, année de naissance de nos deux plus jeunes. Nous étions toutes deux à la réunion de rentrée pour la petite section de maternelle pour nos grands, chacune ayant son bébé dans les bras. C'était comme ça que cela avait commencé.

Nous habitions le même quartier, avions toutes deux deux enfants des mêmes âges, mais inversés en sexe. Caroline avait eu son garçon en premier, moi ma fille, elle sa fille en deuxième, moi mon garçon.

Il se trouve que nos deux enfants les plus grands s'étaient en plus retrouvés dans la même classe. Et sans compter, que ma fille était tombée amoureuse de son fils...mais je crois que c'était un peu moins intense dans l'autre sens.

Nous étions toutes deux avec deux jeunes enfants, mais travaillions pour autant, elle à temps plein, et moi plus qu'à quatre-vingt pour cent depuis la naissance du deuxième.

Nous avions toutes deux nos mercredis de libres, elle ne travaillant que sur quatre jours et demi dont le samedi matin. Nous étions toutes deux dans le paramédical, nos conjoints également. Elle et son mari étaient tous deux manip radio, mais ne travaillaient pas sur le même lieu, même s'ils pouvaient avoir des médecins hiérarchiques en commun.

Assez rapidement, il y avait eu effet miroir entre nos deux vies, et nous nous étions vite retrouvées à organiser nos mercredis après-midi ensemble assez régulièrement. Les enfants étaient ravis, et s'entendaient très bien tous quatre.

Au fil du temps, cela avait pu évoluer : cela avait fonctionné alternativement par âge ou par sexe. En tout cas, leur entente à tous quatre était super agréable.

Quand la météo ne le permettait pas, au lieu d'inventer une sortie un coup à droite, un coup à gauche, c'était chez l'une ou chez l'autre, quelques centaines de mètres séparant nos deux maisons. Plus pratique, c'était peu imaginable.

A force de nous côtoyer entre mères et enfants, naturellement avaient été adjoints les conjoints. Cela avait plutôt bien fonctionné entre eux également, puis fonctionné entre nous quatre adultes.

S'étaient rajoutées des soirées ou des sorties les week-ends, assez souvent, sans que cela soit systématique non plus. Nous avions aussi d'autres amis, chacun de notre côté...

Puis s'était aussi adjoint un troisième couple dans le groupe, ayant aussi leurs deux aînés des mêmes âges que nos deux enfants. Ils avaient aussi pu se trouver dans les mêmes classes, selon les années de maternelle ou de primaire. Par contre, ce troisième couple avait en plus des jumeaux, plus jeunes...

Avec Caroline, nous partagions plein de choses, nous soutenant dans nos expériences de jeunes mamans, car le nez dedans. Nous avions relativement peu échangé sur nos vies de femme. Trop de choses à partager sur les enfants, déjà à l'époque nous avions toujours quelque chose à nous dire !

Quand moins de six ans après avoir fait connaissance, nous avons déménagé pour le Sud, c'était bien mon plus grand regret. Quitter ce cercle d'amis, Caroline essentiellement. Ainsi qu'une autre amie que je m'étais faite par le boulot.

Toutes deux avaient énormément entendu parler l'une de l'autre, et inversement, sans s'être jamais vues.

Dans le Sud, je n'ai jamais retrouvé d'amies comme elles deux.

Elles sont venues nous voir, toutes deux avec leurs familles, à des moments distincts. Pour Caroline, ce fut au bout d'un an. Il avait quand même fallu arriver à faire concorder les congés de quatre adultes, et ceux des enfants ne se trouvant pas dans la même zone académique. Ce n'était pas si simple que cela.

Nous avons ensuite gardé contact sans nous voir pour autant, puis cela s'était estompé avec le temps. Nous avons toutes deux sûrement été rattrapées par nos vies respectives, que nous ne savions pas si bancales, pour l'une, comme pour l'autre.

Puis il y avait eu rupture "naturelle" au bout de quelques années, sans que cela soit vraiment décidé.

Au début de l'été deux mille dix-huit, Caroline m'avait rappelée. Il était prévu qu'elle vienne en vacances aux Saintes-Maries-de-la-mer, à une bonne demi-heure de chez moi.

C'était donc l'occasion que l'on se revoie...mais je crois que je l'ai déjà raconté. On ne s'était finalement pas revu : concours de circonstances pourrait-on dire.

Ce que je n'ai pas raconté, c'est la suite.

Caroline était une scorpion, comme Benoît et moi, dans une date un peu plus avancée dans le mois.

Le jour de son anniversaire, en novembre deux mille dix-huit, je lui avais envoyé un texto pour le lui souhaiter.

Et c'est là que tout avait vraiment recommencé. Je parle de notre amitié, non, notre Amitié !

Pourtant nous étions toujours à plus de quatre cents kilomètres l'une de l'autre.

C'était l'effet miroir, là encore, qui avait joué. Effet miroir dans le "pas bon", dans la merde, hélas, cette fois-là !

Quand elle avait reçu mon texto, elle avait alors réalisé qu'elle avait oublié mon anniversaire, et celui de Benoît. Elle m'avait renvoyé un texto pour fêter nos anniversaires en s'excusant pour le retard, et en se mélangeant les pinces dans nos dates.

Cela m'avait toujours fait rire, que tout le monde se prenne toujours la tête sur nos deux dates, à Benoît et à moi...parce que nous n'avions que quatre jours d'écart, à un an près. Et tout le monde s'embrouillait, nous inversant, changeant les dates à un ou deux jours près pour l'un ou pour l'autre, quand ce n'était pas pour les deux.

Je lui avais reprécisé l'exactitude, par habitude, et en ajoutant comme à chaque fois que ce n'était pas grave. Jusque-là, rien de spécial. C'est la suite qui m'avait surprise.

Elle m'avait à nouveau envoyé un texto, disant qu'elle était vraiment désolée de s'être trompée, que cela ne l'étonnait pas vu son trouble. Explication : elle sortait de chez son avocat pour demande de divorce !

Vu que nous étions mi-novembre et que j'étais au fond du trou, vu ma découverte deux mois plus tôt, j'avais été frappée ! Et amusée quelque part aussi : incroyable, en même temps ! Cette similitude à nouveau : toutes les deux dans la merde dans nos vies de couple !

Je m'étais sentie moins seule, mais cela ne m'avait pas consolée pour autant !

Et nous avons alors commencé à échanger sur nos vies de femmes...nos échecs de vie !

Nous avons décidé également, tacitement, de nous soutenir. Nous étions deux femmes esseulées à ce moment-là, encore toutes deux dans nos domiciles conjugaux avec nos conjoints, avec la galère que cela impliquait, pour l'une comme pour l'autre.

Petit à petit, nous nous étions révélées l'une à l'autre nos événements de vie, faisant que nous en étions arrivées là...

Notre soutien alternatif, m'a semble-t-il, été sans faille.

Nous passions de longues soirées à textoter pour échanger, partager, nous questionner pour essayer d'avancer, et nous conforter dans nos analyses, mais aussi dans nos choix, difficiles. Jamais il n'y a eu de jugement entre nous. Nous semblions nous comprendre, être sur la même longueur d'ondes.

Pour nous motiver, pour nous tenir, nous nous étions promis de nous revoir une fois que nous aurions réussi toutes deux à fuir la situation de couple malsain, en habitant enfin seules sans nos conjoints, de façon autonome... Nous avions alors rêvé de partir quelques jours en vacances ensemble.

Nous avons été obligées de revoir nos copies en raison de nos moyens financiers. Nous avons simplifié en : nous irions l'une chez l'autre. Ce n'était pas non plus évident de trouver des jours de congés communs.

Je me souviens aussi qu'elle m'avait dit à un moment :

"Tu verras, si ça se trouve, tu seras divorcée avant moi."

Ceci parce qu'elle savait que nous avions l'intention, Benoît et moi, de passer par internet...même si nous n'avions rien démarré d'officiel. Et nous étions loin de le faire au moment où nous avons abordé ce sujet avec Caroline.

Elle avait réussi à déménager et quitter son conjoint la deuxième quinzaine de mars deux mille dix-neuf.

J'étais rentrée officiellement dans ma nouvelle maison fin avril, un peu plus d'un mois après.

Nous avons réussi...mais ce n'était que la première grande étape, ô combien envisagée depuis longtemps à notre goût, mais nous semblant auparavant quasiment inatteignable. Le temps s'était tellement allongé pour nous en ces périodes si difficiles.

Nous avons fini ensuite par réussir à nous trouver quatre jours en commun autour du quatorze juillet. C'est elle qui est venue à Arles.

Quelle victoire pour nous deux ! Quelles émotions aussi !

Nous nous étions retrouvées comme nous nous étions laissées plus de onze ans avant.

Je ne compte pas les quelques jours de sa venue à Pâques deux mille dix à Fourques en famille, où nous nous étions retrouvés à huit, avec les enfants. À ce moment-là, de la même façon, nous nous étions tous retrouvés comme nous nous étions quittés un an auparavant.

Et là, en ce mois de juillet deux mille dix-neuf, nous nous étions tout dit...tout ce que nous n'avions pas réussi à nous dire par texto, ou au téléphone, ce que nous n'avions tenté que récemment. En direct, et toujours sans jugement ! En face à face.

Nous nous étions écoutées, nous avions partagé, et sûrement avons-nous encore analysé, réfléchi, espéré, rêvé aussi...d'une vie meilleure, plus libre. Et plus joyeuse, et plus juste !

Nous n'avions pas arrêté de nous parler pendant tout le séjour. Avions-nous pu rattraper le temps perdu ? En tout cas, de la vie de femme, il en avait été plus que question cette fois ! En même temps, la quarantaine induit sûrement cela... Nous avons quand même également parlé des enfants, eux au milieu de tout cela, tous ados !

Et puis était né un nouveau projet, nous revoir toutes deux à Paris !

Mais celui-là, nous n'avons pas pu le réaliser. C'était prévu pour la Toussaint.

Caroline avait joué de malchance, et s'était fracturée le péroné fin août lors de ses vacances à la montagne.

Alors qu'il apparaissait de façon évidente qu'elle ne serait pas suffisamment remise de sa cheville pour la Toussaint, nous avons dû revoir nos copies une fois de plus : j'étais remontée à Chalon...pour la première fois depuis onze ans ! Dans la ville natale de mes enfants.

Nous n'avions jamais réussi à y remettre les pieds en famille : c'était le Nord !

Qu'à cela ne tienne, nous irions à Paris en janvier...projet annulé en raison des grèves ! J'étais donc retournée à Chalon pour la deuxième fois en trois mois.

Projet Parisien reporté pour fin mars deux mille vingt : annulé en raison du confinement ! Coronavirus !

A croire que le destin s'acharne, Paris nous est inaccessible !

Elle avait eu raison. Je m'étais retrouvée divorcée avant elle, mi-janvier deux-mille-vingt. Elle ne l'est pas encore à l'heure où j'écris, même si c'est plutôt en bonne voie.

Et surtout, depuis novembre deux mille dix-huit, nous ne nous sommes plus jamais lâchées...à nous écrire par texto tous les jours, plusieurs fois par jour.

Nous nous étions appelées de plus en plus par la suite. Ceci toujours pour échanger, partager, nous rassurer, nous conforter, dans nos avis, nos choix.

Et j'ai eu l'impression de ne jamais me sentir seule, Caroline étant toujours là pour répondre, au point que nous partagions des détails de notre vie de tous les jours, même à distance... J'ai eu le sentiment d'avoir une moitié en équivalent féminin, sans que cela soit une relation autre qu'une vraie Amitié !

Merci Caroline pour ce soutien incommensurable, indispensable, vital...qui m'a aidée à passer, dépasser même, toutes ces épreuves. Jamais je n'aurais pu imaginer tout cela sans ton soutien.

Je suis sûre que tu m'as aidée à avancer plus vite, et à y croire...comme dans cette écriture !

Que cela est rassurant de se sentir comprise... et accompagnée en quelque sorte !

Quoi qu'il arrive à l'avenir, je ne l'oublierai jamais.

De toute façon, je ne me vois pas à nouveau nous éloigner trop sous prétexte des kilomètres ! On a bien vu que l'on pouvait dépasser cela, et que cela nous permettait même peut-être de nous sentir plus fortes.

Heureusement que Caroline et ma psy avaient été là dès l'automne deux mille dix-huit, vu ce qui m'attendait en deux mille dix-neuf.

55 : Premier rebond, un nouveau boulot ? Décembre 2018

La deuxième quinzaine de novembre deux mille dix-huit, je suis tombée sur une annonce tentante pour un poste de psychomot.

Il faut dire que la seule idée que j'avais eu, en ces temps brumeux, c'était de trouver un nouveau boulot, afin de fuir l'enfer de mon ancien boulot où se trouvait mon mari et sa pute.

Impossible de m'imaginer reprendre le boulot avec ces deux cons...ces deux fourbes, ces deux menteurs, ces destructeurs de vies d'innocents !

Vu la situation, mon médecin généraliste avait été clair :

"Je vous arrêterai aussi longtemps qu'il le faudra, il est inimaginable que vous puissiez reprendre le travail là-bas tant que tous deux sont là-bas."

Ainsi, il devait croire en le fait que, peut-être, ces deux-là, pourraient avoir l'idée d'assumer et d'aller travailler ailleurs.

Pour ma part, la naïveté m'avait quittée ! Vu l'échange sur ce sujet avec mon mari, j'avais bien compris qu'il n'y avait aucune illusion à se faire. Si je voulais que les choses bougent, je ne pouvais compter que sur moi !

Benoît avait aussi vu l'annonce pour moi, à croire que lui cherchait également à m'éjecter du boulot. Pour avoir place libre ? Ou pour me protéger de la folie de sa dulcinée ? Pour quelle raison en vrai ?

Sauf que moi j'avais vu une annonce sans précision du temps de travail !

Le temps que je prépare mon CV et ma lettre de motivation, Benoît avait vu que ce n'était que pour un mi-temps, en retrouvant l'annonce sur un autre site.

Tellement déçue ! J'y avais cru au temps plein vu que c'était pour deux structures : SAFEP (Service d'accompagnement Familial et d'Éducation Précoce pour les bébés et enfants mal-voyants et aveugles de zéro à trois ans et leur famille) ET SAAAIS (Service d'Aide à l'Acquisition de l'Autonomie et à l'Intégration Scolaire pour les enfants et adolescents mal-voyants et aveugles scolarisés en milieu ordinaire).

Tant pis, trop tard ! Cela m'avait fait trop envie : travailler avec des aveugles, alors que c'était mon rêve en sortant du diplôme...et en plus en Service de Soins à Domicile, comme lors de ma première expérience professionnelle que j'avais tant appréciée !

Je m'étais décidée à envoyer quand même. De toute façon, je n'avais aucune chance. J'étais sans expérience dans ce domaine, et avec mon ancienneté...n'en parlons pas ! Mon âge serait rédhibitoire quant au budget pour le salaire !

J'avais envoyé ma candidature, après m'être déplacée en vain. En effet, j'avais sonné à l'adresse trouvée sur Arles : pas de réponse !

Et quelques jours après, en soirée, coup de fil. Pourquoi ai-je répondu ? Peut-être dans l'espoir d'une réponse à ma candidature ? Habituellement, je ne répondais pas aux numéros inconnus...sauf si j'avais des annonces mises sur Leboncoin pour essayer de faire du vide dans ma maison, ou peut-être aussi lorsque je venais de postuler pour un travail, en effet.

J'avais eu la force de répondre...vu mon état psychologique du moment, je veux dire. Quelle n'avait pas été ma surprise d'être retenue pour cette candidature ! Et quand en plus la personne m'avait précisé être la directrice, comment avais-je fait pour retrouver mes esprits ?

J'avais été au plus profond du gouffre à peine quelques jours avant avec un comportement suicidaire en me jetant sur la porte-fenêtre, et là on me disait que seule ma candidature intéressait ! La directrice m'a demandé si j'étais d'accord pour que l'on fasse une sorte d'entretien d'embauche par téléphone ?

J'avais dit oui évidemment, mais tellement surprise !

L'entretien s'était étonnamment super bien passé, j'avais dû puiser dans des ressources que je ne soupçonnais pas moi-même, avais été cash...et cela avait dû plaire !

Je n'avais pas deviné que l'institution en avait marre du défilé des jeunes psychomots sur ce poste. Une "plus mûre" semblait les rassurer, et encore plus pleine d'expériences...dans le polyhandicap et le handicap rare, ce qui correspondait à de nouvelles directives à la mode à ce moment-là.

M'avait alors été demandé de bien réfléchir à deux choses. Tout d'abord sur le fait de ne travailler qu'à mi-temps... Comment allais-je pouvoir faire avec mon boulot actuel ? Demander une réduction à cinquante pour cent sur l'IME, ce que je n'avais même pas pensé spontanément, tellement mon seul but était de fuir : c'était mon interlocutrice qui m'avait suggéré cette idée !

Et la deuxième chose : penser au fait que j'allais faire trois à quatre cent kilomètres chaque semaine en sillonnant les Bouches du Rhône, cela m'embêtait-il ?

En soi, pas du tout. Par rapport à mes problèmes de dos, bien sûr que cela me posait question ? Allais-je pouvoir résister physiquement vu mes antécédents médicaux ?

Puis fut prévu un vrai entretien au sein du siège à Marseille, juste avant les vacances de Noël.

Ceci me donnait juste le temps d'aller négocier avec mon directeur de l'EEAP (IME en fait, mais il y avait eu changement d'appellation, Établissement pour Enfants et Adolescents Polyhandicapés) une réduction de temps de trente pour cent, pour tomber à cinquante pour cent, de façon à répartir en "cinquante-cinquante" de chaque côté.

Et tout cela avec le stress de me dire, concernant cet hypothétique futur boulot : et s'ils savaient que j'étais actuellement en arrêt de travail ?

Il avait donc fallu que je remette les pieds à l'EEAP, la peur au ventre de croiser la pute !

Et la peur au ventre également de devoir affronter mon directeur, personne pour laquelle j'avais plutôt de l'appréhension, ayant senti auparavant que nous n'étions pas du tout sur la même longueur d'ondes. Lui, un gestionnaire ne comprenant rien au médico-social. Et moi, je me sentais complètement affaiblie par la situation et mes émotions, situation que personne ne connaissait à part mon généraliste et ma psy, ma famille et ma meilleure amie mis à part...du moins, c'était ce que je croyais !

Et devinez, quelle est la première personne que j'ai croisé dans le couloir de la direction ? Elle ...c'est quand même pas de bol ! Le destin ? La malchance qui s'acharne ? Fallait quand même le faire !

Que faisait-Elle dans le couloir de la direction ? Elle traversait pour aller rejoindre le fumoir...heureusement avec deux autres collègues !

J'ai été mal. Mon cœur n'a fait qu'un bond...il y avait de quoi arranger mon stress pour demander une diminution de temps à mon directeur que je craignais ! J'étais dans les meilleures conditions imaginables : dépressive, et à demander une réduction de temps de travail pour laquelle mon directeur ne pouvait voir que des inconvénients et des complications.

Mon poste était déjà scindé en deux : quatre-vingt plus vingt. Ma demande induisait une scission en trois : cinquante, plus trente, plus vingt. Ceci impliquait de chercher une nouvelle psychomot à trente pour cent, temps de travail ne paraissant pas forcément intéressant.

Mon directeur avait du retard. Il avait même fallu que je me paye le retour de la pute de sa pause cigarettes.

Cela m'avait aussi permis de croiser plein d'autres collègues, devant lesquelles je n'étais pas à l'aise vu mon état de santé et ma situation personnelle. Mais leurs réactions m'avaient plutôt fait du bien

dans l'ensemble, voire carrément chaud au coeur. La plupart de mes collègues se précipitaient vers moi, heureuses de me revoir. Elles m'avaient plus ou moins mise mal à l'aise selon leurs questions : "Tu reviens bientôt ?

- Tu as encore eu des problèmes de dos ?"

- Qu'est-ce que tu fais là, tu attends qui ?"

... et je m'étais dépatouillée comme j'avais pu, contournant parfois un peu le sujet, de façon à ne pas mentir, mais incapable d'en dire trop sur ma situation réelle. Complexe. Mais je n'ai pas menti. Impossible pour moi de tomber dans ce travers. A la question du problème de dos, je n'avais pas dit que c'était la raison de mon arrêt...mais j'avais vraiment mal au dos ces jours-là, ce qui m'avait arrangée.

J'avais fini par être reçue par mon directeur. J'étais tellement nerveuse que ma voix tremblait, et les larmes n'étaient pas si loin que cela. Il m'avait fait remarquer mon état, ce qui m'avait en fait permis de me reprendre...mais il avait réussi à me faire céder sur mon temps de travail, ce à quoi je m'attendais. J'avais dû accepter qu'il recherche un complément à mon temps allant de trente à cinquante pour cent...car pour lui, recruter à trente pour cent semblait vain.

J'avais fini par lui dire, que du moment que j'avais quatre-vingt pour cent en tout, c'était envisageable, alors que j'étais consciente que pour vivre seule, ce qui me semblait être mon seul avenir, cela serait insuffisant...et encore, à ce moment-là, je pensais sûrement que mon fils allait accepter la garde alternée.

Je n'avais pas pu me résoudre à lui dire que j'étais en train de me séparer... vu que mon mari travaillait aussi sous sa coupe, sans parler de sa maîtresse...et que j'avais besoin de sous en conséquence !

Plus d'un mois, il aura fallu, pour qu'une annonce soit passée pour recruter sur l'EEAP...d'où l'intérêt de prévenir au plus tôt afin que les besoins de service soient assurés !!!

Conscience professionnelle de mon côté, on ne peut pas en dire autant de l'autre côté ! On m'attendait sur mon nouveau poste au plus vite, mais on n'était pas pressé de me remplacer partiellement sur mon poste actuel.

Une dizaine de jours plus tard, j'étais convoquée pour l'entretien officiel pour le poste du SAAAS au siège, à Marseille.

Excès de stress ? Je m'étais retrouvée avec une névralgie cervico-brachiale ! Impossible pour moi de conduire. Traitement de choc avec cortisone à haute dose et tramadol.

Heureusement, ma fille finissait ses cours à Marseille deux jours avant les vacances scolaires de Noël, elle était rentrée à Fourques. J'avais pu la solliciter pour qu'elle m'emmène à Marseille, elle conduisant...et moi gérant mon stress et ma douleur.

L'entretien s'était super bien passé à nouveau, même si j'étais seule face à trois inconnus. J'avais eu confirmation dans la foulée que j'étais prise, avec promesse d'embauche à l'appui. On me reprenait même les deux tiers de mon ancienneté, ce que l'on pouvait espérer de mieux dans mon domaine !

Il était prévu que je commence mi-janvier à mi-temps, au premier février au plus tard.

J'allais enfin pouvoir travailler avec la population avec laquelle je rêvais de travailler depuis la sortie de mon diplôme. Quelle victoire personnelle !

Vraiment dommage que ce ne soit qu'à mi-temps.

Encore plus dommage dans mon cas ! Il était évident qu'un salaire à mi-temps ne pouvait me suffire, vu ma situation perso, et les salaires de misère du médico-social, serais-je tentée de dire...

Je crois que je vais préciser mon salaire net afin d'être claire, c'est trop tentant. A peine plus de mille euros net pour un mi-temps, avec plus de vingt-six ans d'ancienneté à ce moment-là...et pour quatre

ans d'études après un bac scientifique : je rappelle qu'il faut un an de prépa pour espérer réussir le concours, et trois ans d'école ensuite. Je ne peux m'empêcher de trouver cela honteux !!! Cela permet d'être sûr d'une chose, certes : ce métier ne peut se faire que par vocation, le salaire ne peut en aucun cas être une motivation !

56 : Ma reprise...ou comment accumuler les emmerdes, de janvier à juin 2019

Quelle n'avait pas été ma surprise d'apprendre, lorsque j'avais repris début janvier deux mille dix-neuf à l'EEAP, que je n'allais commencer au SAAAIS qu'à trente pour cent mi-janvier. Seul mon mercredi, libre depuis longtemps du fait de mon quatre-vingt pour cent, et le mardi après midi, seraient des temps SAAAIS !

Je n'avais pas deviné que mon directeur et ma future directrice s'étaient rencontrés lors d'une réunion autour du handicap rare, la deuxième quinzaine de décembre...et encore moins qu'ils avaient parlé de moi.

Ils avaient conclu un accord, sans moi ! Ceci m'a fortement déstabilisée. Ils avaient convenu que je ne commençais qu'à trente pour cent mon nouveau job, afin de laisser plus de temps à l'EEAP pour faire le recrutement. C'était quand même un peu donnant-donnant, de ce fait on me laissait commencer plus tôt au SAAAIS, en me libérant le mardi après-midi, demi-journée essentielle pour le SAAAIS. Et ceci dès la mi-janvier.

Prendre un temps là-bas ne s'entendait qu'en travaillant forcément le mardi après-midi, temps de réunion au service, sur place, réunissant tous les professionnels...donc obligatoire pour le fonctionnement. En général, le reste du temps, chacun sillonnait les Bouches du Rhône seul pour honorer les prises en charge directement auprès de l'enfant déficient visuel, sur son lieu de vie. Mon cinquante pour cent au SAAAIS n'était finalement prévu que pour la reprise après les vacances de février, début mars.

J'étais dégoûtée : je n'avais pas eu mon mot à dire. J'allais devoir continuer à côtoyer la pute à quatre-vingt pour cent pendant plus longtemps ! Je ne m'étais pas projetée de la sorte : grosse, grosse, déception. Sentiment d'injustice exacerbé ! Et comment allais-je tenir psychologiquement ? Comme si cette reprise forcée début janvier n'était pas suffisamment difficile !

Soixante-dix pour cent pour pouvoir aller travailler au SAAAIS à trente pour cent, c'était ce que le directeur m'avait fait croire. En fait, il n'y a jamais eu d'avenant au contrat, je n'avais qu'à faire des heures sup sur les autres jours de la semaine, afin de compenser les dix pour cent manquants du mardi après-midi ! Voilà la réalité qui fût la mienne, car le directeur était revenu sur sa parole !

Bien sûr, tout comme l'arrangement entre directeurs, le refus d'avenant ne m'avait lui aussi été annoncé que par une tierce personne. N'allez pas croire que le directeur aurait pris le temps de me dire ce genre de choses en face !

Mais que faire, je m'étais retrouvée sur le fait accompli.

Avec un double écœurement...sachant que l'EEAP mettait de la mauvaise volonté en tardant à faire paraître une annonce de recrutement !

Quelle déception ! Et ma rancœur à ravalier toute seule...parce que je ne pouvais rien dire, ni argumenter, dans ma situation ! Du moins, c'était ce que je pensais...et c'était pour moi le seul moyen pour rendre possible ma présence au boulot : rester dans l'anonymat !

Tout ceci faisait que j'allais travailler à cent-dix pour cent, ce qui ne me bottait pas plus que cela vu les conditions.

Et ceci sans compter les conditions réelles de travail dans lesquelles j'étais en reprenant en janvier !

J'avais été obligée de reprendre à l'EEAP pour pouvoir prendre mon nouveau poste au SAAAIS. Mon directeur me l'avait d'ailleurs bien fait remarquer également, lors de notre entretien en décembre...

"Vous allez être obligée de revenir travailler ici pour pouvoir prétendre à votre nouveau poste !"

Comment interpréter cela ? S'était-il dit que j'étais une salariée arrêtée pour des brouilles, qui profitait du système ? Ou bien aurait-il pensé aux enfants qui n'avaient plus leurs séances de psychomotricité ? J'en doute hélas ! Ou tout autre ?

Elle, avait su par Benoît, mon retour à venir, et n'avait pas trouvé meilleure idée que de lui dire que si Elle sentait la moindre provocation de ma part, Elle allait me dégommer, sachant pertinemment qu'Elle aurait le dessus sur moi, physiquement, et que mon dos n'allait pas tenir le coup. Ce sont ses précisions à Elle, rapportées par mon mari !

Qu'entendait-Elle par provocation ? Que je parle de la situation...au boulot ? Que je sous-entende quoi que ce soit sur sa mauvaise foi ? Ah bon, Elle aurait eu mauvaise conscience ? Assumer l'image de ce qu'Elle était, une usurpatrice de mari, ne la tentait pas ?

Je n'avais absolument pas l'intention de claironner devant mes collègues en disant que j'étais cocue, cela faisait longtemps que j'avais laissé derrière moi les cours d'école. Semer la zizanie ? Peut-être avait-t-Elle cru que j'allais la jouer comme cela ? Non, je n'étais pas en état. Ce n'était pas mon esprit non plus. Et moi, je savais que j'étais dans la vraie vie hélas, celle des adultes, pas celle d'une gamine de cour d'école, justement ! Visiblement, soit Elle n'avait aucune psychologie, soit Elle était complètement manipulatrice.

De là à dire que c'était une personne malveillante, folle, et dangereuse, il n'y avait qu'un pas. Menaçante, oui, c'est sûr ! Troublante de par sa jeunesse, sa corpulence, sa musculature...et sa bêtise ! Non, sa connerie ! Il faut dire qu'Elle était carrée la garce, vu qu'Elle fréquentait une salle de sport. Avec sa quinzaine de centimètres de plus que moi, Elle aurait presque eu de quoi m'impressionner vraiment !

MAIS COMMENT PEUT-ON avoir l'idée de menacer une personne innocente qui n'a rien fait, sous prétexte qu'on lui pique en plus son mari ?

J'avais alors réalisé à quel point Elle était complètement barrée, pour pouvoir inverser les rôles. Mécanisme de projection ? Et de protection !

Si quelqu'un devait menacer quelqu'un, c'était à moi de le faire. C'était à moi qu'Elle avait volé le mari..mais cela ne m'était pas venu à l'idée, même si cela aurait été cent fois plus logique !

Et le pire dans tout ça, c'est lorsque j'avais vu que Benoît avait vraiment la trouille...

C'est vrai que je n'envisageais pas déjà suffisamment la reprise comme quelque chose de très difficile, comme une torture...il fallait en plus qu'Elle rajoute son grain de sel ! Coup de massue dirons-nous plutôt !

MAIS COMMENT AI-JE PU, résister à tout ça ?

COMMENT AI-JE PU retravailler là-bas avec toute cette merde ? Que cela soit en lien avec Elle ou le comportement de mon directeur ?

Retour en arrière : décembre.

J'avais vraiment eu peur d'Elle quand j'avais appris ses menaces, et n'avais trouvé qu'une parade : contacter la médecine du travail.

Le truc facile ! Dire ce qu'il en était de ma situation à quelqu'un que je connaissais à peine, en demandant un rendez-vous en urgence, que je voulais absolument avoir avant de remettre les pieds à l'EEAP. Vu les délais, c'était chaud. C'était Noël quelques jours après !

Il avait fallu que je justifie l'urgence de ma demande par mail en expliquant ma situation au médecin du travail.

Et j'avais été très soft concernant la folle. La preuve, j'avais même fait lire le mail à mon mari pour avoir son aval...que j'avais eu du premier coup !

Apparemment, j'avais quand même été suffisamment claire pour que le médecin du travail saisisse l'urgence de la situation. Il m'avait alors orientée directement vers la psychologue de la médecine du travail. Je ne savais même pas que cela existait, une psychologue de la médecine du travail ! Il faut savoir que je n'ai jamais nommé l'ennemie, lui laissant l'anonymat. MAIS COMMENT AI-JE PU... la protéger, quand j'y pense, alors qu'elle faisait justement tout pour obtenir le contraire ?

Rendez-vous avec la psychologue du travail : j'avais pleuré, j'avais été écoutée, j'avais été conseillée. Cette personne avait réussi à me rassurer suffisamment pour que je trouve la force de croire que j'allais pouvoir y arriver...remettre les pieds à l'EEAP !

Avaient quand même été réfléchies, et trouvées, quelques stratégies.

La première. Cela tombait bien, vu que j'avais une salle de psychomotricité avec une porte d'entrée à un bout, et une porte fenêtre de l'autre côté de la salle donnant sur une cour. Il avait été convenu que si Elle rentrait sans qu'il y ait témoin autre dans ma salle qu'un enfant dont je m'occupais, je devais m'enfuir par la porte-fenêtre. Je devais ensuite, dans la mesure du possible, me retrouver auprès d'un collègue, pour faire témoin si nécessaire, au cas où Elle m'aurait poursuivie... Et tant pis si je laissais l'enfant dont je m'occupais seul un petit temps !

Deuxième stratégie : être prête à enregistrer avec mon téléphone portable toute parole qu'Elle m'adresserait, si Elle s'approchait trop de moi à mon insu.

Troisième : si je pouvais anticiper sa venue, toujours chercher à avoir un collègue près de moi dès qu'Elle s'approcherait.

Quatrième : surtout ne pas émettre le moindre signe pouvant être interprété comme une menace, l'éviter dans la mesure du possible...mais cela, y avait vraiment pas besoin de me le préciser !

Aucune envie de la croiser avant, et encore moins sachant qu'Elle était du genre menaçante !

En tout cas, cela confirmait encore que la folle venait d'un milieu particulier pour avoir un tel réflexe : quelqu'un gêne mon parcours amoureux, je le dégomme ! Un autre monde...qui ne me faisait vraiment pas rêver, contrairement à la chanson.

Mais dans quoi Benoît s'était-il embarqué ? Il était fou lui aussi, avais-je pensé !

MAIS COMMENT POUVAIT-IL rester avec quelqu'un menaçant la mère de ses propres enfants ?

Et je passe sur le fait que ce soit entièrement gratuit !

Ma psychologue, celle que je voyais en libéral, m'avait fait remarquer que, si moi j'avais voulu lui crever un pneu par exemple, à la pute, cela aurait été naturel, presque normal.

C'était le monde à l'envers !

Je ne me souviens même pas de mes premiers jours de reprise en janvier, tellement je devais être dans un état second. Je me souviens juste que le temps d'arriver avec mes un peu plus de vingt minutes de route, j'arrivais liquéfiée, avec la boule au ventre, arrivant à peine à respirer normalement. Et quand cela n'était pas carrément un début de crise d'angoisse.

J'avais réussi à gérer à chaque fois. Je ne sais absolument pas comment ?

Si, ce qui me tenait, c'était la perspective de mes débuts dans mon nouveau poste, quelques jours après.

Début au SAAAIS : bel accueil ! Très grand intérêt ! Découverte à tous les niveaux ! N'ayant jamais travaillé avec une population d'enfants déficients visuels, j'avais tout à apprendre...et cela s'annonçait passionnant. Que des collègues m'apparaissant super professionnels !

Il faut dire : j'adore apprendre. Cela m'a sauvée, donné enfin des occupations saines : penser à mon nouveau boulot de psychomotricienne avec cette nouvelle population.

En plus, sans le coupler avec l'échec de ma vie !

Parallèlement, je cherchais absolument un autre mi-temps.

J'avais aussi eu un entretien dans une MAS (Maison d'Accueil Spécialisée) tout début janvier, cela m'avait tenue également...car j'y avais cru, tellement cela s'était bien passé.

L'entretien avait été un moment durable, super sympa. Nous semblions tous être sur la même longueur d'ondes, et j'y avais passé deux heures, visite incluse. J'avais presque le sentiment de faire déjà partie de l'équipe, ayant alors vu la directrice, le directeur adjoint, le chef de service, et la psychomot en poste. Avec cette dernière, nous avions bien accroché lorsqu'elle m'avait fait visiter. Nous nous imaginions déjà collègues !

Mais la réponse avait tardé à arriver, pour être finalement négative. Grosse déception...et ce n'était que la première !

Le directeur de l'EEAP m'avait fait une réponse écrite à ma demande de diminution de temps à cinquante pour cent, en me répondant mi-janvier, qu'il répondrait d'ici la fin du mois, mais qu'il y avait accord de principe : cela aura d'ailleurs été sa seule réponse écrite. Après, il aura brillé par l'absence de trace écrite ! Et surtout, il y avait une différence entre ce qu'il avait écrit et ce qui allait devenir nos réalités ! Aucun avenant à mon contrat de travail n'était apparu, ça c'est sûr.

Etait arrivé début mars, une embauche semblait poindre à l'EEAP, pour me compléter. Il était temps. En plus, la personne ne voulait que trente pour cent, c'était génial, je revivais : j'allais pouvoir garder cinquante pour cent sur l'EEAP, et souffler financièrement parlant, me retrouvant avec cent pour cent au total.

Vu la rapidité de la structure pour officialiser les décisions, je m'étais dit qu'à quinze jours près, j'allais devoir travailler à cent-trente pour cent. Car mon directeur avait oublié qu'il s'était engagé avec le SAAAIS à me laisser prendre mon cinquante pour cent en mars, bien évidemment ! Quelle pourriture cet homme quand j'y pense !

Tant pis, j'avais vu cela avec ma directrice adjointe, elle était d'accord pour que je pose mes congés de façon à travailler réellement sur place à soixante pour cent sur deux jours et demi avec heures sup en soirée. Ceci de façon à commencer comme prévu au SAAAIS enfin à cinquante pour cent en ce mois de mars. Heureusement que j'avais été arrêtée trois mois à l'automne, jusqu'aux vacances de Noël incluses. Sinon je n'aurais pas eu assez de congés d'avance. Je posais alors un jour par semaine pour travailler de l'autre côté !

Sachant que l'arrivée de ma nouvelle collègue était imminente, que la directrice adjointe l'avait vue, et que tout était OK, j'avais annoncé son arrivée aux personnes les plus concernées de la structure, et programmé son emploi du temps des premiers jours.

Mais cela ne s'est pas passé du tout comme cela. Beaucoup trop simple !

Au dernier moment, le directeur avait décidé qu'il fallait qu'il voie la future psychomotricienne. C'était prévu le mercredi, vu leurs disponibilités respectives, alors que l'arrivée était prévue pour prendre le poste dès le lundi suivant.

Le jeudi, lendemain de l'entretien directeur-postulante, j'étais tombée nez à nez avec le directeur en traversant le couloir de la direction. Il n'avait visiblement pas l'intention de me dire autre chose que bonjour avec son grand sourire hypocrite. J'avais dû l'interpeler, alors qu'il tournait les talons pour se rendre au secrétariat.

Je lui avais alors dit quelque chose dans ce goût-là :

"Alors c'est bon, Séverine arrive bien lundi ?"

Surprise ! La réponse avait été tout sauf ce que j'attendais.

"Non, elle doit me donner sa réponse au plus tard lundi, donc elle commencera plus tard."

Aïe pour mon cent-trente pour cent qui ne devait durer que deux semaines maxi !

"Mais pourquoi ?"

...Visiblement, il fallait que je lui arrache les vers du nez, il n'avait pas l'air décidé à s'étendre. Vu la malhonnêteté à ce moment-là, cela n'avait rien de surprenant avec le recul !

"Je lui ai demandé de réfléchir, lui disant que c'était cinquante pour cent ou rien, je ne pense pas que quelqu'un qui vienne à trente pour cent puisse investir. Je lui ai donc dit que c'était à prendre ou à laisser. Elle doit me donner sa réponse au plus tard lundi, mais je pense qu'elle va la donner avant le week-end, et je vous tiendrai au courant..."

Il avait rajouté ces dernières paroles en observant ma déconfiture. J'étais ahurie, bouche bée. Je ne comprenais rien.

Si, je comprenais que le directeur voulait imposer un plus grand temps de travail à la postulante. Quel intérêt de contrarier une personne intéressée pour travailler dans le polyhandicap ? Il n'y avait pas eu foule pour prétendre au poste ! Si, il y avait eu une autre personne postulante, qui avait eu l'air aussi bien, mais qui présentait l'inconvénient d'avoir une adresse perso sur Avignon. Elle avait été éliminée d'office vu l'éloignement géographique. Deux autres avaient été reçues en entretien, cela avait paru inenvisageable pour ma directrice adjointe tellement ces personnes avaient eu l'air marginal. Du coup, seule Séverine convenait.

Et je comprenais également que le directeur voulait m'imposer de moins travailler, donc de gagner moins de sous, et tout cela sans me le dire directement, en passant par l'excuse de vouloir motiver la nouvelle personne. Et moi, si le trente pour cent ne me motivait pas, apparemment, il n'en avait rien à foutre. Cette mauvaise foi en ne me disant pas les choses clairement, cela m'était insupportable.

Deux personnes semblaient satisfaites à la base, il fallait être fort pour tout inverser sur...un claquement de doigts ! Sans aucune concertation avec qui que ce soit.

Ma directrice adjointe n'avait rien compris non plus, et les deux médecins avec lesquels je travaillais avaient eux aussi été surpris. Tous avaient défendu spontanément mon bout de gras sans que je leur demande quoi que ce soit, cela m'avait été rapporté par la suite. Le directeur s'était mis tout le monde à dos, mais ce n'était pas cela qui allait le faire changer d'avis. Pouvoir, quand tu nous tiens !

Esprit de contrariété, ou envie de me mettre à tout prix les bâtons dans les roues ?

MAIS COMMENT PEUT-ON... ?

J'avais alors réalisé que je m'étais embarquée dans quelque chose de très risqué en commençant à travailler à cent trente pour cent. Je n'en voyais plus le bout. De plus c'était illégal, j'avais fini par me renseigner. Le cent-vingt pour cent passe, pas le cent-trente !

Ayant vu Séverine quelques jours auparavant, la directrice adjointe me l'ayant amené pour que je lui fasse visiter la structure et que je lui explique le travail en psychomotricité à l'EEAP, je savais que cette hypothétique future collègue avait déjà un autre poste. Cet autre poste était un remplacement, mais jusqu'à fin juin a priori. Elle menait de front à côté une formation qui lui demandait pas mal de boulot personnel. C'était la raison pour laquelle elle ne voulait que trente pour cent, de façon à pouvoir tout coordonner.

De mon côté, le directeur avait bien fait passer le message à la directrice adjointe pour qu'elle me précise que les trente pour cent pour moi étaient à prendre ou à laisser également, avec une réponse à donner rapidement.

Bien sûr, il ne me l'aurait quand même pas dit en face, là encore. Et là, je m'étais dit qu'il me poussait à la démission...

Nous avions tellement bien accroché d'emblée avec Séverine, que j'avais décidé de l'appeler le jeudi soir, afin de savoir ce qu'il en était, pas rassurée sur ce que cela pouvait donner.

Je savais comment récupérer son téléphone, par connaissance interposée. J'avais envoyé un texto demandant si elle était d'accord pour que je l'appelle, elle m'avait rappelée.

J'ai cru halluciner quand Séverine m'a raconté comment s'était passé l'entretien de la veille. Elle-même était de ce fait complètement déstabilisée, et bien contente que l'on se parle, espérant mieux comprendre. Mais en fait, cela a été l'inverse, on a encore moins compris toutes les deux.

Le directeur lui avait fait croire que c'était me manquer de respect que de ne pas accepter le cinquante pour cent. A ce moment-là, Séverine s'était dit, mince, j'ai mal compris Estelle, lorsque nous avons échangé lors de la visite.

Quand, par la suite, le directeur lui avait parlé du travail attendu de sa part, elle avait eu en gros le discours inverse de ce que je lui avais dit. Il fallait travailler avec les grands aux troubles du comportement, alors que justement j'avais précisé que la demande de la neuropédiatre, notre médecin prescripteur, c'était que l'on travaille en priorité avec la jeune population qui venait de rentrer et qui avait de gros besoins. Il était d'ailleurs important de privilégier les enfants dont on avait pas forcément idée de l'évolution possible, leur laissant toutes leurs chances en intervenant le plus tôt possible. La population des grands avec troubles du comportement ayant plein d'activités physiques proposées, piscine, équithérapie, et circomotricité, ce qui semblait d'ailleurs d'autant plus adapté pour des jeunes adolescents, voire carrément de jeunes adultes, avait déjà des années de psychomotricité derrière elle.

Bref, nous avons été abasourdis devant ce tissu d'inepties, ou de mensonges ?

Et le plus fort, c'est quand Séverine m'a précisé qu'elle avait appelé le directeur le matin même, pour finalement dire oui au cinquante pour cent, ayant cédé par peur de perdre le poste.

Nous étions toutes deux perdues.

Elle m'avait également précisé que le directeur lui avait fait très peur avec ses discours douteux, voire incohérents. Elle avait sérieusement douté sur le moment, ne se sentant absolument pas en confiance. Elle se demandait comment elle allait faire pour assumer cinquante pour cent.

Le lendemain, vendredi, le directeur ne m'a surtout pas dit qu'il avait eu une réponse positive de Séverine la veille.

J'avais rendez-vous le lundi avec lui pour donner ma réponse. C'est moi qui l'avait sollicité, vu l'ultimatum, refusant de faire comme lui, en passant ma réponse par un intermédiaire.

J'avais averti ma directrice adjointe que je voulais qu'elle soit là lors de ma réponse positive pour l'acceptation du trente pour cent, car j'avais aussi l'intention de poser la question suivante au directeur :

"Quel est l'intérêt de forcer quelqu'un voulant venir travailler à trente pour cent pour qu'il fasse cinquante pour cent, et de supprimer la possibilité que je fasse cinquante pour cent, ma demande initiale, en m'obligeant à réduire à trente pour cent ?"

J'avais aussi précisé à ma directrice adjointe, sentant toute la fourberie de mon directeur qu'il y avait derrière tout cela, que j'allais venir avec un délégué du personnel.

Lorsque j'étais arrivée le lundi après-midi, avec mon collègue délégué du personnel, nous avons frappé au bureau de la directrice adjointe, voyant le temps défiler et l'absence du directeur dans son bureau.

Ils étaient tous les deux à l'intérieur.

Et là, surprise !

Mon directeur avait refusé de me recevoir, sous prétexte que je ne l'avais pas prévenu que je venais accompagnée d'un délégué du personnel.

J'avais reconnu que je n'avais pas eu l'idée qu'il soit obligatoire que je l'avertisse, mais que par ailleurs je l'avais précisé à la directrice adjointe. Cette dernière s'était d'ailleurs empressée de le lui confirmer, ajoutant qu'elle-même n'avait pas pensé non plus à le lui préciser.

Il ne s'était pas démonté, et avait refusé que je donne ma réponse...même ma simple réponse pour le temps de travail, car j'avais abandonné l'idée de lui poser la question fatidique, sentant le vent tourner.

Il avait refusé en bloc. Je n'avais pas pu faire autrement que d'exploser en pleurs, devant l'incompréhension de la situation.

Le délégué du personnel était allé le voir deux fois, lui demandant de me recevoir juste pour que je dise oui ou non pour le temps de travail. Le directeur avait campé sur sa décision : refus net. Il avait prétexté que je n'étais pas dans un état émotionnel permettant une rencontre, ce qui certes peut s'entendre. Cela en disait surtout long sur le fait qu'il avait des choses à cacher. Il n'avait accepté que le fait que l'on reprenne rendez-vous ensemble ultérieurement.

Mon collègue était donc venu me rechercher dans la salle où je m'étais isolée pour essayer de prendre sur moi, puis nous avons rejoint la hiérarchie.

Le directeur m'avait sorti qu'il n'avait eu la réponse de Séverine que ce matin. Je m'étais retenue de lui cracher à la gueule vu le mensonge qu'il me sortait. J'aurais tellement eu envie de le gifler également, tellement je ne supporte pas le mensonge ! J'avais ré-explosé en pleurs juste après, dans mon coin, une fois sortie de la salle !

Le regard de ma directrice adjointe lorsqu'il avait sorti ce mensonge ne m'avait pas échappé. Je lui avais dit le matin-même que je savais par Séverine elle-même, puisque je l'avais eu au téléphone, qu'elle avait donné sa réponse depuis le jeudi matin précédent.

Piètre consolation de savoir que je n'étais pas la seule à savoir que le directeur mentait comme il respirait !

Rendez-vous avait été pris pour le jeudi suivant, vu que le mardi et le mercredi je travaillais au SAAAIS ! Et là, j'avais bien précisé que j'allais revenir avec le délégué du personnel !

Ce soir-là, lorsque j'avais appelé ma collègue retraitée ex membre des délégués du personnel, j'avais appris qu'elle n'avait jamais vu de refus de directeur de recevoir un salarié ayant oublié de préciser qu'il venait accompagné d'un délégué du personnel, ce qui arrivait régulièrement...et son expérience m'avait-elle dit, faisait référence à plus de trente ans ! Encore de quoi me rassurer une fois de plus !

A croire que je fais perdre les pédales aux directeurs, si l'on se réfère à mon expérience de démission dijonnaise !!!

Le mardi en fin de matinée, alors que j'allais reprendre la voiture en direction du service du SAAAIS, après une intervention en école, j'avais reçu un coup de fil. C'était Séverine. Elle voulait me prévenir qu'elle venait d'appeler l'EEAP pour se désister, trop inquiète de la tournure que cela prenait. Elle préférait privilégier une seconde option, plus rassurante.

Et là j'avais réalisé à quel point j'étais dans la merde avec mon cent trente pour cent !

Jeudi, rendez-vous dans le bureau du directeur de l'EEAP, à quatre !

Cette fois, pas de mensonge concernant la date de l'information par Séverine de son désistement. Par contre, un grand moment de solitude, même si j'avais senti le soutien des regards de mon délégué du personnel et de ma directrice adjointe, lorsque le directeur avait nié avoir eu un arrangement avec le directeur du SAAAIS sur mes conditions d'embauche en date et en temps de travail. Je lui avais même fait remarquer que c'était donc par la voix du Saint Esprit que je m'étais retrouvée face à un contrat d'embauche à signer pour un trente pour cent, au lieu d'un cinquante pour cent comme attendu, sans avoir rien demandé ! Il ne s'était pas démonté. Il fait visiblement partie des personnes pour qui le mensonge est un mode de vie.

Décidément, cela courait les rues autour de moi à ce moment-là ! Il était évident, vu ma situation personnelle, que j'aspirais à rester le plus longtemps possible à l'EEAP, avec un temps de travail hebdomadaire maximal ! J'avais forcément tout fait pour ! En plus, l'attitude de mon directeur ne pouvait que me donner envie de travailler pour lui, et me permettait d'être fière de servir l'association pour laquelle je travaillais !

Je me souviens aussi des deux regards de mes "accompagnants" lorsqu'il m'avait été sorti que vu que j'avais signé le cinquante pour cent au SAAAIS, c'était mon choix de me mettre dans la merde. Je n'avais qu'à assumer, personne ne m'y avait forcé...bien que le directeur ait reconnu que j'y avais peut-être été obligée pour ne pas perdre le nouveau poste ! Il avait conclu en disant qu'il allait réfléchir à cette situation. Je ne m'étais fait aucune illusion là-encore, bien heureusement. Jamais par la suite, je n'ai eu le moindre mot par rapport à ma situation.

Ce n'était pas parce que c'était lui qui venait de foirer l'embauche, qu'il allait pour autant me laisser aller travailler au SAAAIS sereinement, avec des temps de travail pourtant préalablement convenus. Quelle insouciance ! Non, j'irais plus loin, quel mépris et quelle malhonnêteté ! Là-encore, j'avais la chance de côtoyer une personne incapable d'assumer ses conneries. C'était vraiment de l'acharnement autour de moi.

Il a eu de la chance en plus, car vu toutes les difficultés que je traversais aussi bien sur le plan personnel que sur le plan professionnel, j'avais bien pensé au recours des Prud'hommes ! Mais je savais aussi qu'il ne me restait plus d'énergie pour cela.

Le temps passant, j'avais éclusé tous mes congés...et fini par poser des récups que je n'avais pas. Ma directrice adjointe me couvrait, le directeur n'avait pas semblé vouloir y mettre le nez.

Lorsque ma nouvelle collègue embauchée était arrivée mi-mai, j'avais dû continuer plus de quinze jours sur un cinquante pour cent à l'EEAP pour éponger mes dettes en temps de travail.

Ceci avait au moins eu le mérite de permettre une passation dans les "normes" avec ma future collègue.

J'avais alors pu retrouver, seulement début juin, un réel temps de travail à quatre-vingt pour cent en tout, un peu épuisée.

Je me demande vraiment pourquoi ? Et comment j'ai tenu jusque-là ?

57 : Recherche d'un autre mi-temps à tout prix, toute l'année 2019

Entre temps, au printemps, il y avait eu une annonce pour un mi-temps sur Avignon dans un service de soins pour enfants avec handicap moteur. Malgré la distance géographique, mais sachant que j'habitais maintenant seulement à quinze minutes à pied de la gare d'Arles, je m'étais dit pourquoi pas ? En effet, j'avais déménagé fin avril. J'expliquerai après.

Au moins, cela me tentait énormément ce poste en annonce, puisque j'aimais beaucoup ce type de population. J'avais de l'expérience dans ce domaine, mon profil correspondait.

Ironie du sort : travaillait dans ce lieu une ex-collègue amie de mon mari, Honorine, qui avait travaillé avec lui quand il travaillait en service de soins sur Arles. Je la connaissais, j'avais déjà fait deux soirées chez elle, elle une chez moi, etc.

Nous y avions cru un peu toutes deux, pouvoir éventuellement travailler ensemble : cela nous tentait. Je l'avais appelée pour échanger sur le poste.

En plus, double ironie du sort, nous étions déjà collègues. En effet, Honorine travaillait également en SAAIS, dépendant du même siège que moi. Mais elle, elle travaillait sur le siège, à Marseille. Nous aurions donc l'occasion de nous voir une fois par trimestre, lors de la réunion générale, qui a toujours lieu sur le siège.

J'avais postulé sans son soutien, refusant qu'elle me "vende". Les candidatures avaient été nombreuses, la mienne n'avait même pas été retenue. Trop d'ancienneté, trop éloignée géographiquement, trop trop quoi ! Déçue, évidemment. Doublement, parce que le poste me plaisait vraiment, et j'y avais cru...

Mais surtout parce qu'à chaque fois, j'avais cru pouvoir accéder à une nouvelle vie, au droit à vivre tout simplement...librement, sans me prendre l'échec de ma vie dans la gueule toutes les semaines. Je crois qu'il est inimaginable pour quiconque ne se trouvant pas dans ma situation de comprendre à quel point chaque échec de candidature pouvait me renvoyer l'échec de ma vie. Pourquoi n'avais-je pas le droit d'accéder à un minimum de sérénité ?

Vu que les annonces de psychomot ne couraient pas les rues, et le temps défilant, je m'étais alors vraiment posée la question de chercher du travail dans le tout venant. Je n'en pouvais plus de ne pas pouvoir me projeter ailleurs qu'à l'EEAP.

Cela m'avait turlupinée un moment, mais jamais je n'ai réussi à franchir le cap. Pourquoi aurais-je dû abandonner mon métier que j'aime sous prétexte que deux cons n'avaient eu aucun respect pour moi, et n'étaient pas capables d'assumer ? Trop difficile ! Il aurait trop fallu renier de moi, je ne pouvais pas, je n'ai pas pu.

Juillet : encore une annonce, cette fois dans les Bouches du Rhône, dans un village à mi-chemin entre chez moi et la mer, à une vingtaine de kilomètres. Encore pour un SESSAD (Service d'Éducation Spécialisée et de Soins À Domicile), celui-ci accueillant des enfants déficients intellectuels.

J'avais potassé la déficience mentale, ne connaissant celle-ci que dans le cadre de handicaps associés, mais pas en handicap "unique". C'était intéressant, j'avais réussi à apprendre deux trois petites choses.

Ironie du sort à nouveau : travaillait en cet endroit un ex-collègue de mon mari, Alain, aussi ex-collègue d'Honorine, que je connaissais lui aussi par un certain nombre de soirées ensemble, parfois communes à nous quatre. Alain était d'ailleurs devenu un ami de mon mari depuis qu'ils ne travaillaient plus ensemble. Ils avaient tous transité par le même Service de Soins à Domicile d'Arles, et tous n'y étaient plus. Que le monde est petit dans le médico-social !

Alain, c'est aussi celui chez lequel mon mari avait prétexté dormir plusieurs fois, afin de passer la nuit à l'hôtel avec sa pute ! Je ne crois pas qu'il avait été mis au courant sur le moment. En effet, mon mari m'avait précisé le jour où il avait annoncé à Alain et à une autre amie qu'il me trompait, ce qui était bien postérieur dans le temps...en supposant que ce ne soit pas un mensonge ! J'avais justement pensé à appeler Alain à une reprise, lors d'une fausse excuse de mon mari, comme quoi j'avais déjà des doutes, en mai je crois...mais je n'avais pas son numéro. Seul mon mari l'avait. Cela avait suffi à m'arrêter.

Et quand je pense, justement, qu'en juin deux mille dix-huit, Alain nous avait tous deux invité à son mariage, où nous nous étions rendus.

Je me souviens très bien avoir trouvé la réaction de mon mari un peu bizarre à cette invitation. Il n'avait plus l'air d'avoir la foi en un mariage...du tout...je ne comprenais pas pourquoi ce changement sans que j'aie pu le voir venir. Je comprends maintenant aujourd'hui largement pourquoi.

MAIS COMMENT A-T-IL PU assister à cette cérémonie romantique en ma compagnie en ayant sûrement sa pute à l'esprit en permanence ? C'est honteux de sa part...

COMMENT PEUT-ON, vivre dans un mensonge pareil ?

Bref, j'avais postulé. J'avais été convoquée à un entretien. Cela s'était encore super bien passé.

La directrice m'avait dit que mon ancienneté n'était pas un frein, vu que j'acceptais de venir même sans reprise d'ancienneté. Mais sa hiérarchie n'avait pas été d'accord pour "embaucher quelqu'un au rabais". Il lui avait été précisé postérieurement d'embaucher une personne débutante, afin que cela colle avec le budget.

Frustration encore plus grande : j'étais prise, mais ce n'était pas possible vu mon ancienneté...vu mon âge quoi ! J'ai cru désespérer. Échec très cuisant, j'y avais vraiment cru encore une fois !

C'était définitivement foutu. J'étais condamnée à poursuivre ma vie invivable !!! Je m'étais donné un an pour arriver à quitter l'EEAP, nous étions en juillet et je n'y arrivais toujours pas !

Je ne pouvais m'imaginer faire une onzième rentrée fin août à l'EEAP !

Je m'étais ensuite dit que j'allais faire une pause...dans mes recherches inutiles, trop coûteuses en énergie, et surtout trop décevantes.

J'avais l'impression de reperdre le droit à une nouvelle vie à chaque fois. Et puis si suite il devait y avoir, ce ne serait que pour des postes proches géographiquement, pour lesquels je serais vraiment tentée, inutile de m'escrimer dans l'impossible !

Dernier trimestre deux-mille-dix-neuf : aucune annonce, le désert niveau emploi psychomot...

Au moins cela m'avait évité de me faire de fausses illusions, mais je trouvais que l'horizon se bouchait un peu trop à mon goût !

58 : Second rebond, ma maison à la ville. Avril 2019.

Bien sûr, alors que j'étais bien occupée par les histoires de boulot, ceci n'empêchait pas qu'en même temps, il me fallait gérer tout le reste : vente de la maison de Fourques, achat d'une nouvelle sur Arles, préparation du déménagement...au cas où j'aurais eu peur de m'ennuyer !

Il ne faut pas croire, Benoît ne s'était occupé de rien. Il n'a fait que signer, ce qui me semblait malgré tout essentiel. J'exagère, il avait quand même fait deux cartons...sur la bonne cinquantaine ! Fallait le faire, en faire aussi peu. Batifoler devait être son unique intérêt dans la vie.

Le premier lundi en janvier deux mille dix-neuf, il s'en était passé des choses !

J'avais mis en vente la maison de Fourques sur Leboncoin.

J'avais repris le travail à l'EEAP.

Et j'avais visité une deuxième maison. Seules deux maisons, depuis deux mois que je guettais les annonces de vente sur Arles dans mon budget, avaient vraiment retenu mon attention.

Sélection stricte pour ma part : inutile de perdre du temps à visiter dans un quartier ne correspondant pas à mes critères. Et je ne pouvais pas céder non plus sur le nombre de chambres, il m'en fallait trois...ou bien mes enfants allaient se retrouver à la rue.

Certes, la grande avait son studio à Marseille, mais nous savions qu'elle le rendrait de toute façon en mai ou juin...et n'en reprendrait un autre que pour septembre. Dans quelle ville de France ? Tout dépendrait de son classement à la fin de ses deux années de prépa, en supposant qu'elle les valide...

La visite pour la maison sur Arles avait été compliquée à organiser, car la personne la faisant visiter, un particulier, ne pouvait le faire qu'avant ou après son boulot, aux heures des trajets domicile-travail ou inversement. C'était un jeune homme qui habitait vers Nîmes, et qui travaillait sur Saint-Martin-de-Crau : pas simple. Et comme c'était le plein hiver, que ce soit une solution ou l'autre, il ferait nuit. Week-end : pas possible, car pas sur le chemin du travail !

Nous avons convenu d'un rendez-vous vers dix-huit heures.

Surprise ! J'avais pu me garer sans difficulté dans la rue, et ce n'était pas payant.

Autre surprise d'un autre ordre, le gars, m'avait expliqué qu'en fait il était agent immobilier, sur Saint-Martin-de-Crau. Il faisait visiter cette maison pour rendre service à son ami, héritier de cette maison avec ses trois frères. Cela lui permettait de faire les choses bien, car c'était son métier. Et il était est en même temps content de rendre service à son ami. Il n'avait pas le droit de vendre sur Arles, ce n'était pas son secteur. J'étais à peu près la vingtième personne qui visitait cette maison . Elle était à vendre depuis à peu près six mois.

Les éclairages étaient de mauvaise qualité, toute la maison était à rénover de façon évidente, et il n'y avait pas vraiment de cuisine...car seulement un évier et quelques vieux placards.

L'électricité n'était pas aux normes, c'était un chauffage au fuel.

Il faisait nuit dehors, mais le jardin que j'avais découvert derrière avait de quoi me faire rêver : il faisait soixante-dix mètres carrés. C'était calme, clos, isolé de la plupart des vis-à-vis, et assez végétal, bien que ce soit un faux gazon.

Devant, il y avait aussi une cour permettant de rentrer une voiture de taille normale. Un vrai garage avec une porte de garage faisant peur par sa vétusté, une cave en dessous, ce qui était parfaitement inattendu.

Mais surtout, les volumes de la maison me plaisaient beaucoup.

Beau salon traversant de trente mètres carré. Petite cuisine, donnant sur le jardin.

Ceci avec l'entrée et un WC indépendant. Tout ceci correspondait au rez-de-chaussée.

A l'étage, trois chambres, deux grandes de treize mètres carrés chacune, et une petite de sept mètres carrés, suffisante pour faire chambre d'appoint.

Une salle de bain de taille correcte avec baignoire, un lavabo et un WC.

Un placard intégré sur le palier, un garde-manger dans la cuisine, c'était les deux seuls rangements.

La maison datait de mille neuf cent cinquante-huit. Sa décoration n'avait pas souvent été revue, visiblement.

Tous les carrelages étaient d'époque. Pour les murs, cela pouvait parfois passer et être un peu plus récent. Fenêtres en acier avec simple ou double vitrage, moustiquaires pour toutes.

Trois choses dénotaient par leur modernité : volets roulants électriques avec commande centralisée par étage, visiophone, et portail électrique !

J'avais expliqué au gars qui me la faisait visiter mieux qu'un pro, que la maison avait tout pour me plaire de par ses volumes, son jardin, et son quartier calme. Par contre, la somme de travaux à envisager me faisait beaucoup trop peur.

J'avais également fait la remarque, qu'elle aurait beaucoup plu à mon mari...avec lequel j'étais séparé. Avec lui, les travaux auraient pu être envisageables, mais pas pour moi toute seule.

Pour la petite histoire, et parce que cette coïncidence m'avait frappée, la maison appartenait à un vieux monsieur aveugle, décédé d'un diabète...d'où les mauvais éclairages.

A peine plus de trois semaines auparavant, j'avais passé mon entretien d'embauche pour travailler avec des enfants mal voyants ou aveugles.

J'ai aussi appris par la suite, que l'ancien propriétaire avait écrit un livre, sur la pédagogie pour les enfants aveugles ! C'est d'ailleurs mon mari qui avait découvert cela.

J'étais repartie après ma visite en me disant : quel dommage tous ces travaux à faire, elle me plaît vraiment en fait cette maison, mais cela ne paraît pas sérieux à envisager.

Quand, six jours plus tard, la maison de Fourques a été vendue avec une offre correspondant au minimum que nous nous étions fixé avec Benoît, j'avais un peu flippé. Six jours pour vendre, mais comment allais-je faire pour être dans les temps pour acheter ?

Je m'étais donc rabattue sur la maison que j'avais visitée au début des vacances de Noël, l'antithèse de celle décrite précédemment : récente, cinq ans environ, pas de travaux à faire, une déco moderne dans mes goûts, relativement neutre, du carrelage partout, peinture blanche aux murs...sauf que le chauffage était électrique, et il n'y avait pas la clim. Un garage aussi. Un salon minuscule avec une cuisine ouverte plutôt petite au rez-de-chaussée, et un WC.

Trois chambres de neuf mètres carrés à l'étage, ainsi qu'une salle de bains avec douche et une vasque, et un WC indépendant. Une cour derrière le salon, de trente-cinq mètres carré, entourée de grands murs empêchant le vis-à-vis, sans végétation ou presque : on pouvait aisément imaginer la fournaise en été.

Là aussi, c'était une maison jumelée, mais des deux côtés, dans une enfilade de sept maisons. Par contre, c'était une résidence close, ce qui faisait que l'on pouvait garer une voiture devant la maison. La résidence comprenait douze maisons en tout, se trouvait un peu dans le même quartier que celle visitée début janvier, mais était beaucoup plus proche d'une route passante et bruyante. Ceci s'entendait dans la cour, mais cela semblait rester raisonnable niveau sonore.

Le temps de se mettre d'accord sur un prix, de se lancer dans la préparation du compromis pour s'ajuster au timing de la vente de la maison de Fourques, les diagnostics avaient fini par arriver au dernier moment : infestation de mites dans le vide sanitaire, dans le sol, mais les états étant déjà touchés également !

Panique : vide sanitaire commun aux sept maisons ?

J'avais abandonné l'achat. Cela me semblait trop risqué, trop complexe.

J'avais essayé de trouver quelque chose d'autre. Comme le disaient les agences à ce moment-là, il n'y avait vraiment pas grand-chose sur le marché. C'était une mauvaise période, limitant énormément le choix.

C'est comme cela que je m'étais retrouvée à acheter la maison avec beaucoup, beaucoup trop, de travaux !

Pas vraiment le choix si je ne voulais pas me retrouver à la rue.

Enfin, j'allais pouvoir vivre sur Arles, cesser de faire taxi pour mon fils, avoir accès plus facilement à la culture et aux loisirs Arlésiens, me rapprocher de mes deux lieux de travail...et surtout vivre de façon indépendante, sans un mari trompeur disant qu'il venait profiter des enfants le week-end...certes, avec mon accord.

Il me semblait important de préserver le lien entre les enfants et leur père. Je pense qu'à mon avis j'avais donné le maximum pour aller dans ce sens.

Je ne pense pas que l'on puisse dire la même chose en ce qui le concerne, vu comment il a organisé sa vie après le déménagement, avec la location d'un studio...

De mon côté, je savais que je m'étais lancée dans un projet fou.

Besoin de refaire toute l'électricité aux normes, faire neutraliser la cuve à fuel, se débarrasser de la chaudière à fuel et des radiateurs en fonte, sans compter tous les tuyaux ornant tous les plafonds de la maison. Faire installer une clim réversible, refaire la pièce de la cuisine, puis faire poser une cuisine, après l'avoir conçue bien évidemment. C'était là mes priorités, à réaliser dans les six mois pour avoir du chauffage et une cuisine pour la Toussaint.

Tout ne pouvait être que prise de tête dans une certaine mesure. Facteur de stress, je n'en parle même pas.

Vivre sans cuisine, c'est lourd. J'avais déjà vécu cela un mois à Fourques, certes en plein hiver, je m'en souvenais très bien.

Vivre sans clim et sans piscine me semblait impossible dans cette région : les enfants ont eu de la chance, l'été suivant, ils n'auront pas arrêté d'être invités pour aller se baigner chez untel ou unetelle. Merci à leurs copains-copines compréhensifs.

Donc, en tant que femme seule, il avait fallu que je m'attelle à solliciter électricien, ferrailleur, entreprise d'assainissement, carreleur, mètreur, et poseur de cuisine...tout en emménageant, ce qui requiert un certain temps de rangement et d'organisation, tout en gérant les enfants, les problèmes au travail, et en travaillant tout simplement, en plus dans des conditions idéales, psychologiquement parlant et en temps de travail.

Que dire ? J'ai fini par y arriver en faisant concorder tous les délais. Non sans stress...et il avait fallu en relancer des interventions : pose cuisine incomplète par manque de pièces, défaut de la lave-vaisselle, et travaux d'électricité toujours incomplets.

Tout ceci avait fait que je n'avais réussi à avoir une cuisine complète que fin février, mais utilisable à partir de décembre, et l'électricité n'avait été terminée que pour mi-mars...deux-mille-vingt !

Les travaux que j'avais entrepris mi-octobre pour refaire les murs de la cuisine m'avaient occupée tous les week-ends, et mes congés, moins les quatre jours de vraies vacances à Chalon, et ceci jusqu'à fin novembre.

Quel courage il m'avait fallu pour faire des travaux seule ! C'est de la folie ! Et cela s'était soldé par une séance d'ostéopathie, et la reprise de la rééducation : l'état de mon dos, visiblement, ne me permettait pas de me relancer dans de tels projets ! J'avais vite compris. Mais comment faire

autrement à ce moment-là ? Trouver des finances pour la suite, suffisantes pour englober également la main d'œuvre, m'était apparu ensuite comme indispensable.

Jamais je n'ai risqué le désœuvrement...je n'avais fait que courir après le temps, à défaut de courir après la gente masculine ! Je blague, cela ne m'intéressait pas.

Quand j'y pense aujourd'hui, je crois que je serais incapable de refaire tout cela : MAIS COMMENT AI-JE-PU...assumer tout cela ?

Benoît m'avait quand même aidée à décrocher et déplacer deux ou trois radiateurs, et à démonter la chaudière. Cela s'était arrêté là, mais c'était déjà pas mal.

Et je ne parle pas non plus de tous les allers-retours à la déchetterie, ni de l'entretien du jardin, heureusement petit, qui m'avaient bien occupée également...

Ni du déménagement d'Irène de Marseille à Arles au printemps, ni de la recherche d'un nouveau logement et du déménagement vers Valence pour la poursuite de ses études en août.

J'ai tout, tout, tout, assumé seule !

MAIS COMMENT AI-JE PU, trouver le courage de faire autant de choses ?

Je ne sais. Il devait y avoir de la force en moi, certes, un peu quand même...

En parlant de force, il m'en avait fallu aussi pour résister aux comportements aberrants de mon mari durant tout ce temps... Provocations conscientes ou inconscientes ?

Les comportements de Benoît totalement décalés, hallucinants, avaient été nombreux, et de plusieurs ordres.

...Donc bien plus tard dans le temps.

Cyril était devenu mon meilleur ami au fil du temps. Rappelez-vous, c'est sûrement à lui que j'avais confié mon histoire traumatique en premier en face à face. Ça crée des liens ce genre de situation. Il avait compris que je n'en pouvais plus de trouver aucune issue à mon problème de travail à mi-temps ailleurs qu'à l'IME et avait insisté pour me faire sortir et me changer les idées. Il voulait que je rencontre des potes à lui, dont un célibataire un peu plus jeune que moi. Il disait connaître des coins sympas sur Arles pour boire un coup à l'heure de l'apéro, et avait fini par me débaucher en sortant du boulot, pour une fois que nous finissions à la même heure en ce mardi après-midi de réunions, mais tardivement bien sûr. Il était courant d'enchaîner deux à trois réunions et de finir vers dix-huit heures.

Nous voilà pénétrant tous deux dans un bar à réputation gauchiste, avec cour installée en bar du fait de la présence de radiateurs extérieurs, sous des parasols visiblement utilisés été comme hiver. Le bar étant déjà bien rempli, après avoir commandé nos deux boissons que l'on récupérait directement au comptoir, nous nous étions installés à une table en attendant les potes de Cyril, afin de leur garder des places. Cette dernière table disponible était un peu excentrée.

Cyril guettait ses potes en se retournant régulièrement, en goûtant sa bière artisanale. Face à lui, je venais de tremper mes lèvres dans mon vin rouge, plutôt quelconque.

"- Très moyen ce vin, je suis un peu déçue.

- Je t'avais dit de prendre une bière, tu fais chier avec ton gluten."

En tant que frileuse, même si la journée avait été plus que clémente niveau météo, j'étais à la limite de grelotter. Je m'apprêtais à me décaler pour prendre la place la plus proche du radiateur accroché au parasol, lorsque mon regard fut retenu par une silhouette au loin...par une femme de couleur, de grande taille, plutôt élancée malgré le port d'un manteau d'hiver, tournée de profil. Cette personne était accompagnée de deux autres femmes. Toutes trois se dirigeaient vers le comptoir.

Était-ce le monstre ? Celle qui n'a pas froid aux yeux et se dandine comme une pute ? Tout d'un coup, le doute m'habitait, je n'avais plus du tout froid. Mon cœur battait à cent à l'heure alors que tout était possible, une bouffée de chaleur m'envahissait.

D'un seul coup, la silhouette a virevolté, presque à l'autre bout de la cour, et bien que je sois myope et non physionomiste, j'avais compris d'un coup que c'était bien Elle, la pute, la salope, ma pire ennemie. C'était sa gestuelle, cela ne pouvait faire aucun doute.

J'avais aussitôt compris qu'Elle m'avait également repérée. Avec mes cheveux frisés, ce n'était pas difficile. Et là, alors que Cyril prenait une communication sur son téléphone, ignorant tout de ce qui pouvait se passer derrière lui, car j'étais bien évidemment bouche bée, j'avais vu la pute prendre ma direction d'un pas déterminé.

Elle s'était arrêtée à quelques pas de notre table, décalée par rapport à Cyril, et avait ouvert sa grande gueule avec son faux air de sainte-nitouche :

"-Alors comme ça, tu prends du bon temps alors que tu n'es même pas divorcée ! Au fait, demain j'irai voir le directeur au boulot."

Je bouillais de colère, incapable de sortir un mot, mais du coup me levais avec mon verre de vin à la main. Cyril a levé les yeux vers moi et a vu mon bras partir tout seul, d'un coup sec en direction d'Elle. Il s'est retourné juste à temps pour la voir se prendre le vin en pleine figure.

Cela l'a peut-être un peu aveuglée, car Elle a eu un temps d'essuyage de son visage avec ses deux mains en alternance, ce qui a permis à Cyril de réaliser qui Elle était. Il la dévisageait, attendant sa réaction. Une fois l'effet de surprise passé, alors que je l'observais, j'avais lu son regard noir et pensé qu'Elle allait se jeter sur moi telle une panthère par-dessus la table. Cyril avait dû anticiper le même type d'action puisqu'il s'était levé brusquement, prêt à intervenir, au moment où les deux femmes qui accompagnaient la pute s'approchaient d'un pas pressé. Il s'est adressé aux trois :

"- Cassez-vous !"

Elles ont heureusement détourné les talons, les deux supposées amies attrapant toutes deux un bras de la pute pour la diriger vers la sortie.

J'étais tétanisée. Toute la situation m'interloquait. J'avais l'impression que toutes les personnes des tables proches nous regardaient. Mais non, ce n'était qu'une impression justement. Aucun regard curieux n'était orienté vers notre table, comme s'il ne s'était rien passé.

Mon geste m'avait complètement échappé, il y avait eu tellement de colère, de hargne, de haine...en moi. La voir m'était insupportable, l'entendre aussi, ce qu'Elle pouvait dire m'horripilait. Ce comportement de provocation me tendait au plus haut point, comment pouvait-Elle se permettre de m'approcher sciemment ?

Je ne pouvais empêcher mon corps de parler. Mon cœur battait toujours la chamade, et mes sueurs froides étaient toujours là également.

Cyril a contourné la table et m'a serré dans ses bras. Je ne disais toujours pas un mot. Lui m'a dit d'un air enjoué ::

"- Bravo. Ça a dû te faire du bien. Tu l'auras eu cette salope. Je suppose que c'était Erin...en fait, je lui aurais bien mis un poing dans la gueule aussi !

- Merci... merci pour ton soutien...

...et c'est trop drôle du vin rouge sur sa figure de pute, foncé sur foncé. Par contre, c'est quand même gâché pour du vin, même pas très bon."

J'avais étonnamment retrouvé la parole d'un coup, et riait même de la situation, sûrement nerveusement. Cyril aussi. Il rajouta d'ailleurs :

"- Je vais te chercher un autre verre de vin. Du blanc cette fois, en espérant qu'il soit meilleur...et histoire de ne pas attirer la pute encore une fois.

- Oui, ça ne le ferait pas au niveau de l'harmonie des couleurs !"

Après m'avoir fait un clin d'œil, il s'est dirigé vers le comptoir.

Ses amis sont arrivés à ce moment-là et ont commandé également au comptoir, avant de tous venir s'asseoir à la table où j'étais, tous avec des bières.

Présentations, discussions de comptoir, j'avoue que je ne me souviens pas de grand-chose de ce qui s'est passé par la suite ce soir-là. L'image de la pute recevant le verre de vin rouge en pleine figure m'obnubilait.

Heureusement que Cyril avait prévu de me raccompagner chez moi à la fin de la soirée, car je n'aurais pas été tranquille s'il avait fallu que je rentre seule. Elle savait bien évidemment où j'habitais.

Quand je pense que treize mois auparavant, c'est Elle qui menaçait de me "cogner".

La roue allait-elle enfin tourner ?

SEPTIÈME PARTIE

Aberrations et déblatérations

Octobre 2018 à fin 2019

60 : L'envie d'une entente entre Elle et moi, automne 2018

Revenons un peu en arrière. C'est incroyable quand j'y repense, toutes ces contradictions que j'ai vécu pendant plus d'un an. Contradictions ? Aberrations ? Contrariétés. De quoi devenir folle parfois ! Surtout dans l'état émotionnel dans lequel j'étais.

Lorsque j'étais au fond du fond, je crois essentiellement le premier mois qui avait suivi l'effondrement de ma vie, Benoît disait vouloir, rêvait ?...que l'on s'entende bien toutes les deux. Car nous aimait toutes les deux. Il rêvait de polygamie finalement !? Pour que je puisse lui transmettre mon savoir... il aurait voulu que je partage mon expérience de sans gluten, car Elle se posait la question de s'y mettre. Il aurait voulu que je lui dise comment je faisais pour avoir une peau si douce. Que je lui apprenne comment remplir un frigo et faire des courses permettant de tenir la semaine. Comment faire à manger la semaine pour qu'il ne crève pas de faim. Et sûrement d'autres choses... Il rêvait en gros d'une relation d'entraide, d'amitié, entre nous. Il aurait bien fallu au moins cela pour que je puisse partager ce genre de sujets avec Elle...

COMMENT A-T-IL PU, croire une seule seconde que la moindre de ces choses aurait pu avoir lieu, après ce qu'ils m'avaient fait ? Se permettre de foutre ma vie en l'air, et moi j'aurais dû en plus "améliorer" la leur, combler leurs lacunes, les défaillances de l'autre dans leur quotidien, lui permettre à Elle d'être plus en adéquation avec les désirs de Monsieur ? La rendre plus performante pour Monsieur !!!

Jamais au grand jamais, je ne partagerai, même une seconde de ma vie, à améliorer sa pute ! Je n'ai point de temps à perdre, ni aucun intérêt, à améliorer une personne aussi malsaine, malveillante, briseuse de vies. Elle ne le mérite pas, et ceci à vie. Qu'on se le dise ! Il y a des sujets pour lesquels je peux être fermée, c'est fou. Je reconnais que je suis complètement bloquée là-dessus, mais c'est même une question de fierté en ce qui me concerne. De principe aussi.

C'est tout juste s'il ne m'avait pas demandé de lui dire comment s'améliorer niveau sexe, vu qu'à trois reprises, spontanément, il avait fallu qu'il me fasse comprendre que c'était plutôt moins bien avec Elle ! Déjà, pour les seins, c'était foutu ! Elle ne pourrait jamais récupérer des vrais. Va falloir qu'il se contente de jouets en...silicone, le Benoît ! Et pour le reste, mais ça va pas la tête !!

Le jour où il m'avait dit qu'on avait un point commun avec Elle, la lecture, que nous lisions toutes deux beaucoup, j'avais eu peur. Ouf...rassurée, nous ne lisions pas du tout les mêmes auteurs. Si on raisonne comme cela, on a d'autres points communs : nous allons aux WC toutes les deux tous les jours ! Non ?

Il a fini par comprendre que l'idée de notre amitié était illusoire, voire même à abandonner immédiatement ! Il avait dû sentir un, "je ne sais quoi" d'impossible, d'irrationnel, d'inimaginable...peut-être avait-il fait une légère intrusion dans la réalité !?

Nous n'étions pas du même monde, et j'en refusais le mélange : cela ne m'intéressait pas ! Et il n'y a aucune chance que cela puisse changer un jour !

Ce n'est pas mon éthique, avec n'importe qui...de partager ! Un peu de jugeote tout de même !

MAIS COMMENT A-T-IL PU croire que je pourrais tomber aussi bas ?

Sa femme n'est pas en mesure d'accepter de se rabaisser à cela. Plutôt crever que de perdre mon temps à m'abaisser à parler à une personne qui ne mérite pas une seule seconde que j'échange avec ! Il ne m'est pas envisageable de faire cela avec une briseuse de vies. Rien ne peut excuser ce qu'Elle a fait, je n'ai rien à voir avec les monstres. Qu'Elle reste là où Elle est, E.L.B.V. (Erin La Briseuse de Vie)

Qu'ils continuent tous deux à se complaire dans leur médiocrité, ce n'est pas moi qui ferai quoi que ce soit pour eux.

D'ailleurs, la logique voudrait que je fasse des choses contre eux, je ne sais toujours pas comment j'arrive à me retenir...ou bien c'est que je ne dois pas en être capable !

Benoît avait dû finir par se rendre à l'évidence qu'il ne pouvait pas avoir les avantages de l'une, avec les avantages de l'autre.

Si bières, cigarettes, turlutes et son côté rigolo par son infantilisme et sa folie étaient ses priorités dans sa vie, il n'avait qu'à assumer.

Il n'y a rien d'autre à rajouter.

Il va pouvoir continuer à regarder des séries tout seul en VO, écouter de la musique actuelle inécoutable, manger de la viande en solo, vu que ce n'est pas du tout son trip...ou même manger tout seul tout court, vu que les repas, si elle pouvait, elle les sauterait, m'a-t-il expliqué un jour. Ça fait grossir, d'où son problème...pour rester taille mannequin !

Ne pas beaucoup profiter de ses enfants, mais profiter de celui de l'autre qui leur rend la vie invivable avec ses troubles psychiatriques, dus à... on se demande ? Serait-ce d'avoir été abandonné par sa mère à trois ans ?

Qu'il continue les conneries au collège menant aux exclusions, les fugues en soirée, à casser tout matériel technologique qui lui passe entre les mains à la maison parce qu'il est énervé, à faire ses caprices d'enfant gâté, à avoir un comportement bien ado pour faire chier sa mère et ses amants : logique ! Oui, c'était pareil avec son amant précédent, paraît-il... Je n'invente rien. Je sais tout cela parce que mon mari me l'a raconté.

Pauvre de lui, cet enfant, qui n'a rien demandé, et ne fait que subir. Avoir une telle mère ne risque pas d'être constructif, c'est évident.

Benoît, réveille-toi !

Ton couple n'a pas beaucoup de sens, et il n'est pas près d'en avoir plus à mon avis.

Par contre rassure-toi, tu m'as bien perdue, avec tout ce qui allait avec...

61 : Les maisons qui nous correspondaient...décembre 18-janvier 19

...à nous, alors qu'il couchait avec Elle, et que nous étions en cours de séparation !

De décembre à avril, Benoît vivait avec Elle à la semaine, et toujours dans notre maison commune à Fourques les week-ends, afin de profiter des enfants : l'excuse ! Avant que je ne déménage, mais après ma forte dépression je crois, car je la considère comme telle sur les deux premiers mois suite aux révélations, Benoît m'avait à deux reprises emmenée voir, de l'extérieur, une maison à Arles...à vendre, dans mon, "nos" en fait, quartiers de prédilection.

Parce qu'il les avait repérées ces maisons. Et comme si c'était pour qu'on achète ensemble. Je disais :

"Mais c'est trop cher."

Mais c'était trop cher pour moi seule, pour réinvestir avec la moitié de la maison que nous vendions. Sinon, il n'y aurait pas eu de problème, évidemment, avec nos deux parts !

En fait, il me semblait qu'il me demandait à mi-mot d'acheter une maison qui lui plaise, pour vivre tous les deux, dès maintenant, ou plus tard, je n'en sais rien...tout ceci en continuant de baiser l'autre, et de vivre avec ! Il aurait fallu que je lui dise :

"Allez, on achète ensemble. On va revivre ensemble, j'y crois."

Il m'a prise pour une cruche ou quoi ????

Bien sûr, j'avais toutes les raisons de croire en lui, tous les signes passés comme les signes présents allaient dans le bon sens, c'était évident.

Et il avait l'air déçu que j'élimine ses choix de maison d'office.

Je me souviens encore des deux maisons, très tentantes en effet pour un "projet de couple"...et qui correspondaient à nos envies communes.

Et non au choix de l'autre ! Qui, par la suite, avait réussi à le convaincre d'acheter à nouveau une maison dans un village, alors qu'il en avait "marre de la vie de village". Et en plus, dans un village encore plus éloigné que Fourques. Mal situé dans le sens où cela l'éloignait encore plus du travail, et des lieux commerciaux, et des grands axes !

En effet, ils ont fini par acheter pour aménager mi-décembre deux mille dix-neuf, alors qu'ils n'avaient vécu que trois semaines en tout et pour tout ensemble, pour la première fois sept jours sur sept ensemble, au mois de mai précédent, suite au déménagement fin avril de la maison de Fourques.

Ceci avait d'ailleurs conduit à leur séparation "géographique"...dira-t-on, quand il avait loué son studio. Curieux.

62 : Le studio pour vivre seul, mai à novembre 2019

...tout en continuant à coucher avec Elle, mais surtout pas de logement pour récupérer ses enfants !

Studio qui se trouvait plutôt dans le quartier où je travaille pour le SAAAIS, à l'opposé de ma maison, du côté de la ville permettant de rejoindre le village de sa pute.

Studio inaccessible par les transports en commun, car dans un quartier excentré, auquel on accède en plus en traversant d'abord un des quartiers de la ville qui craint le plus.

Ce qui faisait que Thomas, pourtant autonome et ayant une carte de bus, ne pouvait même pas aller voir son père.

Non seulement Benoît ne pouvait pas accueillir son fils, puisque pas de chambre et pas de canapé convertible, mais en plus son fils ne pouvait pas choisir d'aller le voir en autonomie.

Sa fille, si, elle avait le permis et une voiture.

Je n'avais rien compris. Pourquoi prendre un studio grand comme un deux pièces, quarante-huit mètres carrés quand même, au prix d'un deux pièces, pour vivre sans la folle, et le fils de la folle, et ne même pas récupérer au moins son propre fils ?

Au même prix, ou cinquante euros maximum en plus, il avait un deux pièces mieux placé, accessible par les transports en commun, avec une chambre séparée.

Benoît aurait pu récupérer son fils en garde alternée une semaine sur deux, vu qu'il était sans l'autre. Thomas aurait été d'accord.

Il aurait fallu qu'il fasse l'effort de dormir dans un canapé lit, supposé garnir ce type de logement, une semaine sur deux. Cela m'aurait paru intéressant, et logique.

En plus, s'il avait opté pour cette option, peut-être que son fils aurait accepté de continuer ce mode de garde, alternée, par habitude, même lorsqu'il se serait remis "géographiquement" avec l'autre.

Je veux bien qu'il m'ait dit, au moment où il a pris son studio :

"J'essaie de m'éloigner d'Elle ."

Mais tout était dit :

"J'essaie."

Et deux semaines après, cela ne ressemblait déjà plus du tout à de l'éloignement, d'après ce qu'il m'avait dit.

La seule explication que j'avais réussi à trouver, c'était qu'il faisait cela pour garder sa liberté d'aller voir son fils chez moi quand il le voulait. Puisqu'il m'avait en effet confirmé qu'à partir du moment où je déménageais seule, l'autre n'était plus d'accord pour qu'il aille voir ses enfants chez moi !

Mais alors, pourquoi ne pas accueillir son fils chez lui ?

Mais non : égoïsme primaire comme d'habitude ! De l'espace pour lui tout seul, pas de location officielle, de façon à se sentir entièrement libre...car il payait au noir.

Avantage aussi : pas besoin de s'occuper de quoi que ce soit : électricité, eau, internet, tout compris. Aucune démarche administrative à engager... Tranquille !

Et le plus dur pour moi : il n'a jamais invité ses enfants à manger chez lui alors qu'il avait des plaques électriques et un four, donc de quoi cuisiner. De notre côté avec les enfants, nous ne faisons qu'avec deux plaques électriques portatives, un pauvre micro ondes et le grill de l'appareil à raclette, et le barbecue certes...en attendant d'avoir une cuisine.

Deux ou trois fois, il les avait pris pour un repas ! Quelques heures...en six mois !

Et pour manger avec eux, c'était plutôt au restaurant, deux ou trois fois également. Donc six repas avec eux au maximum, en six mois !
Cela avait le mérite d'être clair : son studio faisait plutôt garçonnière qu'autre chose, ce n'était pas pour y accueillir ses enfants !

Bref, Benoît a vécu dans une certaine déchéance à mon avis, vu l'état de son studio les trois-quatre fois où j'y suis passée...dont une fois pour parler divorce.
Je me souviens très bien de cette fois-là. Cela correspondait à la fois où j'avais appris que l'autre avait fait sa pétasse avec notre collègue kiné, en lui révélant que Benoît était à Elle. C'était début septembre que j'avais découvert le pot aux roses !
Il y avait aussi eu une fois auparavant au début de son emménagement, fin mai, et une autre fois où nous avions des sujets à aborder loin de notre fils et du travail, sûrement toujours en lien avec le divorce.
Non, quatre fois : j'avais oublié la fameuse fois au moment des vacances en août, j'expliquerai plus loin...
Mauvais souvenir que ce studio, lieu de discussions difficiles entre nous.
Je trouvais que ce studio n'avait aucun sens, dans sa vie à lui, si ce n'est en incohérence et en absurdité de la situation.

D'ailleurs, ceci en est le témoin. Une fois où j'étais au studio, comme à chaque fois, il y avait des habits qui traînaient partout, au point qu'il fallait en pousser pour trouver une place pour s'asseoir.
Pourtant, ce n'était pas le nombre de places assises qui manquaient, avec un canapé de taille trois places au moins, et deux autres fauteuils individuels, cela faisait pas mal...
Des cartons étaient plus ou moins empilés à divers endroits, avec des habits dégorgeant de partout. Tout ça alors que le studio était équipé d'un grand placard intégré, faisant penderie et étagères, toujours resté vide !
De multiples objets jonchaient le sol, dont...la boîte de préservatifs que je lui avais refourgué dans un carton d'habits.

Je la lui avais rendu pour plusieurs raisons.
Bien sûr parce qu'écœurée, dégoûtée, déçue...non tout cela n'est pas assez fort ! Parce que blessée, trahie, anéantie, atomisée ! Aussi parce qu'il n'avait pas su se protéger d'Elle, ni me protéger d'Elle, ni protéger nos enfants de l'orphelinat possible, plus que possible quand on fait cela avec une "Marie couche-toi là", ayant en plus côtoyé le milieu de la drogue pendant au moins dix ans, et ayant la réputation d'avoir travaillé dans les bars à putes...
Mais aussi, parce que ces préservatifs, étaient des "classiques" en latex. Je suis allergique au latex. Je ne peux les utiliser car ils me brûlent, rendant les rapports hyper douloureux, comme si c'était une torture. Nous les avions donc avant que je comprenne mon allergie. Intolérance plutôt, je ne faisais pas d'œdème de Quincke !
D'ailleurs, suite à cela, nous avons acheté une deuxième boîte avec du silicone...que j'ai donc gardée.
Bref, sur la boîte que je lui avais "rendu", j'avais marqué au stylo : pour se protéger, et protéger ceux qu'on aime.
Je n'avais bien sûr jamais eu de réaction. Mais cette boîte avec mon message traînait au milieu de tout et de rien, par terre.

En prenant ce studio, Benoît avait réussi à me faire accepter qu'il passe assez régulièrement à la maison pour voir ses enfants. Belle excuse que de vivre dans un endroit inadapté !

Dissociation et distanciation encore difficiles à ce moment-là, visiblement, pour nous deux d'ailleurs...
Quelle histoire !

63 : Vacances d'août en hôtels romantiques

Alors là, c'était le comble du comble !

Août deux mille dix-huit, je l'ai déjà raconté : la première fois que l'on s'était payé de vraies vacances, dans un lieu idyllique.

Que l'on "s'était payé" n'est pas juste, vu qu'il avait choisi seul ! Et je ne saurai jamais s'il avait eu en tête d'y aller avec moi, ou avec l'autre !

Même question pour ce qui s'est passé un an après, en août deux mille dix-neuf.

Avec qui en tête avait-il réservé ?

Ça montrait bien son ambivalence à lui. Choix impossible ?

À moi aussi un peu d'ailleurs...

Juillet deux mille dix-neuf : il m'avait mise au courant d'une réservation, à nouveau pour des vacances de rêve. J'étais alors persuadée qu'il allait partir avec Elle, ce qui me paraissait plutôt logique.

Mais il y avait un véritable problème, c'était que c'était payé avec notre argent commun. Pas froid aux yeux le gars !

Je lui avais demandé à nouveau d'annuler, assez fermement.

Mais j'avais été au courant avant Elle...ce que Benoît m'avait précisé quelque temps après, et que je n'avais pas vraiment cru. Il me l'avait confirmé par la suite, me précisant ne pas lui avoir dit, parce que sinon Elle lui aurait pris la tête, en s'assurant que ce serait bien pour Elle cette fois-ci... C'est du moins ce qu'il m'avait fait comprendre.

La date approchant : rien. Sûrement lui avais-je encore rappelé d'annuler...

Je finis par ne plus savoir, tellement c'était absurde en même temps.

Jour J du départ, nous étions tous deux en vacances...trois en fait, la folle aussi, vu qu'Elle travaillait avec nous deux, et que la structure fermait !

Je vivais dans ma maison, lui dans son studio. Ou chez sa pute, allez savoir ?

Pas de nouvelles.

Puis je ne sais plus, il avait dû finir par répondre à un de mes textos incendiaires pour ce qu'il faisait. Je le traitais de monstre pour qu'il soit capable de partir en vacances avec sa pute, avec notre argent commun ! Il me semble que c'était fortement mérité en l'occurrence !

Bref, il n'avait réagi qu'en fin d'après-midi.

"Pas parti, je n'arrête pas de vomir..."

Je m'attendais à peu près à tout, sauf à ça !

J'ai dû lui proposer de venir passer le voir le lendemain matin, s'il le voulait, pour savoir comment il allait. C'était aussi parce que le lendemain matin, je devais emmener Thomas tôt à un rendez-vous, dans notre ancien village, pour partir à la journée avec des copains à l'Aqualand de Saint-Cyr-sur-Mer.

Et j'étais inquiète pour Benoît... C'était plus fort que moi !

J'étais passée le lendemain matin comme convenu, et là, il m'avait bien eue.

"Mon corps a parlé, je n'ai pas pu partir avec Elle. Mon corps a dit non. D'ailleurs, mon psy m'avait dit que ce n'était pas un hasard si je pensais toujours à toi. J'ai décidé qu'on faisait un break avec Elle."

Et là, il m'avait indirectement invitée à partir avec lui.

Et c'est là que ça déconne grave !!
Je m'étais fait ce scénario éventuel la veille au soir, qu'il veuille partir avec moi, n'y croyant pas vraiment...mais je l'avais envisagé.
Vu ses paroles du jour sur un break avec Elle, plutôt inattendu, car je n'avais pas pensé à cela, j'avais réagi de la sorte :
"Oui. Mais, je ne prends aucun engagement. C'est parce que j'ai besoin de vacances et que de toute façon je les paye. Je veux bien envisager cela comme des vacances entre amis. Si ça ne se passe pas bien, je rentrerai."
Cela ressemblait à du "déjà-vu" ! Avec l'accent anglais s'il vous plaît...
Et j'étais rentrée faire mes valises.

Notre fille était chez moi, vu qu'elle vivait à nouveau chez moi depuis le mois de juin.
Benoît m'avait rapidement rejoint avec ses propres valises. Elles devaient être prêtes depuis la veille.
Nous avions convenu que c'était lui qui annonçait la folle décision à notre fille.
"Ta mère et moi allons faire le point sur nos vies."
...ce que j'avais trouvé super bien formulé, cela dit.
Irène a sûrement été surprise : on le serait à moins.
Il me semble que je m'étais sentie obligée de lui dire avant de partir, que surtout, elle ne se fasse aucune illusion. C'était des vacances en toute amitié, c'était tout.
Et pour le fils...bon, je n'avais pas voulu le perturber, depuis le temps qu'il en parlait, de cette journée à l'Aqualand avec ses copains. Je pensais lui envoyer un texto quand il m'indiquerait qu'il serait bien sur le chemin du retour.
Sauf que cela ne s'est pas du tout passé comme prévu !

Nous étions partis, Benoît et moi...dans sa voiture, que j'avais même eu l'honneur de conduire pour la première fois.
Il l'avait achetée avec l'autre, le mois de février précédent. Je ne la connaissais qu'extérieurement, garée sur le parking de notre lieu de travail commun.
Que dire ?
Nous étions partis, et arrivés à bon port, quelques heures plus tard.
Un hôtel magnifique ! Le lieu du romantisme, en inadéquation totale avec notre situation.
Par contre, calme, sérénité...et complicité entre nous. Complicité amicale, entendons-nous bien !
Aucun trouble entre nous, jusqu'à ce que j'aborde justement le sujet de notre venue, qu'il avait si bien formulé à notre fille : le point sur nos vies !
Mais pour ceci, j'avais attendu la deuxième partie des vacances...

Il y avait d'abord eu l'épisode Thomas, le premier soir, lors de notre arrivée, vers dix-huit heures.
Coup de fil à sa maman... c'était surprenant, inhabituel lors d'une sortie avec ses copains. J'avais tout de suite su qu'il y avait anguille sous roche.
"Allô maman, est ce que tu peux venir nous chercher ? Y a eu un malentendu, personne n'est là pour nous ramener de Saint-Cyr-sur-Mer !
-Bah non, il faut que je t'explique, je suis dans l'Aude, à au moins quatre heures d'où tu es, je suis avec ton père...
-Ah bon, eh bien Irène peut-être, vu qu'elle a une voiture...
-Ah, tu ne savais pas qu'elle était au resto ce soir avec sa copine..."
Il avait vite compris le point de non retour du côté de sa propre famille.

C'est la maman d'un de ses copains qui avait finalement formidablement géré le retour des garçons, à distance, en leur faisant traverser Saint-Cyr-sur-Mer à pieds, prendre un bus, puis le train. Grand merci à elle. Comme quoi, sur terre, il y a des femmes méritantes la plupart du temps. J'avais un peu oublié cela à cause de l'autre. On est pas obligé de tomber sur une pute !

Dès le premier soir à l'hôtel, quelque chose m'avait chagrinée,...ce qui m'avait fait me dire que je m'étais faite avoir.

J'avais eu un doute sur le mot "break". J'avais alors vérifié la définition sur internet, puis avec lui pour voir s'il avait bien employé ce terme à bon escient.

Mais oui, il avait prononcé le break, en espérant que cela ne soit pas définitif.

En plus, j'avais compris dès ce premier soir qu'il n'avait qu'une angoisse, peur que l'autre prenne le break pour quelque chose de définitif. Au cas où j'aurais eu un doute, j'étais sûre de ne plus en avoir : il avait toujours l'intention de poursuivre avec Elle.

Par conséquent, une chose était claire pour moi, ce n'était que de l'amitié, ou de l'habitude.

Par contre, une autre chose était claire, moi, je ne ferai pas la pute : je ne volerai pas mon mari à sa maîtresse !

C'est complètement con, je sais...je dois avoir trop de principes ! Quelle idée j'ai eu de vouloir les respecter, alors qu'eux avaient fait tout le contraire ?

J'aurais dû m'amuser à l'allumer. J'aurais été curieuse de voir sa réaction.

Mais j'ai sûrement eu peur qu'il me déçoive encore plus ! Quelle histoire, quand j'y pense.

Je pense aujourd'hui que j'ai bien fait de m'abstenir, j'aurais été encore plus malheureuse.

D'ailleurs, savoir qu'il était toujours amoureux de sa pute, même s'il n'était pas parti en vacances avec Elle, me coupait toute envie de fait.

Pourtant, nous avions à nouveau dormi dans un même lit, sans jamais aucune ambiguïté...de même que dans l'utilisation de la salle de bains, chacun notre tour.

Nous avons été au resto tous les jours, en amoureux...pas amoureux !

Mais harmonie il y avait, par complicité de trente ans, par habitude, par partage des mêmes intérêts ou plaisirs...le sexe mis à part !

Nombreuses parties de ping-pong sur le premier lieu...même là, nous avions à peu près le même niveau, et une belle entente nous permettant de nous faire plaisir mutuellement dans les échanges de balles. Petits déjeuners de rêve devant la piscine, nombreuses baignades, petites promenades, etc.

Lecture pour moi de mon auteur préféré, seul livre "loisir" lu en un an, du fait de mon manque de disponibilité psychique.

Sur le deuxième lieu de vacances, puisqu'il avait loué "moit moit", ce fut du même genre...mais encore plus dur quelque part, car c'était encore plus intimiste.

J'aurais tant aimé partager ce deuxième lieu avec quelqu'un que je puisse considérer comme ma moitié. C'était du gaspillage de n'y être qu'en amis !

Vue superbe sur la mer ! Patio de rêve, chambre carrément romantique, moderne celle-là !

Nombreuses terrasses pour flâner en amoureux, tout y était.

Tout y était, sauf l'Amour justement !

Deux soirées avaient été tendues, lorsque j'avais voulu aborder les vrais sujets. Lui n'avait pas du tout joué le jeu du point de nos vies ! Fuite, comme d'habitude...

Cela m'avait énervée. J'en avais pleuré. Ecœurée et dégoûtée par sa fuite de tout échange réel.

Sans compter le fait de passer du temps dans un lieu pareil, en ne se cantonnant qu'au gîte !

Cela aurait été en amoureux, j'aurais compris. Dans notre cas, autant en profiter pour découvrir deux ou trois choses dans les alentours, même s'il était vrai que se garer dans cette zone

géographique relevait un peu de la prouesse. Du moins, cela demandait un peu de temps et de la patience.

Même une balade de deux fois quarante-cinq minutes, pour l'aller et le retour, il n'avait pas voulu. Je m'étais dit qu'il n'avait vraiment pas changé. Aucune ouverture d'esprit n'était de mise.

Je reste en sécurité sur place, et je ne fais pas grand-chose, à part être sur mon téléphone : voilà son profil pour faire court.

A ce moment-là, je m'étais encore dit que vivre avec quelqu'un de plus ouvert, cela me correspondrait mieux.

En revenant de ce point de vie pas vraiment point, j'étais claire dans ma tête. En plus, ni l'un ni l'autre n'avait fait de tentative de rapprochement. C'était même limpide. Il ne semblait plus y avoir d'histoire de couple à vivre entre nous.

En même temps, je m'interdisais toute idée de retour en arrière, en me rappelant toujours le fait qu'il avait accepté de me mettre en danger, physiquement et psychologiquement. C'était la preuve qu'il était impossible de faire confiance à un gars pareil. Je ne pouvais être sûre que d'une seule chose, vivre en sécurité avec lui à nouveau, ne serait plus jamais possible.

Sans compter qu'il me paraissait évident qu'il était toujours amoureux de l'autre, ce qui le rendait de fait sans intérêt, vu comme Elle le transformait en monstre capable de faire et de dire des horreurs.

Adieu donc.

Finalement, ces vacances avaient été salvatrices pour moi : il me fallait tourner la page absolument.

Domage qu'il en ait rajouté plus que plus, suite à cela.

Et moi-même, j'en avais beaucoup trop découvert, par la suite.

Au cas où j'aurais eu douté de l'issue auparavant, ce que j'allais vivre coup sur coup en moins de deux mois suite à ces vacances, m'aurait dissuadée.

Il y en a eu plus que plus, de la connerie. On va dire que c'était pour "m'aider" à faire le deuil !!!

64 : Et quelques infamies de plus : les vacances bis...août 2019

Nous étions revenus de "vacances", et il était reparti...avec...Elle.

Allez, pas de jalousie !

Vu qu'elle avait pu entendre que le break n'était que momentané, attention, il fallait la récompenser !

La rassurer et (re) partir en vacances !

Que ce soit avec l'argent de celle qui est trompée, trahie, humiliée...je ne vois vraiment pas où il y aurait pu y avoir problème !

Moi si.

D'ailleurs j'avais explosé mes records au bowling avec ma fille, tellement j'étais en colère.

Cent quarante-neuf, ou peut-être même cent cinquante-six ! Je ne sais plus. Du jamais vu pour moi.

Mes plus hauts scores dataient de ma jeunesse, et devaient avoisiner les cent-vingt. Et depuis, cela faisait longtemps que j'avais du mal à approcher cent points, quatre-vingts étant plutôt de mon niveau.

Une telle rage, que j'avais lancé les boules comme jamais, avec une force inimaginable, et de la réussite. C'était surtout cela qui était d'autant plus impressionnant, la réussite !

Irène s'était demandée ce qu'il m'arrivait. J'avais fini par lui dire que c'était en lien avec son père qui me faisait enrager.

J'avais deviné ce qu'il faisait, je ne sais plus vraiment comment d'ailleurs. Mais j'avais dû faire une demande qui impliquait qu'il passe à la maison...et il avait mis huit heures à avouer que cela n'était pas possible pour plusieurs jours.

Quelle lâcheté ! N'avait-il pas compris que j'avais vu clair dans son jeu ? Sa réponse était arrivée alors que je n'avais eu le temps que d'envoyer une boule ou deux, au bowling.

J'ai explosé intérieurement...implosé en fait ! Comment supporter que mon mari prenne notre argent commun, pour emmener sa maîtresse dans un endroit de rêve...où Elle, en plus, aurait droit à l'harmonie avec le lieu ?

Je payais en argent les vacances de sa pute ! Comme si je ne payais déjà pas assez à tous les autres niveaux !

MAIS COMMENT PEUT-ON, après avoir vécu une trentaine d'années avec quelqu'un, faire un truc pareil ?

A croire que l'adultère n'existait toujours pas...au bout de plus de dix-huit mois ! Liberté totale.

Ils auraient pu avoir la décence de payer avec ses sous à Elle...mais non !

Mais pourquoi n'ai-je pas fait opposition à la banque ? D'ailleurs, j'avais émis cette menace par texto, mais n'avais pas osé m'exécuter. Parce que j'aurais été gênée également, vu que je ne me servais que de ce compte.

Bien évidemment, j'allais réclamer le remboursement... et l'ai eu. Mais quelle souffrance de se faire imposer d'avancer son argent pour cela !

MAIS COMMENT AI-JE FAIT, pour ne pas complètement péter les plombs ? Autrement qu'en explosant dix quilles plusieurs fois de suite !

Quel irrespect à mon égard, quelle humiliation ! Une fois de plus.

Et c'est sans compter ce qui a suivi.

Ceci avait au moins eu le mérite de "nous" donner le courage de séparer nos comptes fin août. Il était hors de question que je repaye quoi que ce soit à l'autre pute.

Et d'ailleurs, j'en avais aussi profité pour réclamer la somme pour tous les hôtels de février à juin deux mille dix-huit.

Vous ne devinerez jamais...il m'avait répondu qu'il me verserait mille euros. Cela m'avait fait très peur, vu l'hôtel. Ils avaient tant baisé que ça ? Mais peut-être !

Rassurons-nous, Benoît est Benoît, jamais aucune parole ne tient. Retourner sa chemise est son quotidien. Quelque temps plus tard, les mille euros si gracieux, se sont résumés à trois cents euros !!!

Quelle avarice, malhonnêteté, ou infamie ? Je ne sais plus quoi dire...

65 : ...Règlements de comptes ! Août 2019

Deuxième infamie du moment, qui aurait pu ne jamais transparaître...

Du fait de la séparation de nos comptes, j'avais eu l'idée de revenir en arrière sur les comptes en banque...et là j'avais découvert...que Benoît avait détourné neuf mille euros en six mois ! Sur internet, on ne peut pas remonter à plus de six mois.

Ce jour-là aussi, j'avais explosé.

Ma fille avait vu ma tête se décomposer au petit matin. Non, erreur, il devait être dix ou onze heures, vu les habitudes de réveil d'Irène.

Quand elle était arrivée dans le jardin pour me souhaiter le bonjour, j'avais explosé en pleurs car je venais de faire l'addition de toutes les sommes détournées trouvées.

Neuf mille euros, c'était bien ça.

Et Benoît, par texto plus tard :

"N'en parle pas aux enfants, ce n'est pas leur problème."

J'étais bien d'accord. Mais facile à dire quand on ne vit jamais avec ses enfants. Moi, au contraire, je les avais toujours sur le dos.

Je rappelle également que je ne sais pas mentir, moi. J'agissais de façon complètement incontrôlée devant eux, car subissant à mon sens l'inacceptable, l'invivable. Et j'aurais dû ne donner aucune explication ?

Ah ça, c'était très mal tombé : Irène était arrivée pile au mauvais moment. On voit bien que cela faisait longtemps qu'il ne savait plus ce que c'était de vivre avec des enfants.

Ils partagent notre quotidien. Eh oh, je te rappelle ! Si leur mère crie, ou pleure pendant deux heures, c'est difficile de faire en sorte qu'ils ne s'en aperçoivent pas, de les laisser sans explication...à moins de vouloir les insécuriser encore plus !?

Sans compter qu'ils m'avaient vu traverser de nombreuses zones à remous depuis quelques mois. Je me demande bien pourquoi d'ailleurs ?

Ils devaient sûrement être inquiets de voir leur mère toucher le fond régulièrement, et d'autant plus vigilants justement qu'ils me savaient dans une situation a priori injuste, au moins invivable !

En tout cas, il ne fallait pas les prendre pour des cons. Ils savaient aussi bien que moi que l'adultère était un tort aux yeux de la loi !

Domage, ma découverte sur l'argent s'était faite au mauvais moment ! J'avais fait exprès de découvrir cette chose qui me faisait tellement plaisir...

C'est vrai, je n'avais pas encore été assez déçue par Benoît, il fallait en rajouter.

En plus, j'avais pile calculé à quelle heure elle allait se lever, Irène...bien évidemment.

Pour se rendre compte, il faut quand même savoir que neuf mille euros, cela représentait six mois de salaire pour moi à l'époque.

Il s'était avéré que cela n'était pas vraiment neuf mille, mais que cinq mille ! Quatre mille avaient été virés sur des comptes d'épargne. Mais que les siens !

Heureusement qu'il a eu l'honnêteté de faire que l'on partage l'épargne par la suite. Bien évidemment, il ne virait que sur ses comptes, par facilité dirons-nous, n'alimentant jamais mes comptes d'épargne.

Mais les cinq mille, c'était bien du détournement sur le compte perso qu'il s'était ouvert. L'excuse :

"Oui, mais je payais des trucs communs aussi."

Genre les cigarettes ? Vachement commun vu que je ne fume pas !

Ou tout autre chose, mais du coup sans aucune preuve, si ce n'était sa parole...

C'est sûr que cela mettait en confiance, sa parole, dans ce contexte. Et puis quand même, cela avait payé les hôtels de passe, les vacances dont j'avais profité certes, mais on ne peut pas dire de mon libre choix ! Surtout pour les dernières...

Encore, celles d'août deux mille dix-huit, c'était dans l'hypocrisie totale du côté de mon mari. Mais moi, j'y avais cru un minimum au cadre romantique en accord avec notre relation !

M'aurait peut-être été plus utile d'avoir de l'argent pour faire des travaux dans ma nouvelle maison, lors des vacances d'août deux mille dix-neuf, non ?

On va dire que non, je m'étais posée, reposée...j'avais lu mon seul bouquin de l'année. Mon rythme normal avant tout cela était de lire deux livres par mois, pour info.

J'avais aussi profité de beaux paysages.

Mais surtout, j'avais réussi à être en accord avec moi-même. J'avais compris que nous deux, c'était définitivement fini.

Mais qu'est-ce qui me disait que tout le reste de l'argent n'avait pas été utilisé pour lui offrir des cadeaux ? Quelle horreur !

MAIS COMMENT PEUT-ON ? Comment peut-on être aussi malhonnête et humiliant avec la mère de ses propres enfants ?

Et comme si cela n'avait pas été assez pour me plomber, dans la foulée, il y avait aussi eu...

Le jour des un an de ma découverte du reste de ma vie !

Je n'y avais pas cru quand Benoît m'avait dit pour la ixième fois qu'il allait acheter une maison, qu'il avait encore fait une offre...

Et oui, depuis le printemps, il s'adonnait à ce jeu. Visiter des maisons, les revisiter, aller jusqu'à faire une offre, puis se désister, dont une fois juste avant le compromis.

Je m'attendais au même scénario devenu habituel, quand il m'avait surpris. Sur question, j'avais appris qu'il n'achetait pas seul, mais avec l'autre... Il m'avait en effet dit qu'il avait fourni tous les papiers au notaire...mais je m'étais dit, quand même, il aurait eu l'idée de prendre un différent du mien, vu qu'ils sont trois ou quatre dans le même cabinet !

Eh bah non !

J'avais découvert, assez tardivement, qu'il prenait le mien. Exactement le même !

Le mien, j'explique : celui que j'avais certes pris pour la vente de notre maison commune, parce que c'était celui de nos acheteurs. Celui à qui j'avais dû apporter des papiers pour la vente de notre ancienne maison, celui avec qui j'avais été en contact régulièrement par mail pour que tout soit prêt au bon moment pour le compromis de vente, puis la vente.

Je précise : je m'étais occupée de tout, toute seule. C'était bien "mon" notaire, Benoît n'avait fait que "se mettre les pieds sous la table", pour signer.

Monsieur ne passait son temps qu'à batifoler, n'allez pas croire qu'il aurait fait quoi que ce soit pour la vente de la maison !

Couper toutes les haies entourant la maison, tout le tri, tous les allers-retours à la déchetterie, tous les cartons, à part deux, tout le ménage, faire les photos, passer l'annonce...

Ah, ah, il avait relu et m'avait aidée à améliorer l'annonce de vente. Quel travail chronophage à côté du mien !

Toutes les réponses aux mails et coups de fil pour se renseigner sur la maison, tout, tout, tout, j'ai tout assumé seule...et je n'ai eu aucune commission ! Ni même aucun compliment ou merci pour cela.

Sûrement sous prétexte que c'était moi qui voulais vendre à l'origine...pas lui ! Je lui avais certes un peu forcé la main, ce qui s'entend aisément vu la situation.

Mais en récupérer les sous, ça, il n'y avait eu aucun problème !

Et puis j'avais repris ce même notaire pour acheter ma nouvelle maison...donc double lien avec ce notaire, en vendeuse, et en acheteuse.

Bref, quand j'ai eu compris que Benoît et l'autre n'avaient même pas été capables de se dire que cela pouvait être gênant pour moi que lui se remontre avec une pute pour acheter...ensemble...alors que nous étions toujours mariés, j'ai eu un peu de mal !

Libre adultère pour lui, cela ne lui posait visiblement toujours aucun souci.

Pourquoi avoir des scrupules ? De toute façon, l'irrespect faisait partie de lui. Apparemment, cela faisait aussi partie de la vie de la folle, vu que cela avait dû lui convenir également.

Me contenir : il me fallait toujours me contenir, je n'en pouvais plus !

Je lui avais demandé de changer de notaire par respect pour moi.

Il ne l'avait pas fait, ne voyant pas où était le problème, encore une fois.

En plus, la date de sa signature de compromis, à en devenir parano et à se demander s'ils ne l'avaient pas fait exprès, tombait exactement le jour des "un an de l'effondrement de ma vie" !

Je me demande vraiment pourquoi je m'étais sentie si mal à l'approche de cette date ?
Fallait le faire, être capable d'autant de médiocrité, de méchanceté, en appuyant d'autant plus là où ça pouvait me faire mal !
Mais il l'avait fait. Ils l'ont fait.

Je n'avais pu m'empêcher de lui demander par texto le soir-même, s'il avait bien joui en exposant sa pute à mon notaire, alors que nous étions mariés ?
Il m'avait répondu que ce n'était pas lui ce jour-là, pas mon notaire. J'avais douté. Le mensonge faisait tellement partie de sa vie.
Je lui avais redemandé de suite, puisqu'il avait plus de deux mois devant lui, de changer pour l'achat définitif, de prendre au moins un autre notaire, même si c'était du même cabinet.
Il ne l'a pas fait. Quelle surprise !
J'avais heureusement réussi à prendre du recul, et n'avais rien voulu savoir de cette suite des événements. J'avais compris qu'il me fallait absolument m'économiser un peu, psychiquement parlant. Il fallait que j'arrête de perdre mon énergie pour des conneries.
Mais je ne pourrai jamais plus retourner chez ce notaire, J'ai trop honte d'avoir été mariée à quelqu'un capable de faire cela.

Doit bien y avoir plus de trente notaires rien que sur Nîmes, fallait qu'il choisisse le seul qui faisait que cela me faisait souffrir. C'était trop fort !
En fait, en écrivant, je réalise à quel point c'était de l'acharnement ce qu'ils m'ont fait. Jusqu'au bout, ils auront été, pour m'anéantir...même un an après ma découverte, et donc dix-neuf mois après le début de leur liaison.
Cela devait les nourrir...
Moi, cela m'a rendue poétique, mais plutôt poète barrée !

67 : Au bout d'un an, poème, 23 septembre 2019

Un an sans Amour,
Pour toujours ?

Un an sans Tendresse
Un an plein de tristesse

Un an sans dignité
Une année sans sérénité
Une vie brisée

Un année que de veilles
Un an sans vrai sommeil

Un an sans Âme Sœur
Vie pleine de Peurs
Remplie de Pleurs

Une année sans air
Un an de galères

Une année d'angoisses
Que de souffrances

Quelle déprime !

VDM (Vie De Merde)

UN AN QUE JE SURVIS !

Je l'avais écrit les jours qui avaient précédé ce triste anniversaire, alors que j'étais au plus mal avec tout ce que j'avais enchaîné en août et en septembre.
Mon corps avait parlé aussi, foi de psychomot ! Mal au dos comme cela faisait longtemps que cela ne m'était pas arrivé...d'où ma reprise de cortisone pour m'en sortir, d'où mon début d'écriture.

J'avais envoyé à Benoît ce poème le fameux jour anniversaire, par mail.
Je ne saurais comment l'expliquer, mais je n'ai jamais eu aucune réaction bien sûr, ni jamais aucune référence à ce mail par la suite !
Il n'avait pas dû apprécier ma verve, je suppose...

68 : Divorce injuste ! *Dernier trimestre 2019*

Traverser toutes ces épreuves m'avait pas mal occupée, et, quasiment un an après ma demande initiale, le sujet du divorce était revenu sur le tapis.

Mon avis était inchangé, et plutôt plus que renforcé avec les épisodes des vacances en août et de l'argent détourné, sans compter les réactions de Benoît complètement à l'ouest encore et encore.

Ce n'était plus lui : la gangrène le rongait. J'avais eu le droit à ce moment-là à quelques inepties du genre :

"Je ne vois vraiment pas où est le problème de travailler tous les trois au même endroit."

Ce fut la pire je crois. C'était au téléphone. On avait dû s'appeler pour un problème quelconque, genre quelque chose d'administratif.

Je l'avais alors traité de monstre, et j'avais raccroché.

Divorce injuste. Voilà pourquoi.

Monsieur, en était quasiment à deux ans d'adultère au moment du divorce officialisé, à quelques jours près.

Et cela ne lui aura rien coûté sur le plan pécuniaire. Si : trois cent cinquante euros...car nous avions payé sept cents euros pour nous deux pour divorcer sur internet.

Rapide, cela n'avait pris que trois mois et demi.

De la paperasse, il y en avait eu.

Des disputes par rapport aux décisions à prendre pour le divorce : aucune !

De l'humiliation à mon égard ?

Encore...lors du rendez-vous par Skype avec nos deux avocats.

Benoît avait réussi à se faire passer pour la victime au sujet de la garde de Thomas.

MAIS COMMENT A-T-IL PU ? C'est tout un art quand on y pense.

Il avait réussi à se faire passer pour le pauvre malheureux qui n'avait pas les conditions pour accueillir son fils. Car SDF en quelque sorte, c'était son propre mot. C'était pour cela que son fils refusait la garde alternée, et même, ne voyait son père que quelques heures par semaine.

Quand il s'était dit SDF, c'était justement le jour où il rendait son grand studio, après six mois de location, alors qu'il vivait aussi à moitié chez Elle.

J'avais eu la haine pour tous les SDF du monde. Leurs oreilles avaient dû siffler très fort.

Quel SDF a un studio de quarante-huit mètres carré, et un autre foyer l'accueillant pour le nourrir et baiser bien au chaud dans un soixante-dix mètres carrés ?

Et en plus, son avocat l'avait plaint. Sérieusement en plus, je crois. Je n'avais pas eu l'impression du tout qu'il se foutait de sa gueule.

A ce moment-là, j'avais redécouvert le Benoît manipulateur, me faisant passer pour la mauvaise qui l'avait foutu à la porte ! Il avait si bien tourné les choses que je m'étais dit que les deux avocats pouvaient très bien croire que c'était moi qui avait quelqu'un, et l'avait viré en conséquence. J'avais bouilli en même temps que j'avais entendu ces paroles aussi inimaginables qu'injustes. J'avais failli exploser en pleurs, avais réussi à me contenir, les larmes aux yeux, ayant du mal à répondre autrement qu'anéantie, aux questions suivantes. Heureusement, elles furent rares, de la part des avocats.

Je ne peux pas croire que les deux avocats n'aient rien vu de mon émoi, même si c'était par écran interposé.

Je n'avais qu'une envie, que cet "entretien torture" s'arrête. Torture de par ce que Benoît l'en avait transformé. Que cela s'arrête, pour que je sois enfin au plus proche du divorce prononcé, réel. J'achetais ma liberté pour l'avenir, en acceptant d'être autant malmenée, voire maltraitée, au moins psychologiquement.

J'avais explosé dès que Benoît avait quitté la maison, heureusement très rapidement.

Ce rendez-vous avait eu lieu chez moi...par commodité, en raison de mon horaire contraignant de sortie de boulot. Il n'est pas possible de finir une heure plus tôt, quand vous travaillez en Service de Soins à Domicile. Pas de téléportation possible qui ferait que vous puissiez finir avec un trajet en moins et une heure plus tôt par exemple.

Donc on peut divorcer pour quelques euros, en ayant tous les torts, et même en faisant passer son conjoint pour le grand fautif !

Injuste aussi ce divorce, parce que c'était comme si ne pas respecter le mariage n'était pas anormal. On avait le droit, vu qu'on était pas puni...vu que son conjoint accepte de le faire à l'amiable. Mais quel accord amiable ?

Faire en sorte de sortir de là le plus vite possible. Pour avoir le droit de revivre. Oui, c'est comme cela que je l'ai perçu.

Quelques jours après le rendez-vous avec les avocats, j'avais envoyé un mail à mon avocate pour lui dire que j'avais été outragée. J'avais expliqué pourquoi, vu les paroles de mon mari, et la honte pour moi vis-à-vis de tous les SDF.

Elle ne m'a jamais répondu.

Ravale ta douleur toute seule ma grande, si tu es capable d'accepter de divorcer à l'amiable.

Un peu de solidarité féminine au moins, ne m'aurait pas fait de mal. Un peu de compassion aurait pu atténuer un peu ma douleur.

Mais non, rien. Rien de rien.

On peut divorcer...comme on va à la boulangerie. J'exagère un peu, certes.

C'était peut-être là le problème. Cela faisait longtemps que je n'allais plus dans les boulangeries, avec mon régime sans gluten ! Trêve de plaisanterie, jamais je n'aurais pu croire que l'on puisse réduire un tel acte à autant d'insignifiance.

Tu fais tout le boulot. Tu fournis tous les justificatifs. Tu prends toutes les décisions en commun, comme dans le mariage. Mais cette fois, c'est pour la rupture de mariage...

Je ne peux pas dire que je sois satisfaite de cette méthode, à part sur le plan financier, et pour la relative rapidité.

Je trouve que ce n'est pas salvateur, parce que c'est nier la souffrance. Et ne pas la reconnaître, n'aide pas à digérer à mon avis, sans compter que cela ne fait que renforcer le sentiment d'injustice quelque part.

Je me demande comment Benoît a vécu cela...si seulement il y a réfléchi ? Ça a dû lui passer complètement au-dessus, si ça se trouve.

Lui avait eu toutes les satisfactions : quasi rien à payer, c'était allé vite, en plus il pouvait dire n'importe quoi et on ne le contredisait pas.

Luxe : il pouvait même se faire passer pour la victime, avec presque deux ans d'adultère derrière lui. Jouissif là encore finalement ! Il pouvait continuer à se dire que faire du mal à autrui était sans risque.

Quelle satisfaction pour lui de pouvoir tirer un trait sur trente ans de vie en claquant des doigts !?

Il aurait même pu être capable de dire que c'était lui la victime, car ce n'était pas lui qui avait parlé de divorce en premier. C'était donc de ma faute si on divorçait !
Quelle injustice dans l'injustice ! Je ne vois qu'une spirale...

69 : Noms d'oiseaux

ËLS fut le premier : Erin La Salope.

Je crois qu'il m'est venu dès le premier jour du reste de ma vie...car prononcer son prénom seul m'était impossible, trop respectueux.

La turlutueuse fut peut être le second, je n'ai pas besoin de donner d'explication.

ËLBV, Erin La Briseuse de Vies.

La pute.

La salope.

E à l'envers, Ë, car la majuscule n'a pas lieu d'être avec une personne aussi peu respectueuse d'autrui et de la vie...donc Ëlle.

La folle.

L'autre, en plus soft...

70 : A propos de racisme...

"Ma" rue...est interdite aux putes.

Y a un message subliminal : interdit aux putes, car risque de combustion instantanée !

Risque aigu que sa peau noire fonde et se propage comme une nappe de pétrole : Elle est polluante.

La preuve, le lavage de cerveau dont témoignait régulièrement mon mari en disant régulièrement des inepties.

Avant, j'aimais les noirs, personnes de couleur doit-on dire. Mais pour moi, contrairement à beaucoup de monde, "noir" dans ma bouche, a une connotation positive.

Oui, je ne sais pas d'où cela me vient...peut être est-ce dû à mon enfance ? Puisque j'ai habité presque un an et demi en Afrique lorsque j'étais enfant.

Où ça ? Au Niger, pays peu connu à l'époque, et dont on entend toujours rarement parler...

J'avais sept ans, j'y avais fait mon dernier trimestre de CE1, et mon CE2 en entier. C'était en dix-neuf cent soixante-dix-neuf, et dix-neuf cent quatre-vingts.

Pourtant, cela ne paraît pas forcément logique puisqu'une image qui m'est restée, très marquante pour moi, c'était que lorsqu'on ouvrait la porte de la voiture en centre-ville, il y avait tout de suite autour de nous toute une flopée d'Africains faisant la manche. Nombreux étaient les éclopés. A l'un, il manquait un bras ou une jambe. L'autre, s'il était entier, traînait ses jambes au sol car paralysé. Un autre encore était tellement maigre qu'il en faisait peur, etc.

Ce n'est pas ceux-là dont j'ai gardé l'image apparemment. Ce sont les autres : ceux qui sont toujours positifs, de bonne humeur, très sociables : voilà ce qu'ils sont, pour moi.

Je les ai toujours aimés. M'adresser à une personne de couleur noire, pour moi, c'était s'assurer d'avoir en retour de la jovialité, du naturel, de la simplicité, du vrai !

Sauf que j'ai toujours aimé les noirs, jusqu'au jour où ma vie s'est effondrée.

Et pourtant, je n'avais pas réalisé qu'Elle était noire, la folle, au début de la fameuse nuit. Non. Je ne l'ai réalisé que lorsque mon mari à un moment m'a dit :

"Je vais tuer mon père.

-Mais pourquoi ?

-Mais parce qu'Elle est noire."

Et là, en effet, je m'étais dit : il est vrai qu'Elle est noire. Je ne le voyais même pas à ce moment-là...

En gros, Elle me faisait la gueule depuis plusieurs mois. Pas de jovialité, ni de naturel ou de simplicité, puisque tellement folle et pute !

Le problème pour mon mari, c'était la conscience de son père parfaitement raciste.

Je m'en foutais un peu, c'était son problème.

Mais ce dont je ne me foutais pas, c'était de me rendre compte que, d'un coup, j'allais devenir raciste à cause d'Elle !

Mon dieu, quelle horreur !

Et c'est vrai en plus, je me suis vue devenir sensible à la couleur noire de peau. Dans le mauvais sens.

A chaque fois que j'ai aperçu une silhouette noire par la suite, mes poils se sont hérissés, de peur que ce ne soit Elle. Impossible de ne pas appréhender, à chaque fois, à partir de ce jour-là. Ou du moins, impossible de ne pas penser à Elle.

En plus, j'étais, et je suis toujours, heureusement, fan de deux chanteuses noires, chacune ayant un parent Nigérian, et non Nigérien, attention à la différence.

La chanteuse Ayo est grande et noire, avec le même type de morphologie que la pute. Par contre, la chanteuse est beaucoup plus belle. Oui, vraiment beaucoup plus belle ! Car elle a un corps de femme, avec ses formes voluptueuses, harmonieuses. Je la trouve superbe Ayo.

Je sais de quoi je parle. J'ai eu l'honneur de la voir passer juste devant moi lors de son dernier concert à Nîmes. Elle a le corps dont je rêverais, et non pas celui de l'autre, qui m'avait frappée lors de la rentrée de fin août deux mille dix-neuf.

Le jour de la reprise, fin août deux mille dix-neuf, l'autre arborait une superbe combinaison dans les verts, que je jalousais.

Le vert est ma couleur préférée, pas la sienne j'espère !

Bien sûr, dès la fin de ma première matinée de travail, il avait fallu que je tombe sur Elle dans un grand hall. Heureusement, nous devions être une dizaine de personnes à se retrouver là en même temps.

Et là, j'avais vu. J'avais vu son grand décolleté, avec son dessous de gorge anormalement plat, et tout d'un coup le départ d'un ballon sous la peau. La tenue penchait plus d'un côté par déduction.

Je m'étais alors dit, qu'en effet, cela se voyait qu'Elle avait des faux seins. Je n'avais pas trouvé cela joli. Cela ne faisait pas naturel.

Mais cela collait bien à sa personnalité du paraître, de l'artificiel. Y a pas de problème.

Qu'est ce que c'est moche ! Contente d'avoir mes vrais seins qui tombent ! Eh oui, l'âge ne fait pas de cadeau.

La vie non plus, je peux rajouter, dans mon cas...il me semble.

Un an il m'aura fallu pour redevenir non raciste par peur de l'évocation de l'image de l'autre.

C'est incroyable ! Je n'ai pas pu entendre ou voir une noire sans penser à Elle pendant un an !

Par la suite, cette association d'images négatives m'a enfin quittée progressivement. C'est devenu moins systématique.

Cela arrive toujours quand même, ponctuellement. Lorsque la nana a la même corpulence, ou le même style de posture, ou de visage.

La haine de la haine !

71 : La rancune, rêves de vengeance

Régulièrement, durant tous ces mois qui se sont écoulés, surtout les dix-huit premiers mois, j'ai fait des rêves, parfois inconscients, parfois éveillés, de vengeance vis-à-vis d'Elle. Voici les deux principaux.

Le premier se passait à l'EEAP.

Lors d'une fête, comme on avait l'habitude d'en faire à peu près une fois par trimestre, dans la salle polyvalente, à l'occasion de Noël, du printemps, de la fin de l'année scolaire, ou pour la chorale, nous nous retrouvions tout le personnel et tous les enfants de la structure dans cette grande salle. Elle était équipée de grandes enceintes reliées à un local technique avec tout un tas de matériel technologique.

À ces occasions, nous avions d'ailleurs souvent droit, voire toujours, à un discours du directeur au micro.

Parfois, le grand écran de la salle était même déplié, et c'était animation karaoké. Ou bien il y avait d'autres animations diverses, genre jeux, ce qui me dérangeait toujours car ce n'était adapté que pour le personnel et une dizaine de jeunes.

Les autres enfants ou jeunes accueillis n'étaient absolument pas dans la capacité de comprendre quoi que ce soit de ce qui se passait. Certains bénéficiaient de cette ambiance joviale, comme d'autres déclenchaient des troubles du comportement parce qu'ils étaient au contraire complètement insécurisés. Excuse officielle : socialisation.

Quand j'y réfléchis bien, cette salle avec son équipement était aussi utilisée lors de formations collectives, de fêtes de départ à la retraite ou autre, lors de réunions collectives. Finalement, elle était souvent utilisée.

Je ne peux me souvenir dans quel cadre exactement mon rêve se passait, je dirais plutôt fête ou réunion collective.

Ce qui est sûr, c'est que l'un, plutôt l'une de mes collègues, avait pris le micro pour révéler...l'infamie !

Je dirais qu'elle avait tenu un discours dans ce genre :

"Votre attention s'il vous plaît, j'ai quelque chose d'important à vous dire aujourd'hui. Je tiens à la psychomotricienne qui travaille avec nous qui est une vraie professionnelle. Je connais une personne pas professionnelle du tout qui travaille ici et qui ne s'est pas gênée pour lui piquer son mari. C'est injuste, je demande à ce que l'on se ligue contre cette collègue ignoble, que l'on fasse tout pour qu'elle n'ait plus envie de venir bosser ici. Et je vais même plus loin, je demande à la direction de virer cette personne, ou bien de la pousser à la démission. Nous voulons garder Estelle, et je suis loin d'être la seule à le penser."

Et là, toute la salle, après des "oh " outrés, surpris, déçus, à la recherche du regard de la personne pouvant être aussi fourbe, qui, bien sûr, avait pris la tangente dès le début de ces paroles accusatrices, suivie de près par mon mari, avait entonné un :

"On, veut garder, notre psychomotricienne...on, veut garder, notre psychomotricienne..."

Moi aussi, je suppose, j'avais dû fuir la salle. Je ne vois pas comment j'aurais pu y rester, trop honteuse de me retrouver dans une situation pareille. D'ailleurs, y étais-je vraiment ? Pas évident à dire dans le rêve...

Et puis quelques minutes après, mes collègues, pour la plupart, lui crachaient dessus quand ils la croisaient dans les couloirs, ou bien disaient en cœur "chassons la pute", ou bien "justice pour notre psychomotricienne", avant qu'Elle ne se mette, dès le lendemain, en arrêt de travail.

Finalement, vu qu'Elle brillait par son absence, mes collègues s'étaient finalement décidés à faire une pétition.

Rien d'exceptionnel, et il n'y a même pas de fin !

Ce type de rêve est revenu plusieurs fois.

Le deuxième dont je me souviens, est à mon avis antérieur. Peut-être l'ai-je fait dès les débuts, lorsque j'étais en arrêt ? Car je pense que celui que j'ai décrit juste avant, correspondait plus au moment de ma reprise de travail, mais il a perduré.

J'avais rêvé qu'Elle se faisait couper la tête, non pas par guillotine, mais comme dans le film Highlander de Russell Mulcahy... Décapitée avec une épée, d'un coup sec, dans la nuit, alors qu'Elle fuyait, je ne sais pas quoi d'ailleurs. Peut-être ses démons ?

Difficile à dire dans un rêve. En tout cas, c'était bien l'univers noir du film culte.

Ce qui voudrait dire qu'Elle était immortelle, s'il fallait en arriver là pour la tuer ! Pourquoi aurait-Elle été immortelle, je me le demande bien ?

C'était plutôt Sean Connery que je voyais agir sur Elle, et non pas Christophe Lambert. Allez savoir pourquoi...

EPILOGUE

"Yes, j'ai réussi ! Je vais enfin pouvoir vivre !"

Cela, c'est ce que j'ai crié après avoir raccroché mon téléphone le vendredi vingt-et-un février à dix heures trente-neuf, et en sautant au plafond.

C'était le directeur de l'EHPAD pour me proposer un salaire pour le poste...et j'avais accepté !

Puis j'ai continué à sauter plusieurs fois, en pleurant d'émotion.

J'étais dans le salon, les trois F aussi...vu comme toutes trois me collent.

Tous les jours, c'est la guerre des chattes : laquelle aura mes genoux en premier pour le câlin, si je prends le temps de me poser, de m'asseoir, pour textoter ? Et la chienne ne risque pas de me lâcher les basques non plus...

J'ai sauté, et encore sauté, je ne pourrais dire combien de fois.

Les trois F m'ont fixée bizarrement, impressionnées, et Fluche a failli s'enfuir du salon.

Mais elle est folle celle-là ou quoi ?

Je pense qu'elles l'ont pensé très fort toutes trois ce jour-là.

Elles ont résisté, mais moi je n'ai pu retenir mes larmes de joie.

Presque un an et demi de combat pour en arriver là !

Dix jours auparavant, j'avais postulé dans un EHPAD, me disant qu'il fallait que j'arrive absolument à quitter l'EEAP.

C'était toujours et encore trop dur, surtout depuis quelques jours que la folle avait réussi à menacer d'aller dans les bureaux du chef de service et du directeur pour rétablir la vérité.

C'est ce que Benoît m'avait dit. Écrit plutôt, par mail. Mail menaçant d'ailleurs.

Je l'avais fait lire à ma psy, qui m'avait dit qu'avec cela, j'avais tout ce qu'il fallait pour porter plainte officiellement. Elle m'avait dit, je ne vous pousse à rien, mais vous avez là la possibilité de déposer une main courante, afin de vous protéger.

Je ne vous raconte pas dans quel état m'avait mis ce mail, pour finalement me raisonner, et me dire : mais quelle vérité en même temps ? Qu'Elle y aille, se ridiculiser auprès des chefs ! Besoin d'aller exposer sa vie privée à la hiérarchie ? De dire :

"Non, ce n'est pas vrai, je n'ai pas dragué le kiné...vu qu'on habite à la même adresse et qu'il a divorcé y a un mois ! Ah oui, ça peut paraître bizarre !"

En fait, surtout besoin pour Elle de trouver un moyen de plus pour me faire chier au boulot, et peut-être envie de s'afficher et de rompre ma discrétion à l'EEAP. Je ne sais quelles sombres idées avaient traversé son esprit dérangé, mais ce qui était certain, c'est que mon ex-mari devenait vraiment menaçant, avec Elle, à mon égard.

Qu'est-ce qu'ils doivent s'ennuyer depuis que j'ai quitté l'EEAP ! Plus d'histoires à faire, plus personne à emmerder ! Elle ne peut plus me dévisager sous prétexte que j'ai coupé mes cheveux, n'a plus besoin de réagir n'importe comment en me croisant dans les couloirs, ne peut plus avoir un discours incohérent en venant chercher un enfant, et j'en passe... Elle était d'un ridicule, c'est difficile à imaginer !

Revenons à l'EHPAD. Il y avait eu une annonce, récemment, pour un mi-temps CDI. Pile ce que je cherchais, sauf que, comme d'hab, j'avais pensé que je ne me voyais pas travailler en EHPAD. Sans compter également que je n'avais aucune expérience, donc aucune chance. Si l'on rajoutait à cela le fait que j'étais trop vieille, c'est à dire trop chère vu mon ancienneté, ce n'était même pas la peine d'y penser. Inutile de perdre du temps.

Sauf qu'un jour pas comme un autre, peu de temps après, je m'étais dit d'autres choses.

Pour une fois, c'était un endroit que je visualisais, et je voyais donc le type de résidents. En effet, cinq ou six ans auparavant, j'étais venue avec la chorale à laquelle je participais (celle en dehors du boulot), donner un concert dans la salle principale de cet EHPAD.

Et ce n'était pas trop loin, à quinze minutes de chez moi, et à cinq minutes de mon ancien chez moi, avant mon déménagement en avril dernier : ironie du sort.

J'aimais bien le nom de l'EHPAD, et le blabla de l'annonce me faisait entrevoir un esprit sympa. Ça changeait des annonces de mon employeur actuel de l'EEAP où l'on ne comprenait rien.

Et puis après tout, je m'étais remémorée ce que j'avais dit les dernières fois que j'avais changé de boulot :

"Jamais la psychiatrie, jamais les polyhandicapés !"

Et j'avais fini par penser, ou me dire même peut-être :

"Jamais un EHPAD !"

C'était bien cela ma chance, candidater à un endroit où je n'avais pas trop envie d'aller travailler, d'autant plus que je méconnaissais ce type de travail en ayant aucune expérience dans le domaine. Bref, vu que tout allait contre moi, finalement, si le sort perdurait, j'avais peut-être au contraire toutes mes chances !

Comme toujours, je n'avais rien à perdre finalement. Tous mes entretiens précédents avaient été de belles rencontres.

Le véritable problème était que j'y croyais à chaque fois, puisque cela se passait bien. Le risque finalement, c'était la désillusion. Et ces échecs n'avaient fait que s'accroître, parce que j'avais l'impression de jouer ma vie, à chaque nouveau rendez-vous.

Mais je jouais vraiment ma vie d'ailleurs, le droit à la vie justement. Un enjeu immense à chaque fois, avec une sacrée claque à chaque fois !

Quelle injustice de devoir envisager quitter l'EEAP, alors qu'il me semblait logique, vu la situation, que ce soit les deux "menteurs trompeurs" qui partent.

Toutes les personnes connaissant ma situation (donc plutôt à l'extérieur de l'EEAP) étaient outrées de cette injustice. Toutes disaient :

"Ça aurait été la moindre des choses, surtout que lui peut trouver du boulot très facilement. On en cherche partout des kinés."

Mais s'ils avaient quitté l'EEAP, cela aurait montré qu'ils assumaient quelque chose de l'infamie réalisée. Ce n'était pas le genre.

C'est comme ça que j'avais fini par postuler là où je n'avais aucune chance. Ce serait plus simple pour que je ne me fasse pas d'illusions...et on ne sait jamais, si la chance pouvait tourner ! Et en plus, ça avait failli ne pas être.

Pour une fois, je m'étais dit que j'allais postuler directement par le site Pôle Emploi, toujours pas sûre d'avoir envie d'y aller.

J'avais bien reçu un mail retour me disant que ma candidature avait bien été transmise. Était même précisé, que si d'ici quinze jours on n'avait pas eu de réponse, c'est que l'on pouvait dire adieu à nos illusions. Il s'agit de ma formulation, celle officielle diffère un peu.

Mais au bout d'une semaine à attendre, j'avais fini par me raisonner. J'avais imaginé ce que je pourrais proposer comme type de séances et de services dans un EHPAD. Finalement, je me sentais prête pour un entretien, commençant à m'imaginer de plus en plus pouvoir être une postulante intéressée, et intéressante.

Ou bien il fallait me renvoyer un mail comme quoi ma candidature n'était pas retenue, j'y avais déjà eu droit une fois. Ou bien il fallait me proposer un entretien.

Alors j'avais craqué, vu que j'étais en vacances...et que je ne m'ennuyais surtout pas ! J'avais fini par me dire : et si la personne que j'avais entendu dire qu'il avait fallu qu'elle s'y reprenne à trois fois avant que cela ne marche pour postuler par Pôle Emploi avait raison, et que du coup cela n'aurait pas marché ?

Mercredi matin dix-neuf février, le jour de l'anniversaire du conjoint de ma deuxième meilleure amie, donc de mon ami, vu que je l'adore, j'avais envoyé un texto pour son anniversaire. Pour une fois, j'étais toute fière de moi de ne pas l'avoir loupé.

Allez savoir pourquoi, cette date fait partie des dates où l'on se dit plusieurs jours après :

"Mince, on est déjà le tant, donc le dix-neuf, c'était avant. Je ne l'ai encore pas vu passer."

J'avais ensuite décidé d'appeler l'accueil de l'EHPAD, pour m'assurer de la réception de ma candidature. En plus, cela montrait que j'étais motivée. Et d'ailleurs, j'étais motivée finalement, puisque j'appelais.

Et j'avais bien fait, puisque ma candidature n'y était pas arrivée. Bonus : j'avais droit à un entretien l'après-midi même avec le directeur !

Et cela s'était très bien passé...et cela m'avait donné envie d'aller y travailler. Je m'y étais totalement projetée. Et j'y avais cru un peu quand même, tout en me l'interdisant...

Y avait encore des histoires de salaire, mais mais mais...

Et deux jours après, j'ai signé la promesse d'embauche : c'est aujourd'hui, et je suis trop contente !

Renaissance, nouveau départ, je ne sais, mais depuis dix heures trente-neuf ce matin, je me sens soulagée, libre. Même, je sens que je souris. Je peux enfin me dire que l'avenir pourrait être quelque chose de positif.

Finie la survie, bienvenue la vie à nouveau !

Léger bémol : si seulement j'avais pu avoir quelqu'un dans ma vie pour partager ce moment de bonheur. Je me demande si ce n'est pas le plus beau jour de ma vie, comparable à la délivrance...car une vraie délivrance mentale, c'est du moins comme cela que je le ressens depuis ce matin. J'aurais aussi tant aimé pouvoir partager ce moment avec ma meilleure amie.

Nous l'avons partagé par textos, nombreux ce jour, et riches en émotions...

J'ai gagné. Enfin ! Quand même.

Et en fait, j'ai perdu aussi, puisque je vais quitter l'EEAP à cause d'eux, sans l'avoir décidé librement.

Je vais perdre plein de collègues que j'adore. Et plein de jeunes auxquels je me suis attachée. On sait toujours ce que l'on perd, pas ce que l'on va gagner.

Mais je suis confiante. Je vais découvrir d'autres nouveaux super collègues. En plus, ceux auxquels je tenais vraiment à l'EEAP, je vais garder contact avec eux.

Alors j'ai gagné, c'est décidé.

Je laisse les deux autres à leur médiocrité ! Restez à l'EEAP.

Elle est vue au mieux comme un piètre personnel par la plupart, voire comme étant nulle par d'autres, une petite partie du personnel étant quand même dupe et se laissant avoir par son beau jeu d'actrice...jusqu'au jour où le masque va tomber ! Il y a quand même ceux, qui ne peuvent pas la voir non plus du fait de son comportement inadapté, d'allumeuse incessante !

Quant à Benoît, il a rarement été vraiment motivé par ce travail. Plusieurs collègues m'avaient fait la remarque suivante :

"Mais ça ne l'intéresse pas, il s'ennuie, il ne s'épanouit pas. Pourquoi ne va-t-il pas travailler ailleurs ? C'est facile de trouver du boulot en tant que kiné."

Sans compter ceux qui me disaient à bas mots qu'ils le trouvaient insupportable à certains moments.

Le :

"Mais comment tu fais ?"

Avec un net sous entendu : pour vivre avec quelqu'un comme lui ? C'était sorti plus d'une fois ! Ce qui me mettait très à l'aise, on peut facilement l'imaginer...

Et c'est moi qui pars.

Aujourd'hui, j'ai changé le mot de passe de ma session sur mon ordinateur : ce n'est plus la date de l'effondrement de ma vie, c'est celle de ma promesse d'embauche à l'EHPAD. Nouvelle vie à venir.

Je sais, il n'y a pas que le travail dans la vie....mais si au moins je pouvais me rendre à mon travail sereinement, peut-être cela me permettrait-il de pouvoir m'épanouir plus facilement dans ma vie perso ?

D'ailleurs, je vis de plus en plus de plein de belles amitiés. Finalement, ça tient peut-être plus facilement dans le temps, les amitiés. Peut-être est-ce plus vrai, vu qu'il n'y a pas d'engagement à vivre ensemble ? Moins d'enjeux !

Et, ironie du sort, si l'EHPAD, qui va me faire rencontrer plein de personnel, et plein de familles, était au final le lieu, qui, par un moyen ou un autre, allait me faire rencontrer un homme pouvant faire partie de ma vie ?

Mais un vrai, pas un lâche, ni un menteur, ni un trompeur !!!!

écrit le 21 février 2020.

73 : Lettre à la pute !

Aujourd'hui, dix-huit avril deux mille vingt, cela fait environ vingt-six mois que tu as volé celui qui fut mon mari. Je te voue toujours une haine profonde, alors que tu as enfin disparu de ma vie, visuelle et sonore, il y a un peu plus d'un mois...grâce au coronavirus, et en même temps aussi parce que j'ai enfin réussi à relever le challenge, quitter l'EEAP ! Double échappatoire. Pour ma part, je n'avais pas eu besoin du virus !

Enfin, j'ai gagné quelque part quand même. Je ne te vois plus, je ne t'entends plus, je n'ai plus peur de te croiser dans les couloirs de l'EEAP, de voir ta sale gueule de pute, de voleuse, de menteuse, de lâche, de personne fourbe...et j'en passe.

Que c'est bizarre que je puisse me sentir mieux à ce point ? Ma psy aurait-elle eu raison ?

Sans être confrontée à l'invivable, il lui semblait que je n'aurais plus besoin de soutien. Preuve en est que tu me dois une fortune pour tout l'argent laissé en ses mains, certes méritantes !

Je ne la vois plus depuis fin février. À cause du confinement, tu me diras. Non, je ne ressens plus le besoin d'aller la voir, si ce n'est une dernière fois pour lui dire au revoir.

COMMENT AS-TU PU te permettre de me faire autant de mal en toute impunité ?

J'espère qu'il y aura une justice un jour !

En tout cas, si je suis incapable de te souhaiter grand malheur, encore mon côté "trop gentil", mais j'y pense un peu quand même parfois, je peux dire que j'ai l'impression que jamais, je ne pourrais te pardonner pour tout ce que tu as fait.

Je suppose que d'ici peu, vu comme tu es, je risque en plus de t'en vouloir d'avoir foutu en l'air Benoît également...car j'ai peine à croire qu'il puisse bien vivre que tu le trompes, ce qui me paraît inévitable vu comme tu as toujours fonctionné. Il ne peut s'attendre qu'à cela...

Tu finiras donc par l'évincer, une fois suffisamment consommé, et trop entravant dans ta double sexualité, voire ta double vie.

Il aura tout perdu, ce que je suis prête à parier depuis le début...mais vraiment tout perdu. Parce qu'il ne me retrouvera pas !

Et je ne sais pas ce qu'il pourra retrouver de ses enfants ?

Il ne me retrouvera pas, moi, car j'aurais tracé mon chemin, en ne reniant plus jamais rien de moi.

J'ai espoir que j'aurais su repartir dans une nouvelle vie, dans laquelle il n'y aurait plus de place pour un homme indigne de confiance, n'ayant su, ni me respecter, ni me protéger à aucun niveau.

Je ne suis pas sûre que Benoît ait les moyens de se relever. Je crains même le pire, vu sa fragilité psychologique. Je m'attends à ce qu'il soit un fardeau pour ses enfants.

J'espère que, pour ma part, j'aurais la force de le laisser suffisamment à distance.

Toi qui bousilles les vies à tire-larigot, je te souhaite de connaître au plus vite autant de souffrances que tu en auras semées autour de toi.

Ce serait le seul espoir pour que tu puisses réaliser ce que tu es, et éventuellement enfin changer ton fusil d'épaule, en devenant humaine, adulte. Mieux vaut tard que jamais !

Je te souhaite de finir ta vie vieille fille...qu'il y ait un minimum de justice sur cette terre !

C'est aujourd'hui que je clôture ce roman...et que je t'écris pour que jamais tu ne me lises

Comment je me suis fait atomiser...roman paramédical

74 : Si c'était à refaire...

Si c'était à refaire : Zaz.

Combien de fois aurais-je mis à fond cette chanson dans la voiture, pour essayer d'y croire,
me rendre plus battante ?
Ou bien parce que j'avais eu quelques petites victoires ?
Ou bien parce qu'il fallait que j'écoute quelque chose d'entraînant pour éviter de laisser l'envie de
pleurer monter ?
Le volume très haut toujours, afin que mon corps se laisse envahir par la rythmique !

Merci Zaz pour cette énergie et ce plaisir contagieux...mais à chaque fois, vu la résonance en
moi de ces paroles, j'en ai eu la chair de poule !
Pour moi, cette chanson fut vitale à cette période de ma vie, elle faisait partie de moi.
Ecoutez-la, la lire ne suffira pas. Il faut entendre cette force dans sa voix.

Si c'était à refaire-paroles

J'en suis là et j'en suis fière
Sans fard, féroce comme une mère
Je chante, je chute, j'avance, j'accélère
Et si c'était à refaire
Sans fard, féroce comme une mère
Je suivrai mes traces dans la poussière

J'ai pas tout chanté, j'ai pas tout pleuré
J'ai pas tout vu, j'ai pas tout vaincu
Pas de leçon à donner, juste mon histoire à raconter
J'ai pas tout appris, j'ai pas tout compris
J'ai pas tout lu, j'ai pas tout retenu
Pas de leçon à donner, juste mon histoire à raconter

J'en suis là et j'en suis fière
Sans fard, féroce comme une mère
Je chante, je chute, j'avance, j'accélère

Et si c'était à refaire
Sans fard, féroce comme une mère
Je suivrai mes traces dans la poussière

J'ai pas tout prévu, j'ai pas tout voulu
J'ai pas tout prouvé, j'ai pas tout mérité
Pas de leçon à donner, juste mon histoire à raconter
J'ai pas tout écrit, j'ai pas tout cru
J'ai pas tout dit, j'ai pas tout entendu
Pas de leçon à donner, juste mon histoire à raconter

J'en suis là et j'en suis fière
Sans fard, féroce comme une mère
Je chante, je chute, j'avance, j'accélère
Et si c'était à refaire
Sans fard, féroce comme une mère
Je suivrai mes traces dans la poussière, oh!

J'ai pas toujours tout partagé
Mais partout, j'ai envisagé
De peindre mes peurs au passé
Parfois le paraître m'a fait perdre la tête
À présent, je m'accepte
Parfaitement imparfaite

J'en suis là et j'en suis fière
Sans fard, féroce comme une mère
Je chante, je chute, j'avance, j'accélère
Et si c'était à refaire
Sans fard, féroce comme une mère
Je suivrai mes traces dans la poussière, oh!

J'en suis là et j'en suis fière
Sans fard, féroce comme une mère
Je chante, je chute, j'avance, j'accélère

Et si c'était à refaire

Sans fard, féroce comme une mère

Je suivrai mes traces dans la poussière, oh!

Source : [LyricFind](#)

Paroliers : Isabelle Geffroy

75 : Parce que je les aime tous

Hélas, tout est vrai dans ce roman de ma vie, à part un chapitre. Les prénoms et les lieux ont tous été changés...mais sinon tout est vrai, même ce qui ne devrait pas l'être !!!!!!!!!!!

J'ai deux problèmes : je n'ai aucune imagination.

Et surtout je suis embêtée, car si vous venez de me lire, c'est qu'un éditeur se sera intéressé à mon roman. Ceci serait une réelle victoire pour moi, pour mon amour propre. Cela prendrait sens comme une certaine revanche sur la vie pour ma part.

Mais il y a un véritable deuxième problème.

Je ne veux pas que mes enfants me lisent, ni mon ex-belle famille.

En effet, j'ai tout fait pour que mes enfants restent en relation avec leur père, ce qui me semble essentiel pour tout enfant.

Toute vérité n'étant pas bonne à connaître, je ne peux concevoir qu'ils soient au courant que leur père a pris le risque de les rendre orphelins, dès les lendemains de mon opération du cancer...

Je ne peux pas non plus concevoir qu'ils apprennent tout des travers de la pute, puisque lorsqu'ils voient leur père, Elle est souvent présente. J'aurais peur qu'ils ne puissent pas faire abstraction de tout ce qui a lien à eux deux.

Et c'est le même problème avec mon ex-belle famille. Par décence, aussi afin de préserver à tous leurs liens familiaux, ils sont sûrement loin de s'imaginer tout ce qu'il peut en être de la réalité. Cela a déjà été assez dur pour eux, alors qu'ils ont eu une version très édulcorée. Je les aime tellement tous que je ne peux imaginer qu'ils s'approchent trop de la vérité. J'aurais peur que leur déception soit trop grande, et que leurs liens parfois fragiles ne se dégradent trop avec Benoît.

Et pour mes parents, je me pose aussi encore la question, à l'heure où j'écris.

Alors s'il vous plaît, si jamais le hasard faisait que vous me connaissiez, et me reconnaissiez, mais l'un impliquera l'autre, faites en sorte de préserver mes enfants, mon ex-belle famille, voire ma famille tout court.

Ne leur racontez pas ce que vous avez lu, gardez-le bien pour vous, oubliez. Ce n'est que le temps d'un livre, d'une histoire...

Si mes proches vous interrogeaient sur mon livre, dites-leur peut-être que vous êtes d'accord avec moi et pensez que pour leur bien, ils méritent d'être protégés et de ne pas tout connaître de ce qui est écrit dans ce livre.

Je vous en serais très, très, très, reconnaissante. Je suis sûre que vous pouvez comprendre pourquoi j'ai ce sentiment d'inquiétude vis-à-vis d'eux tous. Mettez-vous à leur place, s'ils savaient tout...

J'aimerais ne pas les avoir tous protégés pour rien, et je tiens à leur santé mentale à tous, bien qu'elle soit déjà fragile pour certains, et justement parce qu'elle est déjà fragile pour certains !

Un grand merci.

Remerciements à tous ceux qui m'ont soutenue, dans ma vie et pour mon livre, qui comptent beaucoup pour moi...ils se reconnaîtront !

TABLE DES MATIÈRES

PRÉAMBULE : *p4*

1 : Illumination : *mi-octobre 2019* *p5*

2 : L'invitation ! *22 septembre 2018* *p7*

PREMIÈRE PARTIE : La liste, *année 2017* *p10*

3 : Qu'est-ce que cette liste...de l'*année 2017* ? *p11*

4 : Histoires de famille : *fin février 2017* *p12*

5 : Pour mon petit cousin, ce n'est pas virtuel : *mars 2017* *p13*

6 : Décompensation de mon mari, la troisième : *avril 2017* *p15*

7 : Et ma tante qui perd le souffle : *printemps 2017* *p16*

8 : Les urgences pour le fiston : *pont de l'Ascension 2017* *p17*

9 : Coup de malchance, même pour la chienne : *1er août 2017* *p20*

10 : Disparition de ma grand mère de coeur : *septembre 2017* *p27*

11 : Et de trois évènements inattendus en un mois... *novembre 2017* *p29*

12 : Au tour de mon autre tante : *décembre 2017* *p33*

DEUXIÈME PARTIE : *année 2018*, ou comment une vie peut basculer *p34*

13 : L'opération : *le 12 janvier 2018* *p35*

14 : Début de la nuit de l'effondrement de ma vie : *samedi 22 septembre* *p39*

15 : Et pourquoi cette première place ? *p41*

16 : Suite de la nuit : vingt-neuf ans de pan de vie dans la gueule : *dimanche 23 septembre 2018* *p43*

17 : C'était Elle, mais que m'a-t-Elle fait ? *p45*

18 : Zéro chance ! *p49*

19 : Relecture des *mois précédents* avec mon mari, *septembre et quelques souvenirs intemporels* p51

20 : *Juin, juillet, août*, trois mois plein de contradictions p52

21 : Et auparavant, à partir de *février 2018* p58

22 : Au fond du fond, la journée du *dimanche (23 septembre)* p60

23 : Et le jour d'après, *lundi (24 septembre)* p62

24 : *Au bout de dix jours, puis à trois semaines, et un peu plus tard* p63

25 : Et la prise de sang ? p65

26 : Jusqu'à la crise de nerf, *au bout de deux mois* de vie de merde p67

27 : Sa vie à..Elle p70

TROISIÈME PARTIE : quelques flashes sur ma première vie d'adulte sans enfant...*de 1988 à 1999* p73

28 : Rencontre ou non rencontre ? *De 1988 à 1990* p74

29 : *1990-1991* : enfin tous deux en région parisienne ! p76

30 : *1991-1993* : jusqu'à mon DE p79

31 : Petit point sur les études... p81

32 : *Été 1993*. Ce qu'a changé mon DE de psychomot... p84

33 : *1993-1995* : double vie p87

34 : *Été 95*, petit effondrement, d'ordre militaire p89

35 : *Jusqu'à avril 96*, survie parisienne p90

36 : *A partir d'avril 96*, découverte de la vie en province p91

37 : *1998* : l'année du mariage... p95

38 : *1999* : première maison, première grossesse p98

QUATRIÈME PARTIE : quelques flashes sur ma deuxième vie avec des enfants...*de 2000 à 2010* p101

- 39 : 2000 : accouchement prématuré, puis cinq mois d'enfer *p102*
- 40 : 2001 : et de deux...opérations ! *p109*
- 41 : 2002 : deuxième grossesse, pas simple *p111*
- 42 : Quelques années difficiles côté belle famille ! *P113*
- 43 : 2003 : deuxième enfant, et première dépression de Benoît... *p114*
- 44 : 2004 : accident de travail *p119*
- 45 : 2005 : nos amies les bêtes *p123*
- 46 : Quelques souvenirs intemporels, dans ces eaux-là, *de 2004 à 2006* je dirais... *p125*
- 47 : *De 2006 à 2009* : nouveau projet, héliotropisme... *p128*
- 48 : 2009 : le grand changement *p140*

**CINQUIEME PARTIE : Quelques flashes sur ma troisième vie...quand la santé déraile
*de 2011 à 2017 p140***

- 49 : 2011 : problèmes de dos *p141*
- 50 : 2012 : cela devient un peu trop sérieux, et la première F ! *p143*
- 51 : 2013 : comment j'ai échappé à l'opération...et la deuxième F ! *p147*
- 52 : Quelques années difficiles *de septembre 2013 jusqu'à 2017*, et la troisième F... *p151*

**SIXIÈME PARTIE : Comment j'ai essayé de m'en sortir...*novembre 2018 à février 2020.*
*p156***

- 53 : Ma psy...à partir de l'automne 2018 *p157*
- 54 : ...et ma meilleure amie retrouvée, à partir de l'automne 2018 *p164*
- 55 : Premier rebond, un nouveau boulot ? *Décembre 2018 p168*
- 56 : Ma reprise...et comment accumuler les emmerdes. *De janvier à juin 2019 p172*
- 57 : Recherche d'un mi-temps à tout prix, *toute l'année 2019 p180*
- 58 : Second rebond, ma maison à la ville. *Avril 2019 p182*
- 59 : Un rebond inattendu : *janvier 2020 P186*

SEPTIÈME PARTIE : Aberrations et déblatérations. *octobre 2018 à fin 2019* p188

60 : L'envie d'une entente entre Elle et moi p189

61 : Les maisons qui nous correspondaient...*décembre 18-janvier 19* p191

62 : Le studio pour vivre seul, *mai à novembre 2019* p192

63 : *Vacances d'août* en hôtels romantiques p195

64 : Et quelques infamies de plus : les vacances bis...*août 2019* p199

65 : ...Règlements de comptes ! *Août 2019* p201

66 : ...Le vol du notaire ! *Septembre 2019* P203

67 : Au bout d'un an, poème, *23 septembre 2019* p205

68 : Divorce injuste ! *Dernier trimestre 2019* p207

69 : Noms d'oiseaux p210

70 : A propos de racisme... p211

71 : La rancune, rêves de vengeance p213

EPILOGUE p215

72 : J'ai réussi, *février 2020* p216

73 : Lettre à la pute ! p220

74 : Si c'était à refaire... p221

75 : Parce que je les aime tous... p224

TABLE DES MATIERES p225